






UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

HISTOIRE

NATURELLE

DE BUFFON,

TOME IX.

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,

RÉDUITE A CE QU'ELLE CONTIENT DE PLUS INSTRUCTIF ET DE PLUS INTÉRESSANT,

PAR P. BERNARD.

HISTOIRE DES OISEAUX,
TOME III.



HACQUART, Imprimeur et propriétaire de l'édition, rue Gît-le-Cœur, n°. 16.

A PARIS,

Chez RICHARD, CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, n°. 11.

AN VIII.

TABLE
DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LES OISEAUX DE PROIE.

LES OISEAUX DE PROIE DIURNES.

LES OISEAUX NAGEURS.

NOTICES.

LES OISEAUX AQUATIQUES.

HISTOIRE

HISTOIRE

NATURELLE

DES OISEAUX.

LES OISEAUX DE PROIE (1).

On pourroit dire, absolument parlant, que presque tous les oiseaux vivent de proie, puisque presque tous recherchent et prennent les insectes, les vers et les autres petits animaux vivans; mais je n'entends ici par Oiseaux de proie que ceux qui se nourrissent de chair et font la guerre aux autres oiseaux; et en les comparant aux quadrupèdes carnassiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, couguars, ocelots, servals, margais, chats sauvages ou domestiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, isatis; celle des hyènes, civettes, zibets, genettes et fossanes; les tribus plus nombreuses encore des fouines, martes, putois, mouffettes, furets, vansirs, hermines, belettes,

(1) Tous les articles compris dans ce volume sont de Buffon, à l'exception de l'article du corbeau, qui est de Montbeillard.

zibelines, mangoustes, surikates, gloutons, pékans, visons, sousliques; et des sarigues, marmoses, cayopollins, tarsiers, phalangers; celle des roussettes, rougettes, chauve-souris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres, se dévorent eux-mêmes: tout cela forme un nombre bien plus considérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buses, cresserelles, émérillons, ducs, hiboux, chouettes, pie-grièches et corbeaux, qui sont les seuls oiseaux dont l'appétit pour la chair soit bien décidé; et encore y en a-t-il plusieurs, tels que les milans, les buses et les corbeaux, qui se nourrissent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; en sorte qu'il n'y a pas une quinzième partie du nombre total des Oiseaux qui soient carnassiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les Oiseaux de proie étant moins puissans, moins forts et beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers, font aussi beaucoup moins de dégât sur la terre; mais en revanche, comme si la tyrannie ne perdoit jamais ses droits, il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les castors, les loutres, les phoques et les morses qui vivent de poisson; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiseaux qui n'ont pas d'autre subsistance. Nous séparerons ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, et ne parlerons pas dans cet article des oiseaux qui ne sont que pêcheurs et piscivores. Ils sont pour la plupart d'une forme différente et d'une nature assez éloignée

des oiseaux carnassiers. Ceux-ci saisissent leur proie avec les serres; ils ont tous le bec court et crochu, les doigts bien séparés et dénués de membranes, les jambes fortes et ordinairement recouvertes par les plumes des cuisses, les ongles grands et crochus; tandis que les autres prennent le poisson avec le bec qu'ils ont droit et pointu, et qu'ils ont aussi les doigts réunis par des membranes, les ongles foibles et les jambes tournées en arrière.

Tous les Oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands et moins forts que les femelles, tandis que, dans les quadrupèdes et dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur et de force : à la vérité, dans les insectes et même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, et l'on en voit clairement la raison; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmentent le volume apparent; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire; car dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur mâle, tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans et des buses, qui n'en produisent que trois ou quatre, sont

d'un tiers plus grosses que les mâles; c'est par cette raison qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les espèces d'Oiseaux de proie : ce mot est un nom générique et non pas spécifique, comme quelques auteurs l'ont écrit, et ce nom générique indique seulement que le mâle ou tiercelet est d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle et commune le goût de la chasse et l'appétit de la proie, le vol très-élevé; l'aile et la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple et membraneux, les intestins moins amples et plus courts que les autres oiseaux; ils habitent de préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, et font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les plus hauts arbres; l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continens, quelques-uns même ne paroissent pas avoir de climat fixe et bien déterminé; enfin ils ont encore pour caractères généraux et communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés; mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue et garnie d'un simple duvet, et on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans et faucons par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir, c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles et des vautours commence par une partie droite, et ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les Oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres oiseaux ; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs : mais je trouve que Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiseaux produisent environ quatre œufs. Il y en a qui comme le grand aigle et l'orfraie, ne donnent que deux œufs, et d'autres comme la cresserelle et l'émérillon, qui en font jusqu'à sept; il en est, à cet égard, des Oiseaux comme des quadrupèdes; le nombre de la multiplication par la génération est en raison inverse de leur grandeur; les grands oiseaux produisent moins que les petits, et en raison de ce qu'ils sont plus petits, ils produisent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la Nature vivante : cependant on pourroit m'opposer ici les exemples des pigeons qui, quoique petits, c'est-à-dire d'une grandeur médiocre, ne produisent que deux œufs, et des plus petits oiseaux qui n'en produisent ordinairement que cinq ; mais il faut considérer le produit absolu d'une année, et ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux et quelquefois trois œufs pour une seule couvée, fait souvent deux, trois et quatre pontes du printemps à l'automne, et que dans les petits oiseaux, il y en a aussi plusieurs qui pondent plusieurs fois pendant le temps de ces mêmes saisons ; de manière qu'à tout prendre et tout considérer, il est toujours vrai de dire que, toutes choses égales d'ailleurs, le nombre dans le produit de la génération est proportionnel à la petitesse de l'animal dans les Oiseaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les Oiseaux de proie ont plus de dureté dans le

naturel et plus de férocité que les autres oiseaux ; non-seulement ils sont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore presque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chasser leurs petits hors du nid bien plutôt que les autres, et dans le temps qu'ils leur devroient encore des soins et des secours pour leur subsistance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'est produite que par un sentiment encore plus dur, qui est le besoin pour soi-même et la nécessité. Tous les animaux qui, par la conformation de leur estomac et de leurs intestins, sont forcés de se nourrir de chair et de vivre de proie, quand même ils seroient nés doux, deviennent bientôt offensifs et méchans par le seul usage de leurs armes, et prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats : comme ce n'est qu'en détruisant les autres qu'ils peuvent satisfaire à leurs besoins, et qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faisant continuellement la guerre, ils portent une ame de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentimens doux, et affoiblit même la tendresse maternelle. Trop pressé de son propre besoin, l'Oiseau de proie n'entend qu'impatiemment et sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands : si la chasse se trouve difficile, et que la proie vienne à manquer, il les expulse, les frappe, et quelquefois les tue dans un accès de fureur causée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle et acquise est l'insociabilité : les Oiseaux de proie, ainsi que les quadrupèdes carnassiers, ne se réunissent jamais les uns avec les autres ; ils mènent, comme les voleurs,

une vie errante et solitaire ; le besoin de l'amour, apparemment le plus puissant de tous après celui de la nécessité de subsister, réunit le mâle et la femelle; et comme tous deux sont en état de se pourvoir, et qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne se quittent guère, et ne se séparent pas, même après la saison des amours. On trouve presque toujours une paire de ces oiseaux dans le même lieu ; mais presque jamais on ne les voit s'atrouper ni même se réunir en famille ; et ceux qui, comme les aigles, sont les plus grands, et ont par cette raison besoin de plus de subsistance, ne souffrent pas même que leurs petits, devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voisins de ceux qu'ils habitent; tandis que tous les oiseaux et tous les quadrupèdes, qui n'ont besoin pour se nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la société de leurs semblables, se mettent en bandes et en troupes nombreuses, et n'ont d'autre querelle, d'autre cause de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits ; car dans presque tous les animaux, même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, et les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques qui ont rapport à chaque espèce d'Oiseaux de proie, nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces espèces, et les distinguer les unes des autres : les couleurs, leurs distributions, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, servent de fon-

dement dans ces méthodes à la distinction des espèces, et un méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a, d'après un plan donné et toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage et de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent; lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut, sans hésiter, que ce sont des indices certains de la différence des espèces; et en conséquence on constitue autant d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs : cependant rien n'est plus fautif et plus incertain; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles et triples emplois d'espèces faites par nos nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous suffira de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique, et de remonter en même temps à la source qui produit ces erreurs.

Tous les Oiseaux en général muent dans la première année de leur âge, et les couleurs de leur plumage sont presque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant; ce changement de couleur, après le premier âge, est assez général dans la Nature, et s'étend jusqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la livrée, et qui perdent cette livrée, c'est-à-dire les premières couleurs de leur pelage à la première mue. Dans les oiseaux de proie, l'effet de cette première mue change si fort les couleurs, leur distribution, leur position, qu'il n'est pas étonnant que nos nomenclateurs, qui presque tous ont négligé l'histoire des Oiseaux, aient

donné comme des espèces diverses le même oiseau, dans ces deux états différens, dont l'un a précédé et l'autre suivi la mue : après ce premier changement, il s'en fait un second assez considérable à la seconde, et souvent encore à la troisième mue : en sorte que, par cette seule première cause, l'oiseau de six mois, celui de dix-huit mois et celui de deux ans et demi, quoique le même, paroît être trois oiseaux différens, sur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur histoire, et qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées sur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent souvent du tout au tout, non-seulement par la cause générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières : la différence des sexes est souvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur; il y a d'ailleurs des espèces qui, dans le même climat, varient indépendamment même de l'âge et du sexe; il y en a, et en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent absolument par l'influence des différens climats. Rien n'est donc plus incertain que la connoissance des Oiseaux, et sur-tout de ceux de proie dont il est ici question, par les couleurs et leur distribution; rien de plus fautif que la distinction de leurs espèces, fondée sur des caractères aussi inconstans qu'accidentels.

En ne comptant pour oiseaux de proie que ceux que nous avons indiqués, et séparant encore les oiseaux de nuit des oiseaux de jour, nous les présenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel. Nous diviserons les oiseaux de proie diurnes en deux ordres, dont le

premier sera composé des oiseaux guerriers, nobles et courageux, tels que les aigles, les faucons, autours, éperviers, pie-grièches; et le second contiendra les oiseaux lâches, ignobles et gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses et les corbeaux. Entre ces deux ordres si différens pour le naturel et les mœurs, il se trouve comme partout ailleurs quelques nuances intermédiaires, quelques espèces qui tiennent aux deux ordres ensemble, et qui participent au naturel des oiseaux nobles et des oiseaux ignobles. La principale de ces espèces intermédiaires est celle du jean-le-blanc, dont nous donnerons l'histoire, et qui, comme nous le dirons, tient de l'aigle et de la buse.

LES OISEAUX DE PROIE DIURNES.

DES AIGLES.

Il y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'Aigle. Nos nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces étrangères; mais, comme nous l'avons déjà dit, ils paroissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre et réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un Naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile et par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans; car la réduction des espèces suppose beaucoup de connoissances, de réflexions et de comparaisons; au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que d'en augmenter la quantité; il suffit pour cela de parcourir les livres et les cabinets d'Histoire Naturelle, et d'admettre comme caractères spécifiques toutes les différences, soit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, et de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle soit, faire une espèce nouvelle et séparée de toutes les autres; mais malheureusement, en augmentant ainsi très-gratuitement le nombre nominal des espèces, on n'a fait qu'augmenter en même-temps les difficultés de l'Histoire Naturelle, dont l'obscurité ne vient que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, souvent fausse, toujours particulière, et qui ne saisit

jamais l'ensemble des caractères; tandis que c'est de la réunion de tous ces caractères et sur-tout de la différence ou de la ressemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, et aussi de celles du naturel et des mœurs, qu'on doit conclure la diversité ou l'unité des espèces.

Mettant donc d'abord à part les aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, et rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle Jean-le-blanc, qui est si différent des Aigles qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire les aigles d'Europe à six espèces, et que dans ces six espèces il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'Aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des Aigles pour exiger un autre nom : ces trois espèces d'aigles sont, l'aigle doré, que j'appellerai le grand aigle; l'aigle commun ou moyen, et l'aigle tacheté que j'appellerai le petit aigle ; les trois autres sont l'aigle à queue blanche que j'appellerai pigargue, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces dont il commence à s'éloigner par quelques caractères ; l'aigle de mer que j'appellerai balbuzard, de son nom anglois, parce que ce n'est point un véritable aigle; et enfin le grand aigle de mer qui s'éloigne encore plus de l'espèce, et que par cette raison j'appellerai orfraie de son vieux nom françois. Je me suis arrêté avec d'autant plus de raison et de fondement à cette division, qu'elle ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Aristote, qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos nomenclateurs les vrais caractères et les différences réelles qui séparent les espèces.

La première espèce d'Aigles est le grand Aigle (1); c'est le plus grand de tous. La femelle a jusqu'à trois pieds et demi de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et plus de huit pieds et demi de vol ou d'envergure; elle pèse seize et même dix-huit livres; le mâle est plus petit et ne pèse guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort et assez semblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs et pointus dont le plus grand, qui est celui de derrière, a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur; les yeux sont grands, mais paroissent enfoncés dans une cavité profonde que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé; l'iris de l'œil est d'un beau jaune clair et brille d'un feu très-vif; l'humeur vitrée est de couleur de topaze; le crystallin qui est sec et solide, a le brillant et l'éclat du diamant; l'œsophage se dilate en une large poche qui peut contenir une pinte de liqueur; l'estomac qui est au-dessous n'est pas à beaucoup près aussi grand que cette première poche; mais il est à peu près également souple et membraneux. Cet oiseau est gras, sur-tout en hiver; sa graisse est blanche, et sa chair, quoique dure et fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie.

On trouve cette espèce en Grèce, en France, dans les montagnes du Bugey, en Allemagne, dans les montagnes de Silésie, dans les forêts de Dantzick et dans les monts Carpatiens, dans les Pyrénées et dans les montagnes d'Irlande. On le trouve aussi dans l'Asie mi-

---

(1) Lat. *Aquila fulva;* en françois, le Grand Aigle, l'Aigle royal, l'Aigle noble, l'Aigle doré, l'Aigle roux, l'Aigle fauve.

neure et en Perse; car les anciens Perses avoient, avant les Romains, pris l'Aigle pour leur enseigne de guerre; et c'étoit ce grand Aigle, cet aigle doré, *aquila fulva*, qui étoit dédié à Jupiter. On voit aussi par le témoignage des voyageurs qu'on le trouve en Arabie, en Mauritanie et dans plusieurs autres provinces de l'Afrique et de l'Asie jusques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu près de même en Europe; car cette espèce, qui est partout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, et on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55me. degré de latitude; aussi ne l'a-t-on pas retrouvée dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand Aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés et chauds de l'ancien continent, comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, et qui par cette raison n'ont pu passer dans le nouveau.

L'Aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion; la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes; la magnanimité, il dédaigne également les petits animaux et méprise leurs insultes; ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'Aigle se détermine à les punir de mort; d'ailleurs il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse comme le lion les débris et les restes aux autres ani-

maux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux : car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'Aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils se tiennent assez loin les uns des autres, pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance : ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'Aigle a de plus les yeux étincelans et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant (1). Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force et de l'âge. Nous voyons par le témoignage des auteurs, qu'anciennement on s'en servoit en Orient pour la chasse du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il

---

(1) Nous avons comparé l'Aigle au lion, et le vautour au tigre; or, l'on sait que le lion a la tête et le cou couverts d'une belle crinière, et que le tigre les a, pour ainsi dire, nus en comparaison du lion; il en est de même du vautour; il a la tête et le cou denués de plumes, tandis que l'Aigle les a bien garnis et couverts de plumes

est trop lourd pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing; jamais assez privé, assez doux, assez sûr pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître; il a le bec et les ongles crochus et formidables; sa figure répond à son naturel: indépendamment de ses armes, il a le corps robuste et compacte, les jambes et les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes, l'attitude fière et droite, les mouvemens brusques et le vol très-rapide. C'est de tous les Oiseaux celui qui s'élève le plus haut, et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'Aigle, l'oiseau céleste, et qu'ils le regardoient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour; il ne chasse donc qu'à vue, et lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, sur-tout lorsqu'il est chargé; il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lièvres et même les petits agneaux, les chevreaux, et lorsqu'il attaque les faons et les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang et de leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son aire; c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat et non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu sec et inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie; c'est réellement un ouvrage assez considérable pour

pour n'être fait qu'une fois, et assez solide pour durer longtemps ; il est construit à peu près comme un plancher avec des petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts et traversés par des branches souples, recouvertes de plusieurs lits de joncs et de bruyères ; ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds et assez ferme, non-seulement pour soutenir l'Aigle, sa femelle et ses petits, mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres : il n'est point couvert par le haut, et n'est abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours ; mais dans ces œufs, il s'en trouve souvent d'inféconds, et il est rare de trouver trois aiglons dans un nid ; ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ses petits ; la disette seule peut produire ce sentiment dénaturé, les père et mère n'ayant pas assez pour eux-mêmes, cherchent à réduire leur famille, et dès que les petits commencent à être assez forts pour voler et se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes ; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, et deviennent enfin d'un fauve assez vif. La vieillesse, ainsi que les trop grandes diètes, les maladies et la trop longue captivité les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus

d'un siècle, et l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture, leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile : cependant on a vu sur des aigles gardés dans des ménageries, qu'ils aiguisent leur bec, et que l'accroissement n'en étoit pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvoit les nourrir avec toute sorte de chair, même avec celle des autres aigles, et que, faute de chair, ils mangent très-bien du pain, des serpens, des lézards. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés, ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant et lamentable, et d'un son soutenu. L'Aigle boit très-rarement et peut-être point du tout lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif. Ses excrémens sont toujours mous et plus humides que ceux des autres oiseaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'est à cette grande espèce qu'on doit rapporter les témoignages des voyageurs en Afrique et en Asie, qui s'accordent à dire que cet oiseau enlève non-seulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque aussi, lorsqu'il est dressé, les renards et les loups (1).

---

(1) « L'empereur du Thibet a plusieurs aigles privées qui sont si âpres et si ardentes qu'elles arrètent et prennent les lièvres, chevreuils, daims et renards; mais il y en a d'aucunes de si grande hardiesse et témérité qu'elles osent bien assaillir et se ruer impétueusement sur le loup, auquel elles font tant de vexation et molestation qu'il peut être pris plus facilement ». *Marc Paul.*

L'espèce de l'Aigle commun est composée de deux variétés, l'Aigle brun et l'Aigle noir; elle diffère de celle du grand Aigle 1°. par la grandeur, l'Aigle commun noir ou brun étant toujours plus petit que le grand Aigle; 2°. par les couleurs qui sont constantes dans le grand Aigle, et varient, comme l'on voit, dans l'Aigle commun; 3°. par la voix, le grand Aigle poussant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'Aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement; 4°. enfin, par les habitudes naturelles; l'Aigle commun nourrit tous ses petits dans son nid, les élève et les conduit ensuite dans leur jeunesse, au lieu que le grand Aigle les chasse hors du nid et les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils sont en état de voler. D'ailleurs, l'espèce en est plus nombreuse et plus répandue que celle du grand Aigle; celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds et tempérés de l'ancien continent; l'Aigle commun, au contraire préfère les pays froids, et se trouve également dans les deux continens. L'Aigle brun et l'Aigle noir sont de la même grandeur : ils sont de la même couleur brune, seulement plus ou moins foncée.

Aristote donne une notion exacte de la troisième espèce (1), en disant que c'est un oiseau plaintif, plus petit et moins fort que les autres aigles, et dont le plumage est tacheté : il n'a pas deux pieds et demi de longueur de corps depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et ses ailes sont encore plus courtes à proportion; car elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure. C'est de tous les Aigles celui qui s'ap-

(1) Lat. *Aquila naevia*; all. *Stein adler.*

privoise le plus aisément ; il est aussi le moins fier et le moins courageux de tous. La grue est sa plus forte proie ; car il ne prend ordinairement que des canards et d'autres moindres oiseaux, et des rats : l'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue partout dans l'ancien continent ; mais il ne paroît pas qu'elle soit en Amérique. Si ce petit aigle qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse ; mais il est aussi lâche que plaintif et criard ; un épervier bien dressé suffit pour le vaincre et l'abattre. On voit par les témoignages de nos auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dressé en France que les deux premières espèces d'aigle. Pour les instruire, il faut les prendre jeunes ; car un aigle adulte est non-seulement indocile, mais indomptable ; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie.

La femelle qui dans l'Aigle, comme dans toutes les autres espèces d'Oiseaux de proie, est plus grande que le mâle, et semble être aussi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuse et plus fine, ne paroît pas conserver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chasse, et l'on remarque qu'au printemps, lorsque commence la saison des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle ; en sorte que si l'on veut les exercer à la chasse dans cette saison, on risque de les perdre, à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs





De Seve, Del. I. F. vine Sculp.

desirs en les purgeant assez violemment : on a aussi observé que quand l'Aigle en partant du poing vole contre terre, et s'élève ensuite en ligne droite, c'est signe qu'il médite sa fuite ; il faut alors le rappeler promptement en lui jetant son past ; mais s'il vole en tournoyant au-dessus de son maître, sans se trop éloigner, c'est signe d'attachement et qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dressé à la chasse se jette souvent sur les autours et autres moindres oiseaux de proie, ce qui ne lui arrive point lorsqu'il ne suit que son instinct ; car alors il ne les attaque pas comme proie, mais seulement pour leur en disputer ou enlever une autre.

Dans l'état de nature, l'Aigle ne chasse seul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ses œufs ou ses petits : comme c'est la saison où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiseaux, il pourvoit aisément à sa propre subsistance et à celle de sa femelle ; mais dans tous les autres temps de l'année, le mâle et la femelle paroissent s'entendre pour la chasse ; on les voit presque toujours ensemble ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui sont à portée de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelqu'arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage : ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande qu'on les perd de vue, et malgré ce grand éloignement, leur voix se fait encore entendre très-distinctement, et leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Quoique très-vorace, l'Aigle peut se passer longtemps de nourriture, sur-

tout dans l'état de captivité lorsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiseaux de l'espèce commune, pris dans un piége à renard, avoit passé cinq semaines entières sans aucun aliment, et n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout desquels on le tua pour ne pas le laisser languir plus longtemps.

Quoique les Aigles en général aiment les lieux déserts et les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne sont pas d'une grande étendue; ils habitent la terre ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes; ils regardèrent comme un prodige, que dans le temps où l'empereur Tibère se trouva dans cette île, un aigle vint se poser sur le toit de la maison où il étoit logé.

DU PYGARGUE.

Le grand Pygargue est à peu près de la même grosseur et de la même force, si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun ; il est au moins plus carnassier, plus féroce et moins attaché à ses petits, car il ne les nourrit pas longtemps, il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir. Aristote assure que sans le secours de l'orfraie, qui les prend alors sous sa protection, la plupart périroient. Il produit ordinairement deux ou trois petits et fait son nid sur de gros arbres ; c'est une aire ou un plancher tout plat comme celui du grand aigle, qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres, et qui est composé de petites perches et de branches qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyères et d'autres herbes : ce sentiment contre nature, qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance, et qui est commun à l'espèce du Pygargue, et à celles du grand aigle et du petit aigle tacheté, indique que ces trois espèces sont plus voraces et plus paresseuses à la chasse, que celle de l'aigle commun qui soigne et nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, et ne les oblige à s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se passer de tout secours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens : les aiglons de l'espèce commune sont doux et assez tranquilles ; au lieu que ceux du grand aigle et du Pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre et de se disputer la nourriture et la

place dans le nid ; en sorte que souvent le père et la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat : on peut encore ajouter que comme le grand aigle et le Pigargue ne chassent ordinairement que de gros animaux, ils se rassasient souvent sur le lieu sans pouvoir les emporter, et que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid, ils sont souvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lièvres et des oiseaux, fournit plus aisément et plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits.

L'espèce du Pygargue me paroît composée de trois variétés : le grand Pygargue dont nous venons de parler, le petit pygargue et le pygargue à tête blanche. Aristote ne fait mention que du grand Pygargue, auquel il donne pour surnom le mot *Hinularia*, qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons (*hinulos,*) c'est-à-dire, des jeunes cerfs, et des chevreuils.

Les différences entre les Pygargues et les aigles sont : la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les Pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure : la couleur du bec ; les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, et les Pygargues l'ont jaune ou blanc : la blancheur de la queue, qui a fait donner au Pygargue le nom d'aigle à queue blanche (*aquila albicilla.*) Ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles : ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes ; les Pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines et des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le Pygargue comme l'aigle commun affecte les climats froids de préférence. On le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe.

DU BALBUZARD (1).

Le Balbuzard est l'oiseau que les nomenclateurs appellent aigle de mer, et que nous appelons en Bourgogne *craupêcherot*, mot qui signifie *corbeau-pêcheur*. *crau* ou *craw* est le cri du corbeau. C'est aussi son nom dans quelques langues, et particulièrement en anglois, et ce mot est resté en Bourgogne parmi les paysans, comme quantité d'autres termes anglois que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du séjour des Anglois dans cette province, sous les règnes de Charles V et de Charles VI.

A tout considérer, on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle, quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit; il n'a ni le port, ni la figure, ni le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles sont aussi très-différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur; et ce qui prouve que le poisson est en effet sa nourriture la plus ordinaire, c'est que sa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiseau demeurer pendant plus d'une heure perché sur un arbre à portée d'un étang, jusqu'à ce qu'il aperçût un gros poisson sur lequel il pût fondre et qu'il pût emporter ensuite dans ses serres. Il est ordinairement très-gras, et il peut comme les aigles se passer d'alimens pendant plusieurs jours sans en être incommodé ni paroître af-

---

(1) Lat. *Aquila marina*; it. *Anguista piombina*; all. *Fisch-adler*.

foibli. Il est aussi moins fier ou moins féroce que l'aigle ou le pygargue, et l'on prétend qu'on peut assez aisément le dresser pour la pêche, comme l'on dresse les autres oiseaux pour la chasse.

Il a le ventre tout blanc, la queue large et la tête grosse et épaisse; il diffère des aigles par la couleur de son bec qui est plus noir, et en ce qu'il a les pieds et le bas des jambes dégarnis de plumes, et que l'ongle de derrière est le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derrière est le plus long de tous.

C'est une erreur de croire que cet oiseau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poisson avec l'autre. La source de cette erreur populaire est dans Albert-le-grand, qui a écrit qu'il avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, et l'autre semblable à celui d'une oie, ce qui est non-seulement faux, mais absurde et contre toute analogie; en sorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Gesner, Aldrovande, Klein et Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fausseté l'aient accréditée, et qu'Aldrovande nous dise froidement que cela n'est pas contre toute vraisemblance, puisque je sais, ajoute-t-il très-positivement, qu'il y a des poules-d'eau moitié palmipèdes et moitié fissipèdes; ce qui est encore un autre fait tout aussi faux que le premier.

Au reste le Balbuzard ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus souvent dans les terres méditerranées, voisines des rivières, des étangs et des autres eaux douces, et on eût dû plutôt l'appeler aigle des eaux qu'aigle de mer.

DE L'ORFRAIE (1).

L'Orfraie, *Ossifraga*, a été appelé par nos nomenclateurs le grand aigle de mer. Il est en effet à peu près aussi grand que le grand aigle; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion; mais il a les ailes plus courtes; car l'Orfraie a jusqu'à trois pieds et demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, et en même temps il n'a guère que sept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle, qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit et jusqu'à neuf pieds de vol. Cet oiseau est d'abord très-remarquable par sa grandeur, et il est reconnoissable, 1°. par la couleur et la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant et forment un demi-cercle entier; 2°. par les jambes qui sont nues à la partie inférieure, et dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3°. par une barbe de plumes qui pend sous le menton: ce qui lui a fait donner le nom d'aigle barbu. L'Orfraie se tient volontiers près des bords de la mer, et assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs et des rivières poissonneuses; il n'enlève que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier; et comme

(1) Lat. *Ossifraga*; it. *Aquilastro anguista barbata*. Les anciens lui ont donné le nom *d'ossifrague*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oiseau cassoit avec son bec les os des animaux dont il fait sa proie.

il est très-grand et très-fort, il ravit et emporte aisément les oies et les lièvres, et même les agneaux et les chevreaux.

Aristote assure que non-seulement l'Orfraie femelle soigne ses petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chassés par leurs père et mère, et qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient : je ne trouve pas que ce fait, qui est assez singulier et qui a été répété par tous les Naturalistes, ait été vérifié par aucun, et ce qui m'en feroit douter, c'est que cet oiseau ne pond que deux œufs, et n'élève ordinairement qu'un petit, et que, par conséquent, on doit présumer qu'il se trouveroit très-embarrassé s'il avoit à soigner et nourrir une nombreuse famille : cependant il n'y a guère de faits dans l'histoire des animaux d'Aristote qui ne soient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité; j'en ai vérifié moi-même plusieurs qui me paroissoient aussi suspects que celui-ci, et c'est ce qui me porte à recommander à ceux qui se trouveront à portée d'observer cet oiseau, de tâcher de s'assurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve, sans aller chercher plus loin, qu'Aristote voyoit bien et disoit vrai presqu'en tout, c'est un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, et qui demandoit également à être constaté. L'Orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux lésés et obscurcis par une espèce de nuage; en conséquence, il paroît que c'est la principale raison qui a déterminé Aristote à séparer l'Orfraie des aigles, et à le mettre avec la chouette et les autres oiseaux qui ne voient pas pendant le jour : à juger de ce fait par les résultats, on

le croiroit non-seulement suspect, mais faux, car tous ceux qui ont observé les allures de l'Orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit assez pendant la nuit pour prendre du gibier et même du poisson, mais ils ne se sont pas aperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour; au contraire, il vise d'assez loin le poisson sur lequel il veut fondre; il poursuit vivement les oiseaux dont il veut faire sa proie, et quoiqu'il vole moins vîte que les aigles, c'est plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes, que les yeux plus foibles. Cependant, le respect qu'on doit à l'autorité du grand philosophe que je viens de citer, a engagé Aldrovande à examiner scrupuleusement les yeux de l'Orfraie, et il a reconnu qu'il doit résulter de leur conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obscur, et qu'il voit mieux de côté que de face; au reste on ne s'aperçoit pas, par le résultat de ses actions, qu'il voie plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne s'élève pas, à beaucoup près, à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide, qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin; ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette ni aussi perçante que les aigles; mais il est sûr en même temps, qu'il ne l'a pas, comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche et ravit sa proie aussi bien le jour que la nuit, et principalement le matin et le soir. Mais ce qui excuse entièrement Aristote d'avoir placé cet oiseau avec les oiseaux de nuit, c'est qu'en effet il pêche et chasse la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'Aigle à la grande lumière; il voit peut-être aussi plus mal que

la chouette dans l'obscurité ; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation singulière de ses yeux , qui n'appartient qu'à lui , et qui est aussi différente de celle des yeux des oiseaux de nuit, que des oiseaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Aristote, dans son histoire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans son traité *de Mirabilibus ;* souvent même on y trouve énoncés des faits absolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ses autres ouvrages; en sorte que je suis porté à croire que ce traité *de Mirabilibus* , n'est point de ce philosophe , et qu'on ne le lui auroit pas attribué , si l'on se fût donné la peine d'en comparer les opinions , et sur-tout les faits avec ceux de son histoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage sur l'Histoire Naturelle , est en entier tiré d'Aristote , n'a donné tant de faits équivoques ou faux , que parce qu'il les a indifféremment puisés dans les différens traités attribués à Aristote , et qu'il a réuni les opinions des auteurs subséquens , la plupart fondées sur des préjugés populaires : nous pouvons en donner un exemple sans sortir du sujet que nous traitons. L'on voit qu'Aristote désigne et spécifie parfaitement l'espèce de l'*haliaetus* ou *balbuzard ,* dans son histoire des animaux , puisqu'il en fait la cinquième espèce de ses aigles , à laquelle il donne des caractères très-distinctifs ; et l'on trouve en même temps dans le traité *de Mirabilibus ,* que l'*haliaebus* n'est d'aucune espèce , ou plutôt ne fait pas une espèce ; et Pline , amplifiant cette opinion , dit non-seulement que les balbuzards

(*haliaeti*) n'ont point d'espèce, et qu'ils proviennent de mélanges des aigles de différentes espèces, mais encore que les oiseaux qui naissent des balbuzards, ne sont point de petits balbuzards, mais des Orfraies. « Desquels Orfraies naissent, dit-il, de petits vautours, lesquels, ajoute-t-il encore, produisent des grands vautours, qui n'ont plus la faculté d'engendrer. » Que de faits incroyables sont compris dans ce passage ! que de choses absurdes et contre toute analogie ! car en étendant autant qu'il est permis ou possible, les limites des variations de la Nature, et en donnant à ce passage l'explication la moins défavorable, supposons, pour un instant, que les balbuzards ne soient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes espèces d'aigles, ils seront féconds, comme le sont les métis de quelques autres oiseaux, et produiront entr'eux des seconds métis qui pourront remonter à l'espèce de l'Orfraie, si le premier mélange a été de l'Orfraie, avec un autre aigle; jusque-là les lois de la Nature ne se trouvent pas entièrement violées; mais dire ensuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient des petits vautours qui en produisent de grands, lesquels ne peuvent plus rien produire, c'est ajouter trois faits absolument incroyables, à deux qui sont déjà difficiles à croire; et quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions, et j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en soit, il est très-certain que les Orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards, d'autres

grands vautours mulets qui ne produisent plus rien. Chaque espèce, chaque race de vautours engendre son semblable; il en est de même de chaque espèce d'aigles, et encore de même du balbuzard et de l'Orfraie; et les espèces intermédiaires qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races constantes qui se soutiennent et se perpétuent comme les autres par la génération. Nous sommes particulièrement très-assurés que le mâle balbuzard produit avec sa femelle des petits semblables à lui, et que si les balbuzards produisent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'Orfraie : il en seroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle, comme de celle du bouc avec la brebis; il en résulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération, et il résulteroit de l'autre mélange une orfraie, parce qu'en général ce sont les femelles qui dominent, que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'espèce de la mère, et que même les vrais mulets, c'est-à-dire les métis inféconds, représentent plus l'espèce de la femelle que celle du mâle.

Ce qui rend croyable cette possibilité du mélange et du produit du balbuzard et de l'Orfraie, c'est la conformité des appétits, du naturel et même de la figure de ces oiseaux; car quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur, l'Orfraie étant de près d'une moitié plus grosse que le balbuzard, ils se ressemblent assez par les proportions, ayant tous deux les ailes et les jambes courtes en comparaison de la longueur du corps, le bas des jambes et les pieds dénués de plumes : tous deux ont

le

le vol moins élevé, moins rapide que les aigles : tous deux pèchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, et ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs et des eaux abondantes en poisson : tous deux sont assez communs en France et dans les autres pays tempérés; mais à la vérité l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, et le balbuzard en produit quatre; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec et les pieds ordinairement bleus, au lieu que dans l'Orfraie, cette peau de la base du bec et les écailles du bas des jambes et des pieds sont ordinairement d'un jaune vif et foncé. Il y a aussi quelque diversité dans la distribution des couleurs sur le plumage; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiseaux ne soient d'espèces assez voisines pour pouvoir se mêler; et des raisons d'analogie me persuadent que le mélange est fécond, et que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle, produit des balbuzards, et que ces bâtards soit orfraies soit balbuzards, tenant presque tout de la nature de leurs mères, ne conservent de celle de leurs pères, que quelques caractères par lesquels ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, et que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais elle est assez répandue : on la trouve presque partout en Europe, et il paroît même qu'elle est commune aux deux continens, et que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale.

DE L'ÉPERVIER (1).

RIEN ne prouve mieux combien sont fautives les indications que nos nomenclateurs ont voulu tirer de la distribution des couleurs, que de voir le même oiseau porter la première année des taches ou des bandes longitudinales brunes, descendant du haut en bas, et présentant au contraire, dans la seconde année, des bandes transversales de la même couleur : ce changement, quoique très-singulier, est plus sensible dans l'autour et dans les Éperviers, mais il se trouve aussi plus ou moins dans plusieurs autres espèces d'oiseaux; de sorte que toutes les méthodes fondées sur l'énonciation des différences de couleur et de la distribution des taches, se trouvent ici entièrement démenties.

Quoique les nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'Éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à une seule. Elle est assez nombreuse dans notre pays : l'Épervier y reste toute l'année ; on m'en a apporté plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois ; ils sont alors très-maigres, et ne pèsent que six onces : le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie ; la femelle est beaucoup plus grosse que le mâle ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts ; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs qui sont tachés d'un jaune-rougeâtre vers leurs bouts. Au

(1) Lat. *Accipiter fringillarius* ; it. *Sparviero* ; all. *Sparhawk*.





De Seve, Del. L'Epine, Direx.

reste l'Épervier, tant mâle que femelle, est assez docile : on l'apprivoise aisément, et l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux et des cailles ; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, et fait une prodigieuse destruction de pinsons et des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver. Il faut que l'espèce de l'Épervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paroît ; car indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines saisons il en passe en grande quantité dans d'autres pays (1), et qu'en général l'espèce se trouve répandue dans l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

---

(1) « Nous étions à la bouche du Pont-Euxin, où commence le détroit du Propontide ; nous étions montés sur la plus haute montagne, nous trouvâmes un oiseleur qui prenoit des éperviers de belle manière, et n'en failoit pas un ; il en prenoit plus d'une douzaine à chaque heure ; il étoit caché derrière un buisson ; il y avoit plusieurs oiseaux attachés à une cordelette, qui passoient le grain dedans l'aire, lesquels l'oiseleur faisoit voler lorsqu'il avoit advisé l'épervier de loin venant du côté de la mer ; et l'épervier ayant si bonne vue, dès qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit son vol à ailes déployées, et venoit si roidement donner dans le filet, pensant prendre les petits oiseaux, qu'il demeuroit encré leans enseveli dedans les rets ; l'oiseleur étant arrêté deux heures, il en print plus de trente ; tellement qu'en un jour un homme seul en prendroit bien près d'une centaine ; et comme c'étoit vers la fin d'avril, lorsque tous oiseaux sont empêchés à faire leurs nids, il nous sembloit étrange voir tant de milans et d'éperviers venir à la file qu'on advisoit d'aussi loin que la vue se pouvoit étendre. » *Belon.*

DE L'AUTOUR (1).

L'Autour est un bel oiseau beaucoup plus grand que l'épervier auquel il ressemble néanmoins par les habitudes naturelles et par un caractère qui leur est commun, et qui dans les Oiseaux de proie n'appartient qu'à eux et aux pie-grièches, c'est d'avoir les ailes courtes, en sorte que quand elles sont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue. L'Autour a les jambes plus longues que les autres oiseaux qu'on pourroit lui comparer et prendre pour lui, comme le gerfaut, qui est à très-peu près de sa grandeur. Le mâle autour est comme la plupart des oiseaux de proie beaucoup plus petit que la femelle. Tous deux ne volent pas aussi haut que ceux qui ont les ailes plus longues à proportion du corps; ils ont plusieurs habitudes communes avec l'épervier; jamais ils ne tombent à plomb sur leur proie, ils la prennent de côté pour s'en saisir. On a vu par le récit de Belon que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers, on peut prendre les autours de la même manière; on met un pigeon blanc pour qu'il soit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, et qui renferment autour du pigeon qui est au centre, un espace de neuf ou dix pieds de longueur sur autant de largeur; l'autour arrive obliquement : les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, et il ne fait de grands efforts pour s'en débarrasser, que quand il est repu.

---

(1) Lat. *Accipiter Stellaris*; it. *Astore*; all. *Habich.*







De Seve, Del. *L'Epine, Sculp.*

L'Autour se trouve dans les montagnes de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, et même dans les forêts de la province de Bourgogne et aux environs de Paris; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France, et l'espèce paroît s'être répandue dans tous les pays du nord jusqu'en Suède, et dans ceux de l'orient et du midi, jusqu'en Perse et en Barbarie.

J'ai fait nourrir longtemps un mâle et une femelle de l'espèce de l'Autour : la femelle étoit plus grosse dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroissement de ces oiseaux, qu'un gros chapon. Dans le premier âge, jusqu'à cinq ou six semaines, ces oiseaux sont d'un gris-blanc; ils prennent ensuite du brun sur tout le dos, le cou et les ailes; le ventre et le dessous de la gorge changent moins et sont ordinairement blancs ou blancs-jaunâtres, avec des taches longitudinales brunes dans la première année, et des bandes transversales brunes dans les années suivantes. Le bec est d'un bleu sale, et la membrane qui en couvre la base est d'un bleu livide; les jambes sont dénuées de plumes, et les doigts des pieds sont d'un jaune foncé; les ongles sont noirâtres et les plumes de la queue qui sont brunes, sont marquées par des raies transversales fort larges, de couleur d'un gris sale.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce et plus méchant : ils sont tous deux assez difficiles à priver; ils se battoient souvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne se servent guère que pour dépecer les oiseaux ou autres petits animaux, ou pour blesser ou mordre ceux qui les veulent saisir : ils commencent

par se défendre de la griffe, se renversent sur le dos en ouvrant le bec, et cherchent beaucoup plus à déchirer avec les serres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'est aperçu que ces oiseaux, quoique seuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre ; ils y ont cependant passé la saison entière de l'été depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre, où la femelle, dans un accès de fureur, tua le mâle dans le silence de la nuit, à neuf ou dix heures du soir, tandis que tous les autres oiseaux étoient endormis. Leur naturel est si sanguinaire, que quand on laisse un autour en liberté avec plusieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres ; cependant il semble manger de préférence les souris, les mulots et les petits oiseaux : il se jette avidement sur la chair saignante, et refuse assez constamment la viande cuite; mais en le faisant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir : il plume les oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Ses excrémens sont blanchâtres et humides : il rejette souvent par le vomissement les peaux roulées des souris qu'il a avalées. Son cri est fort rauque, et finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète plus souvent; il marque aussi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, et semble s'effaroucher de tout ; en sorte qu'on ne peut passer auprès de la volière où il est détenu, sans le voir s'agiter violemment et l'entendre jeter plusieurs cris répétés.

DU GERFAUT (1).

Le Gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie, car il les surpasse de beaucoup en grandeur : il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux et constans, qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les Gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobreaux, les émérillons et les cresserelles : ils ont tous les ailes presqu'aussi longues que la queue; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans et les buses, la queue est plus longue que les ailes. On peut ajouter que le Gerfaut diffère spécifiquement de l'autour par le bec et les pieds qu'il a bleuâtres, et par son plumage qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise traversée de lignes brunes. Il paroît qu'il existe en effet dans cette espèce trois races constantes et distinctes, dont la première est le gerfaut d'Islande, la seconde le gerfaut de Norwège, et la troisième le gerfaut blanc. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du nord de l'Europe et de l'Asie; ils habitent en Russie, en Norwège, en Islande, en Tartarie et ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux

(1) It. *Zerifalco*; all. *Gierfalck*.

de proie; ce sont aussi les plus chers et les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie. On les transporte d'Islande et de Russie, en France (1), en Italie, et jusqu'en Perse et en Turquie (2); et il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ces climats, leur ôte rien de leur force et de leur vivacité. Ils attaquent les plus grands oiseaux, et font aisément leur proie de la cigogne, du héron et de la grue; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus.

---

(1) « Nous ne verrions point le Gerfaut, s'il ne nous étoit apporté d'étrange pays; on dit qu'il vient de Russie où il fait son aire, et qu'il ne hante ne Italie, ne France, et qu'il est oiseau passager en Allemagne. C'est un oiseau bon à tous vols; car il ne refuse jamais rien, et il est plus hardi que nul autre oiseau de proie. » *Belon.*

(2) C'est au Gerfaut qu'il faut rapporter le passage suivant : « Il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiseau de proie qui vient de Moscovie, d'où on le transporte en Perse, et qui est presque aussi gros qu'un aigle; ces oiseaux sont rares et il n'y a que le roi seul qui puisse en avoir. Comme c'est la coutume en Perse d'évaluer les présens que l'on fait au roi, sans en rien excepter, ces oiseaux sont mis à cent tomans la pièce, qui font quinze cents écus; et s'il en meurt quelques-uns en chemin, l'ambassadeur en apporte à sa majesté, la tête et les ailes, et on lui tient compte de l'oiseau, comme s'il étoit vivant : on dit que cet oiseau fait son nid dans la neige, qu'il perce jusqu'à terre par la chaleur de son corps, et quelquefois jusqu'à une toise de hauteur. » *Voyage de Chardin.*

DU FAUCON (1).

Lorsqu'on jette les yeux sur les listes de nos nomenclateurs d'Histoire Naturelle, on seroit porté à croire qu'il y a dans l'espèce du Faucon autant de variétés que dans celle du pigeon, de la poule ou des autres oiseaux domestiques ; cependant rien n'est moins vrai. Il n'y a que deux espèces réelles de Faucons en Europe, dont la première est naturelle à notre climat, et se multiplie chez nous, et l'autre ne fait qu'y passer et doit être regardée comme étrangère. L'homme n'a point influé sur la nature de ces animaux ; quelqu'utiles aux plaisirs, quelqu'agréables qu'ils soient pour le faste des princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espèce ; on dompte à la vérité le naturel féroce de ces oiseaux par la force de l'art et des privations ; on leur fait acheter leur vie par des mouvemens qu'on leur commande ; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu : on les attache, on les garrotte, on les affuble ; on les prive même de la lumière et de toute nourriture pour les rendre plus dépendans, plus dociles, et ajouter à leur vivacité naturelle l'impétuosité du besoin (2); mais ils

(1) Lat. *Falco ;* it. *Falcone ;* all. *Falck.*

(2) « Pour dresser le Faucon, l'on commence par l'armer d'entraves, appelées jets, au bout desquelles on met un anneau, sur lequel est écrit le nom du maître ; on y ajoute des sonnettes qui servent à indiquer le lieu où il est lorsqu'il s'écarte de la chasse ; on le porte continuellement sur le poing ; on l'oblige de veiller : s'il est méchant et qu'il cherche à se défendre, on lui plonge la tête dans l'eau ; enfin on le contraint

servent par nécessité, par habitude et sans attachement; ils demeurent captifs, sans devenir domestiques; l'individu seul est esclave; l'espèce est toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme : ce n'est même qu'avec des peines infinies

---

par la faim et par la lassitude à se laisser couvrir la tête d'un chaperon qui lui enveloppe les yeux; cet exercice dure souvent trois jours et trois nuits de suite : il est rare qu'au bout de ce temps, les besoins qui le tourmentent et la privation de la lumière ne lui fassent pas perdre toute idée de liberté : on juge qu'il a oublié sa fierté naturelle, lorsqu'il se laisse aisément couvrir la tête, et que découvert il saisit le pât ou la viande qu'on a soin de lui présenter de temps en temps; la répétition de ces leçons en assure peu à peu le succès : les besoins étant le principe de la dépendance, on cherche à les augmenter en lui nétoyant l'estomac par des cures; ce sont de petites pelotes de filasse qu'on lui fait avaler, et qui augmentent son appétit; on le satisfait après l'avoir excité, et la reconnoissance attache l'oiseau à celui-même qui l'a tourmenté. »

« Lorsque les premières leçons ont réussi, et que l'oiseau montre de la docilité, on le porte sur le gazon dans un jardin; là on le découvre, et avec l'aide de la viande, on le fait sauter de lui-même sur le poing; quand il est assuré à cet exercice, on juge qu'il est temps de lui donner le vif, et de lui faire connoître le leurre; c'est une représentation de proie, un assemblage de pieds et d'ailes, dont les fauconniers se servent pour réclamer les oiseaux, et sur lequel on attache leur viande; il est important qu'ils soient non-seulement accoutumés, mais affriandés à ce leurre; c'est l'appât qui doit le faire revenir lorsqu'il sera élevé dans les airs, mais il ne seroit pas suffisant sans la voix du fauconnier qui l'avertit de se tourner de ce côté-là. Il faut que ces leçons soient souvent répétées. » *Encyclopédie*, art. Fauconnerie.

qu'on en fait quelques-uns prisonniers, et rien n'est plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature ; comme ils habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très-rarement de terre, qu'ils volent d'une hauteur et d'une rapidité sans égale, on ne peut avoir que peu de faits sur leurs habitudes naturelles. On a seulement remarqué qu'ils choisissent toujours pour élever leurs petits, les rochers exposés au midi ; qu'ils se placent dans les trous et les anfractures les plus inaccessibles ; qu'ils font ordinairement quatre œufs, dans les derniers mois de l'hiver, qu'ils ne couvent pas longtemps, car les petits sont adultes vers le 15 de mai ; qu'ils changent de couleur suivant le sexe, l'âge et la mue ; que les femelles sont considérablement plus grosses que les mâles ; que tous deux jettent des cris perçans, désagréables et presque continuels, dans le temps qu'ils chassent leurs petits pour les dépayser ; ce qui se fait, comme chez les aigles, par la dure nécessité qui rompt les liens des familles et de toute société, dès qu'il n'y a pas assez pour partager, ou qu'il y a impossibilité de trouver assez de vivres pour subsister ensemble dans les mêmes terres.

Le Faucon est peut-être l'oiseau dont le courage est le plus franc, le plus grand relativement à ses forces : il fond sans détour et perpendiculairement sur sa proie ; au lieu que l'autour et la plupart des autres arrivent de côté : aussi prend-on l'autour avec des filets dans lesquels le Faucon ne s'empêtre jamais ; il tombe à plomb sur l'oiseau victime, exposé au milieu de l'enceinte des filets, le tue, le mange sur le lieu s'il est

gros, ou l'emporte s'il n'est pas trop lourd, en se relevant à plomb. S'il y a quelque faisanderie dans son voisinage, il choisit cette proie de préférence; on le voit tout-à-coup fondre sur un troupeau de faisans comme s'il tomboit des nues, parce qu'il arrive de si haut et en si peu de temps, que son apparition est toujours imprévue et souvent inopinée : on le voit fréquemment attaquer le milan, soit pour exercer son courage, soit pour lui enlever une proie; mais il lui fait plutôt la honte que la guerre; il le traite comme un lâche, le chasse, le frappe avec dédain et ne le met point à mort, parce que le milan se défend mal, et que probablement sa chair répugne au Faucon encore plus que sa lâcheté ne lui déplaît.

Il paroît par le témoignage des voyageurs que le genre des Faucons est l'un des plus universellement répandus. Comme ces oiseaux cherchent partout les rochers les plus hauts, et que la plupart des îles ne sont que des groupes et des pointes de montagnes, il y en a beaucoup à Rhodes, en Chypre, à Malte et dans les autres îles de la Méditerranée, aussi bien qu'aux Orcades et en Islande; ils sont communs sur la côte de Barbarie. Shaw dont j'ai trouvé les relations presque toujours fidelles, dit qu'au royaume de Tunis, il y a des faucons et des éperviers en assez grande abondance, et que la chasse à l'oiseau est un des plus grands plaisirs des Arabes. On les trouve encore plus fréquemment au Mogol et en Perse, où l'on prétend que l'art de la fauconnerie est plus cultivé que partout ailleurs. On les trouve au cap de Bonne-Espérance, en Guinée et jusqu'au Japon; en sorte qu'il n'y a pour ainsi dire

aucune terre, aucun climat dans l'ancien continent où l'on ne rencontre leur espèce; et comme ils supportent très-bien le froid, et qu'ils volent très-facilement et très-rapidement, on ne doit pas être surpris de les retrouver dans le nouveau continent.

Le Faucon, qui est naturel en France, est gros comme une poule; il a dix-huit pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, et autant jusqu'à celui des pieds : la queue a un peu plus de cinq pouces de longueur, et il a près de trois pieds et demi de vol ou d'envergure; ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent presque jusqu'au bout de la queue; je ne dirai rien des couleurs, parce qu'elles changent aux différentes mues, à mesure que ces oiseaux avancent en âge.

Lorsqu'ils sont jeunes on les appelle *faucons-sors*, comme l'on dit *harengs-sors*, parce qu'ils sont alors plus bruns que dans les années suivantes, et l'on appelle les vieux faucons, hagards, qui ont beaucoup plus de blanc que les jeunes.

J'observerai encore qu'on se sert du mâle, qui est d'un tiers plus petit que la femelle, pour voler les perdrix, pies, geais, merles et autres oiseaux de cette espèce; au lieu qu'on emploie la femelle au vol du lièvre, du milan, de la grue et des autres grands oiseaux.

On peut regarder comme une variété de l'espèce commune produite par l'influence du climat, le faucon blanc qui se trouve en Russie, et peut-être dans les autres pays du nord, et qui ne diffère de notre Faucon que par la blancheur, qui est la couleur que les Oiseaux, comme les autres animaux, prennent assez généralement dans les pays du nord.

DU HOBREAU.

Le Hobreau est bien plus petit que le faucon, et en diffère aussi par les habitudes naturelles : le faucon est plus fier, plus vif et plus courageux ; il attaque des oiseaux beaucoup plus gros que lui. Le Hobreau est plus lâche de son naturel ; car à moins qu'il ne soit dressé, il ne prend que les alouettes et les cailles ; mais il sait compenser ce défaut de courage et d'ardeur par son industrie : dès qu'il aperçoit un chasseur et son chien, il les suit d'assez près ou plane au-dessus de leur tête, et tâche de saisir les petits oiseaux qui s'élèvent devant eux ; si le chien fait lever une alouette, une caille, et que le chasseur la manque, il ne la manque pas : il a l'air de ne pas craindre le bruit, et de ne pas connoître l'effet des armes à feu, car il s'approche de très-près du chasseur qui le tue souvent lorsqu'il ravit sa proie ; il fréquente les plaines voisines des bois ; et sur-tout celles où les alouettes abondent ; il en détruit un très-grand nombre, et elles connoissent si bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais sans le plus grand effroi, et qu'elles se précipitent du haut des airs, pour se cacher sous l'herbe ou dans les buissons : c'est la seule manière dont elles puissent échapper ; car quoique l'alouette s'élève beaucoup, le Hobreau vole encore plus haut qu'elle. Il demeure et niche dans les forêts où il se perche sur les arbres les plus élevés. Dans plusieurs de nos provinces on donne le nom de *hobreau* aux petits seigneurs qui tyrannisent leurs paysans, et plus particulièrement au gentilhomme à lièvre, qui va chasser chez ses voisins sans en être prié, et qui chasse moins pour son plaisir que pour le profit.

DE LA CRESSERELLE (1).

La Cresserelle est l'oiseau de proie le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, et sur-tout en Bourgogne : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente et qu'elle n'habite; c'est sur-tout le matin et le soir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtimens, et on l'entend encore plus souvent qu'on ne la voit; elle a un cri précipité, *plï, plï, plï* ou *prï, prï, prï*, qu'elle ne cesse de répéter en volant, et qui effraie tous les petits oiseaux sur lesquels elle fond comme une flèche, et qu'elle saisit avec ses serres; si par hasard elle les manque du premier coup, elle les poursuit sans crainte du danger jusque dans les maisons; j'ai vu plus d'une fois mes gens prendre une cresserelle et le petit oiseau qu'elle poursuivoit, en fermant la fenêtre d'une chambre ou la porte d'une galerie, qui étoient éloignées de plus de cent toises des vieilles tours d'où elle étoit partie : lorsqu'elle a saisi et emporté l'oiseau, elle le tue et le plume très-proprement avant de le manger : elle ne prend pas tant de peine pour les souris et les mulots; elle avale les plus petits tout entiers et dépèce les autres. Toutes les parties molles du corps de la souris se digèrent dans l'estomac de cet oiseau; mais la peau se roule et forme une petite pelote qu'il rend comme l'autour par le bec : en mettant ces

(1) Lat. *Tinnunculus*; it. *Tittinculo*; All. *Roethelweih*.

pelotes qu'il vomit dans l'eau chaude, pour les ramollir et les étendre, on retrouve la peau entière de la souris comme si on l'eût écorchée. Les ducs, les chouettes, les buses, et peut-être beaucoup d'oiseaux de proie, rendent de pareilles pelotes dans lesquelles, outre la peau roulée, il se trouve quelquefois des portions les plus dures des os; il en est de même des oiseaux pêcheurs; les arêtes et les écailles des poissons se roulent dans leur estomac, et ils les rejettent par le bec.

La Cresserelle est un assez bel oiseau; elle a l'œil vif et la vue très-perçante, le vol aisé et soutenu : elle est diligente et courageuse, elle approche par le naturel des oiseaux nobles et généreux; on peut même la dresser comme les émérillons pour la fauconnerie. La femelle est plus grande que le mâle, et elle en diffère en ce qu'elle a la tête rousse, et qu'en même-temps toutes les plumes de la queue sont d'un brun roux plus ou moins foncé, au lieu que dans le mâle la tête et la queue sont grises.

Quoique cet oiseau fréquente habituellement les vieux bâtimens, il y niche plus rarement que dans les bois, et lorsqu'il ne dépose pas ses œufs dans des trous de murailles ou d'arbres creux, il fait une espèce de nid très-négligé, composé de buchettes et de racines, et assez semblable à celui des geais, sur les arbres les plus élevés des forêts : quelquefois il occupe aussi les nids que les corneilles ont abandonnés; il pond plus souvent cinq œufs que quatre, et quelquefois six et même sept, dont les deux bouts sont teints d'une couleur rougeâtre ou jaunâtre, assez semblable à celle de

son

son plumage. Ses petits, dans le premier âge, ne sont couverts que d'un duvet blanc; d'abord il les nourrit avec des insectes, et ensuite il leur apporte des mulots en quantité, qu'il aperçoit sur terre du plus haut des airs où il tourne lentement, et demeure souvent stationnaire pour épier son gibier sur lequel il fond en un instant: il enlève quelquefois une perdrix rouge beaucoup plus pesante que lui; souvent aussi il prend des pigeons qui s'écartent de leur compagnie; mais les moineaux, les pinsons et les autres petits oiseaux sont sa proie la plus ordinaire après les mulots et les reptiles: comme il produit en plus grand nombre que la plupart des autres oiseaux de proie, l'espèce est plus nombreuse et plus répandue; on la trouve dans toute l'Europe, et même dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale: plusieurs de ces oiseaux restent pendant toute l'année dans nos provinces; cependant j'ai remarqué qu'il y en avoit beaucoup moins en hiver qu'en été, ce qui me fait croire que plusieurs quittent le pays, pour aller passer ailleurs la mauvaise saison.

J'ai fait élever plusieurs de ces oiseaux dans de grandes volières; ils sont, comme je l'ai dit, d'un très-beau blanc pendant le premier mois de leur vie, après quoi les plumes du dos deviennent roussâtres et brunes en peu de jours: ils sont robustes et aisés à nourrir; ils mangent la viande crue qu'on leur présente, à quinze jours ou trois semaines d'âge; ils connoissent bientôt la personne qui les soigne, et s'apprivoisent assez pour ne jamais l'offenser. J'en ai vu s'échapper et revenir d'eux-mêmes à la volière après un ou deux jours d'absence et peut-être d'abstinence forcée.

DE L'ÉMÉRILLON (1).

L'OISEAU dont il est ici question n'est point l'Émérillon des Naturalistes, mais l'Émérillon des fauconniers, qui n'a été indiqué ni bien décrit par aucun de nos nomenclateurs ; cependant c'est le véritable Émérillon dont on se sert tous les jours dans la fauconnerie et qu'on dresse au vol pour la chasse. Cet oiseau est, à l'exception des pie-grièches, le plus petit de tous les oiseaux de proie, n'étant que de la grandeur d'une grosse grive ; néanmoins on doit le regarder comme un oiseau noble et qui tient de plus près qu'un autre à l'espèce du faucon ; il en a le plumage, la forme et l'attitude ; il a le même naturel, la même docilité et tout autant d'ardeur et de courage : on peut en faire un bon oiseau de chasse pour les alouettes, les cailles et même les perdrix qu'il prend et transporte, quoique beaucoup plus pesantes que lui ; souvent il les tue d'un seul coup en les frappant de l'estomac sur la tête ou sur le cou.

L'Émérillon s'éloigne de l'espèce du faucon et de celle de tous les autres oiseaux de proie, par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux ; c'est que le mâle et la femelle sont dans l'émérillon de la même grandeur, au lieu que dans tous les autres oiseaux de proie, le mâle est bien plus petit que la femelle : cette singularité ne tient donc point à leur manière de vivre, ni à rien de tout ce qui dis-

(1) Lat. *Æsalo* ; it. *Smerlo* ou *Smeriglio* ; all. *Myrle* ou *Smyrlin*.

tingue les Oiseaux de proie des autres oiseaux ; elle sembleroit d'abord appartenir à la grandeur, parce que dans les pie-grièches, qui sont encore plus petites que les émérillons, le mâle et la femelle sont aussi de la même grosseur, tandis que dans les aigles, les vautours, les gerfauts, les autours, les faucons et les éperviers, le mâle est d'un tiers ou d'un quart plus petit que la femelle. Après avoir réfléchi sur cette singularité, et reconnu qu'elle ne pouvoit pas dépendre des causes générales, j'ai recherché s'il n'y en avoit pas de particulières auxquelles on pût attribuer cet effet; et j'ai trouvé, en comparant les passages de ceux qui ont disséqué des oiseaux de proie, qu'il y a dans la plupart des femelles un double *cœcum* assez gros et assez étendu, tandis que dans les mâles il n'y a qu'un *cœcum*, et quelquefois point du tout; cette différence de la conformation intérieure qui se trouve toujours en plus dans les femelles que dans les mâles, peut être la vraie cause physique de leur excès en grandeur. Je laisse aux gens qui s'occupent d'anatomie à vérifier plus exactement ce fait, qui seul m'a paru propre à rendre raison de la supériorité de grandeur de la femelle sur le mâle dans presque toutes les espèces des grands oiseaux de proie.

L'Émérillon vole bas quoique très-vîte et très-légèrement; il fréquente les bois et les buissons pour y saisir les petits oiseaux, et chasser seul sans être accompagné de sa femelle; elle niche dans les forêts et les montagnes, et produit cinq ou six petits.

Notre opinion est que le prétendu Émérillon des Naturalistes n'est qu'une variété, ou tout au plus une

espèce très-voisine de celle de la cresserelle ; on pourroit même lui donner un nom particulier, si on vouloit la distinguer, soit de l'Émérillon des fauconniers, soit de la cresserelle, et ce nom seroit celui qu'on lui donne dans les îles Antilles. « L'Émérillon, dit le père du Tertre, que nos habitans appellent *gry gry*, à cause qu'en volant il jette un cri qu'ils expriment par ces syllabes *gry gry*, est un autre petit oiseau de proie qui n'est guère plus gros qu'une grive ; il a toutes les plumes de dessus le dos et des ailes rousses, tachées de noir, et le dessous du ventre blanc, moucheté d'hermine ; il est armé de bec et de griffes à proportion de sa grandeur ; il ne fait la chasse qu'aux petits lézards et aux sauterelles, et quelquefois aux petits poulets quand ils sont nouvellement éclos; je leur en ai fait lâcher plusieurs fois, ajoute-t-il ; la poule se défend contre lui et lui donne la chasse : les habitans en mangent, mais il n'est pas bien gras ». La ressemblance du cri de cet émérillon du P. du Tertre, avec le cri de notre cresserelle est encore un autre indice du voisinage de ces espèces.

DES PIE-GRIÈCHES.

Ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps et de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec, fort et crochu, et par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus fiers et des plus sanguinaires ; on est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les cresserelles, tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle ; non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque et toujours avec avantage, sur-tout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapines ; elles n'attendent pas qu'ils approchent, il suffit qu'ils passent à leur portée, pour qu'elles aillent au-devant; elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, et les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir; et dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force, ou se laisser emporter ; il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chûte et la mort de tous deux ; aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent ; les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre et les fuir plutôt que les chercher ; rien dans la Nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage, que de voir ce petit oiseau, qui n'est guère plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers,

les faucons et tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter, et chasser dans leur domaine, sans craindre d'en être puni; car quoique les pie-grièches se nourrissent communément d'insectes; elles aiment la chair de préférence : elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdreaux et de jeunes levraux; les grives, les merles et les autres oiseaux pris au lacet ou au piége, deviennent leur proie la plus ordinaire; elles les saisissent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent et déchiquetent le cou, et après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, et en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

Le genre de ces oiseaux est composé d'un assez grand nombre d'espèces; mais nous pouvons réduire à trois principales ceux de notre climat, la Pie-grièche grise, la Pie-grièche rousse, la Pie-grièche appelée vulgairement l'écorcheur.

La Pie-grièche grise est très-commune en France, et paroît être naturelle à notre climat, car elle y passe l'hiver et ne le quitte en aucun temps; elle habite les bois et les montagnes en été, et vient dans les plaines et près des habitations en hiver; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes; ce nid est composé au-dehors de mousse blanche entrelacée d'herbes longues, et au dedans il est bien doublé et tapissé de laine; ordinairement il est appuyé sur une branche à double et triple fourche; la femelle qui ne diffère pas du mâle par la grosseur, mais seulement par la teinte des couleurs plus claires que

celles du mâle, pond ordinairement cinq ou six et quelquefois sept, ou même huit œufs gros comme ceux d'une grive; elle nourrit ses petits de chenilles et d'autres insectes dans les premiers jours, et bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que leur père leur apporte avec un soin et une diligence admirables; bien différente des autres oiseaux de proie qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir d'eux-mêmes, la Pie-grièche garde et soigne les siens tout le temps du premier âge, et quand ils sont adultes, elle les soigne encore; la famille ne se sépare pas, on les voit voler ensemble pendant l'automne entier, et encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grandes troupes : chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du père, de la mère et de cinq ou six petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix et chassent de concert, jusqu'à ce que le sentiment ou le besoin d'amour, plus fort que tout autre sentiment, détruise les liens de cet attachement, et enlève les enfans à leurs parens; la famille ne se sépare que pour en former de nouvelles.

Il est aisé de reconnoître les Pie-grièches de loin, non-seulement à cause de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'est ni direct, ni oblique à la même hauteur, et qui se fait toujours du bas en haut, et de haut en bas alternativement et précipitamment; on peut aussi les reconnoître, sans les voir, à leur cri aigu *troui, troui*, qu'on entend de fort loin, et qu'elles ne cessent de répéter lorsqu'elles sont perchées au sommet des arbres.

Cette espèce se retrouve dans les Alpes, en Allemagne, en Suisse, et encore en Afrique, aux Indes et en Amérique, avec quelques différences dans la couleur du plumage; mais ces différences, tout le reste étant égal d'ailleurs, ne suffisent pas, à beaucoup près, pour en faire des espèces distinctes et séparées de la Pie-grièche commune. Nous avons plusieurs exemples de changemens de couleur tout aussi grands dans d'autres oiseaux, même de notre climat; à plus forte raison ces changemens doivent-ils arriver dans des climats différens et aussi éloignés les uns des autres. L'influence de la température se marque par des rapports que des gens attentifs ne doivent pas laisser échapper; par exemple, nous trouvons ici que la pie-grièche étrangère qui ressemble le plus à notre pie-grièche d'Italie, est celle de la Louisiane; or la température de ces deux climats n'est pas fort inégale, et nous trouvons au contraire que celle du Cap, du Sénégal, et de Madagascar y ressemble moins, parce que ces climats sont en effet d'une température tres-différente de celle d'Italie.

La Pie-grièche rousse est un peu plus petite que la grise, et très-aisée à reconnoître par le roux qu'elle a sur la tête, qui est quelquefois rouge et ordinairement d'un roux vif; le naturel de cette Pie-grièche rousse est à très-peu près le même que celui de la pie-grièche grise: toutes deux sont aussi hardies, aussi méchantes l'une que l'autre; mais ce qui prouve que ce sont néanmoins deux espèces différentes, c'est que la première reste au pays toute l'année, au lieu que celle-ci le quitte en automne, et ne revient qu'au printemps: la

famille qui ne se sépare pas à la sortie du nid, et qui demeure toujours rassemblée, part vers le commencement de septembre, sans se réunir avec d'autres familles, et sans faire de longs vols. Ces oiseaux ne vont que d'arbre en arbre, et ne volent pas de suite, même dans le temps de leur départ ; ils restent pendant l'été dans nos campagnes, et font leur nid sur quelqu'arbre touffu ; au lieu que la pie-grièche grise habite les bois dans cette même saison, et ne vient guère dans nos plaines que quand la Pie-grièche rousse est partie : on prétend aussi que de toutes les Pie-grièches, celle-ci est la meilleure, ou si l'on veut, la seule qui soit bonne à manger.

Le mâle et la femelle sont à très-peu près de la même grosseur ; mais ils diffèrent par les couleurs, assez pour paroître des oiseaux de différente espèce. Ces oiseaux font leur nid avec beaucoup d'art et de propreté, à peu près avec les mêmes matériaux qu'emploie la pie-grièche grise ; la mousse et la laine y sont si bien entrelacées avec les petites racines souples, les herbes fines et longues, les branches pliantes des petits arbustes, que cet ouvrage paroît avoir été tissu : ils produisent ordinairement cinq ou six œufs, et quelquefois davantage ; et ces œufs, dont le fond est de couleur blanchâtre, sont en tout ou en partie tachés de brun ou de fauve.

L'écorcheur est un peu plus petit que la pie-grièche rousse, et lui ressemble assez par les habitudes naturelles ; comme elle, il arrive au printemps, fait son nid sur des arbres ou même dans des buissons, en pleine campagne, et non pas dans les bois, part avec sa fa-

mille vers le mois de septembre, se nourrit communément d'insectes, et fait la guerre aux petits oiseaux; en sorte qu'on ne peut trouver aucune différence essentielle entr'eux, sinon la grandeur, la distribution et les nuances des couleurs; et comme entre le mâle et la femelle de chacune de ces deux espèces, il y a dans ce même caractère de la couleur encore plus de différence que d'une espèce à l'autre, on seroit très-bien fondé à ne les regarder que comme des variétés, et à réunir sous la même espèce la pie-grièche rousse, l'écorcheur et l'écorcheur varié, dont quelques Naturalistes ont encore fait une espèce distincte, et qui cependant pourroit bien être la femelle de celui dont il est ici question.

Ces deux dernières espèces de pie-grièches, avec leurs variétés, nichent dans nos climats, et se trouvent en Suède comme en France. On nous en a envoyé une du Sénégal, qui est absolument le même oiseau que notre pie-grièche rousse d'Europe.

DU JEAN-LE-BLANC.

Nous avons dit qu'on pouvoit diviser les oiseaux de proie en deux ordres; le premier composé des oiseaux guerriers, nobles et courageux, et le second des oiseaux lâches, ignobles et gourmands. Nous avons dit encore qu'entre ces deux ordres il se trouve quelques espèces qui participent de la nature de l'un et de l'autre. Le Jean-le-Blanc est au nombre de ces espèces intermédiaires. Cet oiseau a quelque rapport avec le pygargue, par ses jambes dénuées de plumes et par la blancheur de celles du croupion et de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné et beaucoup plus gros relativement à la grandeur, que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue. J'ai eu cet oiseau vivant, et je l'ai fait nourrir pendant quelque temps; il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, et il paroissoit au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions; il pesoit trois livres sept onces après avoir mangé, et trois livres quatre onces, à jeun; il n'avoit que deux pieds de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et cinq pieds d'envergure; mais avec un diamètre de corps presque aussi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de deux pieds et demi de longueur et plus de sept pieds de vol. Par ces proportions, le Jean-le-Blanc se rapproche du balbuzard, qui a les ailes courtes à proportion du corps; mais il n'a pas comme celui-ci les pieds bleus; il a aussi les jambes bien plus menues et plus longues à proportion qu'aucun des aigles : ainsi quoiqu'il paroisse tenir quelque chose des aigles, du pygargue et du balbuzard, il n'est

pas moins d'une espèce particulière et très-différente des uns et des autres. Il tient aussi de la buse pour la disposition des couleurs du plumage, et par un caractère qui m'a souvent frappé; c'est que dans de certaines attitudes, et sur-tout vu de face, il ressembloit à l'aigle, et que vu de côté et dans d'autres attitudes, il ressembloit à la buse. Il est singulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de son naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle et de celui de la buse; en sorte qu'on doit à certains égards regarder le Jean-le-Blanc comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiseaux.

Il m'a paru que cet oiseau voyoit très-clair pendant le jour, et ne craignoit pas la plus forte lumière, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand jour et même vis-à-vis le soleil : il couroit assez vîte lorsqu'on l'effrayoit, et s'aidoit de ses ailes en courant; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu; mais cependant le froid ne lui étoit pas absolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant plusieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, sans qu'il en ait paru incommodé. On le nourrissoit avec de la viande crue et saignante; mais en le faisant jeûner, il mangeoit aussi de la viande cuite; il déchiroit avec son bec la chair qu'on lui présentoit, et il en avaloit d'assez gros morceaux; il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il apercevoit quelqu'un; mais en se mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire et prendre pour cela plus de précaution qu'un acte aussi simple ne paroît en exiger. On laissoit à sa portée un vase rempli d'eau; il com-

mençoit par regarder de tous côtés fixement et longtemps, comme pour s'assurer s'il étoit seul; ensuite il s'approchoit du vase, et regardoit encore autour de lui; enfin après bien des hésitations, il plongeoit son bec jusqu'aux yeux, et à plusieurs reprises dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiseaux de proie se cachent de même pour boire. Cela vient vraisemblablement de ce que ces oiseaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête jusqu'au-delà de l'ouverture du bec et jusqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais tant qu'ils ont quelque raison de crainte : cependant le Jean-le-Blanc ne montroit de défiance que sur cela seul, car pour tout le reste il paroissoit indifférent et même assez stupide; il n'étoit point méchant et se laissoit toucher sans s'irriter; il avoit même une petite expression de contentement *co...... co*, lorsqu'on lui donnoit à manger; mais il n'a pas paru s'attacher à personne de préférence. Il devient gras en automne et prend en tout temps plus de chair et d'embonpoint que la plupart des autres oiseaux de proie (1).

---

(1) Voici la note que m'a donnée sur cet oiseau l'homme que j'ai chargé du soin de mes volières. « Ayant présenté au jean-le-blanc différens alimens, comme du pain, du fromage, des raisins, de la pomme, il n'a voulu manger d'aucun, quoiqu'il jeûnât depuis vingt-quatre heures : j'ai continué à le faire jeûner trois jours de plus, et au bout de ce temps, il a également refusé ces alimens; en sorte qu'on peut assurer qu'il ne mange rien de tout cela, quelque faim qu'il ressente : je lui ai aussi présenté des vers qu'il a constamment refusés; car lui en ayant mis un dans le bec, il l'a rejeté, quoiqu'il l'eût déjà avalé presque à moitié : il se jetoit

Il est très-commun en France, et comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connoissent et ne le redoutent pour leurs poules. Ce sont eux qui lui ont donné le nom de Jean-le-Blanc, parce qu'il est en effet remarquable par la blancheur du ventre, du dessous des ailes, du croupion et de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères; car la femelle est presque toute grise et n'a que du blanc sale sur les plumes du

---

avec avidité sur les mulots et les souris que je lui donnois; il les avaloit sans leur donner un seul coup de bec; je me suis aperçu que lorsqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou seulement une grosse, il paroissoit avoir un air plus inquiet, comme s'il eût ressenti quelque douleur; il avoit alors la tête moins libre et plus enfoncée qu'à l'ordinaire; il restoit cinq ou six minutes dans cet état, sans s'occuper d'autre chose; car il ne regardoit pas de tous côtés comme il fait ordinairement, et je crois même qu'on auroit pu l'approcher sans qu'il se fût retourné, tant il étoit sérieusement occupé de la digestion des souris qu'il venoit d'avaler : je lui ai présenté des grenouilles et des petits poissons; il a toujours refusé les poissons et mangé les grenouilles par demi-douzaines, et quelquefois davantage; mais il ne les avale pas tout entières comme les souris; il les saisit d'abord avec ses ongles et les dépèce avant de les manger : je l'ai fait jeûner pendant trois jours, en ne lui donnant que du poisson crud; il l'a toujours refusé : j'ai observé qu'il rendoit les peaux des souris en petites pelotes longues d'environ un pouce; et en les faisant tremper dans de l'eau chaude, j'ai reconnu qu'il n'y avoit que le poil et la peau de la souris, sans aucun os, et j'ai trouvé dans quelques-unes de ces pelotes des grains de fer fondu et quelques autres parcelles de charbon. »

croupion; elle est, comme dans les autres oiseaux de proie, plus grande, plus grosse et plus pesante que le mâle : elle fait son nid presqu'à terre, dans les terreins couverts de bruyères, de fougère, de genêt et de joncs, quelquefois aussi sur des sapins et sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise : le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, et même pendant le temps qu'elle soigne et élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, et sur-tout les hameaux et les fermes; il saisit et enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés, et lorsque la volaille lui manque, il prend des lapereaux, des perdrix, des cailles et d'autres moindres oiseaux; il ne dédaigne pas même les mulots et les lézards. Comme ces oiseaux, et sur-tout la femelle, ont les ailes courtes et le corps gros, leur vol est pesant et ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur. On les voit toujours voler bas, et saisir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement. Ils ne chassent guère que le matin et le soir, et ils se reposent dans le milieu du jour.

Le Jean-le-Blanc, qui est très-commun en France, est assez rare partout ailleurs, puisqu'aucun des Naturalistes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne et du Nord n'en ont fait mention que d'après Belon; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre sur les faits particuliers de l'histoire de cet oiseau.

DES VAUTOURS.

L'on a donné aux aigles le premier rang parmi les Oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les Vautours au contraire n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit; les Vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre et plusieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres au point de les déchiqueter jusqu'aux os; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser; les éperviers, les faucons et jusqu'aux plus petits oiseaux montrent plus de courage, car ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la chair morte, et refusent celle qui est corrompue : dans les Oiseaux comparés aux quadrupèdes, le Vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre, avec la lâcheté et la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres; tandis que l'aigle

a,

a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité et la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les Vautours des aigles par cette différence de naturel, et on les reconnoîtra à la simple inspection, en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite; la tête nue, le cou aussi presque nu, couvert d'un simple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant presque demi-circulaires, parce qu'ils se tiennent rarement à terre, et ceux des Vautours étant plus courts et moins courbés; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs ailes, et qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie; à la partie du dessous de la gorge qui est plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui se tient fièrement droit, et presque perpendiculairement sur ses pieds, au lieu que le Vautour dont la situation est à demi horizontale, semble marquer la bassesse de son caractère par la position inclinée de son corps : on reconnoîtra même les Vautours de loin, en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre; c'est-à-dire, plus de deux ensemble; et aussi parce qu'ils ont le vol pesant, et qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer et de s'efforcer à trois ou quatre reprises, avant de pouvoir prendre leur plein essor.

Aristote a eu raison de dire que le genre du grand Vautour étoit multiforme, puisque ce genre est en

effet composé de trois espèces : du griffon, du grand vautour et du vautour à aigrette, sans y comprendre le percnoptère que ce Naturaliste avoit cru devoir séparer des Vautours et associer aux aigles.

Nous allons faire la description en peu de mots de ces quatre espèces, en commençant par le Percnoptère.

Si l'on veut suivre le sentiment des anciens, cet oiseau fera le dernier degré de nuance entre les deux genres de l'aigle et des Vautours auxquels il tient d'infiniment plus près qu'aux aigles. Aristote qui l'a placé parmi les aigles, avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des Vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle sans avoir aucune de ses bonnes qualités, se laissant chasser et battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé et cherchant les cadavres; il a aussi les ailes plus courtes et la queue plus longue que les aigles; la tête d'un bleu clair, le cou blanc et couvert d'un simple duvet blanc avec un collier de petites plumes blanches et roides au-dessous en forme de fraise; le bec et la peau nue qui en recouvre la base sont noirs; l'extrémité crochue du bec est blanchâtre, le bas des jambes et les pieds sont nus et de couleur plombée; les ongles sont noirs, moins longs et moins courbés que ceux des aigles; il est de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte sur la poitrine au-dessous de sa fraise, et cette tache brune paroît entourée ou plutôt liserée d'une ligne étroite et blanche : en général cet oiseau est d'une vilaine figure et mal proportionnée; il est même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui sort

de ses narines, et de deux autres trous qui se trouvent dans son bec par lesquels s'écoule la salive ; il a le jabot proéminent, et lorsqu'il est à terre, il tient toujours les ailes étendues (1) : enfin il ne ressemble à l'aigle que par la grandeur, car il surpasse l'aigle commun, et il approche du grand aigle pour la grosseur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'espèce du Percnoptère paroît être plus rare que celle des autres vautours ; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes et dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en assez petit nombre.

La seconde espèce est celle à laquelle dans les mémoires de l'académie des sciences on a donné le nom de *Griffon*, et que je crois aussi le même que le grand vautour d'Aristote. D'autres Naturalistes l'ont appelé le vautour rouge, le vautour jaune, le vautour fauve. Il est encore plus grand que le percnoptère ; il a huit pieds de vol ou d'envergure ; le corps plus gros et plus long que le grand aigle, sur-tout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, et le cou qui a sept pouces de longueur ; il a, comme le percnoptère, au bas du cou, un collier de plumes blanches ; sa tête est couverte de pareilles plumes qui font une petite aigrette par derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles; le cou est presqu'entièrement dénué de plumes; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupières, toutes deux également

(1) Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non-seulement à cette espèce, mais encore à la plupart des Vautours et à quelques autres oiseaux de proie.

mobiles et garnies de cils, et l'iris d'un bel orangé; le bec long et crochu, noirâtre à son extrémité ainsi qu'à son origine, et bleuâtre dans son milieu; il est encore remarquable par son jabot rentré, c'est-à-dire par un grand creux qui est au haut de l'estomac, et dont toute la cavité est garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux est la place du jabot qui n'est ni proéminent, ni pendant, comme celui du percnoptère; la peau du corps qui paroît à nu sur le cou, autour des yeux et des oreilles, est d'un gris brun et bleuâtre; les plus grandes plumes de l'aile ont jusqu'à deux pieds de longueur et le tuyau plus d'un pouce de circonférence : les ongles sont noirâtres, mais moins grands et mieux courbés que ceux des aigles.

Si nous comparons les observations des anatomistes de l'académie, sur les parties intérieures des Vautours, avec celles qu'ils ont faites sur les aigles, nous remarquerons aisément que, quoique les Vautours se nourrissent de chair comme les aigles, ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui servent à la digestion, et qu'ils sont à cet égard beaucoup plus près des poules et des autres oiseaux qui se nourrissent de grains, puisqu'ils ont un jabot et un estomac qu'on peut regarder comme un demi-gésier, par son épaisseur à la partie du fond; en sorte que les Vautours paroissent être conformés non-seulement pour être carnivores mais granivores et même omnivores.

Le Vautour simplement dit, ou le grand Vautour (1),

---

(1) Lat. *Vultur*; it. *Avoltorio.*

est plus gros et plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon duquel il diffère 1°. par le cou qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long et plus fourni, et qui est de la même couleur que celle des plumes du dos ; 2°. par une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, et borde de chaque côté, un assez large espace d'une couleur noire, et au-dessous duquel il se trouve un collier étroit et blanc ; 3°. par les pieds qui sont dans le Vautour couverts de plumes brunes, tandis que, dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres, et enfin par les doigts qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.

Le Vautour à aigrettes, moins grand que les trois premiers, l'est cependant encore assez pour être mis au nombre des grands Vautours : nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Gesner, qui de tous les Naturalistes est le seul qui ait vu plusieurs de ces oiseaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *hasengeier* (vautour aux lièvres), a le bec noir et crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand et fort, les ailes larges, la queue longue et droite, le plumage d'un roux-noirâtre, les pieds jaunes. Lorsqu'il est en repos, à terre ou perché, il redresse les plumes de la tête, qui lui font alors comme deux cornes, que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure ; il marche bien et fait des pas de quinze pouces d'étendue : il poursuit les oiseaux de toute espèce, et il en fait sa proie ; il chasse aussi les lièvres, les lapins, les jeunes renards et les

petits faons, et n'épargne pas même le poisson. Il est d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiser; non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la course; il vole avec grand bruit : il niche dans les forêts épaisses et désertes sur les arbres les plus élevés; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, et même les cadavres : quoique très-vorace, il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours.

Tous les grands Vautours, c'est-à-dire le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit et le vautour à aigrettes, ne produisent qu'en petit nombre et une fois l'année. Ils font leurs nids dans des lieux si hauts et d'un accès si difficile, qu'il est très-rare d'en trouver; ce n'est que dans les montagnes élevées et désertes que l'on doit les chercher; ils habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, et ce n'est que quand les neiges et les glaces commencent à couvrir les sommets des montagnes, qu'on les voit descendre dans les plaines, et voyager en hiver du côté des pays chauds; car il paroît que les Vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles : ils sont moins communs dans le nord, et plus nombreux dans les climats chauds, en Égypte, en Arabie, dans les îles de l'Archipel, et dans plusieurs autres provinces de l'Afrique et de l'Asie. On y fait même grand usage de leur peau; le cuir en est presqu'aussi épais que celui d'un chevreau; il est recouvert d'un duvet très-fin, très-serré et très-chaud, et l'on en fait d'excellentes fourrures.





De Seve, Del. *L'Epine, Direx.*

DU GALLINACHE OU MARCHAND (1).

C'EST encore une espèce qu'on doit rapporter au genre des vautours, parce qu'il est du même naturel, et qu'il a, comme eux, le bec crochu, et la tête et le cou dénués de plumes, quoique par d'autres caractères il ressemble au dindon; ce qui lui a fait donner par les Espagnols et les Portugais le nom de *gallinaça* ou *gallinaço*. Il n'est guère que de la grandeur d'une oie sauvage; il paroît avoir la tète petite, parce qu'elle n'est couverte, ainsi que le cou, que de la peau nue, et semée seulement de quelques poils noirs assez rares; cette peau est raboteuse et variée de bleu, de blanc et de rougeâtre : les ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant est elle-même assez longue : le bec est d'un blanc-jaunâtre et n'est crochu qu'à l'extrémité; la peau nue qui en recouvre la base s'étend presqu'au milieu du bec, et elle est d'un jaune-rougeâtre; l'iris de l'œil est orangé, et les paupières sont blanches; les plumes de tout le corps sont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert et de pourpre obscurs; les pieds sont d'une couleur livide, et les ongles sont noirs : cet oiseau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours; il est aussi plus lâche, plus sale et plus vorace qu'aucun d'eux, se nourrissant plutôt de chair morte et de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé et assez rapide pour poursuivre

(1) Cet oiseau a été nommé *Urubu* (Ouroubou) par les Indiens du Brésil.

une proie s'il en avoit le courage; mais il n'attaque guère que les cadavres, et s'il chasse quelquefois, c'est en se réunissant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre sur quelqu'animal endormi ou blessé.

Le Marchand est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du Cap*; il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique et dans celui de l'Amérique méridionale, et comme on ne le voit pas fréquenter les terres du nord, il paroît qu'il a traversé la mer entre le Brésil et la Guinée. Hans-Sloane, qui a vu et observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol et de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux et même d'excrémens humains; qu'ils se rassemblent sous de grands arbres d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes; il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair de corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très-haut et en grandes troupes; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités; qu'ils ont la vue très-perçante, et qu'ils voient de haut et de très-loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture; qu'ils sont très-silencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, et qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, et que leurs petits sont blancs dans le premier âge,

deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux, et, pour ainsi dire, couleur de rubis; la langue en gouttière et en scie sur les côtés. Ximenés assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes troupes et toujours très-haut; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie, qu'ils dévorent jusqu'aux os et sans aucun débat entr'eux, et qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol. « Je crois, dit Desmarchais, que ces oiseaux sont une espèce de coq-d'Inde (1), qui, au lieu de vivre de graines, de fruits et d'herbes, comme les autres, se sont accoutumés à être nourris de corps morts et de charognes; ils suivent les chasseurs, sur-tout ceux qui ne vont à la chasse que pour les peaux de bêtes; ces gens abandonnent les chairs, qui pourriroient sur les lieux et infecteroient l'air sans le secours de ces oiseaux, qui ne voient pas plutôt un corps écorché, qu'ils s'appellent les uns les autres, fondent dessus comme des vautours, et en moins de rien en dévorent la chair et laissent les os aussi nets que s'ils avoient été raclés avec un couteau. Les Espagnols des grandes îles et de la terre ferme, aussi bien que les Portugais habitans des lieux où l'on fait des cuirs, ont un soin tout particulier de ces oiseaux, à cause du service qu'ils leur rendent en dévo-

(1) Quoique cet oiseau ressemble au coq-d'Inde par la tête, le cou et la grandeur du corps, il n'est pas de ce genre, mais de celui du vautour dont il a non-seulement le naturel et les mœurs, mais encore le bec crochu et les serres.

rant les corps morts, et empêchant ainsi qu'ils ne corrompent l'air; ils condamnent à une amende les chasseurs qui tombent dans cette méprise; cette protection a extrêmement multiplié cette vilaine espèce de coq-d'Inde; on en trouve en bien des endroits de la Guiane, aussi-bien que du Brésil, de la Nouvelle-Espagne et des grandes îles; ils ont une odeur de charogne que rien ne peut ôter; on a beau leur arracher le croupion dès qu'on les a tués, leur ôter les entrailles, tous ces soins sont inutiles; leur chair dure, coriace, filasseuse, a contracté une mauvaise odeur insupportable.»

« Ces oiseaux, dit Kolbe, se nourrissent d'animaux morts; j'ai moi-même vu plusieurs fois des squelettes de vaches, de bœufs et d'animaux sauvages qu'ils avoient dévorés; j'appelle ces restes des squelettes, et ce n'est pas sans fondement, puisque ces oiseaux séparent avec tant d'art les chairs d'avec les os et la peau, que ce qui reste est un squelette parfait, couvert encore de la peau, sans qu'il y ait rien de dérangé; on ne sauroit même s'apercevoir que ce cadavre est vide que lorsqu'on en est tout près. Pour cela, voici comme ils s'y prennent; d'abord ils font une ouverture au ventre de l'animal, d'où ils arrachent les entrailles qu'ils mangent, et entrant dans le vide qu'ils viennent de faire, ils séparent les chairs. Il arrive souvent qu'un bœuf qu'on laisse retourner seul à son étable, après l'avoir ôté de la charrue, se couche sur le chemin pour se reposer; si ces aigles l'aperçoivent, elles tombent immanquablement sur lui et le dévorent; lorsqu'elles veulent attaquer une vache ou un bœuf, elles se rassemblent

et viennent fondre dessus au nombre de cent et quelquefois même davantage : elles ont l'œil si excellent qu'elles découvrent leur proie à une extrême hauteur, et dans le temps qu'elles mêmes échappent à la vue la plus perçante, et aussitôt qu'elles voient le moment favorable, elles tombent perpendiculairement sur l'animal qu'elles guettent. Ces aigles sont un peu plus grosses que les oies sauvages; leurs plumes sont en partie noires et en partie d'un gris clair; mais la partie noire est la plus grande; elles ont le bec gros, crochu et fort pointu; leurs serres sont grosses et aiguës. »

« Ces oiseaux, dit Catesby, pèsent quatre livres et demie; ils ont la tête et une partie du cou rouge, chauve et charnu comme celui d'un dindon, clairement semés de poils noirs, le bec de deux pouces et demi de long, moitié couvert de chair, et dont le bout qui est blanc est crochu comme celui d'un faucon; les narines sont très-grandes et très-ouvertes, placées en avant à une distance extraordinaire des yeux; les plumes de tout le corps ont un mélange de pourpre foncé et de vert; ses jambes sont courtes et de couleur de chair; ses doigts longs comme ceux des coqs domestiques, et ses ongles qui sont noirs ne sont pas si crochus que ceux des faucons; ils se nourrissent de charognes, et volent sans cesse pour tâcher d'en découvrir; ils se tiennent longtemps sur l'aile et montent et descendent d'un vol aisé, sans qu'on puisse s'apercevoir du mouvement de leurs ailes. Ils ont un odorat merveilleux; il n'y a pas plutôt une charogne qu'on les voit venir de toutes parts en tournant toujours, et descendant peu à peu jusqu'à ce qu'ils tombent sur leur proie; on

croit généralement qu'ils ne mangent rien qui ait vie; mais je sais qu'il y en a qui ont tué des agneaux, et que les serpens sont leur nourriture ordinaire. La coutume de ces oiseaux est de se jucher plusieurs ensemble sur des vieux pins et des cyprès, où ils restent le matin pendant plusieurs heures les ailes déployées (1); ils ne craignent guère le danger et se laissent approcher de près, sur-tout lorsqu'ils mangent.»

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on sait d'historique au sujet de cet oiseau, parce que c'est souvent des pays étrangers, et sur-tout des déserts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature; nos animaux et même nos oiseaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles, et c'est dans celles de ce vautour des déserts de l'Amérique, que nous devons voir ce que seroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier et se nourrir en si grand nombre; ce sont là leurs mœurs primitives; par-tout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, et comme les loups, aussi nuisibles pendant leur vie qu'inutiles après leur mort.

---

(1) Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiseaux sont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorsqu'ils sont posés.

DU CONDOR (1).

Si la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le Condor doit être regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le casoar, le dronte, dont les ailes et les plumes ne sont pas conformées pour le vol, et qui par cette raison ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiseaux et les quadrupèdes dans un sens, tandis que les roussettes, les rougettes et les chauve-souris font une semblable nuance, mais en sens contraire, entre les quadrupèdes et les oiseaux. Le Condor possède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puissances que la Nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec et les serres à proportion aussi grandes et aussi fortes, le courage égal à la force. Nous ne pouvons mieux faire, pour en donner une idée juste que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée. « Le Condor est un oiseau de proie de la vallée d'Ylo au Pérou. J'en découvris un qui étoit perché sur un grand rocher; je l'approchai à portée de fusil et le tirai; mais comme mon fusil n'étoit chargé que de gros plomb, le coup ne put entièrement percer la plume de son parement; je m'aperçus cependant à son vol qu'il étoit blessé, car s'étant levé fort lourdement,

(1) Le Condor. *Cuntur* au Pérou et au Chili.

il eut assez de peine à arriver sur un autre grand rocher à cinq cents pas de là, sur le bord de la mer; c'est pourquoi je chargeai de nouveau mon fusil d'une bale et perçai l'oiseau au-dessous de la gorge ; je m'en vis pour lors le maître et courus pour l'enlever; cependant il disputoit encore avec la mort, et s'étant mis sur son dos, il se défendoit contre moi avec ses serres toutes ouvertes, en sorte que je ne savois de quel côté le saisir ; je crois même que s'il n'eût pas été blessé à mort j'aurois eu beaucoup de peine à en venir à bout ; enfin je le traînai du haut du rocher en bas, et avec le secours d'un matelot je le portai dans ma tente pour le dessiner. Les ailes de ce condor que je mesurai fort exactement, avoient d'une extrémité à l'autre onze pieds quatre pouces, et les grandes plumes qui étoient d'un brun noir luisant, avoient deux pieds deux pouces de longueur ».

Il paroît que ce condor indiqué par Feuillée, étoit un jeune ; car tous les autres voyageurs donnent à cet oiseau plus de grandeur. Le P. d'Abbeville et de Laët assurent qu'il est deux fois plus grand que l'aigle, et qu'il est d'une telle force, qu'il ravit et dévore une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, et qu'il renverse aisément un homme. Il s'en est vu, disent Acosta et Garcilasso (1), qui ayant les ailes étendues,

---

(1) Ceux qui ont mesuré la grandeur des conturs, que les Espagnols appellent *Condors*, ont trouvé seize pieds de la pointe d'un aile à l'autre ; ils ont le bec si fort et si dur qu'ils percent aisément le cuir des bœufs. Deux de ces oiseaux attaquent une vache ou un taureau, et en viennent à bout : ils

avoient quinze et même seize pieds d'un bout de l'aile à l'autre ; ils ont le bec si fort qu'ils percent la peau d'une vache, et deux de ces oiseaux en peuvent tuer et manger une, et même ils ne s'abstiennent pas des hommes ; heureusement il y en a peu, car s'ils étoient en grande quantité, ils détruiroient tout le bétail. Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les serres grosses, fortes et crochues, et que les Indiens de l'Amérique assurent qu'ils empoignent et emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin ; qu'ils sont de la grosseur d'un mouton ; que leur chair est coriace et sent la charogne ; qu'ils ont la vue perçante, le regard assuré et même cruel ; qu'ils ne fréquentent guère les forêts ; qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes ; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer et des rivières, dans les savanes ou prairies naturelles (1).

---

ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage est semblable à celui des pies ; ils ont une crête sur le front, différente de celle des coqs, en ce qu'elle n'est point dentelée ; leur vol, au reste, est effroyable, et quand ils fondent à terre ils étourdissent par leur grand bruit. *Histoire des Incas.*

(1) C'est aussi au condor qu'il faut rapporter les passages suivans. « Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'île de Loubet, aux côtes du Pérou, deux oiseaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes et des griffes comme en ont les aigles ; un cou comme celui d'une brebis, et une tête comme celle d'un coq, si bien que leur figure

Ray, et presque tous les Naturalistes après lui, ont pensé que le Condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête et de son cou dénués de plumes; cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que son naturel tient plus de celui des aigles : il est, disent les voyageurs, courageux et très-fier; il attaque seul un homme et tue aisément un enfant de dix ou douze ans (1); il arrête un troupeau de moutons, et choisit à son aise celui qu'il veut enlever; il emporte les chevreuils, tue les biches et les vaches, et prend

---

étoit aussi extraordinaire que leur grandeur ». *Recueil des Voyages de la compagnie des Indes de Hollande.*

« Il y avoit, dit Antoine de Solis, dans la ménagerie de l'empereur du Mexique, des oiseaux d'une grandeur et d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres d'une taille surprenante et d'une prodigieuse voracité, jusque là qu'on trouve un auteur qui avance qu'un de ces oiseaux mangeoit un mouton à chaque repas. » *Hist. de la conquête du Mexique.*

(1) Le fameux oiseau appelé au Pérou *Cuntur*, et par corruption *Condor*, que j'ai vu en plusieurs endroits des montagnes de la province de Quito, se trouve aussi, si ce qu'on m'a assuré est vrai, dans les pays-bas des bords du Maragnon : j'en ai vu planer au-dessus d'un troupeau de moutons ; il y a apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre ; c'est une opinion universellement répandue, que cet oiseau enlève un chevreuil, et qu'il a quelquefois fait sa proie d'un enfant : on prétend que les Indiens lui présentent pour appât une figure d'enfant d'une argile très-visqueuse, sur laquelle il fond d'un vol rapide, et qu'il y engage ses serres, de manière qu'il ne lui est plus possible de s'en dépêtrer. *Voyage de la Condamine.*

aussi

aussi de gros poissons : il vit donc, comme les aigles, du produit de sa chasse ; il se nourrit de proies vivantes, et non pas de cadavres : toutes ces habitudes sont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en soit, il me paroît que cet oiseau qui est encore peu connu parce qu'il est rare partout, n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique ; je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique, en Asie et peut-être même en Europe. Garcilasso a eu raison de dire que le Condor du Pérou et du Chili est le même oiseau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, si fameux dans les contes arabes, et dont Marc Paul a parlé ; et il a eu encore raison de citer Marc Paul avec les contes arabes, parce qu'il y a dans sa relation presqu'autant d'exagération. « Il se trouve, dit-il, dans l'île de Madagascar, une merveilleuse espèce d'oiseau qu'ils appellent *roc*, qui a la ressemblance de l'aigle, mais qui est sans comparaison beaucoup plus grand, les plumes des ailes étant de six toises de longueur et le corps grand à proportion ; il est de telle force et puissance, que seul et sans aucune aide, il prend et arrête un éléphant qu'il enlève en l'air et laisse tomber à terre pour le tuer, et se repaître ensuite de sa chair. » Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques, il suffit d'y opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder.

L'oiseau sauvage de Laponie dont parle Renard (1)

(1) « Il se trouve des oiseaux d'une grosseur si prodigieuse, qu'ils peuvent emporter des faons de rennes, lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids, qu'ils font au sommet des plus hauts arbres ; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. » *Voyage de Laponie.*

et le vautour des agneaux ou des moutons, qui a souvent été vu en Allemagne et en Suisse en différens temps, et qui est beaucoup plus grand que l'aigle, ne peuvent être que le Condor. Gesner rapporte, d'après un auteur digne de foi (Georges Fabricius), le fait suivant. Des paysans d'entre Miesen et Brisa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, aperçurent un très-grand nid posé sur trois chênes, construit de perches et de branches d'arbres, et si étendu qu'un char pouvoit être à l'abri dessous; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiseaux déjà si grands que leurs ailes étendues avoient sept aunes d'envergure; leurs jambes étoient plus grosses que celles d'un lion; leurs ongles aussi grands et aussi gros que les doigts d'un homme. Il y avoit dans ce nid plusieurs peaux de veaux et de brebis.

Il paroît par les indications des voyageurs, que le Condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'est-à-dire mêlé de blanc et de noir, et on peut croire avec toute apparence de raison, que cette espèce principale et première dans les Oiseaux, quoique très-peu nombreuse, est néanmoins répandue dans les deux continens, et que pouvant se nourrir de toute espèce de proie, et n'ayant rien à craindre que les hommes, ces oiseaux fuient les lieux habités et ne se trouvent que dans les grands déserts ou les hautes montagnes.

DU MILAN (1).

Les Milans et les buses, oiseaux ignobles, immondes et lâches, doivent suivre les vautours auxquels ils ressemblent par le naturel et les mœurs : ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent par leur grandeur et leur force l'un des premiers rangs parmi les Oiseaux. Les Milans et les buses qui n'ont pas ce même avantage, et qui leur sont inférieurs en grandeur, y suppléent et les surpassent par le nombre; par-tout ils sont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours; ils fréquentent plus souvent et de plus près les lieux habités; ils font leurs nids dans des endroits plus accessibles; ils restent rarement dans les déserts; ils préfèrent les plaines et les collines fertiles aux montagnes stériles. Comme toute proie leur est bonne, que toute nourriture leur convient, et que plus la terre produit de végétaux, plus elle est en même temps peuplée d'insectes, de reptiles, d'oiseaux et de petits animaux, ils établissent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poisson; sans être courageux ils ne sont pas timides; ils ont une sorte de stupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille, et semble leur ôter la connoissance du danger : on les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles ou les vautours; détenus en captivité, ils sont encore moins susceptibles d'éducation. De tout temps on les a proscrits, rayés de la liste

(1) Lat. *Milvus;* it. *Milvio;* all. *Weihe.*

F 2

des oiseaux nobles, et rejetés de l'école de la fauconnerie; de tout temps on a comparé l'homme grossièrement impudent au milan, et la femme tristement bête à la buse.

Quoique ces oiseaux se ressemblent par le naturel, par la grandeur du corps, par la forme du bec, et par plusieurs autres attributs, le Milan est néanmoins aisé à distinguer, non-seulement des buses, mais de tous les autres oiseaux de proie, par un seul caractère facile à saisir; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laissent paroître un intervalle qui s'aperçoit de loin, et lui a fait improprement donner le surnom d'aigle à queue fourchue. Il a aussi les ailes proportionnellement plus longues que les buses, et le vol bien plus aisé : aussi passe-t-il sa vie dans l'air; il ne se repose presque jamais, et parcourt chaque jour des espaces immenses; et ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas; mais il semble que le vol soit son état naturel, sa situation favorite : l'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute; ses ailes longues et étroites paroissent immobiles; c'est la queue qui semble diriger toutes ses évolutions, et elle agit sans cesse; il s'élève sans effort; il s'abaisse comme s'il glissoit sur un plan incliné; il semble plutôt nager que voler; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête et reste suspendu, ou fixé à la même place pendant des heures entières, sans qu'on puisse s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

Il n'y a, dans notre climat, qu'une seule espèce de

milan, que nos François ont appelé milan royal, parce qu'il servoit aux plaisirs des princes qui lui faisoient donner la chasse, et livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaisir cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, et fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant et s'élevant, comme pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres et de bec, et le ramène à terre moins blessé que battu, et plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Le Milan dont le corps entier ne pèse guère que deux livres et demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure. Sa vue est aussi perçante que son vol est rapide; il se tient souvent à une si grande hauteur qu'il échappe à nos yeux, et c'est de-là qu'il vise ou découvre sa proie ou sa pâture, et se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance; il n'attaque que les plus petits animaux et les oiseaux les plus foibles : c'est sur-tout aux jeunes poussins qu'il en veut; mais la seule colère de la mère-poule suffit pour le repousser et l'éloigner. Cette espèce de milan est commune en France, sur-tout dans les provinces de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, et dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes : ce ne sont pas des oiseaux de passage, car ils font leur nid dans le pays, et l'établissent dans des creux de rochers. On prétend

aussi qu'ils nichent en Angleterre, et qu'ils y restent toute l'année : la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule. Ceux du Milan sont blanchâtres avec des taches d'un jaune sale ; quelques auteurs ont dit qu'il faisoit son nid dans les forêts sur de vieux chênes ou de vieux sapins : sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans les trous des rochers qu'on le trouve communément.

L'espèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal; mais je ne sais si elle se trouve aussi dans le nouveau, car les relations d'Amérique n'en font aucune mention. Il y a dans nos climats une espèce voisine que l'on a appelée le milan noir, qui s'y trouve comme oiseau de passage, et qui n'a pas, comme les autres milans, la queue fourchue ; il leur ressemble d'ailleurs par les autres caractères et par les habitudes naturelles. Schwenckfeld assure que l'espèce en est très-commune en Allemagne ; mais nous sommes certains qu'en France et en Angleterre elle est beaucoup plus rare que celle du milan royal ; celui-ci est un oiseau du pays et qui y demeure toute l'année ; l'autre au contraire quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds. Belon a été témoin oculaire de leur passage d'Europe en Egypte. Ils s'atroupent et passent en files nombreuses sur le pont Euxin ; ils restent pendant tout l'hiver en Égypte, et sont si familiers qu'ils viennent dans les villes, et se tiennent sous les fenêtres des maisons ; ils ont la vue et le vol si sûrs, qu'ils saisissent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.

DE LA BUSE ET DE LA BONDRÉE (1).

La Buse est un oiseau assez connu pour n'avoir pas besoin d'une ample description; elle n'a guère que quatre pieds et demi de vol, sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces, et ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de son extrémité; l'iris de ses yeux est d'un jaune pâle et presque blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi-bien que la membrane qui couvre la base du bec, et les ongles sont noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts; il paroît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté; il est assez sédentaire et même paresseux; il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre; son nid est construit avec de petites branches, et garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers et mollets; la Buse pond deux ou trois œufs qui sont blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève et soigne ses petits plus longtemps que les autres oiseaux de proie, qui presque tous les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément; Ray assure même que le mâle de la Buse nourrit et soigne ses petits lorsqu'on a tué la mère.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol, il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre, et de-là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée; il prend les levraux et les jeunes lapins, aussi-

(1) Lat. *Buteo*; it. *Buzza*; all. *Busz-hen*.

bien que les perdrix et les cailles ; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux ; il se nourrit aussi de grenouilles , de lézards , de serpens , de sauterelles , lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujète à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses ensemble , on en trouve à peine deux bien semblables. Il y en a de presqu'entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche , d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun et de blanc : ces différences dépendent principalement de l'âge et du sexe, car on les trouve toutes dans notre climat.

Comme la Bondrée diffère peu de la buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont à la vérité beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens ; mais ces différences extérieures jointes à quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes et séparées. La Bondrée est aussi grosse que la buse , et pèse environ deux livres ; son bec est un peu plus long que celui de la buse ; la peau qui en couvre la base est jaune (1) , épaisse et inégale ; les narines sont longues et courbées ; lorsqu'elle ouvre le bec elle montre une bouche très-large et de couleur jaune ; l'iris des yeux

---

(1) Quelques Naturalistes ont dit que cette peau de la base du bec étoit noire ; mais on peut présumer que cette différence vient de l'âge , puisque cette peau qui couvre la base du bec est blanche dans le premier âge de ces oiseaux , elle peut passer par le jaune , et devenir enfin brune et noirâtre.

est d'un beau jaune ; les jambes et les pieds sont de la même couleur, et les ongles qui ne sont pas très-crochus, sont forts et noirâtres. Le sommet de la tête paroît large et applati ; il est d'un gris cendré. On trouve une ample description de cet oiseau dans Brisson et dans Albin ; ce dernier auteur après avoir décrit les parties extérieures de la Bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buse, et il a ajouté qu'on a trouvé dans l'estomac d'une bondrée plusieurs chenilles vertes, comme aussi plusieurs chenilles communes et autres insectes. La Bondrée a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, et dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds ; ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue ; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure.

Ces oiseaux, ainsi que les Buses, composent leur nid avec des bûchettes et le tapissent de laine à l'intérieur, sur laquelle ils déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée et marquetés de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers ; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, et particulièrement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes et des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées : elles sont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir ; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, et la peau qui est sur la base du bec, blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, qui est fort large, des grenouilles et des lézards entiers. La femelle est dans cette espèce, comme



dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle; et tous deux piettent et courent sans s'aider de leurs ailes, aussi vîte que nos coqs de basse-cour.

Quoique Belon dise qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne sache connoître la Bondrée et la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois aussi aux gluaux, et souvent au lacet, il est cependant très-vrai qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buse commune. Dans plus de vingt buses qu'on m'a apportées en différens temps, en Bourgogne, il ne s'est pas trouvé une seule bondrée; et je ne sais de quel province est venue celle que nous avons au cabinet.

La Bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa proie; elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles et les autres insectes; elle ne vole guère que d'arbre en arbre et de buissons en buissons, toujours bas et sans s'élever comme le milan, auquel du reste elle ressemble assez par le naturel, mais dont on pourra toujours la distinguer de loin et de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des piéges à la Bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse et assez bonne à manger.

DU CORBEAU (1).

Cet oiseau a été fameux dans tous les temps; mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue; peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avoit de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtans. Les voieries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fonds de sa nourriture; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celle des animaux foibles ou utiles, comme agneaux et levraux. Elien et quelques voyageurs prétendent même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage, et que suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, il se cramponne sur le dos des buffles, les ronge tout vifs et en détail, après leur avoir crevé les yeux (2); et ce qui rendroit cette férocité plus odieuse, c'est qu'elle seroit en lui l'effet, non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang, d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits, de toutes les graines, de tous les insectes et même des pois-

(1) Lat. *Corvus*; it. *Corvo*; all. *Rabe*.

(2) C'est peut-être là l'origine de l'antipathie qu'Aristote a dit être entre le bœuf et le corbeau. Au reste, j'ai peine à croire qu'un corbeau attaque un buffle, comme les voyageurs disent l'avoir observé. Il peut se faire que ces oiseaux se posent quelquefois sur le dos des buffles, comme la corneille mantelée se pose sur le dos des ânes et des moutons, et la pie

sons morts, et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'omnivore.

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité, tantôt l'a fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur, et tantôt lui a valu la protection des lois, comme à un animal utile et bienfaisant; en effet, un hôte de si grosse dépense ne peut qu'être à charge à un peuple pauvre ou trop peu nombreux; au lieu qu'il doit être précieux dans un pays riche et bien peuplé, comme consommant les immondices de toute espèce dont regorge ordinairement un tel pays. C'est par cette raison qu'il étoit autrefois défendu en Angleterre, suivant Belon, de lui faire aucune violence, et que dans l'île Feroé, dans celle de Malte, on a mis sa tête à prix.

Si aux traits sous lesquels nous venons de représenter le Corbeau, on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, quoique très-foible, à proportion de sa grosseur, son port ignoble, son regard farouche, tout son corps exhalant l'infection, on ne sera pas surpris que, dans presque tous les temps, il ait été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur; sa chair étoit interdite aux juifs; les sauvages

---

sur le dos des cochons, pour manger les insectes qui courent dans le poil de ces animaux. Il peut se faire encore que parfois les Corbeaux entament le cuir des buffles par quelques coups de bec mal mesurés, et même qu'ils leur crèvent les yeux, par une suite de cet instinct qui les porte à s'attacher à tout ce qui est brillant; mais je doute fort qu'ils aient pour but de les manger tout vifs et qu'ils pussent en venir à bout.

n'en mangent jamais, et parmi nous, les plus misérables n'en mangent qu'avec répugnance et après avoir enlevé la peau qui est très-coriace. Partout on le met au nombre des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. De graves historiens ont été jusqu'à publier la relation de batailles rangées entre des armées de corbeaux et d'autres oiseaux de proie, et à donner ces combats comme un présage des guerres cruelles qui se sont allumées dans la suite entre les nations. Combien de gens encore aujourd'hui frémissent et s'inquiètent au bruit de son croassement! Toute sa science de l'avenir se borne cependant, ainsi que celle des autres habitans de l'air, à connoître mieux que nous l'élément qu'il habite, à être plus susceptible de ses moindres impressions, à pressentir ses moindres changemens, et à nous les annoncer par certains cris et certaines actions qui sont en lui l'effet naturel de ces changemens.

Dans le temps que les aruspices faisoient partie de la religion, les corbeaux, quoique mauvais prophètes, ne pouvoient qu'être des oiseaux fort intéressans : car la passion de prévoir les événemens futurs, même les plus tristes, est une ancienne maladie du genre humain; aussi s'attachoit-on beaucoup à étudier toutes leurs actions, toutes les circonstances de leur vol, toutes les différences de leur voix, dont on avoit compté jusqu'à soixante-quatre inflexions distinctes, sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier; chacune avoit sa signification déterminée; il ne manqua pas de charlatans pour en procurer l'intelligence, ni de gens simples pour y croire,

Pline lui-même, qui n'étoit ni charlatan, ni superstitieux, mais qui travailla quelquefois sur de mauvais mémoires, a eu soin d'indiquer celle de toutes ces voix qui étoit la plus sinistre. Quelques-uns ont poussé la folie jusqu'à manger le cœur et les entrailles de ces oiseaux, dans l'espérance de s'approprier leur don de prophétie.

Non-seulement le Corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix répondant à ses différentes affections intérieures, il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme, et l'on a imaginé de lui couper le filet afin de perfectionner cette disposition naturelle. Colas est le mot qu'il prononce le plus aisément, et Scaliger en a entendu un qui, lorsqu'il avoit faim, appeloit distinctement le cuisinier de la maison, nommé Conrad (1). Ces mots ont en effet quelque rapport avec le cri ordinaire du Corbeau.

On faisoit grand cas à Rome de ces oiseaux parleurs, et un philosophe n'a pas dédaigné de nous raconter assez au long (2) l'histoire de l'un d'eux; ils n'apprennent pas seulement à parler ou plutôt à répéter la parole humaine, mais ils deviennent familiers dans la maison; ils se privent quoique vieux,

---

(1) Scaliger remarque comme une chose plaisante, que ce même corbeau ayant trouvé un papier de musique, l'avoit criblé de coups de bec, comme s'il eût voulu lire cette musique ou battre la mesure. Il me paroît plus naturel de penser qu'il avoit pris les notes pour des insectes, dont on sait que cet oiseau fait quelquefois sa nourriture.

(2) Pl. liv. 10, chap. 43.

et paroissent même capables d'un attachement personnel et durable (1).

Par une suite de cette souplesse naturelle ils apprennent aussi, non pas à dépouiller leur voracité, mais à l'employer au service de l'homme. Pline parle d'un certain Cratinus d'Asie qui s'étoit rendu fameux par son habileté à les dresser pour la chasse, et qui savoit se faire suivre même par les corbeaux sauvages. Scaliger rapporte que le roi Louis (apparemment Louis XII) en avoit aussi dressé un, dont il se servoit pour la chasse des perdrix. Enfin il semble qu'on lui ait appris quelquefois à défendre son maître et à l'aider contre ses ennemis avec une sorte d'intelligence et par une manœuvre combinée ; du moins si l'on peut croire ce que rapporte Aulu-Gelle du corbeau de Valerius (2).

---

(1) Témoin ce corbeau privé, dont parle Schwenckfeld, lequel s'étoit laissé entraîner trop loin par ses camarades sauvages, et n'ayant pu sans doute retrouver le lieu de sa demeure, reconnut dans la suite sur le grand chemin, l'homme qui avoit coutume de lui donner à manger, plana quelque temps au-dessus de lui en croassant, comme pour lui faire fête, vint se poser sur sa main et ne le quitta plus.

(2) Un Gaulois de grande taille, ayant défié à un combat singulier les plus braves des Romains, un tribun, nommé Valerius, qui accepta le défi, ne triompha du Gaulois que par le secours d'un corbeau qui ne cessa de harceler son ennemi, et toujours à propos, lui déchirant les mains avec son bec, lui sautant au visage et aux yeux, en un mot, l'embarrassant de manière qu'il ne put faire usage de toute sa force contre Valerius, à qui le nom de Corvinus en resta. *Noct. Atticae*, lib. 9, cap. 11.

Ajoutons à tout cela que le Corbeau paroît avoir une grande sagacité d'odorat pour éventer de loin les cadavres; Thucydide lui accorde même un instinct assez sûr pour s'abstenir de ceux des animaux qui sont morts de la peste; mais il faut avouer que ce prétendu discernement se dément quelquefois et ne l'empêche pas toujours de manger des choses qui lui sont contraires. Enfin c'est encore à l'un de ces oiseaux qu'on a attribué la singulière industrie pour amener à sa portée l'eau qu'il avoit aperçue au fond d'un vase trop étroit, d'y laisser tomber une à une de petites pierres, lesquelles en s'amoncelant firent monter l'eau insensiblement et le mirent à même d'étancher sa soif. Cette soif, si le fait est vrai, est un trait de dissemblance qui distingue le Corbeau de la plupart des oiseaux de proie, sur-tout de ceux qni se nourrissent de proie vivante, lesquels n'aiment à se désaltérer que dans le sang, et dont l'industrie est beaucoup plus excitée par le besoin de manger que par celui de boire. Une autre différence, c'est que les Corbeaux ont les mœurs plus sociales; mais il est facile d'en rendre raison; comme ils mangent de toutes sortes de nourritures, ils ont plus de ressources que les autres oiseaux carnassiers; ils peuvent donc subsister en plus grand nombre dans un même espace de terrein, et ils ont moins de raison de se fuir les uns les autres.

Les Corbeaux, les vrais Corbeaux de montagne ne sont point oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des corneilles auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils se sont appariés

riés ; on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement : s'ils descendent dans la plaine c'est pour chercher leur subsistance ; mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs, et c'est la seule influence que la différente température des saisons paroisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les corneilles, ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par des avances ou des enfoncemens de rochers, c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers ; ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers, ou dans des trous de murailles, au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés. Chaque mâle a sa femelle à qui il demeure attaché plusieurs années de suite ; car ces oiseaux si odieux, si dégoûtans pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant ; ils savent aussi l'exprimer, comme la tourterelle, par des caresses graduées, et semblent connoître les nuances des préludes et la volupté des détails. Le mâle, si l'on en croit quelques anciens, commence toujours par une espèce de chant d'amour, ensuite on les voit approcher leurs becs, se caresser, se baiser, et l'on n'a pas manqué de dire, comme de tant d'autres oiseaux, qu'ils s'accouploient par le bec ; si cette absurde méprise pouvoit être justifiée, c'est parce qu'il est aussi rare de voir

ces oiseaux s'accoupler réellement, qu'il est commun de les voir se caresser; en effet, ils ne se joignent presque jamais de jour, ni dans un lieu découvert, mais au contraire dans les endroits les plus retirés et les plus sauvages, comme s'ils avoient l'instinct de se mettre en sûreté dans le secret de la Nature, pendant la durée d'une action qui, se rapportant toute entière à la conservation de l'espèce, semble suspendre dans l'individu le soin actuel de sa propre existence. Nous avons vu le jean-le-blanc se cacher pour boire, parce qu'en buvant il enfonce son bec dans l'eau jusqu'aux yeux, et par conséquent ne peut être alors sur ses gardes. Dans tous ces cas, les animaux sauvages se cachent par une sorte de prévoyance qui, ayant pour but immédiat le soin de leur propre conservation, paroît plus près de l'instinct des bêtes que tous les motifs de décence dont on a voulu leur faire honneur; et ici le Corbeau a d'autant plus besoin de cette prévoyance, qu'ayant moins d'ardeur et de force pour l'acte de la génération, son accouplement doit probablement avoir une certaine durée.

La femelle se distingue du mâle, selon Barrère en ce qu'elle est d'un noir moins décidé et qu'elle a le bec plus foible; elle pond aux environs du mois de mars jusqu'à cinq ou six œufs, d'un vert pâle et bleuâtre, marquetés d'un grand nombre de taches et de traits de couleur obscure. Elle les couve pendant environ vingt jours, et pendant ce temps le mâle a soin de pourvoir à sa nourriture; il y pourvoit même largement, car les gens de la campagne trouvent quelquefois dans les nids des Corbeaux, ou aux environs, des amas assez

considérables de grains, de noix et d'autres fruits. Il est vrai qu'on a soupçonné que ce n'étoit pas seulement pour la subsistance de la couveuse au temps de l'incubation, mais pour celle de tous deux pendant l'hiver. Quoi qu'il en soit de leur intention, il est certain que cette habitude de faire ainsi des provisions et de cacher ce qu'ils peuvent attraper, ne se borne pas aux comestibles, ni même aux choses qui peuvent leur être utiles, elle s'étend encore à tout ce qui se trouve à leur bienséance, et il paroît qu'ils préfèrent les pièces de métal et tout ce qui brille aux yeux. On en a vu un à Erfort, qui eut bien la patience de porter une à une, et de cacher sous une pierre, dans un jardin, une quantité de petites monnoies, jusqu'à concurrence de cinq ou six florins; et il n'y a guère de pays qui n'ait son histoire de pareils vols domestiques.

Quand les petits viennent d'éclore, il s'en faut bien qu'ils soient de la couleur des père et mère; ils sont plutôt blancs que noirs, au contraire des jeunes cygnes qui doivent être un jour d'un si beau blanc, et qui commencent par être bruns. Dans les premiers jours, la mère semble un peu négliger ses petits; elle ne leur donne à manger que lorsqu'ils commencent à avoir des plumes, et l'on n'a pas manqué de dire qu'elle ne commençoit que de ce moment à les reconnoître à leur plumage naissant, et à les traiter véritablement comme les siens. Pour moi je ne vois dans cette diète des premiers jours que ce que l'on voit plus ou moins dans presque tous les autres animaux, et dans l'homme lui-même; tous ont be-

soin d'un peu de temps pour s'accoutumer à un nouvel élément, à une nouvelle existence. Pendant ce temps de diète le petit oiseau n'est pas dépourvu de toute nourriture, il en trouve une au-dedans de lui-même, et qui lui est très-analogue, c'est le restant du jaune que renferme l'abdomen, et qui passe insensiblement dans les intestins par un conduit particulier. La mère, après ces premiers temps, nourrit ses petits avec des alimens convenables, qui ont déjà subi une préparation dans son jabot, et qu'elle leur dégorge dans le bec, à peu près comme font les pigeons.

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistance de la famille, il veille aussi pour sa défense, et s'il s'aperçoit qu'un milan ou tel autre oiseau de proie s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux; il prend son essor, gagne le dessus, et se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec : si l'oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le Corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage, et ils s'élèvent quelquefois si haut qu'on les perd absolument de vue, jusqu'à ce qu'excédés de fatigue, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se laissent tomber du haut des airs.

Aristote et beaucoup d'autres d'après lui, prétendent que lorsque les petits commencent à être en état de voler, le père et la mère les obligent à sortir du nid et à faire usage de leurs ailes; que bientôt même ils les chassent totalement du district qu'ils se sont approprié, si ce district trop stérile ou trop resserré ne suffit pas à la subsistance de plusieurs couples, et en cela

ils se montreroient véritablement oiseaux de proie ; mais ce fait ne s'accorde point avec des observations faites sur les corbeaux des montagnes du Bugey, lesquels prolongent l'éducation de leurs petits, et continuent de pourvoir à leur subsistance bien au-delà du terme où ceux-ci sont en état d'y pourvoir par eux-mêmes. Comme l'occasion de faire de telles observations et le talent de les faire aussi bien, ne se rencontrent pas souvent, j'ai cru devoir en rapporter ici le détail dans les propres termes de l'observateur.

« Les petits corbeaux éclosent de fort bonne heure, et dès le mois de mai ils sont en état de quitter le nid. Il en naissoit chaque année une famille en face de mes fenêtres, sur des rochers qui bornoient la vue. Les petits au nombre de quatre ou cinq, se tenoient sur de gros blocs éboulés à une hauteur moyenne, où il étoit facile de les voir, et ils se faisoient d'ailleurs assez remarquer par un piaulement presque continuel. Chaque fois que le père ou la mère leur apportoient à manger, ce qui arrivoit plusieurs fois le jour, ils les appeloient par un cri *crau, crau, crau*, très-différent de leur piaulement. Quelquefois il n'y en avoit qu'un seul qui prît l'essor, et après un léger essai de ses forces, il revenoit se poser sur son rocher ; presque toujours il en restoit quelqu'un, et c'est alors que son piaulement devenoit continuel. Lorsque les petits avoient l'aile assez forte pour voler, c'est-à-dire quinze jours au moins après leur sortie du nid, les père et mère les emmenoient tous les matins avec eux et les ramenoient tous les soirs : c'étoit toujours sur les cinq ou six heures après midi que toute la bande revenoit

au gîte, et le reste de la soirée se passoit en criailleries très-incommodes. Ce manège duroit tout l'été, ce qui donne lieu de croire que les Corbeaux ne font pas deux couvées par an. »

Gesner a nourri de jeunes corbeaux avec de la chair crue, des petits poissons et du pain trempé dans l'eau. Ils sont fort friands de cerises, et ils les avalent avidement avec les queues et les noyaux ; mais ils ne digèrent que la pulpe, et deux heures après ils rendent par le bec les noyaux et les queues. On dit qu'ils rejettent aussi les os des animaux qu'ils ont avalés avec la chair, de même que la cresserelle, les oiseaux de proie nocturnes, les oiseaux pêcheurs, et rendent les parties dures et indigestes des animaux ou des poissons qu'ils ont dévorés.

Aucun observateur, que je sache, n'a déterminé l'âge auquel les jeunes corbeaux, ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, sont vraiment adultes et en état de se reproduire ; et si chaque période de la vie étoit proportionnée dans les Oiseaux, comme dans les animaux quadrupèdes, à la durée de la vie totale, on pourroit soupçonner que les Corbeaux ne deviendroient adultes qu'au bout de plusieurs années ; car quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre sur la longue vie qu'Hésiode accorde aux Corbeaux, cependant il paroît assez avéré que cet oiseau vit quelquefois un siècle et davantage : on en a vu dans plusieurs villes de France qui avoient atteint cet âge, et dans tous les pays et tous les temps, il a passé pour un oiseau très-vivace ; mais il s'en faut bien que le terme de l'âge adulte, dans cette espèce, soit retardé en pro-

portion de la durée totale de la vie ; car sur la fin du premier été, lorsque toute la famille vole de compagnie, il est déjà difficile de distinguer à la taille les vieux d'avec les jeunes, et dès-lors il est très-probable que ceux-ci sont en état de se reproduire dès la seconde année.

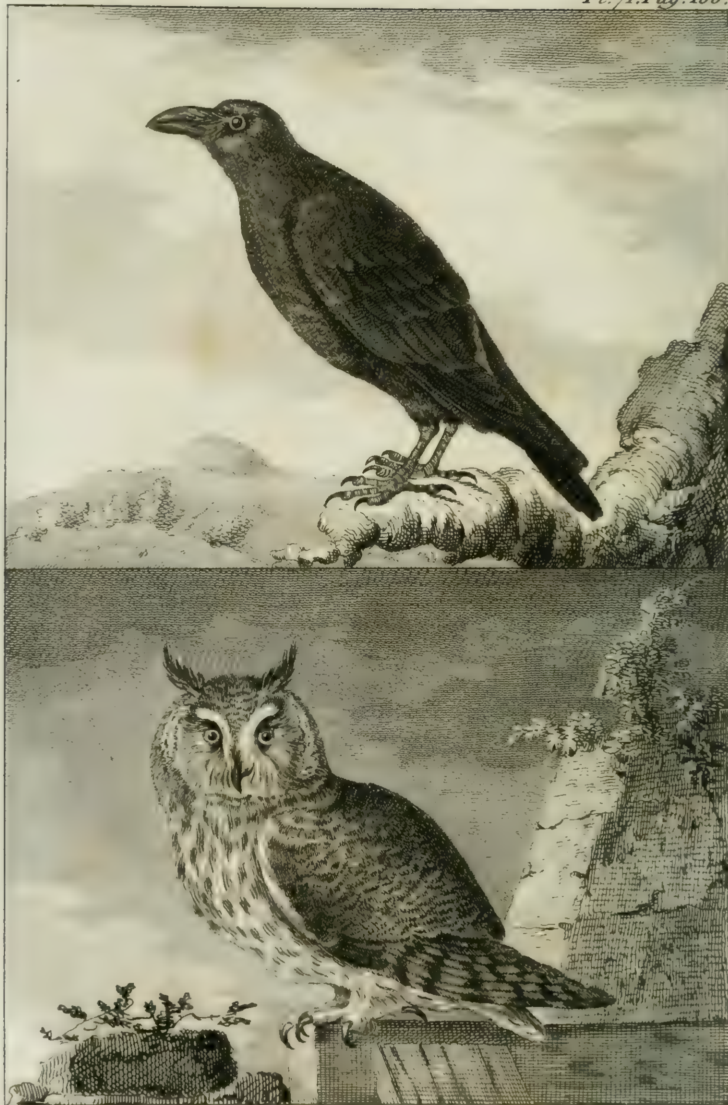
Nous avons remarqué plus haut que le Corbeau n'étoit pas noir en naissant ; il ne l'est pas non plus en mourant, du moins quand il meurt de vieillesse ; car dans ce cas, son plumage change sur la fin et devient jaune par défaut de nourriture : mais il ne faut pas croire qu'en aucun temps cet oiseau soit d'un noir pur et sans mélange d'aucune autre teinte : la Nature ne connoît guère cette uniformité absolue. En effet, le noir qui domine dans cet oiseau, paroît mêlé de violet sur la partie supérieure du corps, de cendré sur la gorge et de vert sous le corps, sur les pennes de la queue, et sur les plus grandes pennes des ailes et les plus éloignées du dos. Il n'y a que les pieds, les ongles et le bec qui soient absolument noirs, et ce noir du bec semble pénétrer jusqu'à la langue, comme celui des plumes semble pénétrer jusqu'à la chair qui en a une forte teinte. La langue est cylindrique à sa base, aplatie et fourchue à son extrémité, et hérissée de petites pointes sur ses bords. L'organe de l'ouïe est fort compliqué, et peut-être plus que dans les autres oiseaux ; la longueur de l'intestin est à peu près double de celle de l'oiseau même, prise du bout du bec au bout des ongles, c'est-à-dire, qu'elle est moyenne entre la longueur des intestins des véritables carnivores et celle des intestins des véritables granivores, en un mot,

tel qu'il convient pour un oiseau qui vit de chair et de fruits (1).

Cet appétit du Corbeau, qui s'étend à tous les genres de nourriture, se tourne souvent contre lui-même, par la facilité qu'il offre aux oiseleurs de trouver des appâts qui lui conviennent; la poudre de noix vomique, qui est un poison pour un grand nombre d'animaux quadrupèdes, en est aussi un pour le Corbeau; elle l'enivre au point qu'il tombe bientôt après qu'il en a mangé; et il faut saisir le moment où il tombe, car cette ivresse est quelquefois de courte durée, et il reprend souvent assez de force pour aller mourir ou languir sur son rocher. On le prend aussi avec plusieurs sortes de piéges, et même à la pipée comme les petits oiseaux; car il partage avec eux leur antipathie pour le hibou, et il n'aperçoit jamais cet oiseau ni la chouette, sans jeter un cri. On dit qu'il est aussi en guerre avec le milan, le vautour, la pie de mer; mais ce n'est autre chose que l'effet de cette antipathie nécessaire qui est entre tous les animaux carnassiers, ennemis nés de tous les foibles qui peuvent devenir leur proie, et de tous les forts qui peuvent la leur disputer.

Les Corbeaux, lorsqu'ils se posent à terre, marchent et ne sautent point; ils ont, comme les Oiseaux de

(1) Un observateur digne de foi nous a assuré avoir vu le manège d'un corbeau qui s'éleva plus de vingt fois à la hauteur de douze ou quinze toises, pour laisser tomber de cette hauteur une noix qu'il alloit ramasser chaque fois avec son bec, mais il ne pouvoit venir à bout de la casser, parce que tout cela se passoit dans une terre labourée.



De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

proie, les ailes longues et fortes (à-peu-près trois pieds et demi d'envergure) ; elles sont composées de vingt pennes, dont les deux ou trois premières sont plus courtes que la quatrième qui est la plus longue de toutes (1) et dont les moyennes ont une singularité, c'est que l'extrémité de leur côte se prolonge au-delà des barbes et finit en pointe ; la queue a douze pennes d'environ huit pouces, cependant un peu inégales ; de la longueur des ailes on peut presque toujours conclure la hauteur du vol ; aussi les Corbeaux ont-ils le vol très-élevé, et il n'est pas surprenant qu'on les ait vus dans les temps de nuées et d'orage, traverser les airs ayant le bec chargé de feu. Ce feu n'étoit autre chose, sans doute, que celui des éclairs mêmes, je veux dire, qu'une aigrette lumineuse formée à la pointe de leur bec par la matière électrique, qui, comme on sait, remplit la région supérieure de l'atmosphère dans ces temps d'orage ; et pour le dire en passant, c'est peut-être quelqu'observation de ce genre, qui a valu à l'aigle le titre de ministre de la foudre ; car il est peu de fables qui ne soient fondées sur la vérité.

De ce que le Corbeau a le vol élevé, comme nous venons de le voir, et de ce qu'il s'accommode à toutes les températures, comme chacun sait, il s'ensuit que le monde entier lui est ouvert, et qu'il ne doit être exclu d'aucune région. En effet, il est répandu depuis le cercle polaire jusqu'au cap de Bonne-Espé-

(1) Ce sont ces pennes de l'aile qui servent aux facteurs pour emplumer les sautereaux des clavecins, et aux dessinateurs pour dessiner à la plume.

rance, et à l'île de Madagascar, plus ou moins abondamment, selon que chaque pays fournit plus ou moins de nourriture, et des rochers qui soient plus ou moins à son gré : il passe quelquefois des côtes de Barbarie dans l'île de Ténériffe; on le retrouve encore au Mexique, à Saint-Domingue, au Canada, et sans doute dans les autres parties du nouveau continent et dans les îles adjacentes. Lorsqu'une fois il est établi dans un pays et qu'il y a pris ses habitudes, il ne le quitte guère pour passer dans un autre; il reste même attaché au nid qu'il a construit, et il s'en sert plusieurs années de suite.

Son plumage n'est pas le même dans tous les pays. Il est quelquefois blanc en Norwège et en Islande, où il y a aussi des corbeaux noirs, et en assez grand nombre; d'un autre côté, on en trouve de blancs au centre de la France et de l'Allemagne, dans des nids où il y en a aussi de noirs. Au reste, les variations dans le plumage d'un oiseau aussi généralement, aussi profondément noir que le Corbeau, variations produites par la seule différence de l'âge, du climat, ou par d'autres causes purement accidentelles, sont une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres, que la couleur ne fit jamais un caractère constant, et que dans aucun cas elle ne doit être regardée comme un caractère essentiel.

LES OISEAUX DE PROIE

NOCTURNES.

Les yeux de ces oiseaux sont d'une sensibilité si grande, qu'ils paroissent être éblouis par la clarté du jour, et entièrement offusqués par les rayons du soleil : il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naissante ou du crépuscule tombant; c'est alors qu'ils sortent de leurs retraites pour chasser, ou plutôt pour chercher leur proie ; et ils font cette quête avec grand avantage, car ils trouvent dans ce temps les autres oiseaux et les petits animaux endormis, ou prêts à l'être. Les nuits où la lune brille sont pour eux les beaux jours, les jours de plaisir, les jours d'abondance, pendant lesquels ils chassent plusieurs heures de suite, et se pourvoient d'amples provisions : les nuits où la lune fait défaut sont beaucoup moins heureuses; ils n'ont guère qu'une heure le soir et une heure le matin pour chercher leur subsistance; car il ne faut pas croire que la vue de ces oiseaux qui s'exerce si parfaitement à une foible lumière, puisse se passer de toute lumière, et qu'elle perce en effet dans l'obscurité la plus profonde ; dès que la nuit est bien close, ils cessent de voir, et ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux, tels que les lièvres, les loups, les cerfs qui sortent le soir des bois pour repaître ou chasser pendant la nuit : seulement ces animaux voient encore mieux le jour que la nuit ; au lieu que la vue des oiseaux nocturnes est si fort offusquée pendant le jour, qu'ils sont obligés de se tenir dans le même lieu sans bouger, et que quand

on les force à en sortir, ils ne peuvent faire que de très-petites courses, des vols courts et lents, de peur de se heurter; les autres oiseaux qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la gène de leur situation, viennent à l'envi les insulter; les mésanges, les pinsons, les rouge-gorges, les merles, les geais, les grives arrivent à la file : l'oiseau de nuit perché sur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvemens, leurs cris qui redoublent sans cesse, parce qu'il n'y répond que par des gestes bas, en tournant sa tête, ses yeux et son corps d'un air ridicule; il se laisse même assaillir et frapper sans se défendre; les plus petits, les plus foibles de ses ennemis sont les plus ardens à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer : c'est sur cette espèce de jeu de moquerie ou d'antipathie naturelle, qu'est fondé le petit art de la pipée; il suffit de placer un oiseau nocturne ou même d'en contrefaire la voix pour faire arriver les oiseaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux; il faut s'y prendre une heure avant la fin du jour, pour que cette chasse soit heureuse; car si l'on attend plus tard, ces mêmes petits oiseaux qui viennent pendant le jour provoquer l'oiseau de nuit avec autant d'audace que d'opiniâtreté, le fuient et le redoutent dès que l'obscurité lui permet de se mettre en mouvement et de déployer ses facultés.

Tout cela doit néanmoins s'entendre avec certaines restrictions qu'il est bon d'indiquer. 1°. Toutes les espèces de hiboux et de chouettes ne sont pas également offusquées par la lumière du jour; le grand duc voit assez clair pour voler et fuir à d'assez grandes distances en plein jour; la chevêche ou la plus petite espèce de

chouettes chasse, poursuit et prend des petits oiseaux longtemps avant le coucher et après le lever du soleil. Les voyageurs nous assurent que le grand duc ou hibou de l'Amérique septentrionale, prend les gélinottes blanches en plein jour, et même lorsque la neige en augmente encore la lumière; Belon dit très-bien dans son vieux langage, que quiconque prendra garde à la vue de ces oiseaux, ne la trouvera pas si imbécille qu'on la crie.

On peut diviser en deux genres principaux les Oiseaux de proie nocturnes, le genre du hibou et celui de la chouette, qui contiennent chacun plusieurs espèces différentes; le caractère distinctif de ces deux genres, c'est que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites de chaque côté de la tête, et qu'ils peuvent remuer et faire baisser ou élever à volonté; tandis que les chouettes ont la tête arrondie sans aigrettes et sans aucunes plumes proéminentes: nous réduirons à trois les espèces contenues dans le genre du hibou. Ces trois espèces sont, 1°. le duc ou grand duc, 2°. le hibou ou moyen duc, 3°. le scops ou petit duc; mais nous ne pouvons réduire à moins de cinq les espèces du genre de la chouette, et ces espèces sont, 1°. la hulotte ou huette, 2°. le chat-huant, 3°. l'effraie ou fresaie, 4°. la chouette ou grande chevêche, 5°. la chevêche ou petite chouette. Ces huit espèces se trouvent toutes en Europe et même en France; quelques-unes ont des variétés qui paroissent dépendre de la différence des climats; d'autres ont des représentans dans le nouveau continent. La plupart des hiboux et des chouettes de l'Amérique ne diffèrent pas assez

de celles de l'Europe, pour qu'on ne puisse leur supposer une même origine.

Aldrovande remarque avec raison que la plupart des erreurs en Histoire Naturelle, sont venues de la confusion des noms, et que dans celle des Oiseaux nocturnes on trouve l'obscurité et les ténèbres de la nuit. Je crois que notre division pourra les dissiper en grande partie. Les trois espèces de hiboux et les cinq espèces de chouettes que nous venons d'indiquer par des dénominations précises, composent le genre entier des Oiseaux de proie nocturnes; ils diffèrent des oiseaux de proie diurnes; 1°. par le sens de la vue qui est excellent dans ceux-ci, et qui paroît fort obtus dans ceux-là, parce qu'il est trop sensible et trop affecté de l'éclat de la lumière : on voit leur pupille, qui est très-large, se rétrécir au grand jour d'une manière différente de celle des chats; la pupille des oiseaux de nuit reste toujours ronde en se rétrécissant concentriquement; au lieu que celle des chats devient perpendiculairement étroite et longue : 2°. par le sens de l'ouïe, il paroît que ces Oiseaux de proie nocturnes ont ce sens supérieur à tous les autres oiseaux, et peut-être même à tous les animaux; car ils ont, toute proportion gardée, les conques des oreilles bien plus grandes qu'aucun des animaux; il y a aussi plus d'appareil et de mouvement dans cet organe, qu'ils sont maîtres de fermer et d'ouvrir à volonté, ce qui n'est donné à aucun animal : 3°. par le bec dont la base n'est pas, comme dans les oiseaux de proie diurnes, couverte d'une peau lisse et nue, mais est au contraire garnie de plumes tournées en devant; et de plus ils ont le bec court et mo-

bile dans ses deux parties comme le bec des perroquets ; et c'est par la facilité de ces deux mouvemens, qu'ils font si souvent craquer leur bec, et qu'ils peuvent aussi l'ouvrir assez pour prendre de très-gros morceaux que leur gosier aussi ample, aussi large que l'ouverture de leur bec, leur permet d'avaler tout entiers : 4°. par les serres dont ils ont un doigt antérieur de mobile, et qu'ils peuvent à volonté retourner en arrière, ce qui leur donne plus de fermeté et de facilité qu'aux autres pour se tenir perchés sur un seul pied : 5°. par leur vol qui se fait en culbutant lorsqu'ils sortent de leur trou, et toujours de travers et sans aucun bruit, comme si le vent les emportoit. Ce sont là les différences générales entre ces Oiseaux de proie nocturnes, et les oiseaux de proie diurnes, qui, comme l'on voit, n'ont pour ainsi dire rien de semblable que leurs armes, rien de commun que leur appétit pour la chair et leur goût pour la rapine.

DES DUCS.

Les poètes ont dédié l'aigle à Jupiter, et le Duc à Junon; c'est en effet l'aigle de la nuit, et le roi de cette tribu d'oiseaux, qui craignent la lumière du jour, et ne volent que quand elle s'éteint : le grand Duc (1) paroît être au premier coup-d'œil aussi gros, aussi fort que l'aigle commun; cependant il est réellement plus petit, et les proportions de son corps sont toutes différentes; il a les jambes, le corps et la queue plus courts que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds : on distingue aisément le Duc à sa grosse figure, à son énorme tête, aux larges et profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête, et qui sont élevées de plus de deux pouces et demi; à son bec court, noir et crochu; à ses grands yeux fixes et transparens : à ses larges prunelles noires et environnées d'un cercle de couleur orangée; à sa face entourée de poils, ou plutôt de petites plumes blanches et décomposées qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées; à ses ongles noirs, très-forts, et très-crochus; à son cou très-court; à son plumage d'un roux brun, taché de noir et de jaune; à ses pieds couverts d'un duvet épais et de plumes roussâtres jusqu'aux ongles; enfin à son cri effrayant *huihou, houhou, bouhou, pouhou*, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent;

(1) Lat. *Bubo*; it. *Duco*; all. *Uhu.*

et

et c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit et les enlève, ou les met à mort pour les dépecer et les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite; aussi n'habite-t-il que les rochers ou vieilles tours abandonnées et situées au-dessus des montagnes : il descend rarement dans les plaines, et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux. Les jeunes lièvres et les lapins sont sa chasse la plus ordinaire, ainsi que les taupes, les mulots et les souris qu'il avale tout entiers et dont il digère la substance charnue, vomit le poil, les os et la peau en pelotes arrondies; il mange aussi les chauve-souris, les serpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles, et en nourrit ses petits : il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions; il en rassemble plus qu'aucun autre oiseau de proie.

On garde ces oiseaux dans les ménageries à cause de leur figure singulière; l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux, et il n'est pas sûr qu'ils restent au pays toute l'année; ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, et plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes et vieilles murailles; leur nid a près de trois pieds de diamètre, et est composé de petites branches de bois sec entrelacées de racines souples, et garni de feuilles en dedans : on ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, et rarement trois; la couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau; leur grosseur excède celle des œufs de poule : les petits sont très-voraces, et les

pères et mères très-habiles à la chasse qu'ils font dans le silence, et avec beaucoup plus de légéreté que leur grosse corpulence ne paroît le permettre; souvent ils se battent avec les buses, et sont ordinairement les plus forts et les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent; ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit, car ils sortent de meilleure heure le soir et rentrent plus tard le matin; on voit quelquefois le Duc assailli par des troupes de corneilles qui le suivent au vol et l'environnent par milliers; il soutient leur choc, pousse des cris plus forts qu'elles, et finit par les disperser, et souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse; quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, sur-tout à l'heure du crépuscule; mais ordinairement ils ne volent que bas et à de petites distances dans les autres heures du jour: on se sert du Duc dans la fauconnerie pour attirer le milan; on attache au duc une queue de renard pour rendre sa figure encore plus extraordinaire; il vole à fleur de terre, et se pose dans la campagne, sans se percher sur aucun arbre; le milan qui l'aperçoit de loin arrive et s'approche du duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, et il se tient auprès de lui assez longtemps pour se laisser tirer par le chasseur, ou prendre par les oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite: la plupart des faisandiers tiennent aussi dans leur faisanderie un duc qu'ils mettent toujours en cage sur des juchoirs dans un lieu découvert, afin que les corbeaux et les corneilles s'as-

semblent autour de lui, et qu'on puisse tirer et tuer un plus grand nombre de ces oiseaux criards qui inquiètent beaucoup les jeunes faisans, et pour ne pas effrayer les faisans, on tire les corneilles avec une sarbacane.

Comme cet oiseau craint peu le chaud et ne craint pas le froid, on le trouve également dans les deux continens, au nord et au midi.

Le hibou, ou moyen Duc (1), a, comme le grand duc, les oreilles fort ouvertes et surmontées d'une aigrette plus courte que celle du grand duc, et qui n'a guère qu'un pouce de longueur; elle paroît proportionnée à sa taille, car il ne pèse qu'environ dix onces, et n'est pas plus gros qu'une corneille. Il forme donc une espèce évidemment différente de celle du grand duc qui est gros comme une oie, et de celle du petit duc qui n'est pas plus grand qu'un merle; je fais cette remarque, parce qu'il y a des Naturalistes qui n'ont regardé le moyen et le petit Duc que comme de simples variétés d'une seule et même espèce : le moyen Duc a environ un pied de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'aux ongles, trois pieds de vol et cinq ou six pouces de longueur de queue; il a le dessus de la tête, du cou, du dos et des ailes rayé de gris, de roux et de brun; la poitrine et le ventre sont roux, avec des bandes brunes irrégulières et étroites; le bec est court et noirâtre, les yeux sont d'un beau jaune, les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles, qui sont assez grands et d'un brun noirâtre; on peut observer de plus qu'il a la langue

(1) Lat. *Otus*; it. *Gufo*; all. *Orheule*.

charnue et un peu fourchue, les ongles très-aigus et très-tranchans.

L'espèce en est commune et beaucoup plus nombreuse, dans nos climats, que celle du grand duc, qu'on n'y rencontre que rarement en hiver; au lieu que le moyen Duc y reste toute l'année, et se trouve même plus aisément en hiver qu'en été : il habite ordinairement dans les anciens bâtimens ruinés, dans les cavernes des rochers, dans le creux des vieux arbres, dans les forêts en montagnes, et ne descend guère dans les plaines; lorsque d'autres oiseaux l'attaquent, il se sert très-bien et des griffes et du bec; il se retourne aussi sur le dos pour se défendre, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il paroît que cet oiseau, qui est commun dans nos provinces d'Europe, se trouve aussi en Asie; car Belon dit en avoir rencontré un dans les plaines de Cilicie. Il paroît qu'on le retrouve en Canada et dans plusieurs autres endroits de l'Amérique septentrionale.

Ces oiseaux se donnent rarement la peine de faire un nid, ou se l'épargnent en entier; car tous les œufs et les petits qu'on m'a apportés ont toujours été trouvés dans des nids étrangers, souvent dans des nids de pies, qui, comme l'on sait, abandonnent chaque année leur nid pour en faire un nouveau; quelquefois dans des nids de buse, mais jamais on n'a pu me trouver un nid construit par un hibou. Ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs, et leurs petits qui sont blancs en naissant, prennent des couleurs au bout de quinze jours.

On se sert du Hibou et du chat-huant pour attirer

les oiseaux à la pipée, et l'on a remarqué que les gros oiseaux viennent plus volontiers à la voix du Hibou, qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave et alongé *clow, cloud*, qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit, et que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant, qui est une voix haute, une espèce d'appel *hoho, hoho.* Tous deux font pendant le jour des gestes ridicules et bouffons en présence des hommes et des autres oiseaux. Aristote et Pline n'attribuent cette espèce de talent ou propriété qu'au Hibou ou moyen Duc.

La troisième espèce du genre des hiboux, est le Scops ou petit Duc (1); elle est aisée à distinguer des deux autres, d'abord par la petitesse même du corps de l'oiseau, et ensuite par le raccourcissement très-marqué de ces aigrettes qui surmontent les oreilles, lesquelles, dans cette espèce, ne s'élèvent pas d'un demi-pouce, et ne sont composées que d'une seule petite plume; ces deux caractères suffisent pour distinguer le petit Duc du moyen et du grand duc, et on le reconnoîtra encore aisément à la tête, qui est proportionnellement plus petite par rapport au corps, que celle des deux autres, et encore à son plumage plus élégamment bigarré et plus distinctement tacheté que celui des autres, car tout son corps est très-joliment varié de gris, de roux, de brun et de noir, et ses jambes sont couvertes, jusqu'à l'origine des ongles, de plumes d'un gris-roussâtre mêlé de taches brunes; il diffère aussi des deux autres par le naturel, car il

(1) Lat. *Asio*; it. *Zivetta*; all. *Stokeule.*

se réunit en troupe en automne et au printemps, pour passer dans d'autres climats ; il n'en reste que très-peu, ou point du tout en hiver dans nos provinces, et on les voit partir après les hirondelles, et arriver à peu près en même-temps; quoiqu'ils habitent de préférence les terreins élevés, ils se rassemblent volontiers dans ceux où les mulots se sont le plus multipliés, et y font un grand bien par la destruction de ces animaux qui se multiplient toujours trop, et qui dans de certaines années pullulent à un tel point, qu'ils dévorent toutes les graines et toutes les racines des plantes les plus nécessaires à la nourriture et à l'usage de l'homme : on a souvent vu dans les temps de cette espèce de fléau, les petits Ducs arriver en troupes, et faire si bonne guerre aux mulots, qu'en peu de jours ils en purgent la terre. Au reste, quoiqu'ils voyagent par troupes nombreuses, ils sont assez rares par-tout, et difficiles à prendre. On n'a jamais pu m'en procurer ni les œufs ni les petits, et on a même de la peine à l'indiquer aux chasseurs qui le confondent toujours avec la chevêche, parce que ces deux oiseaux sont à peu près de la même grosseur, et que les petites plumes éminentes qui distinguent le petit Duc, sont très-courtes et trop peu apparentes pour faire un caractère qu'on puisse reconnoître de loin; la couleur de ces oiseaux varie beaucoup suivant l'âge et le climat, et peut-être le sexe; ils sont tous gris dans le premier âge, et plus ou moins bruns lorsqu'ils sont adultes.

DES CHOUETTES.

Des cinq espèces auxquelles nous avons réduit le genre de la Chouette, la première est la hulotte (1), qu'on peut appeler aussi la chouette noire et que les Grecs appeloient *nycticorax* ou le corbeau de nuit; c'est la plus grande de toutes les Chouettes; elle a près de quinze pouces de longueur depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles; elle a la tête très-grosse, bien arrondie et sans aigrettes; la face enfoncée et comme encavée dans sa plume; les yeux aussi enfoncés et environnés de plumes grisâtres et décomposées; l'iris des yeux noirâtre ou couleur de noisette; le bec d'un blanc jaunâtre ou verdâtre; le dessus du corps couleur de gris-de-fer foncé, marqué de taches noires et de taches blanchâtres; le dessous du corps blanc, croisé de bandes noires transversales et longitudinales; la queue d'un peu plus de six pouces, les ailes s'étendant un peu au-delà de son extrémité; l'étendue du vol de trois pieds; les jambes couvertes jusqu'à l'origine des doigts, de plumes blanches tachetées de points noirs; ces caractères sont plus que suffisans pour faire distinguer la hulotte de toutes les autres chouettes; elle vole légérement et sans faire de bruit avec ses ailes, et toujours de côté comme toutes les autres chouettes. C'est son cri *hou, ou, ou, ou, ou, ou, ou*, qui ressemble assez au hurlement du loup, qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula*, qui vient d'*ululare*, hurler ou

(1) Lat. et it. *Ulula*; all. *Huhu*.

crier comme le loup; et c'est par cette même analogie que les Allemands l'appellent *hu hu*, ou plutôt *hou hou*.

La hulotte se tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux; quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations; elle chasse et prend les petits oiseaux, et plus encore les mulots et les campagnols; elle les avale tout entiers et en rend aussi par le bec les peaux roulées en pelotons. Lorsque la chasse de la campagne ne lui produit rien, elle vient dans les granges pour y chercher des souris et des rats : elle retourne au bois de grand matin, à l'heure de la rentrée des lièvres, et elle se fourre dans les taillis les plus épais ou sur les arbres les plus feuillés, et y passe tout le jour sans changer de lieu : dans la mauvaise saison elle demeure dans des arbres creux pendant le jour, et n'en sort que la nuit; ces habitudes lui sont communes avec le hibou ou moyen duc, aussi bien que celle de pondre leurs œufs dans des nids étrangers, sur-tout dans ceux des buses, des cresserelles, des corneilles et des pies; elle fait ordinairement quatre œufs d'un gris sale, de forme arrondie, et à peu près aussi gros que ceux d'une petite poule.

Après la hulotte, qui est la plus grande de toutes les Chouettes, et qui a les yeux noirâtres, se trouve le Chat-huant (1) qui les a bleuâtres. On le reconnoîtra encore à la beauté et à la variété de son plumage roux, mêlé de gris-de-fer, à son bec d'un blanc jaunâtre, et enfin à son cri *hoho*, *hoho*, *hohohoho*, par lequel il semble huer, hôler ou appeler à haute voix.

---

(1) Lat. *Noctua*; all. *Kender*.

On ne trouve guère les Chats-huants ailleurs que dans les bois : en Bourgogne ils sont bien plus communs que les hulottes; ils se tiennent dans des arbres creux, et l'on m'en a apporté quelques-uns dans le temps le plus rigoureux de l'hiver, ce qui me fait présumer qu'ils restent toujours dans le pays, et qu'ils ne s'approchent que rarement de nos habitations.

Comme le Chat-huant se trouve en Suède et dans les autres terres du nord, il a pu passer d'un continent à l'autre; aussi le retrouve-t-on en Amérique jusques dans les pays chauds.

L'Effraie ou la fresaie (1), qui est la troisième espèce de ce genre, effraie en effet par ses soufflemens *che, chei, cheu, chiou,* ses cris âcres et lugubres *grei, gre, crei,* et sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit; elle est pour ainsi dire domestique, et habite au milieu des villes les mieux peuplées; les tours, les clochers, les toits des églises et des autres bâtimens élevés lui servent de retraite pendant le jour, et elle en sort à l'heure du crépuscule; son soufflement qu'elle réitère sans cesse, ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte; elle pousse aussi en volant et en se reposant, différens sons aigres tous si désagréables, que cela joint à l'idée du voisinage des cimetières et des églises, et encore à l'obscurité de la nuit, inspire de l'horreur et de la crainte aux enfans, aux femmes et même aux hommes soumis aux mêmes préjugés, et qui croient aux revenans, aux sorciers, aux augures; ils regardent l'Effraie comme

(1) Lat. *Aluco ;* all. *Kirch-Cule* ou chouette des églises.

l'oiseau funèbre, comme le messager de la mort; ils croient que quand il se fixe sur une maison, et qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

La tête grosse, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hameçon, sont des caractères communs à tous ces oiseaux; mais la blancheur du plumage, *canities pennis*, appartient plus à l'Effraie qu'à aucun autre; elle est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, plus petite que la hulotte, et plus grande que la chouette proprement dite, dont nous parlerons tout-à-l'heure; elle a un pied ou treize pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a que cinq pouces de longueur; elle a le dessus du corps jaune, ondé de gris et de brun, et taché de points blancs; le dessous du corps blanc, marqué de points noirs; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches et si fines, qu'on les prendroit pour des poils; l'iris d'un beau jaune, le bec blanc, excepté le bout du crochet qui est brun; les pieds couverts de duvet blanc, les doigts blancs et les ongles noirâtres. Il y en a d'autres qui, quoique de la même espèce, paroissent au premier coup d'œil être assez différentes; elles sont d'un beau jaune sur la poitrine et sur le ventre, marquées de même de points noirs; d'autres sont parfaitement blanches sur ces mêmes parties, sans la plus petite tache noire; d'autres enfin sont parfaitement jaunes et sans aucune tache.

J'ai eu plusieurs de ces chouettes vivantes; il est fort aisé de les prendre, en opposant un petit filet, une

trouble à poisson aux trous qu'elles occupent dans les vieux bâtimens ; elles vivent dix ou douze jours dans les volières où elles sont renfermées ; mais elles refusent toute nourriture, et meurent d'inanition au bout de ce temps ; le jour, elles se tiennent, sans bouger, au bas de la volière ; le soir, elles montent au sommet des juchoirs où elles font entendre leur soufflement, *che, chei*, par lequel elles semblent appeler les autres : j'ai vu plusieurs fois, en effet, d'autres effraies arriver au soufflement de l'effraie prisonnière, se poser au-dessus de la volière, y faire le même soufflement, et s'y laisser prendre au filet. Je n'ai jamais entendu leur cri âcre (*stridor*), *crei, grei*, dans les volières : elles ne poussent ce cri qu'en volant et lorsqu'elles sont en pleine liberté ; la femelle est un peu plus grosse que le mâle, et a les couleurs plus claires et plus distinctes.

L'espèce de l'Effraie est nombreuse, et partout très-commune en Europe : comme on la voit en Suède aussi bien qu'en France, elle a pu passer d'un continent à l'autre ; aussi la trouve-t-on en Amérique, depuis les terres du nord jusqu'à celles du midi.

L'Effraie ne va pas comme la hulotte et le chat-huant, pondre dans des nids étrangers ; elle dépose ses œufs à crud dans des trous de murailles, ou sur des solives sous les toits, et aussi dans des creux d'arbre ; elle n'y met ni herbes ni racines, ni feuilles pour les recevoir ; elle pond de très-bonne heure au printemps, c'est-à-dire, dès la fin de mars ou le commencement d'avril ; elle fait ordinairement cinq œufs et quelquefois six et même sept, d'une forme alongée et de couleur blanchâtre ; elle nourrit ses petits d'in-

sectes et de morceaux de chair de souris; il sont tout blancs dans le premier âge, et ne sont pas mauvais à manger au bout de trois semaines, car ils sont gras et bien nourris; les pères et mères purgent les églises de souris; ils boivent aussi assez souvent ou plutôt mangent l'huile des lampes, sur-tout si elle vient à se figer; ils avalent les souris et les mulots, les petits oiseaux tout entiers, et en rendent par le bec les os, les plumes et les peaux roulées; leurs excrémens sont blancs et liquides comme ceux de tous les autres oiseaux de proie; dans la belle saison, la plupart de ces oiseaux vont le soir dans les bois voisins; mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire, où ils dorment et ronflent jusqu'aux heures du soir, et quand la nuit arrive ils se laissent tomber de leur trou, et volent en culbutant presque jusqu'à terre; lorsque le froid est rigoureux, on les trouve quelquefois cinq ou six dans le même trou, ou cachées dans les fourrages; elles y cherchent l'abri, l'air tempéré et la nourriture; les souris sont en effet alors en plus grand nombre dans les granges que dans tout autre temps: en automne elles vont souvent visiter pendant la nuit les lieux où l'on a tendu des lacets pour prendre des bécasses et des grives: elles tuent les bécasses qu'elles trouvent suspendues et les mangent sur le lieu; mais elles emportent quelquefois les grives et les autres petits oiseaux qui sont pris aux lacets; elles les avalent souvent entiers et avec la plume, mais elles déplument ordinairement avant de les manger ceux qui sont un peu plus gros. Ces dernières habitudes aussi bien que celle de voler de tra-

vers, c'est-à-dire, comme si le vent les emportoit, et sans faire aucun bruit des ailes, sont communes à l'Effraie, au chat-huant, à la hulotte et à la chouette proprement dite dont nous allons parler.

Cette quatrième espèce qu'on peut appeler la chouette des rochers ou la grande Chevêche (1), est assez commune; mais elle n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'effraie; elle se tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtimens ruinés et éloignés des lieux habités; il semble qu'elle préfère les pays de montagnes, et qu'elle cherche les précipices escarpés et les endroits solitaires; cependant on ne la trouve pas dans les bois, et elle ne se loge pas dans des arbres creux; elle est considérablement plus petite que la hulotte, et même plus petite que le chat-huant, n'ayant guère que onze pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'aux ongles.

On la distinguera plus difficilement de l'effraie que des autres chouettes, parce que toutes deux ont l'iris des yeux jaune, environnés de même d'un grand cercle de petites plumes blanches; que toutes deux ont du jaune sous le ventre, et qu'elles sont à peu près de la même grandenr; mais la chouctte des rochers est en général plus brune, marquée de taches plus grandes et longues comme de petites flammes, au lieu que les taches de l'effraie, lorsqu'elle en a, ne sont pour ainsi dire que des pointes ou des gouttes, et c'est par cette raison qu'on appelle l'effraie *noctua guttata*, et la chouette des rochers *noctua flammeata*. Elle a aussi

---

(1) Lat. *Cicuma*; all. *Stein-eule*.

les pieds bien plus garnis de plumes, et le bec tout brun, tandis que celui de l'effraie est blanchâtre, et n'a de brun qu'à son extrémité. Dans cette espèce comme dans celle du chat-huant, la femelle a des couleurs plus claires et les taches plus petites que le mâle. Il paroît que cette grande Chevêche, qui est assez commune en Europe, sur-tout dans les pays de montagnes, se retrouve en Amérique, au Chili.

La Chevêche ou petite Chouette, qui est la cinquième espèce, est à peu près de la même grandeur que le petit duc. Ce sont les plus petits oiseaux du genre des hiboux et des chouettes; ils ont sept ou huit pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, et ne sont que de la grosseur d'un merle; mais on ne les prendra pas l'un pour l'autre, si l'on se souvient que le petit duc a des aigrettes qui sont à la vérité très-courtes et composées d'une seule plume, et que la Chevêche a la tête dénuée de ces deux plumes éminentes. D'ailleurs elle a l'iris des yeux d'un jaune plus pâle, le bec brun à la base et jaune vers le bout, au lieu que le petit duc a tout le bec noir; elle en diffère aussi beaucoup par les couleurs, et peut aisément être reconnue par la régularité des taches blanches qu'elle a sur les ailes et sur le corps, et aussi par sa queue courte comme celle d'une perdrix; elle a encore les ailes beaucoup plus courtes à proportion, plus courtes même que la grande Chevêche; elle a un cri ordinaire, *poupou, poupou*, qu'elle pousse et répète en volant, et un autre cri qu'elle ne fait entendre que quand elle est posée, qui ressemble beaucoup à la voix d'un jeune homme qui

s'écriroit, *aime*, *heme*, *esme* plusieurs fois de suite (1); elle se tient rarement dans le bois; son domicile ordinaire est dans les masures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés; elle ne s'établit pas dans les arbres creux, et ressemble par toutes ses habitudes à la grande chevêche; elle n'est pas absolument oiseau de nuit; elle voit pendant le jour beaucoup mieux que les autres oiseaux nocturnes, et souvent elle s'exerce à la chasse des hirondelles et des autres petits oiseaux, quoique assez infructueusement, car il est rare qu'elle en prenne; elle réussit mieux avec les souris et les petits mulots qu'elle ne peut avaler entiers, et qu'elle déchire avec le bec et les ongles; elle plume aussi très-proprement les oiseaux avant de les manger, au lieu que les hiboux, la hulotte et les autres chouettes les avalent avec la plume qu'elles vomissent ensuite, sans pouvoir la digérer; elle pond cinq œufs tachetés de

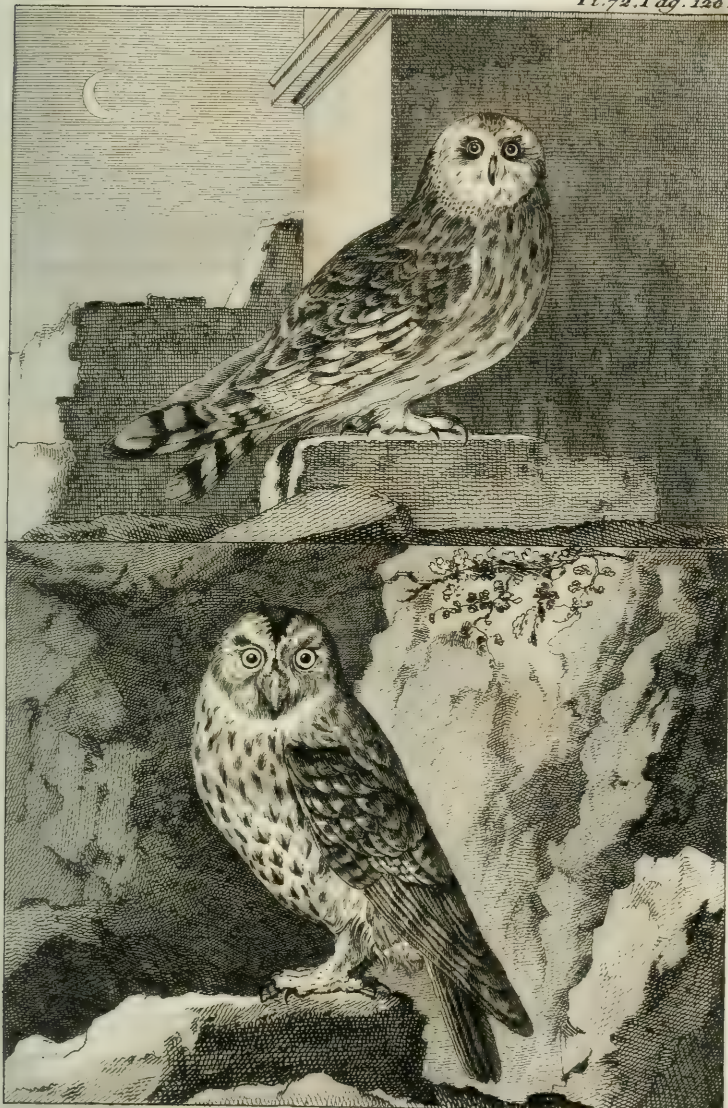
---

(1) Etant couché dans une des vieilles tours du château de Montbard, une chevêche vint se poser un peu avant le jour, à trois heures du matin, sur la tablette de la fenêtre de ma chambre, et m'éveilla par son cri, *heme*, *edme*; comme je prêtois l'oreille à cette voix, qui me parut d'abord d'autant plus singulière, qu'elle étoit tout près de moi, j'entendis un de mes gens qui étoit couché dans la chambre au-dessus de la mienne, ouvrir sa fenêtre, et trompé par la ressemblance du son bien articulé *edme*, répondre à l'oiseau : *qui es-tu là-bas, je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre.* Ce domestique croyoit en effet que c'étoit un homme qui en appeloit un autre, tant la voix de la chevêche ressemble à la voix humaine, et articule distinctement ce mot.

blanc et de jaunâtre, et fait son nid presqu'à crud dans des trous de rochers ou de vieilles murailles.

Pour présenter en raccourci, et d'une manière plus facile à saisir les caractères qui distinguent les cinq espèces de Chouettes dont nous venons de parler, nous dirons : 1°. que la hulotte est la plus grande et la plus grosse ; qu'elle a les yeux noirs, le plumage noirâtre, et le bec d'un blanc jaunâtre : 2°. que le chat-huant est moins grand et beaucoup moins gros que la hulotte ; qu'il a les yeux bleuâtres, le plumage roux mêlé de gris-de-fer, et le bec d'un blanc verdâtre : 3°. que l'effraie est à peu près de la même grandeur que le chat-huant ; qu'elle a les yeux jaunes, le plumage d'un jaune-blanchâtre, varié de taches bien distinctes, et le bec blanc avec le bout du crochet brun : 4°. que la grande chevêche ou chouette des rochers, n'est pas si grande que le chat-huant ni l'effraie, quoiqu'elle soit à peu près aussi grosse ; qu'elle a le plumage brun, les yeux d'un beau jaune et le bec brun : 5°. que la petite chouette ou chevêche est beaucoup plus petite qu'aucune des autres ; qu'elle a le plumage brun, régulièrement taché de blanc, les yeux d'un jaune pâle et le bec brun à la base, et jaune vers le bout. Ces caractères se trouveront vrais en général ; et en les réunissant ensemble et les comparant, je crois que tout le monde pourra reconnoître les espèces sans s'y méprendre.

LES



De Seve Del. L'Epine, Direx.

LES OISEAUX AQUATIQUES.

LES Oiseaux d'eau sont les seuls qui réunissent à la jouissance de l'air et de la terre, la possession de la mer. De nombreuses espèces, toutes très-multipliées, en peuplent les rivages et les plaines ; ils voguent sur les flots avec autant d'aisance et plus de sécurité qu'ils ne volent dans leur élément naturel : par-tout ils y trouvent une subsistance abondante, une proie qui ne peut les fuir ; et pour la saisir, les uns fendent les ondes et s'y plongent, d'autres ne font que les effleurer en rasant leur surface par un vol rapide ou mesuré sur la distance et la quantité des victimes ; tous s'établissent sur cet élément mobile, comme dans un domicile fixe ; ils s'y rassemblent en grande société, et vivent tranquillement au milieu des orages ; ils semblent même se jouer avec les vagues, lutter contre les vents, et s'exposer aux tempêtes, sans les redouter ni subir de naufrage.

Ils ne quittent qu'avec peine ce domicile de choix, et seulement dans le temps que le soin de leur progéniture, en les attachant au rivage, ne leur permet plus de fréquenter la mer que par instans ; car dès que leurs petits sont éclos, ils les conduisent à ce séjour chéri, que ceux-ci chériront bientôt eux-mêmes, comme plus convenable à leur nature que celui de la terre : en effet, ils peuvent y rester autant qu'il leur plaît, sans être pénétrés de l'humidité et sans rien perdre de leur agilité, puisque leur corps mollement

porté, se repose même en nageant et reprend bientôt les forces épuisées par le vol.

La forme du corps et des membres de ces oiseaux indique assez qu'ils sont navigateurs nés, et habitans naturels de l'élément liquide; leur corps est arqué et bombé comme la carène d'un vaisseau, et c'est peut-être sur cette figure que l'homme a tracé celle de ses premiers navires; leur cou relevé sur une poitrine saillante en représente assez bien la proue; leur queue courte et toute rassemblée en un seul faisceau, sert de gouvernail; leurs pieds larges et palmés font l'office de véritables rames; le duvet épais et lustré d'huile, qui revêt tout le corps, est un goudron naturel qui le rend impénétrable à l'humidité, en même-temps qu'il le fait flotter plus légèrement à la surface des eaux; et ceci n'est encore qu'un aperçu des facultés que la Nature a données à ces oiseaux pour la navigation : leurs habitudes naturelles sont conformes à ces facultés; leurs mœurs y sont assorties; ils ne se plaisent nulle part autant que sur l'eau; ils semblent craindre de se poser à terre; la moindre aspérité du sol blesse leurs pieds, ramollis par l'habitude de ne presser qu'une surface humide : enfin l'eau est pour eux un lieu de repos et de plaisirs, où tous leurs mouvemens s'exécutent avec facilité, où toutes leurs fonctions se font avec aisance, où leurs différentes évolutions se tracent avec grâce. Voyez ces cygnes nager avec mollesse ou cingler sur l'onde avec majesté; ils s'y jouent, s'ébattent, y plongent et reparoissent avec les mouvemens agréables, les douces ondulations et la tendre énergie qui annoncent et expriment les sentimens sur lesquels tout

amour est fondé; aussi le cygne est-il l'emblème de la grâce, premier trait qui nous frappa, même avant ceux de la beauté.

La vie de l'Oiseau Aquatique est donc plus paisible et moins pénible que celle de la plupart des autres oiseaux; il emploie beaucoup moins de forces pour nager que les autres n'en dépensent pour voler; l'élément qu'il habite lui offre à chaque instant sa subsistance; il la rencontre plus qu'il ne la cherche, et souvent le mouvement de l'onde l'amène à sa portée; il la prend sans fatigue, comme il l'a trouvée sans peine ni travail, et cette vie plus douce, lui donne en même-temps des mœurs plus innocentes et des habitudes pacifiques. Chaque espèce se rassemble par le sentiment d'un amour mutuel; nul des Oiseaux d'eau n'attaque son semblable, nul ne fait sa victime d'aucun autre oiseau, et dans cette grande et tranquille nation, on ne voit point le plus fort inquiéter le plus foible : bien différent de ces tyrans de l'air et de la terre, qui ne parcourent leur empire que pour le dévaster, et qui toujours en guerre avec leurs semblables, ne cherchent qu'à les détruire, le peuple ailé des eaux, par-tout en paix avec lui-même, ne s'est jamais souillé du sang de son espèce; respectant même le genre entier des Oiseaux, il se contente d'une chère moins noble, et n'emploie sa force et ses armes que contre le genre abject des reptiles et le genre muet des poissons : néanmoins la plupart de ces oiseaux ont avec une grande véhémence d'appétit, les moyens d'y satisfaire; plusieurs espèces, comme celles du harle, du cravan, du tadorne, ont les bords intérieurs du bec armés de

dentelures assez tranchantes, pour que la proie saisie ne puisse s'échapper; presque tous sont plus voraces que les oiseaux terrestres, et il faut avouer qu'il y en a quelques-uns, tels que les canards, les mouettes, dont le goût est si peu délicat, qu'ils dévorent avec avidité la chair morte et les entrailles de tous les animaux.

Nous devons diviser en deux grandes familles, la nombreuse tribu des oiseaux Aquatiques; car à côté de ceux qui sont navigateurs et à pieds palmés, la Nature a placé les oiseaux de rivage et à pieds divisés, qui, quoique différens pour les formes, ont néanmoins plusieurs rapports et quelques habitudes communes avec les premiers; ils sont taillés sur un autre modèle; leur corps grêle et de figure élancée, leurs pieds dénués de membranes, ne leur permettent ni de plonger ni de se soutenir sur l'eau; ils ne peuvent qu'en suivre les rives; montés sur de très-longues jambes, avec un cou tout aussi long, ils n'entrent que dans les eaux basses, où ils peuvent marcher; ils cherchent dans la vase la pâture qui leur convient; ils sont pour ainsi dire amphibies, attachés aux limites de la terre et de l'eau, comme pour en faire le commerce vivant, ou plutôt pour former en ce genre les degrés et les nuances des différentes habitudes qui résultent de la diversité des formes dans toute nature organisée.

Ainsi dans l'immense population des habitans de l'air, il y a trois états ou plutôt trois patries, trois séjours différens : aux uns la Nature a donné la terre pour domicile; elle a envoyé les autres cingler sur les eaux, en même temps qu'elle a placé des espèces in-

termédiaires aux confins de ces deux élémens, afin que la vie produite en tous lieux et variée sous toutes les formes possibles, ne laissât rien à ajouter à la richesse de la création, ni rien à desirer à notre admiration sur les merveilles de l'existence.

Nous avons eu souvent occasion de remarquer qu'aucune espèce des quadrupèdes du midi de l'un des continens, ne s'est trouvée dans l'autre, et que la plupart des oiseaux, malgré le privilège des ailes, n'ont pu s'affranchir de cette loi commune; mais cette loi ne subsiste plus ici; autant nous avons eu d'exemples et donné des preuves qu'aucune des espèces qui n'avoit pu passer par le nord, ne se trouvoit commune aux deux continens, autant nous allons voir d'oiseaux aquatiques se trouver également dans les deux, et même dans les îles les plus éloignées de toute terre habitée.

L'Amérique méridionale, séparée par de vastes mers des terres de l'Afrique et de l'Asie, inaccessible par cette raison à tous les animaux quadrupèdes de ce continent, l'étoit aussi pour le plus grand nombre des espèces d'oiseaux qui n'ont jamais pu fournir ce trajet immense d'un seul vol et sans points de repos. Les espèces des oiseaux terrestres et celles des quadrupèdes de cette partie de l'Amérique se sont trouvées également inconnues; mais ces grandes mers qui font une barrière insurmontable de séparation pour les animaux et les oiseaux de terre, ont été franchies et traversées au vol et à la nage par les Oiseaux d'eau; ils se sont transportés dans les terres les plus lointaines; ils ont eu le même avantage que les peuples navigateurs qui se sont établis partout; car on a trouvé dans l'Améri-

que méridionale, non-seulement les oiseaux indigènes et propres à cette terre, mais encore la plus grande partie des espèces d'oiseaux aquatiques des régions correspondantes dans l'ancien continent.

Et ce privilège d'avoir passé d'un monde à l'autre, dans les contrées du midi, semble même s'être étendu jusqu'aux oiseaux de rivage, non que les eaux aient pu leur fournir une route, puisqu'ils ne s'y engagent pas et n'en habitent que les bords; mais parce qu'en suivant les rivages et allant de proche en proche, ils sont parvenus jusqu'aux extrémités de tous les continens; et ce qui a dû faciliter ces longs voyages, c'est que le voisinage de l'eau rend les climats plus égaux; l'air de la mer toujours frais, même dans les chaleurs, et tempéré pendant les froids, établit pour les habitans des rivages une égalité de température qui les empêche de sentir la trop forte impression des vicissitudes du ciel, et leur compose pour ainsi dire un climat praticable sous toutes les latitudes, en choisissant les saisons.

La plupart de ces oiseaux aquatiques paroissent être demi-nocturnes; les hérons rodent la nuit; la bécasse ne commence à voler que le soir; le butor crie encore après la chûte du jour; on entend les grues se réclamer du haut des airs, dans le silence et l'obscurité des nuits, et les mouettes se promener dans le même temps : les volées d'oies et de canards sauvages qui tombent sur nos rivières, y séjournent plus la nuit que le jour; ces habitudes tiennent à plusieurs circonstances relatives à leur subsistance et à leur sécurité; les vers sortent de terre à la fraîcheur; les poissons sont en mouvement

pendant la nuit, dont l'obscurité dérobe ces oiseaux à l'œil de l'homme et de leurs ennemis : néanmoins l'oiseau-pêcheur ne paroît pas se défier assez de ceux même qu'il attaque; ce n'est pas toujours impunément qu'il fait sa proie des poissons, car quelquefois le poisson le saisit et l'avale. Nous avons trouvé un martin-pêcheur dans le ventre d'une anguille; le brochet gobe assez souvent les oiseaux qui plongent ou frisent en volant la surface de l'eau, et même ceux qui viennent seulement au bord pour boire et se baigner; et dans les mers froides, les baleines et les cachalots ouvrent le goufre de leur énorme bouche, non-seulement pour engloutir les colonnes de harengs et d'autres poissons, mais aussi les oiseaux qui sont à leur poursuite, dont on trouve les squelettes ou les cadavres encore récens dans le large estomac de ces grands cétacées.

Ainsi la Nature en accordant de grandes prérogatives aux Oiseaux Aquatiques, les a soumis à quelques inconvéniens; elle leur a même refusé l'un de ses plus nobles attributs; aucun d'eux n'a de ramage, et ce qu'on a dit du chant du cygne n'est qu'une chanson de la fable; car rien n'est plus réel que la différence frappante qui se trouve entre la voix des oiseaux de terre et celle des Oiseaux d'eau; ceux-ci l'ont forte et grande, rude et bruyante, propre à se faire entendre de très-loin et à retentir sur la vaste étendue des plages de la mer; cette voix toute composée de tons roques, de cris et de clameurs, n'a rien de ces accens flexibles et moëleux ni de cette douce mélodie dont nos oiseaux champêtres animent nos bocages, en célébrant le printemps et l'amour; comme si l'élément redoutable où règnent

les tempêtes eût à jamais écarté ces charmans oiseaux, dont le chant paisible ne se fait entendre qu'aux beaux jours et dans les nuits tranquilles, et que la mer n'eût laissé à ces habitans ailés que les sons grossiers et sauvages qui percent à travers le bruit des orages, et par lesquels ils se réclament dans le tumulte des vents et le fracas des vagues.

Du reste, la quantité des Oiseaux d'eau, en y comprenant ceux de rivage, et les comptant par le nombre des individus, est peut-être aussi grande que celle des oiseaux de terre. Si ceux-ci ont pour s'étendre les monts et les plaines, les champs et les forêts, les autres bordant les rives des eaux, ou se portant au loin sur leurs flots, ont pour habitation, un second élément aussi vaste, aussi libre que l'air même : et si nous considérons la multiplication par le fonds des subsistances, ce fonds nous paroîtra aussi abondant et plus assuré peut-être que celui des oiseaux terrestres dont une partie de la nourriture dépend de l'influence des saisons, et une autre très-grande partie du produit des travaux de l'homme. Comme l'abondance est la base de toute société, les Oiseaux Aquatiques paroissent plus habituellement en troupes que les oiseaux de terre, et dans plusieurs familles, ces troupes sont très-nombreuses ou plutôt innombrables; par exemple, il est peu d'espèces terrestres au moins d'égale grandeur, plus multipliée dans l'état de nature que le paroissent être celles des oies et des canards; et en général il y a d'autant plus de réunion parmi les animaux, qu'ils sont plus éloignés de nous.

Mais les oiseaux terrestres sont aussi d'autant plus

nombreux en espèces, et en individus, que les climats sont plus chauds; les Oiseaux d'eau semblent, au contraire chercher les climats froids; car les voyageurs nous apprennent que sur les côtes glaciales du septentrion, les goëlans, les pinguins, les macreuses, se trouvent à milliers et en aussi grande quantité que les albatrosses, les manchots, les pétrels, sur les îles glacées des régions antarctiques.

Cependant la fécondité des oiseaux de terre, paroît surpasser celle des Oiseaux d'eau; aucune espèce en effet parmi ces dernières ne produit autant que celles de nos oiseaux gallinacés, en les comparant à grosseur égale : à la vérité, cette fécondité des oiseaux granivores pourroit s'être accrue par l'augmentation des subsistances que l'homme leur procure en cultivant la terre; néanmoins dans les espèces aquatiques qu'il a su réduire en domesticité, la fécondité n'a pas fait les mêmes progrès que dans les espèces terrestres; le canard et l'oie domestiques ne pondent pas autant d'œufs que la poule; éloignés de leur élément et privés de leur liberté, ces oiseaux perdent sans doute plus que nos soins ne peuvent leur donner ou leur rendre.

Aussi ces espèces aquatiques sont plutôt captives que domestiques; elles conservent les germes de leur première liberté, qui se manifestent par une indépendance que les espèces terrestres paroissent avoir totalement perdue; ils dépérissent dès qu'on les tient renfermés; il leur faut l'espace libre des champs et la fraîcheur des eaux où ils puissent jouir d'une partie de franchise naturelle; et ce qui prouve qu'ils n'y renoncent pas, c'est qu'ils se rejoignent volontiers à leurs

frères sauvages, et s'enfuieroient avec eux, si l'on n'avoit pas soin de leur rogner les ailes (1). Le cygne, ornement des eaux de nos superbes jardins, a plus l'air d'y voyager en pilote, et de s'y promener en maître, que d'y être attaché comme esclave.

Le peu de gêne que les Oiseaux Aquatiques éprouvent en captivité, fait qu'ils n'en portent que de légères empreintes; leurs espèces ne s'y modifient pas autant que celles des oiseaux terrestres; elles y subissent moins de variétés pour les couleurs et les formes; elles perdent moins de leurs traits naturels et de leur type originaire; on peut le reconnoître par la comparaison de l'espèce du canard, qui n'admet dans nos basse-cours que peu de variétés; tandis que celle de la poule nous offre une multitude de races nouvelles et factices, qui semblent effacer la race primitive; d'ailleurs les Oiseaux Aquatiques étant placés loin de la terre, ne nous connoissent que peu. Il semble qu'en les établissant sur les mers, la Nature les ait soustraits à l'empire de l'homme qui, plus foible qu'eux sur cet élément, n'en est souvent que le jouet ou la victime.

Les mers les plus abondantes en poisson attirent et

---

(1) Quoiqu'il y ait des exemples de canards et d'oies privés qui s'enfuient avec les sauvages, il est à présumer qu'ils s'en trouvent mal, et qu'étant les moins nombreux, ils sont bientôt punis de leur infidélité; on a mis dans un vivier de jeunes canards sauvages, pris au nid dans un marais, avec d'autres canards privés, et à peu près du même âge; ils attaquèrent les sauvages, et vinrent à bout de les tuer en peu de temps.

fixent pour ainsi dire sur leurs bords des peuplades innombrables de ces oiseaux pêcheurs. Les œufs de poissons qui flottent souvent par grands bancs à la surface de la mer, n'en attirent pas moins à leur suite. Il y a aussi certains endroits des côtes et des îles, dont le sol entier jusqu'à une assez grande profondeur n'est composé que de la fiente des Oiseaux Aquatiques; telle est vers la côte du Pérou, une île dont les Espagnols tirent ce fumier et le transportent pour servir d'engrais aux terres du continent. Les rochers du Groenland sont couverts au sommet d'une espèce de tourbe formée de cette même matière, et du débris des nids de ces oiseaux. En Islande leurs œufs font une grande partie de la subsistance des habitans qui vont les chercher dans les précipices et sur les rochers les plus inaccessibles.

Ces oiseaux sont encore les habitans que la Nature a envoyés aux points isolés et perdus dans l'immense océan, où elle n'a pu faire parvenir les autres espèces dont elle a peuplé la surface de la terre. Les navigateurs les ont trouvés en possession des îles désertes et de ces fragmens du globe qui sembloient se dérober à l'établissement de la Nature vivante. Nulle part ils ne sont plus nombreux que sous les zônes froides, parce que dans ces régions où la terre dénuée, morte et ensevelie sous d'éternels frimats, refuse ses flancs glacés à toute fécondité, la mer est encore animée, vivante et même très-peuplée.

Aussi les voyageurs et les Naturalistes ont-ils observé que dans les régions du nord, il y a peu d'oiseaux de terre en comparaison de la quantité des oi-

seaux d'eau ; pour les premiers, il faut des végétaux, des graines, des fruits, dont la Nature engourdie produit à peine dans ces climats quelques espèces foibles et rares ; les derniers ne demandent à la terre qu'un lieu de refuge ; une retraite dans les tempêtes ; une station pour les nuits ; un berceau pour leur progéniture ; encore la glace qui, dans ces climats froids, le dispute à la terre, leur offre-t-elle presqu'également tout ce qui est nécessaire pour des besoins si simples. Cook et Forster ont vu, dans leurs navigations aux mers australes, plusieurs de ces oiseaux se poser, voyager et dormir sur des glaces flottantes comme sur la terre ferme, quelques-uns même y nichent avec succès. Que pourroit en effet leur offrir de plus un sol toujours gelé, et qui n'est ni plus solide ni moins froid que ces montagnes de glace ?

Ce dernier fait démontre que les Oiseaux d'eau sont les derniers et les plus reculés des habitans du globe, dont ils connoissent mieux que nous les régions polaires ; ils s'avancent jusque dans les terres où l'ours blanc ne paroît plus, et sur les mers que les phoques, les morses et les autres amphibies ont abandonnées ; ils y séjournent avec plaisir pendant toute la saison des très-longs jours de ces climats, et ne les quittent qu'après l'équinoxe de l'automne, lorsque la nuit anticipant à grands pas sur la lumière du jour, bientôt l'anéantit et répand un voile continu de ténèbres qui fait fuir ces oiseaux vers les contrées qui jouissent de quelques heures du jour : ils nous arrivent ainsi pendant l'hiver, et retournent à leurs glaces en suivant la marche du soleil avant l'équinoxe du printemps.

LES AQUATIQUES DOMESTIQUES.

DU CYGNE (1).

DANS toute société soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le Cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense : il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer; roi paisible des Oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi, tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la Nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux Aqua-

(1) Lat. *Olor*; it. *Cino*; all. *Schwan*.

tiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent dans le Cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nulle espèce ne le mérite mieux; la Nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon; tout dans le Cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté, tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour (1), tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles (2).

---

(1) Horace attelle des cygnes au char de Vénus :

. . . . quæ Gnidon
Fulgentesque tenet Cycladas, et Paphon,
Junctis visit oloribus. . . . .
Carm. lib. III.

(2) Hélène, née de Léda et d'un cygne, dont suivant l'antiquité, Jupiter avoit pris la figure; Euripide, pour peindre la beauté d'Hélène, en faisant en même temps allusion à sa naissance, la désigne par l'épithète, *formâ cigneâ*.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnoître, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la Nature nous ait offert pour l'art de la navigation (1). Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde, son large estomac en représente la carêne; son corps penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le Cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvemens doux, ondulans et suaves.

Aux avantages de la Nature, le Cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer : libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant

(1) Nulle figure plus fréquente sur les navires des anciens que la figure du cygne; elle paroissoit à la proue, et les nautoniers en tiroient un augure favorable.

d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large ou venir longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paroît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la Nature, les cygnes étoient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau : ils animoient, égayoient les tristes fossés des châteaux, ils décoroient la plupart des rivières, et même celle de la capitale.

Le Cygne nage si vîte qu'un homme marchant rapidement au rivage, a grande peine à le suivre : ce que dit Albert, qu'il nage bien, marche mal et vole médiocrement, ne doit s'entendre, quant au vol, que du cygne abâtardi par une domesticité forcée; car, libre sur nos eaux, et sur-tout sauvage, il a le vol très-haut et très-puissant. Hésiode lui donne l'épithète d'*altivolans*; Homère le range avec les oiseaux grands voyageurs, les grues et les oies; et Plutarque attribue à deux cygnes ce que Pindare feint des deux aigles que Jupiter fit partir des deux côtés opposés du monde pour en marquer le milieu au point où ils se rencontrèrent.

Le Cygne supérieur en tout à l'oie qui ne vit guère que d'herbages et de graines, sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune; il ruse sans

cesse

cesse pour attraper et saisir du poisson; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force; il sait éviter ses ennemis ou leur résister. Un vieux cygne ne craint pas dans l'eau le chien le plus fort; son coup d'aile pourroit casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent; enfin il paroît que le Cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage que d'adresse et de force.

Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même les cygnes domestiques marchent et nagent atroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué. Cet instinct, le plus doux de la Nature, suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et ce naturel délicat et sensible, qui semble donner aux actions produites par ce sentiment, l'intention et le prix des qualités morales. Le Cygne a de plus l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé de sa belle et douce existence; tous les observateurs s'accordent à lui donner une très-longue vie; quelques-uns même en ont porté la durée jusqu'à trois cents ans: ce qui sans doute est fort exagéré; mais Willulghby ayant vu une oie qui, par preuve certaine, avoit vécu cent ans, n'hésite pas à conclure de cet exemple, que la vie du Cygne peut et doit être plus longue, tant parce qu'il est plus grand, que parce qu'il faut plus de temps pour faire éclore ses œufs: l'incubation dans les Oiseaux répondant au temps de gestation dans les animaux, et ayant peut-être quelque rapport au temps de l'accroissement du corps auquel est proportionnée la durée de la vie: or le Cygne

est plus de deux ans à croître, et c'est beaucoup; car, dans les oiseaux, le développement entier du corps, est bien plus prompt que dans les animaux quadrupèdes.

La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins; elle commence à pondre au mois de février: elle met, comme l'oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf; elle en produit de cinq à huit, et communément six ou sept; ces œufs sont blancs et oblongs, ils ont la coque épaisse et sont d'une grosseur très-considérable; le nid est placé, tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés et même flottans sur l'eau. Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses, et semble chercher dans le plaisir, les nuances de la volupté; ils y préludent en entrelaçant leurs cous; ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement; ils se communiquent le feu qui les embrase, et lorsqu'enfin le mâle s'est pleinement satisfait, la femelle brûle encore; elle le suit, l'excite, l'enflamme de nouveau, et finit par le quitter à regret pour aller éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau.

Les fruits d'amours si vives sont tendrement chéris et soignés; la mère recueille nuit et jour ses petits sous ses ailes, et le père se présente avec intrépidité pour les défendre contre tout assaillant; son courage, dans ces momens, n'est comparable qu'à la fureur avec laquelle il combat un rival qui vient le troubler dans la possession de sa bien aimée; dans ces deux circonstances, oubliant sa douceur, il devient féroce et se bat avec acharnement; souvent un jour entier ne suffit

pas pour vider leur duel opiniâtre ; le combat commence à grands coups d'ailes, continue corps-à-corps, et finit ordinairement par la mort d'un des deux, car ils cherchent réciproquement à s'étouffer en se serrant le cou et se tenant par force la tête plongée dans l'eau ; ce sont vraisemblablement ces combats qui ont fait croire aux anciens, que les Cygnes se dévoroient les uns les autres (1) ; rien n'est moins vrai, mais seulement, ici comme ailleurs, les passions furieuses naissent de la passion la plus douce, et c'est l'amour qui enfante la guerre.

En tout autre temps ils n'ont que des habitudes de paix ; tous leurs sentimens sont dictés par l'amour ; aussi propres que voluptueux, ils font toilette assidue chaque jour ; on les voit arranger leur plumage, le nétoyer, le lustrer et prendre de l'eau dans leur bec pour la répandre sur le dos, sur les ailes avec un soin qui suppose le desir de plaire, et ne peut être payé que par le plaisir d'être aimé. Le seul temps où la femelle néglige sa toilette, est celui de la couvée ; les soins maternels l'occupent alors toute entière, et à peine donne-t-elle quelques instans aux besoins de la nature et à sa subsistance.

---

(1) Au reste, ces fausses idées tenoient peut-être moins à des faits d'Histoire Naturelle, qu'à des traditions mythologiques : en effet, tous les *Cycnus* de la fable furent de fort méchans personnages ; *Cycnus*, fils de Mars, fut tué par Hercule, parce qu'il étoit voleur de grand chemin ; *Cycnus*, fils de Neptune, avoit poignardé Philonomé sa mère, il fut tué par Achille : enfin le beau *Cycnus*, ami de Phaëton, et fils d'Apollon comme lui, étoit inhumain et cruel.

Les petits naissent fort laids et seulement couverts d'un duvet gris ou jaunâtre, comme les oisons; leurs plumes ne poussent que quelques semaines après, et sont encore de la même couleur; ce vilain plumage change à la première mue, au mois de septembre; ils prennent alors beaucoup de plumes blanches, d'autres plus blondes que grises, sur-tout à la poitrine et sur le dos; ce plumage chamarré tombe à la seconde mue, et ce n'est qu'à dix-huit mois et même à deux ans d'âge, que ces oiseaux ont pris leur belle robe d'un blanc pur et sans tache; ce n'est aussi que dans ce temps qu'ils sont en état de produire.

Les jeunes cygnes suivent leur mère pendant le premier été; mais ils sont forcés de la quitter au mois de novembre; les mâles adultes les chassent pour être plus libres auprès des femelles; ces jeunes oiseaux, tous exilés de leur famille, se rassemblent par la nécessité de leur sort commun; ils se réunissent en troupes et ne se quittent plus que pour s'apparier et former eux-mêmes de nouvelles familles.

Comme le Cygne mange assez souvent des herbes de marécages et principalement de l'algue, il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille, dont les rives sont bien fournies d'herbages. Les anciens ont cité le Méandre, le Mincio, le Strymon, le Caystre, fleuves fameux par la multitude des cygnes dont on les voit couverts; l'île chérie de Vénus, Paphos, en étoit remplie. Strabon parle des cygnes d'Espagne, et suivant Elien l'on en voyoit de temps en temps paroître sur la mer d'Afrique, d'où l'on peut juger, ainsi que par d'autres indications, que l'espèce se

porte jusques dans les régions du midi; néanmoins celles du nord semblent être la vraie patrie du Cygne et son domicile de choix, puisque c'est dans les contrées septentrionales qu'il niche et multiplie. Dans nos provinces nous ne voyons guère de cygnes sauvages que dans les hivers les plus rigoureux. Gesner dit qu'en Suisse on s'attend à un rude et long hiver, quand on voit arriver beaucoup de cygnes sur les lacs. C'est dans cette même saison rigoureuse qu'ils paroissent sur les côtes de France, d'Angleterre et sur la Tamise, où il est défendu de les tuer sous peine d'une grosse amende. Plusieurs de nos cygnes domestiques partent alors avec les sauvages, si on n'a pas pris la précaution d'ébarber les grandes plumes de leurs ailes.

Les différences qui se trouvent entre le cygne sauvage et le cygne privé, ont fait croire qu'ils formoient deux espèces distinctes et séparées. Le cygne sauvage est plus petit; son plumage est communément plus gris que blanc; mais à bien apprécier ces différences, on verra que l'intensité de la couleur est moins un caractère de nature qu'un indice, une empreinte de domesticité, et tout annonce que le cygne domestique doit être regardé comme une race tirée anciennement et originairement de l'espèce sauvage.

Belon regarde le Cygne comme le plus grand des oiseaux d'eau, ce qui est assez vrai, en observant néanmoins que le pélican a beaucoup plus d'envergure, que le grand albatros a tout au moins autant de corpulence, et que le flammant ou phénicoptère a bien plus de hauteur eu égard à ses jambes démesurées. Les cygnes, dans la race domestique, sont constamment un peu plus

gros et plus grands que dans l'espèce sauvage; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres; la longueur du bec à la queue est quelquefois de quatre pieds et demi et l'envergure de huit pieds; au reste la femelle est en tout un peu plus petite que le mâle.

Le bec ordinairement long de trois pouces et plus, est dans la race domestique surmonté à sa base par un tubercule charnu, renflé et proéminent, qui donne à la physionomie de cet oiseau une sorte d'expression. Dans la race sauvage le bec est entièrement noir, avec une membrane jaune au front; dans tous, le bec est applati, épaté, dentelé sur les bords, arrondi en pointe mousse, et terminé à sa partie supérieure par un onglet de substance cornée.

Dans toutes les espèces de cette nombreuse tribu, il se trouve au-dessous des plumes extérieures, un duvet bien fourni, qui garantit le corps de l'oiseau des impressions de l'eau. Dans le Cygne, ce duvet est d'une grande finesse, d'une mollesse extrême et d'une blancheur parfaite : on en fait de beaux manchons et des fourrures aussi délicates que chaudes.

La chair du Cygne est noire et dure, et c'est moins comme un bon mets que comme un plat de parade, qu'il étoit servi dans les festins chez les anciens, et par la même ostentation chez nos ancêtres; quelques personnes m'ont néanmoins assuré que la chair des jeunes étoit aussi bonne que celle des oies du même âge.

Quoique le Cygne soit assez silencieux, il a les organes de la voix conformés comme ceux des oiseaux d'eau les plus loquaces; néanmoins la voix habituelle du cygne privé est plutôt sourde qu'éclatante;

c'est une sorte de strideur, un accent de menace et de colère, à ce qu'il paroît. On n'a pas remarqué que l'amour en eût de plus doux, et ce n'est point du tout sur des cygnes presque muets, comme le sont les nôtres dans la domesticité, que les anciens avoient pu modeler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il semble que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accens : l'on distingue en effet dans ses cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé (1), des sons bruyans

(1) Un homme connu, dont le génie est fait pour ranimer les restes précieux de la belle et savante antiquité, a bien voulu concourir avec nous à vérifier et à apprécier ce que les anciens ont dit du chant du cygne. Deux cygnes sauvages qui se sont établis d'eux-mêmes sur les magnifiques eaux de Chantilly, semblent s'être venus offrir exprès à cette intéressante vérification. L'observateur est allé jusqu'à noter leur chant, ou pour mieux dire leurs cris harmonieux, et il nous en écrit en ces termes : « On ne peut pas dire exactement que les cygnes de Chantilly chantent, ils crient; mais leurs cris sont véritablement et constamment modulés; leur voix n'est point douce, elle est au contraire aiguë, perçante et très-peu agréable; je ne puis la mieux comparer qu'au son d'une clarinette embouchée par quelqu'un à qui cet instrument ne seroit point familier. Presque tous les oiseaux canores répondent au chant de l'homme, et sur-tout au son des instrumens : j'ai joué pendant longtemps du violon auprès de nos cygnes, sur tous les tons et sur toutes les cordes; j'ai même pris l'unisson de leurs propres accens, sans qu'ils aient paru y faire attention ; mais si dans le bassin où ils nagent avec leurs petits, on vient à jeter une oie, le mâle après

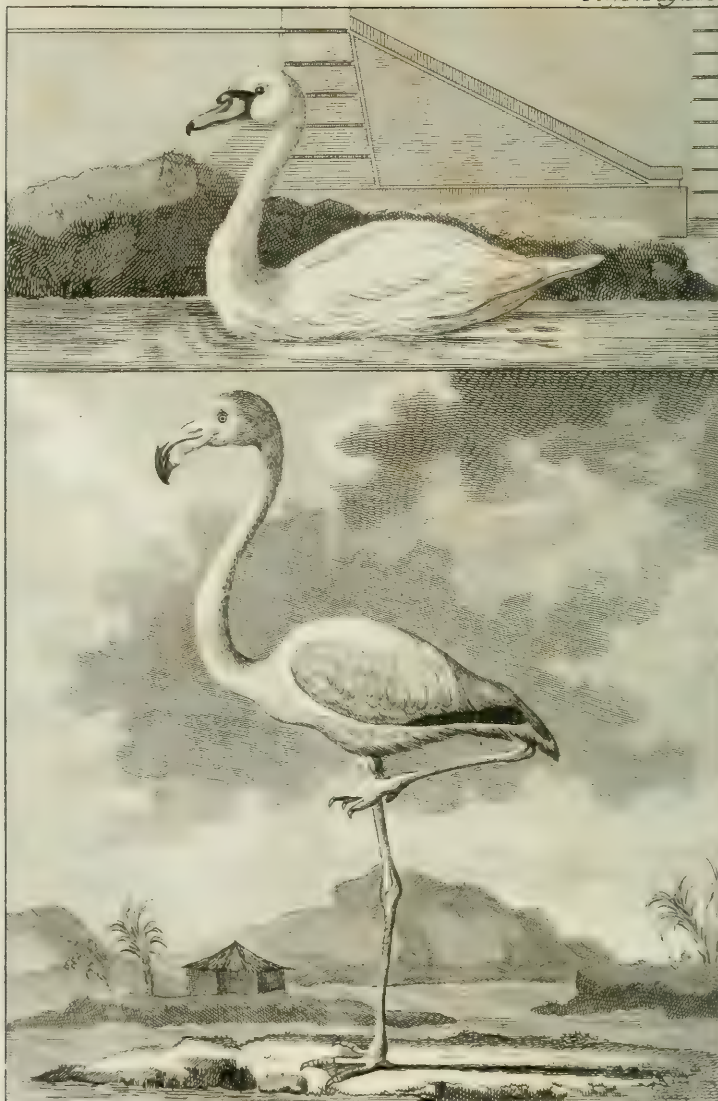
de clairon, mais dont les tons aigus et peu diversifiés sont très-éloignés de la tendre mélodie et de la variété douce et brillante du ramage des oiseaux chanteurs.

Au reste, les anciens ne s'étoient pas contentés de

---

avoir poussé des sons sourds, fond sur l'oie avec impétuosité, et la saisissant au cou, il lui plonge, à très-fréquentes reprises, la tête dans l'eau, et la frappe en même temps de ses ailes; ce seroit fait de l'oie si l'on ne venoit à son secours : alors les ailes étendues, le cou droit et la tête haute, le cygne vient se placer vis-à-vis de sa femelle, et pousse un cri auquel la femelle répond par un cri plus bas d'un demi-ton. La voix du mâle va du *la* au *si bémol*; celle de la femelle du *sol dièse* au *la*. La première note est brève et de passage, et fait l'effet de la note que nos musiciens appellent *sensible*; de manière qu'elle n'est jamais détachée de la seconde, et se passe comme un *coulé* : observez qu'heureusement pour l'oreille, ils ne chantent jamais tous deux à la fois; En effet, si pendant que le mâle entonne le *si bémol*, la femelle faisoit entendre le *la*, ou que le mâle donnât le *la*, tandis que la femelle donne le sol dièse, il en résulteroit la plus âpre et la plus insupportable des dissonances. Ajoutons que ce dialogue est soumis à un rithme constant et réglé à la mesure à deux temps. Du reste, l'inspecteur m'a assuré qu'au temps de leurs amours, ces oiseaux ont un cri encore plus perçant, mais beaucoup plus agréable. » *Lettre d'Arnaud à Buffon.*

Nous joindrons ici une observation intéressante, qui nous a été communiquée : « Il y a une saison où l'on voit les Cygnes se réunir et former une sorte d'association républicaine pour le bien commun; c'est celle des grands froids. Pour se maintenir au milieu des eaux dans le temps qu'elles se glacent, ils s'atroupent et ne cessent de battre l'eau de toute la largeur de leurs ailes, avec un bruit qu'on entend de fort loin et qui se renouvelle avec d'autant plus de force dans les mo-



De Seve. Del. L'Epine. Direx.

faire du Cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantoit encore au moment de son agonie, et préludoit par des chants harmonieux à son dernier soupir : c'étoit, disoient-ils, prêt d'expirer et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le Cygne rendoit ces accens si doux et si touchans, et qui pareils à un léger et douloureux murmure d'une voix basse, plaintive et lugubre, formoient son chant funèbre. On entendoit ce chant, lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étoient calmés; on avoit même vu des cygnes expirans en musique et chantant leur hymne funéraire. Nulle fiction en Histoire Naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'étoit emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs; poètes, orateurs, philosophes même l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables; elles étoient aimables et touchantes; elles valoient bien de tristes, d'arides vérités : c'étoient de doux emblêmes pour les ames sensibles. Les Cygnes sans doute ne chantent point leur mort; mais toujours en parlant du dernier effort et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *C'est le chant du Cygne !*

---

mens du jour et de la nuit, que la gelée prend avec plus d'activité; leurs efforts sont si efficaces, qu'il n'y a pas d'exemple que la troupe ait quitté l'eau dans les plus longues gelées, quoiqu'on ait vu quelquefois un cygne seul et écarté de l'assemblée générale, pris par la glace au milieu des eaux. »

DE L'OIE (1).

Dans chaque genre les espèces premières ont emporté tous nos éloges, et n'ont laissé aux espèces secondes que le mépris tiré de leur comparaison. L'Oie, par rapport au cygne, est dans le même cas que l'âne vis-à-vis du cheval; tous deux ne sont pas prisés à leur juste valeur : le premier degré de l'infériorité paroissant être une vraie dégradation, et rappelant en même-temps l'idée d'un modèle plus parfait, n'offre, au lieu des attributs réels de l'espèce secondaire, que ses contrastes désavantageux avec l'espèce première. Éloignant donc pour un moment la trop noble image du cygne, nous trouverons que l'Oie est encore dans le peuple de la basse-cour un habitant de distinction; sa corpulence, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, et son naturel social qui la rend susceptible d'un fort attachement et d'une longue reconnoissance; enfin sa vigilance très-anciennement célébrée, tout concourt à nous présenter l'Oie comme l'un des plus intéressans et même des plus utiles de nos oiseaux domestiques; car indépendamment de la bonne qualité de sa chair et de sa graisse, dont aucun autre oiseau n'est plus abondamment pourvu, l'Oie nous fournit cette plume délicate sur laquelle la mollesse se plaît à reposer, et cette autre plume, instrument de nos pensées, et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

On peut nourrir l'Oie à peu de frais et l'élever sans

(1) Lat. *Anser*; it. *Orca*; all. *Gans*.

beaucoup de soins; elle s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour, quoique cette manière de vivre et cette contrainte sur-tout soient peu convenables à sa nature; car il faut, pour qu'elle se développe en entier et pour former de grands troupeaux d'oies, que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages environnés de grèves spacieuses et de gazons ou terres vagues sur lesquelles ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté. On leur a interdit l'entrée des prairies, parce que leur fiente brûle les bonnes herbes, et qu'ils les fauchent jusqu'à terre avec le bec; et c'est par la même raison qu'on les écarte aussi très soigneusement des blés verts, et qu'on ne leur laisse les champs libres qu'après la récolte.

Quoique les Oies puissent se nourrir de gramens et de la plupart des herbes, elles recherchent de préférence le trefle, le fenu-grec, la vesce, les chicorées, et sur-tout la laitue, qui est le plus grand régal des petits oiseaux. On doit arracher de leur pâturage la jusquiame, la ciguë et les orties dont la piqûre fait le plus grand mal aux jeunes oiseaux.

La domesticité de l'Oie est moins ancienne et moins complette que celle de la poule; celle-ci pond en tout temps, plus en été, moins en hiver; mais les Oies ne produisent rien en hiver, et ce n'est communément qu'au mois de mars qu'elles commencent à pondre; cependant celles qui sont bien nourries pondent dès le mois de février, et celles auxquelles on épargne la nourriture ne font souvent leur ponte qu'en avril.

Les blanches, les grises, les jaunes et les noires suivent cette règle; quoique les blanches paroissent plus délicates et qu'elles soient en effet plus difficiles à élever, aucune ne fait de nid dans nos basse-cours, et ne pond ordinairement que tous les deux jours, mais toujours dans le même lieu; si on enlève leurs œufs, elles font une seconde et une troisième ponte, et même une quatrième dans les pays chauds.

Mais si la domesticité de l'Oie, est plus moderne que celle de la poule, elle paroît être plus ancienne que celle du canard, dont les traits originaires n'ont point changé; en sorte qu'il y a plus de distance apparente entre l'oie sauvage et la privée, qu'entre les canards. L'oie domestique est beaucoup plus grosse que la sauvage; elle a les proportions du corps plus étendues et plus souples; les ailes moins fortes et moins roides; tout a changé de couleur dans son plumage, elle ne conserve rien ou presque rien de son état primitif; elle paroît même avoir oublié les douceurs de son ancienne liberté; du moins elle ne cherche point, comme le canard, à la recouvrer; la servitude paroît l'avoir trop affoiblie; elle n'a plus la force de soutenir assez son vol pour pouvoir accompagner ou suivre ses frères sauvages, qui, fiers de leur puissance, semblent la dédaigner et même la méconnoître.

Pour qu'un troupeau d'oies privées prospère et s'augmente par une prompte multiplication, il faut, dit Columelle, que le nombre des femelles soit triple de celui des mâles; Aldrovande en permet six à chacun, et l'usage ordinaire, dans nos provinces, est de lui en donner au-delà de douze et même jusqu'à vingt:

ces oiseaux préludent aux actes de l'amour en allant d'abord s'égayer dans l'eau; ils en sortent pour s'unir, et restent accouplés plus longtemps et plus intimement que la plupart des autres, dans lesquels l'union du mâle et de la femelle n'est qu'une simple compression, au lieu qu'ici l'accouplement est bien réel, et se fait par intromission, le mâle étant tellement pourvu de l'organe nécessaire à cet acte, que les anciens avoient consacré l'Oie au dieu des jardins.

Au reste, le mâle ne partage que ses plaisirs avec la femelle, et lui laisse tous les soins de l'incubation; et quoiqu'elle couve constamment et si assidûment qu'elle en oublie le boire et le manger, si on ne place tout près du nid sa nourriture, les économes conseillent néanmoins de charger une poule des fonctions de mère auprès des jeunes oisons, afin de multiplier ainsi le nombre de couvées, et d'obtenir de l'Oie une seconde et même une troisième ponte; on lui laisse cette dernière ponte; elle couve aisément dix à douze œufs, au lieu que la poule ne peut couver avec succès que cinq de ces mêmes œufs; mais il seroit curieux de vérifier si, comme le dit Columelle, la mère oie plus avisée que la poule, refuseroit de couver d'autres œufs que les siens.

Il faut trente jours d'incubation, comme dans la plupart des grandes espèces d'oiseaux, pour faire éclore les œufs, à moins, comme le remarque Pline, que le temps n'ait été fort chaud, auquel cas il en éclot dès le vingt-cinquième jour. Pendant que l'Oie couve, on lui donne du grain dans un vase et de l'eau dans un autre, à quelque distance de ses œufs, qu'elle ne quitte que pour aller prendre un peu de nourriture; on a

remarqué qu'elle ne pond guère deux jours de suite, et qu'il y a toujours au moins vingt-quatre heures d'intervalle, et quelquefois deux ou trois jours entre l'exclusion de chaque œuf.

Le premier aliment que l'on donne aux oisons nouveau-nés, est une pâte de retrait de mouture ou de son gras pétri avec des chicorées ou des laitues hachées; c'est la recette de Columelle, qui recommande en outre de rassasier le petit oison avant de le laisser suivre sa mère au pâturage, parce qu'autrement, si la faim le tourmente, il s'obstine contre les tiges d'herbes ou les petites racines, et pour les arracher, il s'efforce au point de se démettre ou se rompre le cou. La pratique commune dans nos campagnes est de nourrir les jeunes oisons nouvellement éclos avec du cerfeuil haché; huit jours après on y mêle un peu de son très-peu mouillé, et l'on a attention de séparer le père et la mère lorsqu'on donne à manger aux petits, parce qu'on prétend qu'ils ne leur laisseroient que peu de chose ou rien; on leur donne ensuite de l'avoine, et dès qu'ils peuvent suivre aisément leurs mères, on les mène sur la pelouse auprès de l'eau.

Les monstruosités sont peut-être encore plus communes dans l'espèce de l'Oie que dans celle des autres oiseaux domestiques. Aldrovande a fait graver deux de ces monstres; l'un a deux corps avec une seule tête, l'autre a deux têtes et quatre pieds avec un seul corps. L'excès d'embonpoint que l'Oie est sujète à prendre et que l'on cherche à lui donner, doit causer dans sa constitution des altérations qui peuvent influer sur la génération; en général les animaux très-gras sont peu

féconds; la graisse trop abondante change la qualité de la liqueur séminale et même celle du sang; une oie très-grasse à qui on coupa la tête, ne rendit qu'une liqueur blanche, et ayant été ouverte, on ne lui trouva pas une goutte de sang rouge; le foie sur-tout se grossit de cet embonpoint d'obstruction d'une manière étonnante : souvent une oie engraissée aura le foie plus gros que tous les autres viscères ensemble; et ces foies gras que nos gourmands recherchent, étoient aussi du goût des Apicius romains. Pline regarde comme une question intéressante de savoir à quel citoyen l'on doit l'invention de ce mets, dont il fait honneur à un personnage consulaire. Ils nourrissoient l'oie de figues, pour en rendre la chair plus exquise, et ils avoient déjà trouvé qu'elle s'engraissoit beaucoup plus vîte étant renfermée dans un lieu étroit et obscur; mais il étoit réservé à notre gourmandise plus que barbare, de clouer les pieds et de crever ou coudre les yeux de ces malheureuses bêtes, en les gorgeant en même temps de boulettes, et les empêchant de boire pour les étouffer dans leur graisse (1). Communément et plus humainement on se contente de les enfermer pendant un mois, et il ne faut guère qu'un boisseau d'avoine pour engraisser une oie au point de la rendre très-bonne; on distingue même le moment où on peut cesser de leur donner autant de nourriture et où elles sont

---

(1) J. B. Porta, raffinant sur cette cruauté, ose bien donner l'horrible recette de rôtir l'oie toute vive, et de la manger membre à membre, tandis que le cœur palpite encore. *Voyez* Aldrovande, tom. 3.

assez grasses, par un signe extérieur très-évident; elles ont alors sous chaque aile une pelote de graisse très-apparente; au reste on a observé que les oies élevées au bord de l'eau coûtent moins à nourrir, pondent de meilleure heure et s'engraissent plus aisément que les autres.

Cette graisse de l'Oie étoit très-estimée des anciens comme topique nerval et comme cosmétique; ils en conseillent l'usage pour raffermir le sein des femmes nouvellement accouchées, et pour entretenir la netteté et la fraîcheur de la peau; ils ont vanté comme médicament la graisse d'Oie que l'on préparoit à Comagène avec un mélange d'aromates. Aldrovande donne une liste de recettes où cette graisse entre comme spécifique contre tous les maux de la matrice, et Willulghby prétend trouver dans la fiente d'Oie le remède le plus sûr de l'ictère. Du reste la chair de l'Oie n'est pas en elle-même très-saine; elle est pesante et de difficile digestion; ce qui n'empêchoit pas qu'une oie, ou comme on disoit une oue, ne fût le plat de régal des soupers de nos ancêtres (1), et ce n'est que depuis le transport de l'espèce du dindon de l'Amérique en Europe, que celle de l'Oie n'a dans nos basse-cours, comme dans nos cuisines, que la seconde place.

Ce que l'Oie nous donne de plus précieux, c'est son duvet; on l'en dépouille plus d'une fois l'année; dès que les jeunes oisons sont forts et bien emplumés, et que les pennes des ailes commencent à se croiser sur la queue, ce qui arrive à sept semaines ou deux mois

(1) Témoin l'oie de M. Patelin.

d'age

d'âge, on commence à les plumer sous le ventre, sous les ailes et au cou ; c'est donc sur la fin de mai ou au commencement de juin qu'on leur enlève leurs premières plumes ; ensuite cinq à six semaines après, c'est-à-dire, dans le courant de juillet, on la leur enlève une seconde fois, et encore au commencement de septembre, pour la troisième et dernière fois ; ils sont assez maigres pendant tout ce temps, les molécules organiques de la nourriture étant en grande partie absorbées par la naissance ou l'accroissement des nouvelles plumes ; mais dès qu'on les laisse se remplumer de bonne heure en automne, ou même à la fin de l'été, ils prennent bientôt de la chair et ensuite de la graisse, et sont déjà très-bons à manger vers le milieu de l'hiver ; on ne plume les mères qu'un mois ou cinq semaines après qu'elles ont couvé, mais on peut dépouiller les mâles et les femelles qui ne couvent pas, deux ou trois fois par an. Dans les pays froids, leur duvet est meilleur et plus fin. Le prix que les Romains mettoient à celui qui leur venoit de Germanie, fut plus d'une fois la cause de la négligence des soldats à garder les postes de ce pays ; Pline nous apprend qu'ils s'en alloient par cohortes entières à la chasse des oies.

On a observé sur les oies privées, que les grandes pennes des ailes tombent, pour ainsi dire, toutes ensemble et souvent en une nuit ; elles paroissent alors honteuses et timides ; elles fuient ceux qui les approchent ; quarante jours suffisent pour la pousse des nouvelles pennes ; alors elles ne cessent de voleter et de les essayer pendant quelques jours.

Quoique la marche de l'Oie paroisse lente, oblique

et pesante, on ne laisse pas d'en conduire des troupeaux fort loin à petites journées. Pline dit que de son temps on les amenoit du fond des Gaules à Rome, et que dans ces longues marches, les plus fatiguées se mettent aux premiers rangs, comme pour être soutenues et poussées par la masse de la troupe; rassemblées encore de plus près pour passer la nuit, le bruit le plus léger les éveille, et toutes ensemble crient; elles jettent aussi de grands cris lorsqu'on leur présente de la nourriture, au lieu qu'on rend le chien muet en lui offrant cet appât; ce qui a fait dire à Columelle, que les oies étoient les meilleures et les plus sûres gardiennes de la ferme, et Végèce n'hésite pas de les donner pour la plus vigilante sentinelle que l'on puisse poser dans une ville assiégée : tout le monde sait qu'au capitole elles avertirent les Romains de l'assaut que tentoient les Gaulois, et que ce fut le salut de Rome; aussi le censeur fixoit-il chaque année une somme pour l'entretien des oies, tandis que le même jour on fouettoit des chiens dans une place publique, comme pour les punir de leur coupable silence dans un moment aussi critique.

Le cri naturel de l'Oie est une voix très-bruyante, c'est un son de trompette ou de clairon, *clangor*, qu'elle fait entendre très-fréquemment et de très-loin; mais elle a de plus d'autres accens brefs qu'elle répète souvent; et lorsqu'on l'attaque ou l'effraie, le cou tendu, le bec béant, elle rend un sifflement que l'on peut comparer à celui de la couleuvre : les Latins ont cherché à exprimer ce son par des mots imitatifs, *strepit, gratitat, stridet.*

Soit crainte, soit vigilance, l'Oie répète à tout moment ses grands cris d'avertissement ou de réclame; souvent toute la troupe répond par une acclamation générale, et de tous les habitans de la basse-cour, aucun n'est aussi vociférant ni plus bruyant. Cette grande loquacité ou vocifération, avoit fait donner chez les anciens, le nom d'oie aux indiscrets parleurs, aux méchans écrivains et aux bas délateurs; comme sa démarche gauche et son allure de mauvaise grâce nous font encore appliquer ce même nom aux gens sots et niais (1); mais indépendamment des marques de sentiment, des signes d'intelligence que nous lui reconnoissons, le courage avec lequel elle défend sa couvée, et se défend elle-même contre l'oiseau de proie, et certains traits d'attachement, de reconnoissance même très-singuliers, que les anciens avoient recueillis, démontrent que ce mépris seroit très-mal fondé; nous pouvons ajouter à ces traits un exemple de la plus grande constance d'attachement (2).

---

(1) On connoît le proverbe : *franc oison*, *bête comme une oie*.

(2) Nous donnons cette note dans le style naïf du concierge de Ris, où s'est passée la scène de cette amitié si constante et si fidelle. « On demande à Emmanuel comment l'oie à plumage blanc, appelé *jacquot*, s'est apprivoisé avec lui? il faut savoir d'abord qu'ils étoient deux mâles ou jars dans la basse-cour, un gris et un blanc, avec trois femelles; c'étoit toujours querelle entre ces deux jars à qui auroit la compagnie de ces trois dames; quand l'un ou l'autre s'en étoit emparé, il se mettoit à leur tête, et empêchoit que l'autre n'en

Nous avons aussi reçu de Saint-Domingue une relation assez semblable, et qui prouve que, dans certaines circonstances, l'Oie se montre capable d'un attachement personnel, très-vif et très-fort, et même

---

approchât. Celui qui s'en étoit rendu le maître dans la nuit, ne vouloit pas les céder le matin; enfin les deux galans en vinrent à des combats si furieux, qu'il falloit y courir. Un jour entre autres, attiré du fond du jardin par leurs cris, je les trouvai, leurs cous entrelacés, se donnant des coups d'ailes avec une rapidité et une force étonnantes; les trois femelles tournoient autour, comme voulant les séparer, mais inutilement; enfin le jars blanc eut du dessous, se trouva renversé, et étoit très-maltraité par l'autre; je les séparai, heureusement pour le blanc qui y auroit perdu la vie. Alors le gris se mit à crier, à chanter et à battre les ailes, en courant rejoindre ses compagnes, en leur faisant à chacune tour à tour un ramage qui ne finissoit pas, et auquel répondoient les trois dames, qui vinrent se ranger autour de lui. Pendant ce temps-là, le pauvre jacquot faisoit pitié, et se retirant tristement, jetoit de loin des cris de condoléance; il fut plusieurs jours à se rétablir, durant lesquels j'eus occasion de passer par les cours où il se tenoit; je le voyois toujours exclus de la société, et à chaque fois que je passois, il me venoit faire des harangues, sans doute pour me remercier du secours que je lui avois donné dans sa grande affaire. Un jour il s'approcha si près de moi, me marquant tant d'amitié, que je ne pus m'empêcher de le caresser en lui passant la main le long du cou et du dos, à quoi il parut être si sensible, qu'il me suivit jusqu'à l'issue des cours; le lendemain je repassai, et il ne manqua pas de courir à moi; je lui fis la même caresse, dont il ne se rassasioit pas, et cependant, par ses façons, il avoit l'air de vouloir me conduire du côté de ses chères amies; je l'y conduisis en effet; en arrivant, il commença sa harangue, et

d'une sorte d'amitié passionnée qui la fait languir et périr loin de celui qu'elle a choisi pour l'objet de son affection.

Dès le temps de Columelle, on distinguoit deux

---

l'adressa directement aux trois dames, qui ne manquèrent pas d'y répondre ; aussitôt le conquérant gris sauta sur jacquot, je les laissai faire pour un moment, il étoit toujours le plus fort ; enfin je pris le parti de mon jacquot qui étoit dessous ; je le mis dessus, il revint dessous ; je le remis dessus, de manière qu'ils se battirent onze minutes, et par le secours que je lui portai, il devint vainqueur du gris, et s'empara des trois demoiselles. Quand l'ami jacquot se vit le maître, il n'osoit plus quitter ses demoiselles, et par conséquent il ne venoit plus à moi quand je passois ; il me donnoit seulement de loin beaucoup de marques d'amitié, en criant et battant des ailes, mais ne quittoit pas sa proie de peur que l'autre ne s'en emparât ; le temps se passa ainsi jusqu'à la couvaison, qu'il ne me parloit toujours que de loin ; mais quand ses femmes se mirent à couver, il les laissa et redoubla son amitié vis-à-vis de moi. Un jour m'ayant suivi jusqu'à la glacière, tout au haut du parc, qui étoit l'endroit où il falloit le quitter, poursuivant ma route pour aller aux bois d'Orangis, à une demi-lieue de là, je l'enfermai dans le parc ; il ne se vit pas plutôt séparé de moi, qu'il jeta des cris étranges ; je suivois cependant mon chemin, et j'étois environ au tiers de la route des bois, quand le bruit d'un gros vol me fit tourner la tête ; je vis mon jacquot qui s'abattit à quatre pas de moi ; il me suivit dans tout le chemin, partie à pied, partie au vol, me devançant souvent, et s'arrêtant aux croisières des chemins pour voir celui que je voulois prendre ; notre voyage dura ainsi depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir, sans que mon compagnon eût manqué de me suivre dans tous les détours du bois, et sans qu'il parût

races dans les oies domestiques : celle des blanches plus anciennement, et celle à plumage varié, plus récemment privée ; et cette oie, selon Varron, n'étoit pas aussi féconde que l'oie blanche ; aussi prescrivent-ils au fermier de ne composer son troupeau que de ces oies toutes blanches, parce qu'elles sont aussi les plus grosses, en quoi Belon paroît être entièrement de leur avis ; cependant Gesner a écrit à peu près dans le même temps que l'on croyoit avoir en Allemagne de bonnes

---

fatigué. Dès-lors il se mit à me suivre et à m'accompagner partout, au point d'en devenir importun, ne pouvant aller à aucun endroit qu'il ne fût sur mes pas, jusqu'à venir un jour me trouver dans l'église ; une autre fois, comme il me cherchoit dans le village, en passant devant la croisée de M. le curé, il m'entendit parler dans sa chambre, et trouva la porte de la cour ouverte ; il entre, monte l'escalier, et en entrant fait un cri de joie, qui fit grand peur à M. le curé. »

« Je m'afflige en vous contant de si beaux traits de mon bon et fidèle ami jacquot, quand je pense que c'est moi qui ai rompu le premier une si belle amitié ; mais il a fallu m'en séparer par force ; le pauvre jacquot croyoit être libre dans les appartemens les plus honnêtes, comme dans le sien, et après plusieurs accidens de ce genre, on me l'enferma, et je ne le vis plus ; mais son inquiétude a duré plus d'un an, et il en a perdu la vie de chagrin ; il est devenu sec comme un morceau de bois, suivant ce que l'on m'a dit ; car je n'ai pas voulu le voir, et l'on m'a caché sa mort jusqu'à plus de deux mois après qu'il a été défunt. S'il falloit répéter tous les traits d'amitié que ce pauvre jacquot m'a donnés, je ne finirois pas de quatre jours, sans cesser d'écrire ; il est mort dans la troisième année de son règne d'amitié ; il avoit en tout sept ans et deux mois ».

raisons de préférer la race grise, comme plus robuste sans être moins féconde ; ce qu'Aldrovande confirme également pour l'Italie : comme si la race la plus anciennement domestique se fût à la longue affoiblie ; et en effet il ne paroît pas que les oies grises ou variées soient aujourd'hui, ni pour la taille, ni pour la fécondité, inférieures aux oies blanches.

Aristote, en parlant des deux races ou espèces d'oies, l'une plus grande, et l'autre plus petite, dont l'instinct est de vivre en troupes, semble par la dernière entendre l'oie sauvage ; et Pline traite spécialement de celle-ci, sous le nom de *ferus anser*. En effet, l'espèce de l'Oie est partagée en deux races ou grandes tribus, dont l'une depuis longtemps domestique, s'est affectionnée à nos demeures, et a été propagée, modifiée par nos soins, et l'autre beaucoup plus nombreuse, nous a échappé, et est restée libre et sauvage; car on ne voit entre l'oie domestique et l'oie sauvage, de différences que celles qui doivent résulter de l'esclavage sous l'homme d'une part, et de l'autre de la liberté de la Nature. L'oie sauvage est maigre et de taille plus légère que l'oie domestique ; ce qui s'observe de même entre plusieurs races privées, par rapport à leur tige sauvage, comme dans celle du pigeon domestique comparée à celle du biset ; l'oie sauvage a le dos d'un gris-brunâtre, le ventre blanchâtre, et tout le corps nué d'un blanc-roussâtre, dont le bout de chaque plume est frangé. Dans l'oie domestique, cette couleur roussâtre a varié ; elle a pris des nuances de brun ou de blanc ; elle a même disparu entièrement dans la race blanche. Quelques-unes ont acquis une huppe sur la

tête, mais ces changemens sont peu considérables en comparaison de ceux que la poule, le pigeon et plusieurs autres espèces ont subis en domesticité; aussi l'Oie et les autres oiseaux d'eau que nous avons réduits à cet état domestique, sont-ils beaucoup moins éloignés de l'état sauvage, et beaucoup moins soumis ou captivés que les oiseaux gallinacés qui habitent nos basse-cours. Et dans les pays où l'on fait de grandes éducations d'oies, tout le soin qu'on leur donne pendant la belle saison, consiste à les rappeler ou ramener le soir à la ferme, et à leur offrir des réduits commodes et tranquilles pour faire leur ponte et leur nichée; ce qui suffit, avec l'asyle et l'aliment qu'elles y trouvent en hiver, pour les affectionner à leur demeure et les empêcher de déserter; le reste du temps elles vont habiter les eaux, ou elles viennent s'ébattre et se reposer sur les rivages; et dans une vie aussi approchante de la liberté de la Nature, elles en reprennent presque tous les avantages, force de constitution, épaisseur et netteté de plumage, vigueur et étendue de vol. Dans quelques contrées même où l'homme moins civilisé, c'est-à-dire moins tyran, laisse encore les animaux plus libres, il y a de ces oies qui, réellement sauvages pendant tout l'été, ne redeviennent domestiques que pour l'hiver : nous tenons ce fait du savant médecin Sanchez, et voici la relation intéressante qu'il nous en a communiquée.

« Je partis d'Azof, dit-il, dans l'automne de 1736; me trouvant malade, et de plus craignant d'être enlevé par les Tartares Cubans, je résolus de marcher en côtoyant le Don, pour coucher chaque nuit dans

les villages des Cosaques, sujets à la domination de Russie. Dès les premiers soirs je remarquai une grande quantité d'oies en l'air, lesquelles s'abattoient et se rendoient sur les habitations; le troisième jour surtout j'en vis un si grand nombre au coucher du soleil, que je m'informai des Cosaques, où je prenois ce soir-là quartier, si les oies que je voyois étoient domestiques, et si elles venoient de loin, comme il me sembloit par leur vol élevé? ils me répondirent, étonnés de mon ignorance, que ces oiseaux venoient des lacs qui étoient fort éloignés du côté du nord, et que chaque année au dégel, pendant les mois de mars et avril, il sortoit de chaque maison des villages six ou sept paires d'oies, qui toutes ensemble prenoient leur vol et disparoissoient pour ne revenir qu'au commencement de l'hiver, comme on le compte en Russie, c'est-à-dire, à la première neige; que ces troupes arrivoient alors augmentées quelquefois au centuple, et que se divisant, chaque petite bande cherchoit, avec sa nouvelle progéniture, la maison où elles avoient vécu pendant l'hiver précédent. J'eus constamment ce spectacle chaque soir, durant trois semaines; l'air étoit rempli d'une infinité d'oies qu'on voyoit se partager en bandes; les filles et les femmes, chacune à la porte de leurs maisons, les regardant, se disoient, *voilà mes oies, voilà les oies d'un tel*, et chacune de ces bandes mettoit en effet pied à terre dans la cour où elle avoit passé l'hiver précédent (1). »

(1) Les habitans font une boucherie de ces oies pendant que leurs plumes sont en duvet; ils les coupent en deux et les

C'est apparemment d'après quelques relations semblables qu'on a imaginé, comme le dit Belon, que les oies sauvages qui nous arrivent en hiver, étoient domestiques dans d'autres contrées : mais cette idée n'est pas fondée, car les oies sauvages sont peut-être de tous les oiseaux les plus sauvages et les plus farouches; et d'ailleurs la saison d'hiver où nous les voyons est le temps même où il faudroit supposer qu'elles fussent domestiques ailleurs.

On voit passer en France des oies sauvages dès la fin d'octobre ou les premiers jours de novembre. L'hiver qui commence alors à s'établir sur les terres du nord détermine leur migration ; et ce qui est assez remarquable, c'est que l'on voit dans le même temps des oies domestiques manifester par leurs inquiétudes et par des vols fréquens et soutenus, ce desir de voyager ; reste évident de l'instinct subsistant, et par lequel ces oiseaux, quoique depuis longtemps privés, tiennent encore à leur état sauvage par les premières habitudes de nature.

Le vol des oies sauvages est toujours très-élevé, le mouvement en est doux et ne s'annonce par aucun bruit, ni sifflement; l'aile en frappant l'air, ne paroît pas se déplacer de plus d'un pouce ou deux de la ligne horizontale; ce vol se fait dans un ordre qui suppose

---

sèchent; le duvet fameux par sa bonté, est l'objet d'un grand commerce ; la viande sèche se transporte en Ukraine, d'où les Cosaques tirent en retour de l'eau-de-vie de grain et quelques habillemens. *Extrait de la même relation du docteur Sanchez.*

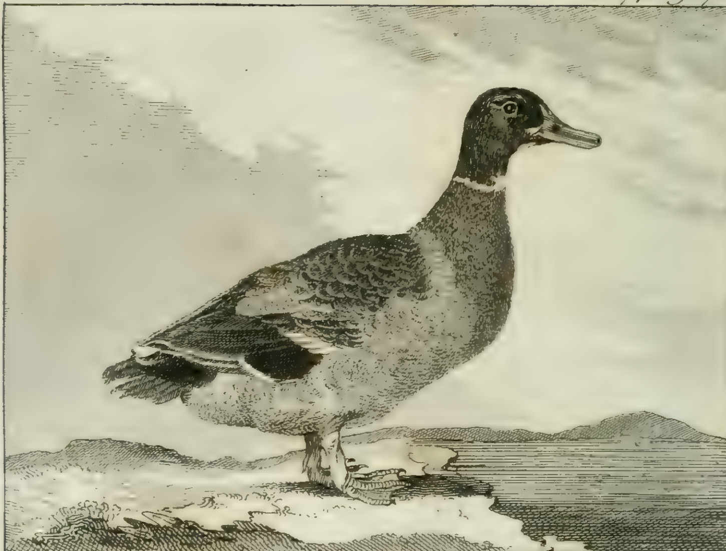
des combinaisons, et une espèce d'intelligence supérieure à celle des autres oiseaux, dont les troupes partent et voyagent confusément et sans ordre. Celui qu'observent les Oies, semble leur avoir été tracé par un instinct géométrique ; c'est à la fois l'arrangement le plus commode pour que chacun suive et garde son rang, en jouissant en même temps d'un vol libre et ouvert devant soi, et la disposition la plus favorable pour fendre l'air avec plus d'avantage et moins de fatigue pour la troupe entière ; car elles se rangent sur deux lignes obliques formant un angle à peu près comme un V, ou si la bande est petite, elle ne forme qu'une seule ligne ; mais ordinairement chaque troupe est de quarante ou cinquante ; chacun y garde sa place avec une justesse admirable : le chef qui est à la pointe de l'angle et qui fend l'air le premier, va se reposer au dernier rang lorsqu'il est fatigué, et tour à tour les autres prennent la première place.

Plusieurs de ces petites troupes ou bandes secondaires se réunissent de nouveau, en forment de plus grandes et jusqu'au nombre de quatre ou cinq cents, que nous voyons quelquefois en hiver s'abattre dans nos champs où ces oiseaux causent de grands dommages, en pâturant les blés qu'ils cherchent en grattant jusques dessous la neige : heureusement les Oies sont très-vagabondes, restent peu en un endroit, et ne reviennent guère dans le même canton ; elles passent tout le jour sur la terre, dans les champs ou les prés, mais elles vont régulièrement tous les soirs se rendre sur les eaux des rivières ou des plus grands étangs ; elles y passent la nuit entière, et n'y arrivent qu'après le coucher du

soleil; il en survient même après la nuit fermée, et l'arrivée de chaque nouvelle bande est célébrée par de grandes acclamations, auxquelles les arrivantes répondent, de façon que sur les huit ou neuf heures et dans la nuit la plus profonde, elles font un si grand bruit et poussent des clameurs si multipliées, qu'on les croiroit assemblées par milliers.

On pourroit dire que, dans cette saison, les oies sauvages sont plutôt oiseaux de plaine qu'oiseaux d'eau, puisqu'elles ne se rendent à l'eau que la nuit, pour y chercher leur sûreté; leurs habitudes sont bien différentes et même opposées à celles des canards qui quittent les eaux à l'heure où s'y rendent les Oies, et qui ne vont pâturer dans les champs que la nuit, et ne reviennent à l'eau que quand les Oies la quittent. Au reste, les oies sauvages, dans leur retour au printemps, ne s'arrêtent guère sur nos terres; on n'en voit même qu'un très-petit nombre dans les airs, et il y a apparence que ces oiseaux voyageurs ont pour le départ et le retour deux routes différentes.

Cette inconstance dans leur séjour, jointe à la finesse de l'ouie de ces oiseaux, et à leur défiante circonspection, font que leur chasse est difficile, et rendent même inutiles la plupart des piéges qu'on leur tend; celui qu'on trouve décrit dans Aldrovande, est peut-être le plus sûr de tous et le mieux imaginé. « Quand la gelée, dit-il, tient les champs secs, on choisit un lieu propre à coucher un long filet assujéti et tendu par des cordes, de manière qu'il soit prompt et preste à s'abattre, à peu près comme les nappes du filet d'alouette, mais sur un espace plus long, qu'on recouvre





De Seve, Del. L'Epine. Sculp.

de poussière ; on y place quelque oies privées pour servir d'appelans ; il est essentiel de faire tous ces préparatifs le soir, et de ne pas s'approcher ensuite du filet, car, si le matin les oies voyoient la rosée ou le givre abattus, elles en prendroient défiance. Elles viennent donc à la voix de ces appelans, et après de longs circuits et plusieurs tours en l'air, elles s'abattent; l'oiseleur caché à cinquante pas dans une fosse, tire à temps la corde du filet, et prend la troupe entière, ou partie sous sa nappe. »

Nos chasseurs emploient toutes leurs ruses pour surprendre les oies sauvages ; si la terre est couverte de neige, ils se revêtent de chemises blanches par dessus leurs habits ; en d'autres temps, ils s'enveloppent de branches et de feuilles, de manière à paroître un buisson ambulant ; ils vont jusqu'à s'affubler d'une peau de vache, marchant en quadrupèdes, courbés sur leur fusil ; et souvent ces stratagêmes ne suffisent pas pour approcher les oies, même pendant la nuit. Ils prétendent qu'il y en a toujours une qui fait sentinelle le cou tendu et la tête élevée, et qui au moindre danger donne à la troupe le signal d'alarme. Mais comme elles ne peuvent prendre subitement l'essor, et qu'elles courent trois ou quatre pas sur la terre, et battent des ailes pendant quelques momens, avant que de pouvoir s'élever dans l'air, le chasseur a le temps de les tirer.

Les oies sauvages ne restent dans ce pays-ci tout l'hiver, que quand la saison est douce, car dans les hivers rudes, lorsque nos rivières et nos étangs se glacent, elles s'avancent plus au midi, d'où l'on en

voit revenir quelques-unes qui repassent vers la fin de mars pour retourner au nord.

Nous ne sommes pas informés qu'elles nichent en France; quelques-unes seulement nichent en Angleterre; d'autres en plus grand nombre vont nicher dans quelques cantons de la grande Pologne et de la Lithuanie; néanmoins le gros de l'espèce ne s'établit que plus loin dans le nord. On voit ces oiseaux se porter en troupes immenses jusques vers le Spitzberg, le Groenland et les terres de la baie d'Udson, où leur graisse et leur fiente (1) sont une ressource pour les malheureux habitans de ces contrées glacées. La même espèce d'oie sauvage qui se voit en Europe et en Asie se trouve aussi à la Louisiane, au Canada, à la Nouvelle-Espagne et sur les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale; nous ignorons si cette même espèce se trouve également dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale; nous savons seulement que la race de l'oie privée transportée d'Europe au Brésil, passe pour y avoir acquis une chair plus délicate et de meilleur goût, et qu'au contraire elle a dégénéré à Saint-Domingue.

---

(1) Olaus magnus dit que ces peuples employent au lieu de beurre la graisse d'oie dans leurs alimens, et Ellis que la fiente d'oie sert de mèche aux Esquimaux pour mettre dans leurs lampes en guise de coton.

DU CANARD (1).

L'HOMME a fait une double conquête lorsqu'il s'est assujéti des animaux habitans à la fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes élémens, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau semblent devoir lui échapper à jamais, ne pouvoir contracter de société ni d'habitudes avec nous, rester enfin éternellement éloignés de nos habitations et même du séjour de la terre.

Ils n'y tiennent en effet que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours; mais c'est par ce besoin même et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les approcher de nous, et par l'affection à leur famille les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux, du milieu des roseaux et des joncs, et donnés à couver à une mère étrangère qui les adopte, ont d'abord produit dans nos basse-cours des individus sauvages, farouches, fugitifs et sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté; mais après avoir goûté les plaisirs de l'amour dans l'asyle domestique, ces mêmes oiseaux et mieux encore leurs descendans, sont devenus plus doux, plus traitables et ont produit sous nos yeux des races privées; car nous devons observer, comme chose générale, que ce n'est qu'après avoir réussi à traiter et conduire une espèce, de manière à la faire multiplier en domes-

(1) Lat. *Anas*; it. *Anitra*; all. *Endt.*

ticité, que nous pouvons nous flatter de l'avoir subjuguée; autrement nous n'assujétissons que des individus, et l'espèce conservant son indépendance, ne nous appartient pas. Mais lorsque malgré le dégoût de la chaîne domestique, nous voyons naître entre les mâles et les femelles ces sentimens que la Nature a partout fondés sur un libre choix; lorsque l'amour a commencé à unir ces couples captifs, alors leur esclavage devenu pour eux aussi doux que la douce liberté, leur fait oublier peu à peu leurs droits de franchise naturelle et les prérogatives de leur état sauvage, et ces lieux des premiers plaisirs, des premières amours, ces lieux si chers à tout être sensible, deviennent leur demeure de prédilection et leur habitation de choix; l'éducation de la famille rend encore cette affection plus profonde, et la communique en même temps aux petits, qui s'étant trouvés citoyens par naissance d'un séjour adopté par leur parens, ne cherchent point à en changer; car ne pouvant avoir que peu ou point d'idée d'un état différent ni d'un autre séjour, ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie, et l'on sait que la terre natale est chère à ceux même qui l'habitent en esclaves.

Néanmoins nous n'avons conquis qu'une petite portion de l'espèce entière, sur-tout dans ces oiseaux auxquels la Nature sembloit avoir assuré un double droit de liberté, en les confiant à la fois aux espaces libres de l'air et de la mer; une partie de l'espèce est à la vérité devenue captive sous notre main; mais la plus grande portion nous a échappé, nous échappera toujours, et reste à la Nature comme témoin de son indépendance.

L'espèce

L'espèce du Canard et celle de l'oie sont ainsi partagées en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une depuis longtemps privée se propage dans nos basse-cours, en y formant une des plus utiles et des plus nombreuses familles de nos volailles; et l'autre, sans doute, encore plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printemps dans les régions du nord, pour y nicher sur les terres les plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 d'octobre que paroissent en France les premiers Canards; leurs bandes d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies, en novembre, par d'autres plus nombreuses; on reconnoît ces oiseaux dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air; et lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du nord, on les voit continuellement se porter d'un étang, d'une rivière à une autre; c'est alors que les chasseurs en font de nombreuses captures, soit à la quête du jour ou à l'embuscade du soir, soit aux différens pièges et aux grands filets; mais toutes ces chasses supposent beaucoup de finesse dans les moyens employés pour surprendre, attirer ou tromper ces oiseaux, qui sont très-défians. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudroient s'abattre, comme pour l'examiner, le reconnoître, et s'assurer s'il ne recèle aucun ennemi, et lorsqu'enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution; ils fléchissent leur vol, et se

lancent obliquement sur la surface de l'eau, qu'ils effleurent et sillonnent; ensuite ils nagent au large et se tiennent toujours éloignés des rivages; en même temps quelques-uns d'entr'eux veillent à la sûreté publique, et donnent l'alarme dès qu'il y a péril, de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu, et les voit partir avant qu'il ne soit à portée de les tirer; cependant, lorsqu'il juge le coup possible, il ne doit pas le précipiter, car le canard sauvage, au départ, s'élevant verticalement, ne s'éloigne pas dans la même proportion qu'un oiseau qui file droit, et on a tout autant de temps pour ajuster un canard qui part à soixante pas de distance, qu'une perdrix qui partiroit à trente.

C'est le soir, à la chûte, au bord des eaux sur lesquelles on les attire, en y plaçant des canards domestiques femelles (1), que le chasseur gîté dans une hutte ou couvert et caché de quelqu'autre manière (2), les attend et les tire avec avantage; il est

---

(1) Cette manière d'attirer les canards est ancienne, puisqu'Alciat cite l'expérience dans une de ses épigrammes;

Altilis allectator anas . . . . . .
Congeneres cernens volitare per æra turmas,
Garrit, in illarum se recipitque gregem,
Incautas donec prætensa in retia ducat.

(2) « En temps de neige, j'allois à la chasse aux canards entièrement couvert d'une grande nappe de toile blanche, un masque de papier blanc sur le visage, un ruban blanc roulé sur le canon de mon fusil; ils me laissoient approcher sans défiance, et le ruban blanc me prolongeoit la lumière de près d'une demi-heure; je tirois même au clair de la lune, et j'en perdois très-peu sur la neige. » *Extrait d'un mémoire communiqué.*

averti de l'arrivée de ces oiseaux par le sifflement de leurs ailes (1), et se hâte de tirer les premiers arrivans; car dans cette saison la nuit tombant promptement, et les canards ne tombant, pour ainsi dire, qu'avec elle,

(1) « Voici une chasse dont j'ai été témoin et même acteur; c'étoit dans une campagne entre Laon et Reims ; un homme, et l'on juge aisément que ce n'étoit pas le plus opulent du pays, s'étoit établi au milieu d'une prairie ; là enveloppé dans un vieux manteau, sans autre abri qu'une claie de branches de noisetier, dont il s'étoit fait un abri contre le vent, il attendoit patiemment qu'il passât à portée de lui quelque bande de canards sauvages ; il étoit assis sur une cage d'ozier, partagée en trois cases, et remplies de canards domestiques tous mâles ; son poste étoit au voisinage d'une rivière qui serpentoit dans cette prairie, et dans un endroit où ses bords étoient élevés de sept à huit pieds ; il avoit appliqué à un des bords de cette rivière une cabane de roseaux en forme de guérite, percée de petites meurtrières qu'on pouvoit ouvrir et fermer à volonté pour avoir du jour, et choisir sa belle pour lâcher un coup de fusil : apercevoit-il une bande de canards sauvages en l'air (et il en passoit souvent, parce que dans la saison où il faisoit cette chasse, on les tiroit de tous côtés dans les marais), il lâchoit deux ou trois de ses canards domestiques, qui prenoient leur volée, et alloient se rendre à trente pas de sa guérite, où il avoit semé quelques grains d'avoine, que ces canards ne manquoient pas de ramasser avec avidité, car on les faisoit jeûner ; il y avoit aussi quelques femelles attachées aux perches piquées dans un des bords, et couchées à fleur-d'eau, de façon que ces canes ne pouvoient regagner la rive, et se trouvoient réduites à faire un cri d'appel aux canards domestiques. Les sauvages, après plusieurs tours en l'air, prenoient le parti de s'abattre et de suivre les canards domestiques, ou s'ils hésitoient trop longtemps,

les momens propices sont bientôt passés; si l'on veut faire une plus grande chasse, on dispose des filets, dont la détente vient répondre dans la hutte du chasseur, et dont les nappes occupant un espace plus ou moins grand à fleur d'eau, peuvent embrasser, en se relevant et se croisant, la troupe entière des canards sauvages que les appelans domestiques ont attirés (1);

---

notre homme lâchoit une seconde volée de canards mâles, et même une troisième, et alors il couroit de son observatoire à sa guérite, sans être aperçu, tous les bords étant garnis de branches d'arbres et de roseaux; il ouvroit celle de ses meurtrières qui lui convenoit le mieux, observoit le moment de faire un bon coup, sans s'exposer à tuer ses appelans, et comme il tiroit à fleur-d'eau presque horizontalement, et qu'il visoit aux têtes, il en tuoit quelquefois cinq ou six d'un coup de fusil. » *Extrait du même mémoire.*

(1) Nous devons à un excellent observateur, l'idée et le détail de cette espèce de chasse, que nous donnons ici dans ses propres termes:

« Une quantité considérable de canards sauvages se prend tous les hivers dans nos marécages voisins de la mer; la ruse qu'on emploie pour les attirer dans les filets est très-ingénieuse; elle prouve sensiblement le goût de ces oiseaux pour la société; la voici: »

« On choisit dans les marais une plage couverte d'environ deux pieds d'eau, qu'on y entretient par le moyen d'une légère digue; les plus grands et les plus éloignés des arbres et des haies sont les meilleurs; on forme sur le bord une hutte en terre, bien garnie de glaise dans le fond, et couverte de gazons appliqués sur un treillis de branchages; le tendeur y étant assis, l'extrémité de sa tête excède le haut de sa hutte. »

« On tend dans l'eau des filets de la forme des nappes aux

dans cette chasse, il faut que la passion du chasseur soutienne sa patience ; immobile, et souvent à moitié gelé dans sa guérite, il s'expose à prendre plus de

---

alouettes, et garnis de deux fortes barres de fer qui les tiennent assujéties sur la vase ; les cordes de détente sont fixées dans la hutte. »

« Le tendeur attache plusieurs canes en avant des filets, celles qui sont de la race des sauvages et provenues d'œufs de cette espèce, dénichés au printemps, sont les meilleures ; les mâles avec lesquels on a eu soin de les faire apparier dès le mois d'octobre, sont enfermés dans un coin de la hutte. »

« Le tendeur attentif, fixe l'horizon de tous côtés, surtout vers le nord ; aussitôt qu'il aperçoit une troupe de canards sauvages, il prend un de ses mâles, et le jette en l'air ; cet oiseau vole sur-le-champ vers les autres et les joint ; les femelles, au-dessus desquelles il passe, crient et l'appellent ; s'il tarde trop à revenir, on en lâche un second, souvent un troisième ; les cris redoublés des femelles les ramènent ; les sauvages les suivent, et se posent avec eux ; la forme de la hutte les inquiète quelquefois, mais ils sont rassurés en un instant par les traîtres qu'ils voient nager avec sécurité vers les femelles qui sont entre la hutte et les filets, ils avancent et les suivent ; le tendeur, qui les veille saisit l'instant favorable, lorsqu'ils traversent *la forme*, il en prend quelquefois une douzaine et plus d'un seul coup. »

« J'ai toujours remarqué que les canards dressés à cette chasse se mettent rarement dans le coup des filets ; ils en traversent l'emplacement au vol ; ils le connoissent, quoique rien ne paroisse au dehors. »

« Tous les oiseaux de marais, tels que les siffleurs, les souchets, les sarcelles, les millouins, viennent à l'appel des canes ou suivent les traîtres. »

« Cette chasse ne se fait que pendant la nuit, au clair de la

rhume que de gibier; mais ordinairement le plaisir l'emporte, et l'espérance se renouvelle, car le même soir où il a juré, en soufflant dans ses doigts, de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projets pour le lendemain.

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les insectes aquatiques et les grenouilles qui ne sont pas encore fort enfoncés dans la vase, les graines du jonc, la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses fournissent abondamment à la pâture des Canards; mais vers la fin de décembre ou au commencement de janvier, si les grandes pièces d'eau stagnantes sont glacées, ils se portent sur les rivières encore coulantes, et vont ensuite à la rive des bois ramasser les glands, quelquefois même ils se jettent dans les champs ensemencés de blé, et lorsque la gelée continue pendant

---

lune; les instans les plus favorables sont le lever de cette planète, et une heure avant l'aube du jour; elle ne se pratique utilement que pendant les vents de nord et de nord-ouest, parce que le gibier voyage alors ou est en mouvement pour se rassembler. J'ai vu prendre plus d'une centaine de pièces aux mêmes filets dans une seule nuit; un homme foible ou sensible au froid ne pourroit résister à la rigueur de celui qu'on ressent à cette chasse; il faut rester immobile, et souvent mouillé pendant toute la nuit au milieu des marais. »

« J'ai toujours vu les canards sauvages descendre à l'appel des canes de leur espèce, quelqu'élevés qu'ils soient dans l'air; les traîtres volent quelquefois avec eux pendant plus d'un quart d'heure; chacun des tendeurs, au-dessus desquels la troupe passe, lui en envoie d'autres; elle se disperse, et chaque bande de traîtres en amène un détachement; celui des tendeurs, dont les femelles sont sauvages, est toujours le mieux partagé. »

huit ou dix jours, ils disparoissent pour ne revenir qu'aux dégels dans le mois de février; c'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents du sud, mais ils sont en moindre nombre ; leurs troupes ont apparemment diminué par toutes les pertes qu'elles ont souffertes pendant l'hiver. L'instinct social paroît s'être affoibli à mesure que leur nombre s'est réduit ; l'atroupement même n'a presque plus lieu ; ils passent dispersés, fuient pendant la nuit, et on ne les trouve le jour que cachés dans les joncs; ils ne s'arrêtent qu'autant que le vent contraire les force à séjourner ; ils semblent dès-lors s'unir par couples, et se hâtent de gagner les contrées du nord, où ils doivent nicher et passer l'été.

Les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour. Ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit; et ils passent la plus grande partie du jour a se reposer ou dormir. La plupart de ceux qu'on voit en plein jour ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les oiseaux de proie. La nuit le sifflement du vol décèle leur passage, et le battement de leurs ailes est plus bruyant au moment qu'ils partent.

Pendant l'été ils couvrent pour ainsi dire tous les lacs et toutes les rivières de Sibérie et de Laponie, et se portent encore plus loin dans le nord jusqu'au Spitzberg et au Groenland. Néanmoins il reste dans nos contrées tempérées quelques couples de canards sauvages que quelques circonstances ont empêchés, de suivre le gros de l'espèce, et qui nichent dans nos marais. Ce n'est que sur ces traîneurs isolés, qu'on a pu observer les particularités des amours de ces oiseaux, et leurs

soins pour l'éducation des petits dans l'état sauvage.

Dès les premiers vents doux, vers la fin de février, les mâles commencent à rechercher les femelles, et quelquefois ils se les disputent par des combats. La pariade dure environ trois semaines. Le mâle paroît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de leurs amours; il l'indique à la femelle qui l'agrée et s'en met en possession; c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs, élevée et isolée au milieu du marais; la femelle perce cette touffe, s'y enfonce et l'arrange en forme de nid, en rabattant les brins de joncs qui la gênent; mais quoique la cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées, ou dans les champs sur ces tas de paille que le laboureur y élève en meules, ou même dans les forêts sur des chênes tronqués et dans de vieux nids abandonnés. On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs; ils sont d'un blanc verdâtre et le moyeu est rouge; on a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commence plutôt que celle des jeunes.

Chaque fois que la femelle quitte ses œufs, même pour un petit temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol; elle se pose cent pas plus loin, et pour y arriver elle marche avec défiance, en observant s'il n'y a point d'ennemis; mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Le mâle ne paroît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée, seulement il se tient à peu de distance; il l'accompagne lorsqu'elle va chercher sa nourriture et la défend de la persécution des autres mâles; l'incubation dure trente jours; tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau; timides ou frileux, ils hésitent et même quelques-uns se retirent; néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les autres le suivent; une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus, et quand il se trouve posé loin de l'eau ou qu'il est trop élevé, le père et la mère les prennent à leur bec et les transportent l'un après l'autre sur l'eau; le soir la mère les rallie et les retire dans les roseaux où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit; tout le jour ils guettent à la surface de l'eau et sur les herbes, les moucherons et autres menus insectes qui font leur première nourriture; on les voit plonger, nager et faire mille évolutions sur l'eau avec autant de vîtesse que de facilité.

La Nature en fortifiant d'abord en eux les muscles nécessaires à la natation, semble négliger, pendant quelque temps, la formation ou du moins l'accroissement de leurs ailes : ces parties restent près de six semaines courtes et informes; le jeune canard a déjà pris plus de la moitié de son accroissement, il est déjà emplumé sous le ventre et le long du dos avant que les pennes des ailes ne commencent à paroître, et ce n'est guère qu'à trois mois qu'il peut s'essayer à voler. Dans cet état, on l'appelle hallebran, nom qui paroît venir de l'allemand *halber-ente*, demi-canard; et c'est d'après cette impuissance de voler que l'on fait aux

hallebrans une petite chasse aussi facile que fructueuse sur les étangs et les marais qui en sont peuplés.

La même espèce de ces canards sauvages qui visitent nos contrées en hiver, et qui peuplent en été les régions du nord de notre continent, se trouve dans les régions correspondantes du nouveau monde. Leur migration et leurs voyages de l'automne et du printemps paroissent y être réglés de même et s'exécuter dans les mêmes temps, et l'on ne doit pas être surpris que des oiseaux qui fréquentent le nord de préférence, et dont le vol est si puissant, passent des régions boréales d'un continent à l'autre; mais nous pouvons douter que les canards vus par les voyageurs, et trouvés en grand nombre dans les terres du sud, appartiennent à l'espèce commune de nos canards : nous savons que ceux auxquels on donne à Saint-Domingue le nom de canard sauvage, ne sont pas de l'espèce des nôtres, et par quelques inductions sur les oiseaux de la zône torride, nous ne croyons pas que l'espèce de notre canard sauvage y ait pénétré, à moins qu'on n'y ait transporté la race domestique.

Partout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre Canard; et non-seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également sauvages, se sont multipliées en domesticité, et ont donné de nouvelles races privées; par exemple, celle du canard musqué, par le double profit de sa plume et de sa chair, et par la facilité de son éducation, est devenue une des volailles les plus utiles et une des plus répandues dans le nouveau monde.

Pour élever des canards avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent, il faut, comme pour les oies, les établir dans un lieu voisin des eaux, et où des rives spacieuses et libres en gazons et en grèves leur offrant de quoi paître, se reposer et s'ébattre ; ce n'est pas qu'on ne voie fréquemment des canards renfermés et tenus à sec dans l'enceinte des basse-cours, mais ce genre de vie est contraire à leur nature ; ils ne font ordinairement que dépérir et dégénérer dans cette captivité ; leurs plumes se froissent et se rouillent ; leurs pieds s'offensent sur le gravier, leur bec se fèle par des frottemens réitérés ; tout est lézé, blessé, parce que tout est contraint, et des canards ainsi nourris, ne pourront jamais donner ni un aussi bon duvet, ni une aussi forte race que ceux qui jouissent d'une partie de leur liberté et peuvent vivre dans leur élément ; ainsi lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau, il faut y creuser une mare dans laquelle les canards puissent barboter, nager, se laver et se plonger, exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé. Les anciens qui traitoient avec plus d'attention que nous les objets intéressans de l'économie rurale et de la vie champêtre, ces Romains qui d'une main remportoient des trophées et de l'autre conduisoient la charrue (1), nous ont ici laissé, comme en bien d'autres choses, des instructions utiles.

Columelle et Varron nous donnent en détail et dé-

---

(1) *Gaudebat terra vomere laureato et triumphali aratore.* Pline.

crivent avec complaisance la disposition d'une basse-cour aux Canards (*Nessotrophium*); ils y veulent de l'eau, des canaux, des rigoles, des gazons, des ombrages, un petit lac avec sa petite île, le tout disposé d'une manière si entendue et si pittoresque, qu'un lieu semblable seroit un ornement pour la plus belle maison de campagne. Il ne faut pas que l'eau sur laquelle on établira ces canards soit infectée de sang-sues, elles font périr les jeunes en s'attachant à leurs pieds, et pour les détruire on peuplera l'étang de tanches ou d'autres poissons qui en font leur pâture. Dans toutes les situations, soit le long d'une eau vive ou au bord d'une eau dormante, on doit placer des paniers à nicher couverts en dôme, et qui offrent intérieurement une aire assez commode pour inviter ces oiseaux à s'y placer. La femelle pond de deux en deux jours et produit dix, douze ou quinze œufs; elle en pondra même jusqu'à trente ou quarante si on les lui enlève, et si on a soin de la nourrir largement; elle est ardente en amour et le mâle est jaloux; il s'approprie ordinairement deux ou trois femelles qu'il conduit, protége et féconde; à leur défaut on l'a vu rechercher des alliances peu assorties (1), et la femelle n'est guère plus réservée à recevoir des caresses étrangères.

---

(1) Un canard ayant perdu ses canes se prit d'une belle passion pour les poules; il en couvrit plusieurs, j'en fus témoin; celles qu'il avoit couvertes ne pouvoient pondre, et l'on fut obligé de leur faire une espèce d'opération césarienne pour tirer les œufs que l'on mit couver; mais soit défaut de soins, soit faute de fécondation, ils ne produisirent rien. *Note communiquée.*

Le temps de l'exclusion des œufs est de plus de quatre semaines (1); ce temps est le même lorsque c'est une poule qui a couvé les œufs; la poule s'attache par ce soin et devient pour les petits canards une mère étrangère, mais qui n'en est pas moins tendre : on le voit par sa sollicitude et ses alarmes, lorsque conduits pour la première fois au bord de l'eau, ils sentent leur élément et s'y jettent poussés par l'impulsion de la Nature, malgré les cris redoublés de leur conductrice, qui du rivage les rappelle en vain, en s'agitant et se tourmentant comme une mère désolée.

La première nourriture qu'on donne aux jeunes canards est la graine de millet ou de panis, et bientôt on peut leur jeter de l'orge; leur voracité naturelle se manifeste presque en naissant, jeunes ou adultes ils ne sont jamais rassasiés; ils avalent tout ce qui se rencontre, comme tout ce qu'on leur présente; ils déchirent les herbes, ramassent les graines, gobent les insectes et pêchent les petits poissons, le corps plongé perpendiculairement et la queue seule hors de l'eau; ils se soutiennent dans cette attitude forcée pendant plus d'une demi-minute par un battement continuel des pieds.

Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs; le mâle se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion; il a de plus la tête lustrée d'un riche vert d'émeraude et l'aile ornée d'un brillant miroir; le demi-collier blanc au

(1) Il paroît que les Chinois font éclore des œufs de canards, comme ceux des poules, par la chaleur artificielle.

milieu du cou; le beau brun pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assorties, nuancées et font en tout un beau plumage qui est assez connu.

Cependant nous devons observer que ces belles couleurs n'ont toute leur vivacité que dans les mâles de la race sauvage; elles sont toujours plus ternes et moins distinctes dans les canards domestiques, comme leurs formes sont aussi moins élégantes et moins légères; un œil un peu exercé ne sauroit s'y méprendre. Dans ces chasses où les canards domestiques vont chercher les sauvages et les amènent avec eux sous le fusil du chasseur, une condition ordinaire est de payer au canardier un prix convenu pour chaque canard privé qu'on aura tué par méprise; mais il est rare qu'un chasseur exercé s'y trompe, quoique ces canards domestiques soient pris et choisis de même couleur que les sauvages; car outre que ceux-ci ont toujours les couleurs plus vives, ils ont aussi la plume plus lisse et plus serrée, le cou plus menu, la tête plus fine, les contours plus nettement prononcés; et dans tous leurs mouvemens on reconnoît l'aisance, la force et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté. « A considérer ce tableau de ma guérite, dit ingénieusement un observateur que nous avons déjà cité, je pensois qu'un habile peintre auroit dessiné les canards sauvages, tandis que les canards domestiques me sembloient l'ouvrage de ses élèves. » Les petits même que l'on fait éclore à la maison d'œufs de sauvages, ne sont point encore parés de leurs belles couleurs, que déjà on les distingue à la taille et à l'élégance des formes; et cette différence

dans les contours se dessine non-seulement sur le plumage et la taille, mais elle est bien plus sensible encore lorsqu'on sert le canard sauvage sur nos tables; son estomac est toujours arrondi, tandis qu'il forme un angle sensible dans le canard domestique, quoique celui-ci soit surchargé de beaucoup plus de graisse que le sauvage, qui n'a que de la chair aussi fine que succulente. Les pourvoyeurs le reconnoissent aisément aux pieds, dont les écailles sont plus fines, égales et lustrées, aux membranes plus minces, aux ongles plus aigus et plus luisans, et aux jambes plus déliées que dans le canard privé.

Le mâle, non-seulement dans l'espèce du canard proprement dit, mais dans toutes celles de cette nombreuse famille, et en général dans tous les oiseaux d'eau à bec large et à pieds palmés, est toujours plus grand que la femelle; le contraire se trouve comme on a vu, dans tous les oiseaux de proie, dans lesquels la femelle est constamment plus grande que le mâle. Une autre remarque générale sur la famille entière des canards et des sarcelles, c'est que les mâles sont parés des plus belles couleurs, tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies, brunes, grises ou couleur de terre; et cette différence bien constante dans les espèces sauvages, se conserve et reste empreinte sur les races domestiques, autant du moins que le permettent les variations et altérations de couleurs qui se sont faites par le mélange des deux races sauvages et privées.

En effet, comme tous les autres oiseaux privés, les Canards ont subi les influences de la domesticité; les

couleurs du plumage se sont affoiblies et quelquefois même entièrement effacées ou changées; on en voit de plus ou moins blancs, bruns, noirs ou mélangés; d'autres ont pris des ornemens étrangers à l'espèce sauvage; telle est la race qui porte une huppe : dans une autre race encore plus profondément travaillée, déformée par la domesticité, le bec s'est tordu et courbé, la constitution s'est altérée et les individus portent toutes les marques de la dégénération; ils sont foibles, lourds et sujets à prendre une graisse excessive; les petits trop délicats sont difficiles à élever. Frisch qui a fait cette observation, dit aussi que la race des canards blancs est constamment plus petite et moins robuste que les autres races; et il ajoute que dans le mélange des individus de différentes couleurs, les petits ressemblent généralement au père par les couleurs de la tête, du dos et de la queue, ce qui arrive de même dans le produit de l'union d'un canard étranger avec une femelle de l'espèce commune.

Tous les Canards sauvages et privés sont sujets comme les oies à une mue presque subite, dans laquelle leurs grandes plumes tombent en peu de jours et souvent en une seule nuit; et non-seulement les oies et les Canards, mais encore tous les oiseaux à pieds palmés et à becs plats paroissent être sujets à cette grande mue; elle arrive au mâle après la pariade, et aux femelles après la nichée, et il paroît qu'elle est causée par le grand épuisement des mâles dans leurs amours, et par celui des femelles dans la ponte et l'incubation.

L'organisation intérieure dans les espèces du Canard

nard et de l'oie, offre quelques particularités ; la trachée-artère, avant sa bifurcation pour arriver aux poumons, est dilatée en une sorte de vase osseux et cartilagineux qui est proprement un second larynx placé au bas de la trachée, et qui sert peut-être de magasin d'air pour le temps où l'oiseau plonge, et donne sans doute à sa voix cette résonnance bruyante et rauque qui caractérise son cri : aussi les anciens avoient-ils exprimé par un mot particulier la voix des Canards, et le silencieux Pythagore vouloit qu'on les éloignât de l'habitation où son Sage devoit s'absorber dans la méditation ; mais pour tout homme, philosophe ou non, qui aime à la campagne ce qui en fait le plus grand charme, c'est-à-dire le mouvement, la vie et le bruit de la Nature, le chant des oiseaux, les cris des volailles variés par le fréquent et bruyant *kankan* des Canards, n'offensent point l'oreille et ne font qu'animer, égayer davantage le séjour champêtre ; c'est le clairon, c'est la trompette parmi les flûtes et les hautbois ; c'est la musique du régiment rustique.

Et ce sont, comme dans une espèce bien connue, les femelles qui font le plus de bruit et sont les plus loquaces ; leur voix est plus haute, plus forte, plus susceptible d'inflexions que celle du mâle qui est monotone, et dont le son est toujours enroué. On a aussi remarqué que la femelle ne gratte point la terre comme la poule, et que néanmoins elle gratte dans l'eau peu profonde pour déchausser les racines ou pour déterrer les insectes et les coquillages.

Le bec du Canard, comme dans le cygne et dans toutes les espèces d'oies, est large, épais, dentelé par

les bords, garni intérieurement d'une espèce de palais charnu, rempli d'une langue épaisse et terminé à sa pointe par un onglet corné de substance plus dure que le reste du bec : tous ces oiseaux ont aussi la queue très-courte, les jambes placées fort en arrière et presqu'engagées dans l'abdomen : de cette position des jambes résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre sur terre; ce qui leur donne des mouvemens mal dirigés, une démarche chancelante, un air lourd qu'on prend pour de la stupidité, tandis qu'on reconnoît au contraire, par la facilité de leurs mouvemens dans l'eau, la force, la finesse, et même la subtilité de leur instinct (1).

(1) « Nous avions un furet très-privé, et qui pour sa douceur étoit caressé de toutes nos dames; il étoit la plupart du temps sur leurs genoux. Un jour un domestique entra dans le salon où nous étions, tenant à la main un canard domestique qu'il lâcha sur le parquet; le furet aussitôt se lança après le canard, qui ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il se coucha de son long; le furet s'acharna sur lui, cherchant à le mordre au cou et à la tête; à l'instant le canard s'étendit le plus qu'il put et contrefit le mort; le furet alors se promena depuis la tête jusqu'aux pieds du canard en le flairant, et n'apercevant aucun signe de vie, il l'abandonnoit et revenoit vers nous, lorsque le canard voyant son ennemi s'éloigner, se leva doucement sur ses pattes en cherchant à gagner aux pieds; mais le furet surpris de cette résurrection, accourant de nouveau, terrassa le canard, et de même une troisième fois. Plusieurs jours de suite nous nous sommes fait un jeu de répéter ce petit spectacle. Je ne puis trop vous exprimer l'espèce d'intelligence qu'on apercevoit dans la conduite du canard; à peine avoit-il étendu son cou et sa tête sur le par-

La chair du Canard est, dit-on, pesante et échauffante ; cependant on en fait grand usage, et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard domestique. Les anciens les avoient aussi, car l'on trouve dans Apicius jusqu'à quatre manières de l'assaisonner. Nos Apicius modernes n'ont pas dégénéré, et un pâté de canards d'Amiens est un morceau connu de tous nos gourmands.

La graisse du Canard est employée dans les topiques ; on attribue au sang la vertu de résister au venin, même à celui de la vipère ; ce sang étoit la base du fameux antidote de Mithridate. On croyoit en effet que les canards dans le Pont, se nourrissant de toutes les herbes venimeuses que produit cette contrée, leur sang devoit en contracter la vertu de repousser les poisons.

---

quet, et se trouvoit-il débarrassé du furet, qu'il commençoit à traîner la tête de façon à pouvoir examiner les démarches de son ennemi, ensuite il levoit la tête doucement et à plusieurs reprises, après quoi il se remettoit sur ses pattes et fuyoit de vîtesse ; le furet revenoit à la charge, et le canard recommençoit le même manège. » *Extrait d'une lettre écrite de Coulomiers.*

DU CANARD MUSQUÉ.

Ce Canard est ainsi nommé parce qu'il exhale une assez forte odeur de musc ; il est beaucoup plus gros que notre canard commun, c'est même le plus gros de tous les Canards connus ; il a deux pieds de longueur de la pointe du bec à l'extrémité de la queue ; tout le plumage est d'un noir-brun lustré de vert sur le dos, et coupé d'une large tache blanche sur les couvertures de l'aile. Belon dit que quelquefois le mâle est comme la femelle entièrement blanc, ou plus ou moins varié de blanc, et ce changement des couleurs en blanc est assez ordinaire dans les races devenues domestiques ; mais le caractère qui le distingue est une large plaque en peau nue, rouge et semée de papilles, laquelle couvre les joues, s'étend jusqu'en arrière des yeux, et s'enfle sur la racine du bec en une caroncule rouge que Belon compare à une cerise ; derrière la tête du mâle pend un bouquet de plumes en forme de huppe que la femelle n'a pas ; elle est aussi un peu moins grande que le mâle et n'a point de tubercule sur le bec. Tous deux sont bas de jambes et ont les pieds épais, les ongles gros et celui du doigt intérieur crochu. Les bords de la mandibule supérieure du bec sont garnis d'une forte dentelure, et un onglet tranchant et recourbé en arme la pointe.

Ce gros Canard a la voix grave, et si basse qu'à peine se fait-il entendre, à moins qu'il ne soit en colère ; il marche lentement et pesamment, ce qui n'empêche pas que, dans l'état de sauvage, il ne se perche sur les arbres. Sa chair est bonne et même fort estimée

en Amérique où l'on élève grand nombre de ces Canards, et c'est de là que vient en France le nom de canard-d'Inde; néanmoins nous ne savons pas d'où cette espèce nous est venue; elle est étrangère au nord de l'Europe comme à nos contrées; nous savons seulement que ces gros Canards parurent pour la première fois en France du temps de Belon, qui les appela canes de Guinée. Aldrovande dit qu'on en apportoit du Caire en Italie; et tout considéré, il paroît par ce qu'en dit Marcgrave, que l'espèce se trouve au Brésil dans l'état sauvage.

Suivant Pison, ce gros Canard s'engraisse également bien en domesticité dans la basse-cour, ou en liberté sur les rivières, et il est encore recommandable par sa grande fécondité; la femelle produit des œufs en grand nombre, et peut couver dans presque tous les temps de l'année (1); le mâle est très-ardent en amour, et il se distingue entre les oiseaux de son genre par le grand appareil de ses organes pour la génération (2); toutes les femelles lui conviennent, il ne dédaigne pas celles des espèces inférieures; il s'apparie avec la cane commune, et de cette union proviennent des métis qu'on prétend être inféconds, peut-être sans autre raison que celle d'un

(1) « Si ce n'etoit qu'il est de grande dépense, l'on en éleveroit beaucoup plus qu'on ne fait; car leur baillant à manger autant qu'il appartient, ils pondent beaucoup d'œufs, et en brief tems ont grande quantité de petits. » *Belon.*

(2) « L'on s'émerveillera d'entendre que tel oiseau ait si grand membre génital qu'il est de la grosseur d'un gros doigt, et long de quatre à cinq, et rouge comme sang. »

faux préjugé. On nous parle aussi d'un accouplement de ce Canard musqué avec l'oie ; mais cette union est apparemment fort rare, au lieu que l'autre a lieu journellement dans les basse-cours de nos colons de Cayenne et de Saint-Domingue, où ces gros canards vivent et se multiplient comme les autres en domesticité. Leurs œufs sont tout-à-fait ronds ; ceux des plus jeunes femelles sont verdâtres, et cette couleur pâlit dans les pontes suivantes. L'odeur de musc que ces oiseaux répandent, provient, selon Barrère, d'une humeur jaunâtre filtrée dans les corps glanduleux du croupion.

Dans l'état sauvage, et tels qu'on les trouve dans les savanes noyées de la Guiane, ils nichent sur des troncs d'arbres pourris, et la mère, dès que les petits sont éclos, les prend l'un après l'autre avec le bec et les jette à l'eau : il paroît que les crocodiles caïmans en font une grande destruction ; car on ne voit guère de familles de ces jeunes canards de plus de cinq à six, quoique les œufs soient en beaucoup plus grand nombre. Ils mangent dans les savanes la graine d'un gramen, qu'on appelle riz sauvage, volant le matin sur ces immenses prairies inondées, et le soir redescendant vers la mer. Ils passent les heures de la plus grande chaleur du jour perchés sur des arbres touffus ; ils sont farouches et défians ; ils ne se laissent guère approcher, et sont aussi difficiles à tirer que la plupart des autres oiseaux d'eau.

SAUVAGES AQUATIQUES.

LES OISEAUX DE RIVAGE.

DE LA CICOGNE (1).

ENTRE les oiseaux terrestres qui peuplent les campagnes, et les oiseaux navigateurs à pieds palmés qui reposent sur les eaux, on trouve la grande tribu des oiseaux de rivage, dont le pied sans membranes ne pouvant avoir un appui sur les eaux, doit encore porter sur la terre, et dont le long bec enté sur un long cou, s'étend en avant pour chercher la pâture sous l'élément liquide. Dans les nombreuses familles de ce peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves, celle de la Cicogne plus connue, plus célébrée qu'aucune autre, se présente la première; elle est composée de deux espèces, qui ne diffèrent que par la couleur, car du reste il semble que, sous la même forme et d'après le même dessin, la Nature ait produit deux fois le même oiseau, l'un blanc et l'autre noir; cette différence, tout le reste étant semblable, pourroit être comptée pour rien s'il n'y avoit pas entre ces deux mêmes oiseaux, différence d'instinct et diversité de mœurs. La cicogne noire cherche les lieux marécageux et déserts, se perche dans les bois et niche dans l'épaisseur des forêts sur de vieux ar-

(1) Lat. *Ciconia*; it. *Cicogna*; all. *Storck*.

N 4

bres, et particulièrement sur les plus hauts sapins. La Cicogne blanche choisit au contraire nos habitations pour domicile; elle s'établit sur les tours, sur les cheminées, et les combles des édifices; amie de l'homme, elle en partage le séjour et même le domaine; elle pêche dans nos rivières, chasse jusque dans nos jardins, se place au milieu des villes, sans s'effrayer de leur tumulte, et partout hôte respecté et bien venu, elle paie par des services le tribut qu'elle doit à la société; plus civilisée, elle est aussi plus féconde, plus nombreuse et plus généralement répandue que la cicogne noire qui paroît confinée dans certains pays, et toujours dans les lieux solitaires.

Cette Cicogne blanche, moins grande que la grue, l'est plus que le héron; sa longueur de la pointe du bec à l'extrémité de la queue est de trois pieds et demi, l'envergure de ses ailes est de plus de six pieds; il est aisé de se la peindre; le corps est d'un blanc éclatant, et les ailes sont noires, caractère dont les Grecs ont formé son nom; les pieds et le bec sont rouges, et son long cou est arqué. Voilà ses traits principaux, mais en la regardant de plus près, on aperçoit sur les ailes des reflets violets et quelques teintes brunes; on compte trente pennes en développant l'aile. Les ailes, lorsqu'elles sont pliées, couvrent la queue, et lorsqu'elles sont ouvertes ou étendues pour le vol, les plus grandes pennes offrent une disposition singulière; les huit ou neuf premières se séparent les unes des autres, et paroissent divergentes et détachées, de manière qu'il reste entre chacune un vide, ce qui ne se voit dans aucun autre oiseau. Les plumes du bas du cou sont blan-

ches, un peu longues et pendantes, et par là les Cicognes se rapprochent des hérons, mais leur cou est plus court et plus épais. Le tour des yeux est nu et couvert d'une peau ridée, d'un noir rougeâtre. Les pieds sont revêtus d'écailles en tables hexagônes d'autant plus larges qu'elles sont placées plus haut; il y a des rudimens de membranes entre le grand doigt et le doigt inférieur jusqu'à la première articulation, et qui s'étendant plus avant sur le doigt extérieur, semblent former la nuance par laquelle la Nature passe des oiseaux à pieds divisés, aux oiseaux à pieds réunis et palmés; les ongles sont mousses, larges, plats et assez approchans de la forme des ongles de l'homme.

La Cicogne a le vol puissant et soutenu comme tous les oiseaux qui ont des ailes très-amples et la queue courte; elle porte en volant la tête roide en avant et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail; elle s'élève fort haut et fait de très-longs voyages, même dans les saisons orageuses. On voit les Cicognes arriver en Allemagne vers le 8 ou le 10 de mai; elles devancent ce temps dans nos provinces. Leur retour est partout d'un agréable augure, et leur apparition annonce le printemps; aussi elles semblent n'arriver que pour se livrer aux tendres émotions que cette saison inspire. Aldrovande peint avec chaleur les signes de joie et d'amour, les empressemens et les caresses du mâle et de la femelle, arrivés sur leur nid après un long voyage; car les Cicognes reviennent constamment aux mêmes lieux, et si le nid est détruit, elles le reconstruisent de nouveau avec des brins de bois et d'herbes de marais, qu'elles entassent en

grande quantité; c'est ordinairement sur les combles élevés, sur les crénaux des tours et quelquefois sur de grands arbres, au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé qu'elles le posent. En France, du temps de Belon, on plaçoit des ronces en haut des toits pour engager ces oiseaux à y faire leur nid. Cet usage subsiste encore en Allemagne et en Alsace, et l'on dispose en Hollande pour cela des caisses carrées au faîte des édifices (1).

Elle marche comme la grue en jetant les pieds en avant, par grands pas mesurés; lorsqu'elle s'irrite ou s'inquiète, et même quand l'amour l'agite, elle fait claqueter son bec d'un bruit sec et réitéré; elle renverse alors la tête de manière que la mandibule inférieure se trouve en haut, et que le bec est couché presque parallèlement sur le dos. C'est dans cette situation que les deux mandibules battent vivement l'une contre l'autre; mais à mesure qu'elle redresse le cou, le claquement se ralentit et finit lorsqu'il a repris sa position naturelle. Au reste, ce bruit est le seul que la Cicogne fasse entendre, et c'est apparemment de ce qu'elle paroît muette, que les anciens avoient pensé qu'elle n'avoit point de langue; il est vrai que cette langue est courte

(1) Ladi Montagu dans ses lettres, n°. 32, dit qu'à Constantinople, les Cicognes nichent par terre dans les rues; si elle ne s'est pas trompée sur l'espèce de ces oiseaux, il faut que la sauve-garde dont jouit la Cicogne en Turquie, l'ait singulièrement enhardie; car dans nos contrées les points de positions qu'elle préfère sont toujours les plus inaccessibles, qui dominent tout ce qui environne, et ne permettent pas de voir dans son nid.

et cachée à l'entrée du gosier comme dans toutes les espèces d'oiseaux à long bec, qui ont aussi une manière particulière d'avaler, en jetant les alimens par un certain tour de bec jusques dans la gorge. Aristote fait une autre remarque au sujet de ces oiseaux à cou et bec très-longs, c'est qu'ils rendent tous une fiente plus liquide que celle des autres oiseaux.

Dans l'attitude du repos, la Cicogne se tient sur un pied, le cou replié, la tête en arrière et couchée sur l'épaule; elle guette les mouvemens de quelques reptiles qu'elle fixe d'un œil perçant. Les grenouilles, les lézards, les couleuvres et les petits poissons sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais ou sur les bords des eaux et dans les vallées humides. La Cicogne ne pond pas au-delà de quatre œufs, et souvent pas plus de deux, d'un blanc sale et jaunâtre, un peu moins gros, mais plus alongés que ceux de l'oie. Le mâle les couve dans le temps que la femelle va chercher sa pâture; les œufs éclosent au bout d'un mois; le père et la mère redoublent alors d'activité pour porter la nourriture à leurs petits, qui la reçoivent en se dressant et rendant une espèce de sifflement. Au reste, le père et la mère ne s'éloignent jamais du nid tous deux ensemble, et tandis que l'un est à la chasse, on voit l'autre se tenir aux environs, debout sur une jambe, et l'œil toujours à ses petits. Dans le premier âge ils sont couverts d'un duvet brun; n'ayant pas encore assez de force pour se soutenir sur leurs jambes minces et grêles, ils se traînent dans le nid sur leurs genoux. Lorsque leurs ailes commencent à croître, ils s'exercent à voleter au-dessus du nid; mais il arrive souvent que dans

cet exercice quelques-uns tombent et ne peuvent plus se relever; ensuite lorsqu'ils commencent à se hasarder dans les airs, la mère les conduit et les exerce par de petits vols circulaires autour du nid où elle les ramène; enfin les jeunes cicognes déjà fortes prennent leur essor avec les plus âgées, dans les derniers jours d'août, saison de leur départ.

Lorsqu'elles sont assemblées pour le départ, il se fait un grand mouvement dans la troupe ; toutes semblent se chercher, se reconnoître et se donner l'avis du départ général, dont le signal dans nos contrées est le vent du nord ; elles s'élèvent toutes ensemble, et dans quelques instans se perdent au haut des airs.

Quoique les anciens eussent remarqué les migrations des Cicognes, ils ignoroient quels lieux elles alloient habiter ; mais quelques voyageurs modernes nous ont fourni sur cela de bonnes observations ; ils ont vu en automne les plaines de l'Égypte toutes couvertes de ces oiseaux. « Il est tout arrêté, dit Belon, que les Cicognes se tiennent l'hiver au pays d'Égypte et d'Afrique ; car nous avons témoings d'en avoir vu les plaines d'Égypte blanchir, tant il y en avoit dès le mois de septembre et octobre, parce qu'étant là durant et après l'inondation, n'ont faute de pâture ; mais trouvant là l'été intolérable pour sa violente chaleur, viennent en nos régions qui lors leur sont tempérées, et s'en retournent en hiver pour éviter la froidure trop excessive : en ce contraires aux grues; car les grues et oies nous viennent voir en hiver, lorsque les Cicognes en sont absentes. » Cette différence très-remarquable provient de celle des régions où séjournent

ces oiseaux ; les grues et les oies arrivent du nord dont elles fuient les grands hivers ; les Cicognes partent du midi pour en éviter les ardeurs.

Ces oiseaux qui passent ainsi de climats en climats, ne connoissent point les rigueurs de l'hiver : leur année est composée de deux étés, et ils goûtent aussi deux fois les plaisirs de la saison des amours. C'est une particularité très-intéressante de leur histoire, et Belon l'assure positivement de la Cicogne qui, dit-il, fait ses petits pour la seconde fois en Égypte.

La Cicogne est d'un naturel assez doux ; elle n'est ni défiante ni sauvage, et peut se priver aisément et s'accoutumer à rester dans nos jardins qu'elle purge d'insectes et de reptiles : il semble qu'elle ait l'idée de la propreté, car elle cherche les endroits écartés pour rendre ses excrémens ; elle a presque toujours l'air triste et la contenance morne ; cependant elle ne laisse pas de se livrer à une certaine gaieté, quand elle y est excitée par l'exemple, car elle se prête au badinage des enfans en sautant et jouant avec eux (1) : en domesticité elle vit longtemps et supporte la rigueur de nos hivers (2).

---

(1) « J'ai vu dans un jardin, où des enfans jouoient à la cligne-musette, une cicogne privée se mettre de la partie, courir à son tour quand elle étoit touchée, et distinguer très-bien l'enfant qui étoit en tour de poursuivre les autres, pour s'en donner de garde. » *Note communiquée par le docteur Hermann.*

(2) *Heerkens*, hollandois de Groningue, qui a fait un petit poëme latin sur la cicogne, dit en avoir nourri une pendant quinze ans, et il parle d'une autre qui vécut quinze ans

L'on attribue à cet oiseau des vertus morales dont l'image est toujours respectable, la tempérance, la fidélité conjugale (1), la piété filiale et paternelle. Il est vrai que la Cicogne nourrit très-longtemps ses petits, et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes; que quand ils commencent à voleter hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes; qu'elle les défend dans les dangers, et qu'on l'a vue, ne pouvant les sauver, préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner: on l'a de même vue donner des marques d'attachement et même de reconnoissance pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue. On assure l'avoir entendue claqueter en passant devant les portes, comme pour avertir de son retour, et faire, en partant, un semblable signe d'adieu; mais ces qualités morales ne sont rien en comparaison de l'affection que marquent et des tendres soins que donnent ces oiseaux

---

dans le marché aux poissons d'Amsterdam, et fut enterrée avec solemnité par le peuple. Il est aussi parlé dans les mémoires de l'académie (partie étrangère, tome IV, pag. 331) d'une cicogne âgée de plus de vingt-deux ans, et qui étoit devenue goutteuse.

(1) « Il y a aux environs de Smirne un grand nombre de cicognes qui y font leur nid et y couvent. Les habitans se font un amusement de mettre des œufs de poule dans un nid de cicogne. Lorsque les poussins sont éclos, le mâle de la cicogne en voyant ces figures étrangères, fait un bruit affreux, attire par-là autour du nid une multitude d'autres cicognes, qui tuent la femelle à coups de bec, pendant que le mâle pousse des cris lamentables. » *Annuel register*, *anno* 1768.





De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

à leurs parens trop foibles ou trop vieux. On a souvent vu des cicognes jeunes et vigoureuses, apporter de la nourriture à d'autres, qui se tenant sur le bord du nid, paroissoient languissantes et affoiblies, soit par quelqu'accident passager, soit que réellement la Cicogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la Nature, en plaçant jusque dans des cœurs bruts ces pieux sentimens auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parens fut faite en leur honneur, et nommée de leur nom chez les Grecs : Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme.

Ælien assure que les qualités morales de la Cicogne étoient la première cause du respect et du culte des Egyptiens pour elle, et c'est peut-être un reste de cette ancienne opinion, qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple, qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir.

Chez les anciens ce fut un crime de donner la mort à la Cicogne, ennemie des espèces nuisibles. En Thessalie, il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces oiseaux, tant ils étoient précieux à ce pays, qu'ils purgeoient des serpens. Dans le levant, on conserve encore une partie de ce respect pour la Cicogne ; on ne la mangeoit pas chez les Romains : un homme qui, par un luxe bizarre, s'en fit servir une, en fut puni par les railleries du peuple. Au reste, la chair n'en est pas assez bonne pour être recherchée, et cet oiseau né notre ami et presque notre domestique, n'est pas fait pour être notre victime.

DE LA GRUE (1).

De tous les oiseaux voyageurs, c'est la Grue qui entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les plus hardies ; originaire du nord, elle visite les régions tempérées et s'avance dans celles du midi ; on la voit dans toute l'Europe septentrionale ; en automne elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses et nos terres ensemensées, puis elle se hâte de passer dans des climats plus méridionaux, d'où revenant avec le printemps, on la revoit s'enfoncer de nouveau dans le nord, et parcourir ainsi un cercle de voyage avec le cercle des saisons. Tout le monde connoît les fables dont cet oiseau a été l'occasion; elles précèdent le temps d'Homère qui compare, dans l'Iliade, les Troyens aux Grues combattant à grand bruit les pygmées. Ces fables anciennes sont absurdes, dira-t-on, et j'en conviens ; mais accoutumés à trouver dans ces fables des vérités cachées, et des faits qu'on n'a pu mieux connoître, nous devons être sobres à porter ce jugement trop facile à la vanité, et trop naturel à l'ignorance ; nous aimons mieux croire que quelques particularités singulières dans l'histoire de ces oiseaux, donnèrent lieu a une opinion si répandue dans une antiquité, qu'après avoir si souvent taxée de mensonges, nos nouvelles découvertes nous ont forcés de reconnoître instruite avant nous. On sait que les singes, qui vont en grandes troupes dans la plupart des régions de l'Afrique et de l'Inde, font une guerre continuelle aux oi-

(1) Lat. *Grus ;* it. *Gru ;* all. *Krane.*

seaux

seaux, ils cherchent à surprendre leur nichée, et ne cessent de leur dresser des embûches; les Grues, à leur arrivée, trouvent ces ennemis, peut-être rassemblés en grand nombre pour attaquer cette nouvelle et riche proie avec plus d'avantage; les Grues, assez sûres de leurs propres forces, exercées même entr'elles aux combats, et naturellement assez disposées à la lutte, comme il paroît par les attitudes où elles se jouent, les mouvemens qu'elles affectent, et à l'ordre des batailles, par celui même de leur vol et de leurs départs, se défendent vivement; mais les singes, acharnés à enlever leurs œufs et leurs petits, reviennent sans cesse et en troupes au combat; et comme par leurs stratagêmes, leurs mines et leurs postures, ils semblent imiter les actions humaines, ils parurent être une troupe de petits hommes à des gens peu instruits, ou qui n'aperçurent que de loin, ou qui, emportés par l'amour de l'extraordinaire, préférèrent de mettre ce merveilleux dans leurs relations (1). Voilà l'origine et l'histoire de ces fables.

Les Grues portent leur vol très-haut, et se mettent en ordre pour voyager; elles forment un triangle à peu près isocèle, comme pour fendre l'air plus aisé-

(1) Ce n'est pas la première fois que des troupes de singes furent prises pour des hordes de peuplades sauvages : sans compter le combat des Carthaginois contre les orang-outangs sur une côte de l'Afrique, et les peaux de trois femelles, pendues dans le temple de Junon à Carthage, comme des peaux de femmes sauvages. Alexandre, pénétrant dans les Indes, alloit tomber dans cette erreur, et envoyer sa phalange contre

ment. Quand le vent se renforce et menace de les rompre, elles se resserrent en cercle, ce qu'elles font aussi quand l'aigle les attaque; leur passage se fait le plus souvent dans la nuit, mais leur voix éclatante avertit de leur marche; dans ce vol de nuit, le chef fait entendre fréquemment une voix de réclame, pour avertir de la route qu'il tient; elle est répétée par la troupe, où chacune répond, comme pour faire connoître qu'elle suit et garde la ligne.

Le vol de la Grue est toujours soutenu quoique marqué par diverses inflexions; ses vols différens ont été observés comme des présages des changemens du Ciel et de la température; sagacité que l'on peut bien accorder à un oiseau, qui par la hauteur où il s'élève dans la région de l'air, est en état d'en découvrir ou sentir de plus loin que nous les mouvemens et les altérations. Les cris des Grues dans le jour indiquent la pluie; des clameurs plus bruyantes et comme tumultueuses annoncent la tempête, si le matin ou le soir on les voit s'élever et voler paisiblement en troupes, c'est un indice de sérénité : au contraire, si elles pressentent l'orage, elles baissent leur vol et s'abattent en terre. La Grue a, comme tous les grands oiseaux, excepté ceux de proie, quelque peine à prendre son

---

une armée de pongos, si le roi Taxile ne l'eût détrompé, en lui faisant remarquer que cette multitude qu'on voyoit suivre les hauteurs, étoient des animaux paisibles, attirés par le spectacle; mais à la vérité infiniment moins insensés, moins sanguinaires que les déprédateurs de l'Asie. *Voyez* Strabon, lib. XV.

essor. Elle court quelques pas, ouvre les ailes, s'élève peu d'abord, jusqu'à ce qu'étendant son vol, elle déploie une aile puissante et rapide.

A terre, les grues rassemblées établissent une garde pendant la nuit, et la circonspection de ces oiseaux a été consacrée dans les hiéroglyphes comme le symbole de la vigilance : la troupe dort la tête cachée sous l'aile, mais le chef veille la tête haute, et si quelque objet le frappe, il en avertit par un cri ; c'est pour le départ, dit Pline, qu'elles choisissent ce chef ; mais sans imaginer un pouvoir reçu ou donné, comme dans les sociétés humaines, on ne peut refuser à ces animaux l'intelligence sociale de se rassembler, de suivre celui qui appelle, qui précède, qui dirige pour faire le départ, le voyage, le retour dans tout cet ordre, qu'un admirable instinct leur fait suivre : aussi Aristote place-t-il la Grue à la tête des oiseaux qui s'atroupent et se plaisent rassemblés.

Avec leurs grandes puissances pour le vol et leur instinct voyageur, il n'est pas étonnant que les Grues se montrent dans toutes les contrées, et se transportent dans tous les climats; les premiers froids de l'automne les avertissent de la révolution de la saison, elles partent alors pour changer de ciel. Celles du Danube et de l'Allemagne passent sur l'Italie. Dans nos provinces de France elles paroissent en automne, mais la plupart ne font que passer rapidement et ne s'arrêtent point ; elles reviennent au premier printemps, en mars et avril.

Les Grues ne pondent que deux œufs ; les petits sont à peine élevés qu'arrive le temps du départ, et

leurs premières forces sont employées à suivre et accompagner leurs pères et mères dans leurs voyages.

On a vu de ces oiseaux privés, et qui nourris dans l'état domestique, ont reçu quelque éducation ; et comme leur instinct les porte naturellement à se jouer par divers sauts, puis à marcher avec une affectation de gravité, on peut les dresser à des postures et à des danses.

Nous avons dit que les Oiseaux ayant le tissu des os moins serré que les animaux quadrupèdes, vivoient à proportion plus longtemps. La Grue nous en fournit un exemple. Plusieurs auteurs ont fait mention de sa longue vie : la grue du philosophe *Leonicus Tomaeus* dans Paul Jove est fameuse ; il l'a nourrie pendant quarante ans, et l'on dit qu'ils moururent ensemble.

Quoique la Grue soit granivore, et qu'elle n'arrive ordinairement sur les terres qu'après qu'elles sont ensemencées, pour y chercher les grains que la herse n'a pas couverts, elle préfère néanmoins les insectes, les vers, les petits reptiles; et c'est par cette raison qu'elle fréquente les terres marécageuses dont elle tire la plus grande partie de sa subsistance.

Le port de la Grue est droit, et sa figure est élancée; tout le champ de son plumage est d'un beau cendré clair ondé, excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête; le bec est droit, pointu, d'un noir verdâtre, blanchissant à la pointe; le devant des yeux, le front et le crâne sont couverts d'une peau chargée de poils noirs assez rares pour la laisser voir comme à nu.

DE LA DEMOISELLE DE NUMIDIE.

Sous un moindre module, la Demoiselle de Numidie a toutes les proportions et la taille de la grue. C'est son port et c'est aussi le même vêtement, la même distribution de couleurs sur le plumage; le gris en est seulement plus pur et plus perlé; deux toufes blanches de plumes effilées et chevelues, tombant de chaque côté de la tête de l'oiseau, lui forment une espèce de coiffure; des plumes longues, douces et soyeuses, du plus beau noir, sont couchées sur le sommet de la tête; de semblables plumes descendent sur le devant du cou, et pendent avec grâce au-dessous; entre les pennes noires des ailes, percent des toufes flexibles, alongées et pendantes. On a donné à ce bel oiseau le nom de Demoiselle, à cause de son élégance, de sa parure et des gestes mimes qu'on lui voit affecter; cette Demoiselle-oiseau s'incline en effet par plusieurs révérences; elle se donne bon air en marchant avec une sorte d'ostentation, et souvent elle saute et bondit par gaieté, comme si elle vouloit danser.

Ce penchant dont nous avons déjà remarqué quelque chose dans la grue, se montre si évidemment ici, que depuis plus de deux mille ans les auteurs qui ont parlé de cet oiseau de Numidie, l'ont toujours indiqué ou reconnu par cette imitation singulière des gestes mimes. Aristote l'appelle l'acteur ou le comédien; Pline, le danseur et le baladin, et Plutarque fait mention de ses jeux et de son adresse. Il paroît même que cet instinct scénique s'étend jusqu'à l'imitation des actions du moment. Xenophon, dans Athénée, en paroît per-

suadé lorsqu'il rapporte la manière de prendre ces oiseaux. « Les chasseurs, dit-il, se frottent les yeux en leur présence avec de l'eau qu'ils ont mis dans des vases; ensuite ils les remplissent de glu et s'éloignent; l'oiseau vient s'en frotter les yeux et les pattes à l'exemple des chasseurs. » Aussi Athénée, dans cet endroit, l'appelle-t-il le copiste de l'homme; et si cet oiseau a pris de ce modèle quelque foible talent, il paroît aussi avoir pris ses défauts; car il a de la vanité; il aime à s'étaler; il cherche à se donner en spectacle et se met en jeu dès qu'on le regarde; il semble préférer le plaisir de se montrer à celui même de manger, et suivre quand on le quitte, comme pour solliciter encore un coup d'œil.

Quoique cet oiseau fût fameux chez les anciens, il en étoit peu connu, et n'avoit été vu que fort rarement en Grèce et en Italie: confiné dans son climat, il n'avoit pour ainsi dire qu'une célébrité fabuleuse. Pline en un endroit, après l'avoir nommé le pantomime, le place dans un autre passage avec les animaux imaginaires, les syrènes, les griffons, les pégases.

Nous ne trouvons rien de plus dans les Naturalistes sur sa terre natale et sur les contrées qu'il habite. Il paroît naturel aux régions de l'Afrique voisines du tropique. Il ne seroit pas néanmoins impossible de l'habituer à notre climat, de le naturaliser dans nos basse-cours, et même d'y en établir la race. Les six Demoiselles de Numidie que l'on eut quelque temps à la ménagerie de Versailles y ont produit, et la dernière morte après avoir vécu vingt-quatre ans, étoit une de celles qu'on y avoit vu naître.

DE L'OISEAU ROYAL.

L'OISEAU royal doit son nom à l'espèce de couronne qu'un bouquet de plumes ou plutôt de soies épanouies lui forme sur la tête : il a de plus le port noble, la figure remarquable, et la taille haute de quatre pieds lorsqu'il se redresse. De belles plumes d'un noir plombé avec reflets bleuâtres, pendent le long de son cou, s'étalent sur les épaules et le dos ; les premières pennes de l'aile sont noires, et leurs couleurs rabattues en effilés, coupent et relèvent de deux grandes plaques blanches le fond sombre de son manteau : un large oreillon d'une peau membraneuse d'un beau blanc sur la tempe, d'un vif incarnat sur la joue, lui enveloppe la face et descend jusque sous le bec. Une toque de duvet noir, fin et serré comme du velours, lui relève le front, et sa belle aigrette est une houpe épaisse fort épanouie et composée de brins touffus de couleur isabelle, aplatis et filés en spirale : le bec est noir ainsi que les pieds et les jambes, qui sont encore plus hautes que celles de la grue, avec laquelle notre oiseau a beaucoup de rapport dans la conformation ; mais il en diffère par de grands caractères ; il s'en éloigne aussi par son origine : il est des climats chauds, et les grues viennent des pays froids ; le plumage de celles-ci est sombre, et l'Oiseau royal est paré de la livrée du midi ; de cette zône ardente où tout est plus brillant, mais aussi plus bizarre, où les formes ont souvent pris leur développement aux dépens des proportions, où, quoique tout soit plus animé, tout est moins gracieux que dans les zônes tempérées.

L'Afrique et particulièrement les terres de la Gambra, de la Côte-d'or, de Juida, de Fida, du cap Vert, sont les contrées qu'il habite. Les voyageurs rapportent qu'on en voit fréquemment sur les grandes rivières : ces oiseaux y pêchent des petits poissons, et vont aussi dans les terres pâturer les herbes et recueillir des graines ; ils courent très-vîte en étendant leurs ailes et s'aidant du vent ; autrement leur démarche est lente et, pour ainsi dire, à pas comptés.

Cet Oiseau royal est doux et paisible ; il n'a pas d'armes pour offenser, et n'a même ni défense ni sauvegarde que dans la hauteur de sa taille, la rapidité de sa course et la vîtesse de son vol qui est élevé, puissant et soutenu. Il craint moins l'homme que ses autres ennemis ; il semble même s'approcher de nous avec confiance, avec plaisir. On assure qu'au cap Vert ces oiseaux sont à demi domestiques, et qu'ils viennent manger du grain dans les basse-cours avec les pintades et les autres volailles ; ils se perchent en plein air pour dormir, à la manière des paons, dont on a dit qu'ils imitoient le cri, ce qui, joint à l'analogie du panache sur la tête, leur a fait donner le nom de paon marin par quelques Naturalistes.

Nous avons reçu cet oiseau de Guinée, et nous l'avons conservé et nourri quelque temps dans un jardin. Il y becquetoit les herbes, mais particulièrement le cœur des laitues et des chicorées ; le fond de sa nourriture, de celle du moins qui peut ici lui convenir le mieux, est du riz, ou sec, ou légèrement bouilli, et ce qu'on appelle crevé dans l'eau, ou au moins lavé et bien choisi, car il rebute celui qui n'est pas de bonne

qualité, ou qui reste souillé de sa poussière : néanmoins il paroit que les insectes et particulièrement les vers de terre, entrent aussi dans sa nourriture, car nous l'avons vu becqueter dans la terre fraîchement labourée, y ramasser des vers et prendre d'autres petits insectes sur les feuilles; il aime à se baigner, et l'on doit lui ménager un petit bassin ou un baquet qui n'ait pas trop de profondeur, et dont l'eau soit de temps en temps renouvelée; pour régal, on peut lui jeter dans son bassin quelques petits poissons vivans, il les mange avec plaisir et refuse ceux qui sont morts; son cri ressemble beaucoup à la voix de la grue; c'est un son retentissant (*clangor*) assez semblable aux accens rauques d'une trompette ou d'un cors; il fait entendre ce cri par reprises brèves et réitérées, quand il a besoin de nourriture, et le soir lorsqu'il cherche à se gîter (1); c'est aussi l'expression de l'inquiétude et de l'ennui; car il s'ennuie dès qu'on le laisse seul trop longtemps; il aime qu'on lui rende visite, et lorsqu'après l'avoir considéré, on se promène indifféremment sans prendre garde à lui, il suit les personnes ou marche à côté d'elles, et fait ainsi plusieurs tours de promenade; et si quelque chose l'amuse, et qu'il reste en arrière, il se hâte de rejoindre la compagnie; dans l'attitude du repos, il se tient sur un pied, son grand cou est alors replié comme un serpentin, et son corps affaissé et comme tremblant sur ses hautes jambes,

---

(1) Cet oiseau a encore une autre sorte de voix, comme un grognement ou gloussement intérieur, *cloque, cloque*, semblable à celui d'une poule couveuse, mais plus rude.

porte dans une direction presque horizontale ; mais quand quelque chose lui cause de l'étonnement ou de l'inquiétude, il alonge le cou, élève sa tête, prend un air fier, comme s'il vouloit en effet en imposer par son maintien : tout son corps paroît alors dans une situation à peu près verticale ; il s'avance gravement et à pas mesurés, et c'est dans ces momens qu'il est beau, et que son air, joint à sa couronne, lui mérite vraiment le nom d'oiseau royal. Ses longues jambes, qui le servent fort bien en montant, lui nuisent pour descendre ; il déploie alors ses ailes pour s'élancer ; mais nous avons été obligés d'en tenir une courte, en lui coupant de temps en temps les plumes, dans la crainte qu'il ne prît son essor, comme il paroît souvent tenté de le faire. Au reste, il a passé cet hiver (1778) à Paris, sans paroître se ressentir des rigueurs d'un climat si différent du sien ; il avoit choisi lui-même l'abri d'une chambre à feu pour y demeurer pendant la nuit ; il ne manquoit pas tous les soirs à l'heure de la retraite de se rendre devant la porte de cette chambre, et de trompeter pour se la faire ouvrir.

Les premiers oiseaux de cette espèce ont été apportés en Europe dès le quinzième siècle par les Portugais, lorsqu'ils firent la découverte de la côte d'Afrique.

DU HÉRON (1).

Le bonheur n'est pas également départi à tous les êtres sensibles ; celui de l'homme vient de la douceur de son ame et du bon emploi de ses qualités morales ; le bien-être des animaux ne dépend au contraire que des facultés physiques et de l'exercice de leurs forces corporelles ; mais si la Nature s'indigne du partage injuste que la société fait du bonheur parmi les hommes, elle-même, dans sa marche rapide, paroît avoir négligé certains animaux qui, par imperfection d'organes, sont condamnés à endurer la souffrance, et destinés à éprouver la pénurie : enfans disgraciés, nés dans le dénuement pour vivre dans la privation, leurs jours pénibles se consument dans les inquiétudes d'un besoin toujours renaissant ; souffrir et patienter sont souvent leurs seules ressources, et cette peine intérieure trace sa triste empreinte jusque sur leur figure, et ne leur laisse aucune des grâces dont la Nature anime tous les êtres heureux. Le Héron nous présente l'image de cette vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence : n'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie, il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile au point de laisser douter si c'est un être animé ; lorsqu'on l'observe avec une lunette (car il se laisse rarement approcher), il paroît comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un seul pied ; le cou replié le long de la poitrine et du ventre ; la tête et le bec couchés entre les épaules, qui

(1) Lat. *Ardea ;* it. *Airone ;* all. *Reiger.*

se haussent et excèdent de beaucoup la poitrine; et s'il change d'attitude, c'est pour en prendre une encore plus contrainte en se mettant en mouvement; il entre dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guéter au passage une grenouille, un poisson; mais réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui, et n'ayant qu'un instant pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes, et quelquefois périr d'inanition; car il n'a pas l'instinct, lorsque l'eau est couverte de glace, d'aller chercher à vivre dans des climats plus tempérés; et c'est mal à propos que quelques Naturalistes l'ont rangé parmi les oiseaux de passage, qui reviennent au printemps dans les lieux qu'ils ont quitté l'hiver, puisque nous voyons ici des hérons dans toutes les saisons, et même pendant les froids les plus rigoureux et les plus longs; forcés alors de quitter les marais et les rivières gelées, ils se tiennent sur les ruisseaux et près des sources chaudes; et c'est dans ce temps qu'ils sont le plus en mouvement, et où ils font d'assez grandes traversées pour changer de station, mais toujours dans la même contrée; ils semblent donc se multiplier à mesure que le froid augmente, et ils paroissent supporter également et la faim et le froid; ils ne résistent et ne durent qu'à force de patience et de sobriété; mais ces froides vertus sont ordinairement accompagnées du dégoût de la vie. Lorsqu'on prend un héron, on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture; il rejette même celle qu'on tente de lui faire avaler; sa mélancolie naturelle augmentée sans doute par la captivité, l'emporte sur l'instinct de sa conservation, sentiment que

la Nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres animés : l'apathique héron semble se consumer sans languir ; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret.

L'insensibilité, l'abandon de soi-même et quelques autres qualités tout aussi négatives, le caractérisent mieux que ses facultés positives; triste et solitaire, hors le temps des nichées, il ne paroît connoître aucun plaisir, ni même les moyens d'éviter la peine. Dans les plus mauvais temps il se tient isolé, découvert, posé sur un pieu ou sur une pierre, au bord d'un ruisseau, sur une butte, au milieu d'une prairie inondée; tandis que les autres oiseaux cherchent l'abri des feuillages, que dans les mêmes lieux, le rasle se met à couvert dans l'épaisseur des herbes et le butor au milieu des roseaux, notre Héron misérable reste exposé à toutes les injures de l'air et à la plus grande rigueur des frimats; ses longues jambes ne sont que des échasses inutiles à la course; il se tient debout et en repos absolu pendant la plus grande partie du jour, et ce repos lui tient lieu de sommeil, car il prend quelque essor pendant la nuit; on l'entend alors crier en l'air à toute heure et dans toutes les saisons; sa voix est un son unique, sec et aigre, qu'on pourroit comparer au cri de l'oie, s'il n'étoit plus bref et un peu plaintif; ce cri se répète de moment en moment, et se prolonge sur un ton plus perçant et très-désagréable lorsque l'oiseau ressent de la douleur.

Le Héron ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie, le mal de la crainte et de la défiance; il paroît s'inquiéter et s'alarmer de tout; il fuit l'homme de

très-loin ; souvent assailli par l'aigle et le faucon, il n'élude leur attaque qu'en s'élevant au haut des airs, et s'efforçant de gagner le dessus ; on le voit se perdre avec eux dans la région des nuages. C'étoit assez que la Nature eût rendu ces ennemis trop redoutables pour le malheureux héron, sans y ajouter l'art d'aigrir leur instinct et d'aiguiser leur antipathie ; mais la chasse du héron étoit autrefois parmi nous le vol le plus brillant de la fauconnerie ; il faisoit le divertissement des princes qui se réservoient, comme gibier d'honneur, la mauvaise chair de cet oiseau, qualifiée viande royale, et servie comme un mets de parade dans les banquets.

C'est sans doute cette distinction attachée au Héron, qui fit imaginer de rassembler ces oiseaux, et de tâcher de les fixer dans des massifs de grands bois près des eaux, ou même dans des tours, en leur offrant des aires commodes où ils venoient nicher. On tiroit quelque produit de ces héronnières, par la vente des petits héronneaux que l'on savoit engraisser. Belon parle avec une sorte d'enthousiasme des héronnières que François Ier. avoit fait élever à Fontainebleau, et du grand effet de l'art qui avoit soumis à l'empire de l'homme, des oiseaux aussi sauvages ; mais cet art étoit fondé sur leur naturel même ; les Hérons se plaisent à nicher rassemblés ; ils se réunissent pour cela plusieurs dans un même canton de forêt, souvent sur un même arbre ; on peut croire que c'est la crainte qui les rassemble, et qu'ils ne se réunissent que pour repousser de concert, ou du moins étonner par leur nombre, le milan et le vautour ; c'est au plus haut

des grands arbres que les Hérons posent leurs nids, souvent auprès de ceux des corneilles; ce qui a pu donner lieu à l'idée des anciens, sur l'amitié établie entre ces deux espèces, si peu faites pour aller ensemble. Les nids du Héron sont vastes, composés de bûchettes, de beaucoup d'herbe sèche, de joncs et de plumes; les œufs sont d'un bleu verdâtre, pâle et uniforme, de même grosseur à peu près que ceux de la cicogne, mais un peu plus alongés et presqu'également pointus par les deux bouts. La ponte, à ce qu'on nous assure, est de quatre ou cinq œufs, ce qui devroit rendre l'espèce plus nombreuse qu'elle ne paroît l'être partout; il périt donc un grand nombre de ces oiseaux dans les hivers; peut-être aussi qu'étant mélancoliques et peu nourris, ils perdent de bonne heure la puissance d'engendrer.

Les anciens frappés apparemment de l'idée de la vie souffrante du Héron, croyoient qu'il éprouvoit de la douleur, même dans l'accouplement; que le mâle, dans ces instans, répandoit du sang par les yeux et jetoit des cris d'angoisse; mais on est désabusé de cette fausse opinion, et ceux qui ont été témoins de l'accouplement des Hérons, assurent n'avoir vu que les caresses de l'amour et les crises du plaisir : le mâle pose d'abord un pied sur le dos de la femelle comme pour la presser doucement de céder; puis portant les deux pieds en avant, il s'abaisse sur elle et se soutient dans cette attitude par de petits battemens d'ailes; lorsqu'elle vient à couver, le mâle va à la pêche et lui fait part de ses captures, et l'on voit souvent des poissons tomber de leurs nids. Du reste, il ne paroît pas

que les Hérons se nourrissent de serpens ni d'autres reptiles, et l'on ne sait sur quoi pouvoit être fondée la défense de les tuer en Angleterre.

Nous avons vu que le héron adulte refuse de manger, et se laisse mourir en domesticité; mais pris jeune, il s'apprivoise, se nourrit et s'engraisse; nous en avons fait porter du nid à la basse-cour; ils y ont vécu d'entrailles de poissons et de viande crue, et se sont habitués avec la volaille; ils sont même susceptibles, non pas d'éducation, mais de quelques mouvemens communiqués; on en a vu qui avoient appris à tordre le cou de différentes manières, à l'entortiller autour du bras de leur maître; mais dès qu'on cessoit de les agacer, ils retomboient dans leur tristesse naturelle, et demeuroient immobiles : au reste les jeunes hérons sont, dans le premier âge, assez long-temps couverts d'un poil follet épais, principalement sur la tête et le cou.

Le Héron prend beaucoup de grenouilles; il les avale tout entières; on le reconnoît à ses excrémens qui en offrent les os non brisés et enveloppés d'une espèce de mucilage visqueux de couleur verte, formé apparemment de la peau des grenouilles réduite en colle; ses excrémens ont, comme ceux des oiseaux d'eau en général, une qualité brûlante pour les herbes; dans la disette il avale quelques petites plantes, telles que la lentille d'eau; mais sa nourriture ordinaire est le poisson; il en prend assez de petits, et il faut lui supposer le coup de bec sûr et prompt pour atteindre et frapper une proie qui passe comme un trait; mais pour les poissons un peu gros, Willulghby dit, avec toute sorte

de

de vraisemblance, qu'il en pique et en blesse beaucoup plus qu'il n'en tire de l'eau. En hiver, lorsque tout est glacé et qu'il est réduit aux fontaines chaudes, il va tâtant de son pied dans la vase, et palpe ainsi sa proie, grenouille ou poisson.

Au moyen de ses longues jambes, le Héron peut entrer dans l'eau de plus d'un pied sans se mouiller; ses doigts sont d'une longueur excessive; l'ongle qui termine celui du milieu est dentelé, et lui fait un appui et des crampons pour s'accrocher aux menues racines qui traversent la vase sur laquelle il se soutient au moyen de ses longs doigts épanouis. Son bec est armé de dentelures tournées en arrière, par lesquelles il retient le poisson glissant. Son cou se plie souvent en deux, et il sembleroit que ce mouvement s'exécute au moyen d'une charnière; car on peut encore faire jouer ainsi le cou plusieurs jours après la mort de l'oiseau. Il est conformé de manière que la partie qui tient à la poitrine se roidit, et celle qui tient à la tête joue en demi-cercle sur l'autre, ou s'y applique de façon que le cou, la tête et le bec sont pliés en trois l'un sur l'autre; l'oiseau redresse brusquement et comme par ressort cette moitié repliée, et lance son bec comme un javelot; en étendant le cou de toute sa longueur, il peut atteindre au moins à trois pieds à la ronde; enfin dans un parfait repos, ce cou si démesurément long, est comme effacé et perdu dans les épaules, auxquelles la tête paroît jointe. Ses ailes pliées ne débordent point la queue qui est très-courte.

Pour voler, il roidit ses jambes en arrière, renverse le cou sur le dos, le plie en trois parties, y compris la

tête et le bec, de façon que d'en bas on ne voit point de tête, mais seulement un bec qui paroît sortir de sa poitrine : il déploie des ailes plus grandes à proportion que celles d'aucun oiseau de proie ; ces ailes sont fort concaves et frappent l'air par un mouvement égal et réglé. Le Héron par ce vol uniforme, s'élève et se porte si haut, qu'il se perd à la vue dans la région des nuages (1) : il faut en effet peu de force pour porter très-loin un corps si mince et si maigre, qu'en voyant un héron à quelque hauteur dans l'air, on n'aperçoit que deux grandes ailes sans fardeau. C'est lorsqu'il doit pleuvoir qu'il prend le plus souvent son vol, et les anciens tiroient de ses mouvemens et de ses attitudes plusieurs conjectures sur l'état de l'air et les changemens de température : triste et immobile sur le sable des rivages, il annonçoit des frimats ; plus remuant et plus clameux qu'à l'ordinaire, il promettoit la pluie ; la tête couchée sur la poitrine, il indiquoit le vent par le côté où son bec étoit tourné. Aratus et Virgile, Théophraste et Pline établissent ces présages, qui ne nous sont plus connus depuis que les moyens de l'art, comme plus sûrs, nous ont fait négliger les observations de la Nature en ce genre.

Le héron commun a cinq pieds d'envergure, près de quatre du bout du bec aux ongles, et un peu plus de trois jusqu'au bout de la queue. Tout le dessus du corps est d'un beau gris de perle ; mais dans la femelle qui

---

(1) . . . . *Notasque paludes*
Deserit, atque altam supervolat ardea nubem.
VIRGILE.





De Seve, Del L'Epine. Sculp.

est plus petite que le mâle, les couleurs sont plus pâles, moins foncées, moins lustrées; elle n'a point la bande transversale noire sur la poitrine, ni d'aigrette sur la tête : dans le mâle, il y a deux ou trois longs brins de plumes minces, effilées, flexibles et du plus beau noir; ces plumes sont d'un grand prix, sur-tout en Orient. La queue du Héron a douze pennes tant soit peu étagées; les doigts, les pieds et les jambes sont d'un jaune-verdâtre. Le cou a seize ou dix-sept pouces; en marchant il porte plus de trois pieds de hauteur; il est donc presqu'aussi grand que la cicogne, mais il a beaucoup moins d'épaisseur de corps, et on sera peut-être étonné qu'avec d'aussi grandes dimensions, le poids de cet oiseau n'excède pas quatre livres.

L'espèce commune, celle de notre héron gris, paroît s'être portée dans presque tous les pays, et les habiter conjointement avec celles qui y sont indigènes : nulle espèce n'est plus solitaire, moins nombreuse dans les pays habités, et plus isolée dans chaque contrée; mais en même temps aucune n'est plus répandue, et ne s'est portée plus loin dans des climats opposés. Un naturel austère, une vie pénible ont apparemment endurci le Héron, et l'ont rendu capable de supporter toutes les intempéries des différens climats : l'espèce en est commune aux deux continens. On a même trouvé cet oiseau à Taïti où il a un nom propre dans la langue du pays, et où les insulaires ont pour lui, comme pour le martin-pêcheur, un respect superstitieux.

DU BUTOR (1).

QUELQUE ressemblance qu'il y ait entre les hérons et les Butors, leurs différences sont si marquées qu'on ne peut s'y méprendre. Ce sont en effet deux familles distinctes, et assez éloignées pour ne pouvoir se réunir ni même s'allier. Les Butors ont les jambes beaucoup moins longues que les hérons, le corps un peu plus charnu et le cou très-fourni de plumes, ce qui le fait paroître beaucoup plus gros que celui des hérons; malgré l'espèce d'insulte attachée à son nom, le Butor est moins stupide que le héron, mais il est encore plus sauvage. On ne le voit presque jamais; il n'habite que les marais d'une certaine étendue où il y a beaucoup de joncs; il se tient de préférence sur les grands étangs environnés de bois; il y mène une vie solitaire et paisible, couvert par les roseaux, défendu sous leur abri, du vent et de la pluie; également caché pour le chasseur qu'il craint, et pour la proie qu'il guète, il reste des jours entiers dans le même lieu, et semble mettre toute sa sûreté dans la retraite et l'inaction, au lieu que le héron plus inquiet, se remue et se découvre davantage en se mettant en mouvement tous les jours vers le soir; ainsi ces deux oiseaux, quoiqu'habitans des mêmes lieux, ne doivent guère se rencontrer, et ne se réunissent jamais en famille commune.

Ce n'est qu'en automne et au coucher du soleil, selon Willulghby, que le Butor prend son essor pour voyager, ou du moins pour changer de domicile : on le pren-

(1) Lat. *Botaurus;* it. *Trombone;* all. *Meer-rind.*

droit dans son vol, pour un héron, si de moment à moment il ne faisoit entendre une voix toute différente, plus retentissante et plus grave, *cob, cob;* et ce cri, quoique désagréable, ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de Butor; *botaurus, quasi boatus tauri;* c'est une espèce de mugissement qu'il répète cinq ou six fois de suite au printemps, et qu'on entend d'une demi-lieue; la plus grosse contre-basse rend un son moins ronflant sous l'archet: pourroit-on imaginer que cette voix épouvantable fût l'accent du tendre amour? mais ce n'est en effet que le cri d'un besoin physique et pressant d'une nature sauvage, grossière et farouche jusque dans l'expression du desir; et ce butor une fois satisfait, fuit sa femelle ou la repousse, lors même qu'elle le recherche avec empressement, et sans que ses avances aient aucun succès après une première union presque momentanée; aussi vivent-ils à part chacun de leur côté. Cet oiseau est toujours si caché qu'on ne peut le trouver ni le voir de près; les chasseurs ne parviennent aux endroits d'où il part, qu'en traversant les roseaux, souvent dans l'eau jusqu'au dessus du genou.

A toutes les précautions qu'il prend pour se rendre nuisible et inabordable, le Butor semble ajouter une ruse de défiance. Il tient sa tête élevée, et comme il a plus de deux pieds et demi de hauteur, il voit par dessus les roseaux sans être aperçu du chasseur. Il ne change de lieu qu'à l'approche de la nuit dans la saison d'automne; et il passe le reste de sa vie dans une inaction qui lui a fait donner par Aristote le surnom de paresseux; tout son mouvement se réduit en effet à se jeter

sur une grenouille ou un petit poisson qui vient se livrer lui-même à ce pêcheur indolent.

Le corps du Butor est chargé de mouchetures ou hachures noirâtres, jetées transversalement sur le dos, sur un fond brun-fauve, et tracées longitudinalement sur fond blanchâtre, au-devant du cou, à la poitrine et au ventre. Son bec est de la même forme que celui du héron; sa couleur, comme celle des pieds, est verdâtre; son ouverture est très-large; il est fendu fort au-delà des yeux; ses longs doigts s'accrochent aux roseaux et servent à le soutenir sur leurs débris flottans. Il fait grande capture de grenouilles; en automne, il va dans les bois chasser aux rats qu'il prend fort adroitement et avale tout entiers; dans cette saison il devient fort gras; quand il est pris, il s'irrite, se défend et en veut sur-tout aux yeux; sa chair doit être de mauvais goût, quoiqu'on en mangeât autrefois dans le même temps que celle du héron faisoit un mets distingué.

Les œufs du Butor sont gris-blanc verdâtre; il en fait quatre ou cinq, pose son nid au milieu des roseaux sur une toufe de joncs, et c'est assurément par erreur et en confondant le héron et le Butor, que Belon dit qu'il perche son nid au haut des arbres.

Le Butor se trouve partout où il y a des marais assez grands pour lui servir de retraite; on le connoît dans la plupart de nos provinces; il n'est pas rare en Angleterre, et assez fréquent en Suisse et en Autriche; on le voit aussi en Silésie, en Danemarck et en Suède. Les régions les plus septentrionales de l'Amérique ont de même leur espèce de Butor, et l'on en trouve d'autres espèces dans les contrées méridionales.

DE L'IBIS.

De toutes les superstitions qui aient jamais infecté la raison, et dégradé, avili l'espèce humaine, le culte des animaux seroit sans doute la plus honteuse, si l'on n'en considéroit pas l'origine et les premiers motifs: comment l'homme en effet a-t-il pu s'abaisser jusqu'à l'adoration des bêtes? Y a-t-il une preuve plus évidente de notre état de misère dans ces premiers âges où les espèces nuisibles, trop puissantes et trop nombreuses, entouroient l'homme solitaire, isolé, dénué d'armes et des arts nécessaires à l'exercice de ses forces? ces mêmes animaux devenus depuis ses esclaves, étoient alors ses maîtres, ou du moins des rivaux redoutables; la crainte et l'intérêt firent donc naître des sentimens abjects et des pensées absurdes, et bientôt la superstition recueillant les unes et les autres, fit également des dieux de tout être utile ou nuisible.

L'Égypte est l'une des contrées où ce culte des animaux s'est établi le plus anciennement et s'est conservé, observé le plus scrupuleusement pendant un grand nombre de siècles; et ce respect religieux, qui nous est attesté par tous les monumens, semble nous indiquer que, dans cette contrée les hommes ont lutté très-longtemps contre les espèces malfaisantes.

En effet les crocodiles, les serpens, les sauterelles, et tous les autres animaux immondes, renaissoient à chaque instant et pulluloient sans nombre sur le vaste limon d'une terre basse, profondément humide et périodiquement abreuvée par les épanchemens du fleuve;

et ce limon fangeux fermentant sous les ardeurs du tropique, dut soutenir longtemps et multiplier à l'infini toutes ces générations impures, informes, qui n'ont cédé la terre à des habitans plus nobles que quand elle s'est épurée.

« Des essaims de petits serpens venimeux, nous disent les premiers historiens, sortis de la vase échauffée des marécages et volant en grandes troupes, eussent causé la ruine de l'Égypte, si les Ibis ne fussent venus à leur rencontre pour les combattre et les détruire ». N'y a-t-il pas toute apparence que ce service aussi grand qu'inattendu fut le fondement de la superstition qui supposa dans ces oiseaux tutélaires quelque chose de divin? Les prêtres accréditèrent cette opinion du peuple; ils assurèrent que les Dieux, s'ils daignoient se manifester sous une forme sensible, prendroient la figure de l'Ibis. Mais mettant ces fables à part, il nous restera l'histoire des combats de ces oiseaux contre les serpens. Hérodote assure être allé sur les lieux pour en être témoin.

On lit dans l'historien Josephe que Moïse allant en guerre contre les Éthiopiens, emporta dans des cages de *papyrus* un grand nombre d'Ibis pour les opposer aux serpens. Ce fait qui n'est pas fort vraisemblable, s'explique par un autre fait rapporté dans la description de l'Egypte par de Maillet. « Un oiseau, dit-il, qu'on nomme chapon de Pharaon, et qu'on reconnoît pour l'Ibis, suit pendant plus de cent lieues les caravanes qui vont à la Mecque, pour se repaître des voiries que la caravane laisse après elle, et en tout autre temps il ne paroît aucun de ces oiseaux sur cette

route ». On doit donc penser que les Ibis suivirent ainsi le peuple hébreu dans sa course en Egypte, et c'est ce fait que Josephe nous a transmis en le défigurant, et en attribuant à la prudence d'un chef merveilleux, ce qui n'étoit qu'un effet de l'instinct de ces oiseaux ; et cette armée contre les Éthiopiens et les cages de papyrus, ne sont là que pour embellir la narration, et agrandir l'idée qu'on devoit avoir du génie d'un tel commandant.

Il étoit défendu, sous peine de la vie, aux Egyptiens de tuer les Ibis, et ce peuple, aussi triste que vain, fut inventeur de l'art lugubre des momies, par lequel il vouloit, pour ainsi dire, éterniser la mort, malgré la Nature bienfaisante qui travaille sans cesse à en effacer les images ; et non-seulement les Égyptiens employoient cet art des embaumemens pour conserver les cadavres humains, mais ils préparoient avec autant de soin les corps de leurs animaux sacrés. Plusieurs puits des momies dans la plaine de Saccara, s'appellent puits des oiseaux, parce qu'on n'y trouve en effet que des oiseaux embaumés, et sur-tout des Ibis renfermés dans de longs pots de terre cuite, dont l'orifice est bouché d'un ciment. Nous avons fait venir plusieurs de ces pots, et après les avoir cassés, nous avons trouvé dans tous une espèce de poupée formée par les langes qui servent d'enveloppes au corps de l'oiseau, dont la plus grande partie tombe en poussière noire en développant son suaire : on y reconnoît néanmoins tous les os d'un oiseau avec des plumes empâtées dans quelques morceaux qui restent solides. Ces débris nous ont indiqué la grandeur de l'oiseau, qui

est à peu près égale à celle du courlis ; le bec qui s'est trouvé conservé dans deux de ces momies, nous en a fait reconnoître le genre : ce bec a l'épaisseur de celui de la cicogne, et, par sa courbure, il ressemble au bec du courlis, sans néanmoins en avoir la cannelure ; et comme la courbure en est égale sur toute sa longueur, il paroît par ce caractère qu'on doit placer l'Ibis entre la cicogne et le courlis. En effet il tient de si près à ces deux genres d'oiseaux, que les Naturalistes modernes l'ont rangé avec les derniers, et que les anciens l'avoient placé avec le premier.

Aristote, en distinguant deux espèces d'Ibis, ajoute que la blanche est répandue dans toute l'Égypte, excepté vers Péluse, où l'on ne voit au contraire que des Ibis noirs, qui ne se trouvent pas dans tout le reste du pays. Pline répète cette observation particulière ; mais du reste tous les anciens en distinguant les deux Ibis par la couleur, semblent leur donner en commun tous les autres caractères, figure, habitude, instinct, et leur domicile de préférence en Égypte à l'exclusion de toute autre contrée. On ne pouvoit même, suivant l'opinion commune, les transporter hors de leur pays sans les voir consumés de regret. Cet oiseau si fidèle à sa terre natale en étoit devenu l'emblême. La figure de l'Ibis, dans les hiéroglyphes, désigne presque toujours l'Égypte, et il est peu d'images ou de caractères qui soient plus répétés dans tous les monumens. On voit ces figures d'Ibis sur la plupart des obélisques, sur la base de la statue du Nil, au belvédère à Rome, de même qu'au jardin des Tuileries à Paris. Dans la médaille d'Adrien, où l'Égypte paroît prosternée, l'Ibis

est à ses côtés; on a figuré cet oiseau avec l'éléphant, sur les médailles de Q. Marius, pour désigner l'Égypte et la Lybie, théâtres de ses exploits.

D'après le respect populaire et très-ancien pour cet oiseau fameux, il n'est pas étonnant que son histoire ait été chargée de fables. On a dit que les Ibis se fécondoient et engendroient par le bec; Solin paroît n'en pas douter; mais Aristote se moque avec raison de cette idée de pureté virginale dans cet oiseau sacré. Pierius parle d'une merveille d'un genre bien opposé; il dit que selon les anciens, le basilic naissoit d'un œuf d'Ibis formé dans cet oiseau des venins de tous les serpens qu'il dévore; ces mêmes anciens ont encore écrit que le crocodile et les serpens touchés d'une plume d'Ibis, demeuroient immobiles comme par enchantement, et que souvent même ils mouroient sur-le-champ. Zoroastre, Démocrite et Philé ont avancé ces faits; d'autres auteurs ont dit que la vie de cet oiseau divin étoit excessivement longue; les prêtres d'Hermopolis prétendoient même qu'il pouvoit être immortel; et pour le prouver ils montrèrent à Appion un Ibis si vieux, disoient-ils, qu'il ne pouvoit plus mourir.

Ce n'est là qu'une partie des fictions enfantées dans la religieuse Égypte, au sujet de cet Ibis; la superstition porte tout à l'excès; mais si l'on considère le motif de sagesse que put avoir le législateur en consacrant le culte des animaux utiles, on sentira qu'en Égypte il étoit fondé sur la nécessité de conserver et de multiplier ceux qui pouvoient s'opposer aux espèces nuisibles. Cicéron remarque judicieusement que les Egyptiens n'eurent d'animaux sacrés que ceux desquels il

leur importoit que la vie fût respectée à cause de la grande utilité qu'ils en tiroient (1); jugement sage et bien différent de celui de l'impétueux Juvénal, qui compte parmi les crimes de l'Égypte sa vénération pour l'Ibis, et déclame contre ce culte que la superstition exagèra sans doute, mais que la sagesse dut maintenir, puisque telle est en général la foiblesse de l'homme, que les législateurs les plus profonds ont cru devoir en faire le fondement de leurs lois.

En nous occupant maintenant de l'histoire naturelle et des habitudes réelles de l'Ibis, nous lui reconnoîtrons non-seulement un appétit véhément de la chair de serpens, mais encore une forte antipathie contre tous les reptiles; il leur fait la plus cruelle guerre. Belon assure qu'il va toujours les tuant, quoique rassasié. Diodore de Sicile dit que jour et nuit l'Ibis se promène sur la rive des eaux, guétant les reptiles, cherchant leurs œufs et détruisant en passant les scarabées et les sauterelles. Accoutumés au respect qu'on leur marquoit en Egypte, ces oiseaux venoient sans crainte au milieu des villes. Strabon rapporte qu'ils remplissoient les rues et les carrefours d'Alexandrie jusqu'à l'importunité et à l'incommodité, consommant à la vérité

(1) Il paroît difficile d'appliquer d'abord cette raison au culte du crocodile; mais outre qu'il n'étoit adoré que dans une seule ville du nome Arsinoïte, et que l'ichneumon son antagoniste l'étoit dans toute l'Égypte; cette ville des crocodiles ne les adoroit que par crainte, et pour les tenir éloignés par un culte, à la vérité insensé, d'un lieu où naturellement le fleuve ne les avoit point portés.

les immondices, mais attaquant aussi ce qu'on mettoit en réserve et souillant tout de leur fiente; inconvéniens qui pouvoient en effet choquer un Grec délicat et poli, mais que des Égyptiens grossièrement religieux souffroient avec plaisir.

Ces oiseaux posent leur nid sur les palmiers, et le placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats leurs ennemis; il paroît que la ponte est de quatre œufs.

Nous avons dit que les anciens distinguoient deux espèces d'Ibis, l'une blanche, et l'autre noire; nous n'avons vu que la blanche. Cet oiseau est un peu plus grand que le courlis, et l'est un peu moins que la cicogne: sa longueur, de la pointe du bec au bout des ongles, est d'environ trois pieds et demi. Hérodote en donne la description, en disant que cet oiseau a les jambes hautes et nues, la face et le front également dénués de plumes, le bec arqué, les pennes de la queue et des ailes noires, et le reste du plumage blanc. Nous ajouterons à ces caractères quelques autres traits dont Hérodote n'a pas fait mention: le bec est arrondi et terminé en pointe mousse; le cou est d'une grosseur égale dans toute sa longueur, et il n'est pas garni de plumes pendantes comme le cou de la cicogne.

Pline et Galien attribuent à l'Ibis l'invention du clistère, comme celle de la saignée à l'hippopotame; et ce ne sont point, ajoute le premier, les seules choses où l'homme ne fut que le disciple de l'industrie des animaux.

DU COURLIS (1).

Les noms composés des sons imitatifs de la voix, du chant, des cris des animaux, sont pour ainsi dire les noms de la Nature; ce sont aussi ceux que l'homme a imposés les premiers : les langues sauvages nous offrent mille exemples de ces noms donnés par instinct; et le goût qui n'est qu'un instinct plus exquis, les a conservés plus ou moins dans les idiômes des peuples policés, et surtout dans la langue grecque plus pittoresque qu'aucune autre, puisqu'elle peint même en dénommant. Les noms françois *Courlis*, *Curlis*, *Turlis*, sont des mots imitatifs de sa voix; et dans d'autres langues, ceux de *Curlew*, *Caroli*, *Tarlino*, s'y rapportent de même. Le bec de cet oiseau est très-long relativement à la grandeur de son corps; ce bec est assez grêle, sillonné de rainures, également courbé dans toute sa longueur et terminé en pointe mousse; il est foible et d'une substance tendre, et ne paroît propre qu'à tirer les vers de la terre molle; par ce caractère les Courlis pourroient être placés à la tête de la nombreuse tribu d'oiseaux à longs becs effilés, tels que les bécasses qui sont autant oiseaux de marais que de rivage, et qui n'étant point armées d'un bec propre à saisir ou percer les poissons, sont obligées de s'en tenir aux vers et aux insectes qu'ils fouillent dans la vase et dans les terres humides et limoneuses.

Le Courlis a le cou et les pieds longs, les jambes en partie nues et les doigts engagés vers leur jonction par

(1) Lat. *Numenius*; it. *Torquato*; all. *Brach-Vogel*.

une portion de membrane; il est à peu près de la grosseur d'un chapon; sa longueur totale est d'environ deux pieds; celle de son bec de cinq à six pouces, et son envergure de plus de trois pieds; tout son plumage est un mélange de gris-blanc, à l'exception du ventre et du croupion qui sont entièrement blancs; les grandes pennes de l'aile sont d'un brun noirâtre, les plumes du dos ont le lustre de la soie, celles du cou sont duvetées, et celles de la queue qui dépassent à peine les ailes pliées, sont, comme les moyennes de l'aile, coupées de blanc et de brun noirâtre. Il y a peu de différence entre le mâle et la femelle.

Ces oiseaux courent très-vîte et volent en troupes. Ils sont de passage en France et s'arrêtent à peine dans l'intérieur, mais ils séjournent dans nos contrées maritimes; les voyageurs en ont rencontré dans presque toutes les parties du monde. Quelques Naturalistes ont dit, que quoique la chair de Courlis sente le marais, elle ne laisse pas d'être fort estimée et mise par quelques-uns au premier rang entre les oiseaux d'eau. Le Courlis se nourrit de vers de terre, d'insectes, de menus coquillages qu'il ramasse sur les sables et les vases de la mer, ou sur les marais et dans les prairies humides.

On rencontre quelquefois des courlis blancs comme l'on trouve des bécasses blanches, des merles, des moineaux blancs, mais ces variétés purement individuelles, sont des dégénérations accidentelles qui ne doivent pas être regardées comme des races constantes.

DU COURLIS ROUGE.

Les terres basses et les plages de vase qui avoisinent les mers et les grands fleuves de l'Amérique méridionale, sont peuplées de plusieurs espèces de Courlis. La plus belle de ces espèces et la plus commune à la Guiane, est celle du Courlis rouge; tout son plumage est écarlate, à l'exception de la pointe des premières pennes de l'aile qui est noire; les pieds, la partie nue des jambes et le bec sont rouges ou rougeâtres, ainsi que la peau nue qui couvre le devant de la tête, depuis l'origine du bec jusqu'au delà des yeux; ce Courlis est aussi grand, mais un peu moins gros que le courlis d'Europe; ses jambes sont plus hautes, et son bec plus long est aussi plus robuste, et beaucoup plus épais vers la tête; le plumage de la femelle est d'un rouge moins vif que celui du mâle; mais l'un et l'autre ne prennent qu'avec l'âge cette belle couleur; leurs petits naissent couverts d'un duvet noirâtre; ils deviennent ensuite cendrés, puis blancs lorsqu'ils commencent à voler, et ce n'est que dans la seconde ou la troisième année que ce beau rouge paroît par nuances successives, et prend plus d'éclat à mesure qu'ils avancent en âge.

Ces oiseaux se tiennent en troupes, soit en volant, soit en se posant sur les arbres, où, par leur nombre et leur couleur de feu, ils offrent le plus beau coup-d'œil; leur vol est soutenu et même assez rapide, mais ils ne se mettent en mouvement que le matin et le soir; par la chaleur du jour ils entrent dans les criques, et s'y tiennent aux frais sous les palétuviers,

jusque

jusque vers les trois ou quatre heures qu'ils retournent sur les vases, d'où ils reviennent aux criques pour passer la nuit. On ne voit guère un de ces courlis seul, ou si quelqu'un s'est détaché de la troupe, il ne tarde pas à la rejoindre; mais ces atroupemens sont distingués par âges, et les vieux tiennent assez constamment leurs bandes séparées de celles des jeunes. Les couvées commencent en janvier et finissent en mai; ils déposent leurs œufs sur les grandes herbes qui croissent sous les palétuviers, ou dans les brossailles sur quelques bûchettes rassemblées, et ces œufs sont verdâtres; on prend aisément les petits à la main, lors même que la mère les conduit à terre pour chercher les insectes et les petites crabes, dont ils font leur première nourriture; ils ne sont point farouches et s'habituent aisément à vivre à la maison. « J'en ai élevé un, dit M. de la Borde, que j'ai gardé pendant plus de deux ans; il prenoit de ma main ses alimens avec beaucoup de familiarité, et ne manquoit jamais l'heure du déjeûné ni du dîner; il mangeoit du pain, de la viande crue, cuite ou salée, du poisson, tout l'accommodoit; il donnoit cependant la préférence aux entrailles de poissons et de volailles, et pour les recueillir il avoit soin de faire souvent un tour à la cuisine; hors de là il étoit continuellement occupé autour de la maison à chercher des vers de terre, ou dans un jardin à suivre le labour du nègre jardinier; le soir, il se retiroit de lui-même dans un poulailler où couchoient une centaine de volailles; il se juchoit sur la plus haute barre, chassoit à grands coups de bec toutes les poules qui vouloient s'y placer, et s'amusoit

souvent pendant la nuit à les inquiéter ; il s'éveilloit du grand matin, et commençoit par faire trois ou quatre tours au vol autour de la maison, quelquefois il alloit jusqu'au bord de la mer, mais sans s'y arrêter. Je ne lui ai entendu d'autre cri qu'un petit croassement qui paroissoit une expression de peur à la vue d'un chien ou d'un autre animal ; il avoit pour les chats beaucoup d'antipathie sans les craindre, il fondoit sur eux avec intrépidité et à grands coups de bec. Il a fini par être tué tout près de la maison, sur une mare, par un chasseur qui le prit pour un courlis sauvage. »

Ce récit s'accorde assez avec le témoignage de Laët, qui ajoute qu'on a vu quelques-uns de ces oiseaux s'unir et produire en domesticité ; nous présumons donc qu'il seroit aussi facile qu'agréable d'élever et de multiplier cette belle espèce qui feroit l'ornement des basses-cours, et peut-être ajouteroit aux délices de la table ; car la chair de cet oiseau, déjà bonne à manger, pourroit encore se perfectionner, et perdre, avec une nourriture nouvelle, le petit goût de marais qu'on lui trouve, outre que s'accommodant de toutes sortes d'alimens et de tous les débris de la cuisine, il ne coûteroit rien à nourrir.

Dans l'état sauvage, ces oiseaux vivent de petits poissons, de coquillages, d'insectes qu'ils recueillent sur la vase quand la marée se retire ; jamais ils ne s'écartent beaucoup des côtes de la mer, ni ne se portent sur les fleuves loin de leur embouchure ; ils ne font qu'aller et venir dans le canton où on les voit toute l'année.

DU CARIAMA.

NOUS avons vu que la Nature, marchant d'un pas égal, nuance tous ses ouvrages; que leur ensemble est lié par une suite de rapports constans et de gradations successives; elle a donc rempli par des transitions, les intervalles où nous pensons lui fixer des divisions et des coupures, et placé des productions intermédiaires aux points de repos que la seule fatigue de notre esprit, dans la contemplation de ses œuvres, nous a forcés de supposer; aussi trouvons-nous, dans les formes même les plus éloignées, des relations qui les rapprochent; en sorte que rien n'est vide; tout se touche, tout se tient dans la Nature, et qu'il n'y a que nos méthodes et nos systêmes qui soient incohérens lorsque nous prétendons lui marquer des sections ou des limites qu'elle ne connoît pas; c'est par cette raison que les êtres les plus isolés, dans nos méthodes, sont souvent dans la réalité, ceux qui tiennent à d'autres par de plus grands rapports; telles sont les espèces du Cariama, du secrétaire et du kamichi, qui, dans toute méthode d'Ornithologie, ne peuvent former qu'un groupe à part, tandis que, dans le systême de la Nature, ces espèces sont plus apparentées qu'aucune autre avec différentes familles dont elles semblent constituer les degrés d'affinité. Les deux premiers ont des caractères qui les rapprochent des oiseaux de proie; le dernier tient au contraire aux gallinacés, et tous trois appartiennent encore de plus près au grand genre des oiseaux de rivage dont ils ont le naturel et les mœurs.

Le Cariama est un bel oiseau qui fréquente les ma-

récages, et s'y nourrit comme le héron, qu'il surpasse en grandeur; avec de longs pieds et le bas de la jambe nu comme les oiseaux de rivage, il a un bec court et crochu comme les oiseaux de proie.

Il porte la tête haute, sur un cou élevé; on voit sur la racine du bec, qui est jaunâtre, une plume en forme d'aigrette; tout son plumage, assez semblable à celui du faucon, est gris ondé de brun; ses yeux sont brillans et couleur d'or, et les paupières sont garnies de longs cils noirs; les pieds sont jaunâtres, et des doigts qui sont tous réunis vers l'origine par une portion de membranes, celui du milieu est de beaucoup plus long que les deux latéraux dont l'intérieur est le plus court; les ongles sont courts et arrondis; le petit doigt postérieur est placé si haut, qu'il ne peut appuyer à terre, et le talon est épais et rond comme celui de l'autruche; la voix de cet oiseau ressemble à celle de la poule-d'Inde; elle est forte et avertit de loin les chasseurs qui le recherchent, car sa chair est tendre et délicate. Pison dit qu'on a commencé de rendre le Cariama domestique, et par ce rapport de mœurs, ainsi que par ceux de sa conformation, le Cariama qui ne se trouve qu'en Amérique, semble être le représentant du secrétaire, qui est un grand oiseau de l'ancien continent, dont nous allons donner la description dans l'article suivant.

DU SECRÉTAIRE OU MESSAGER.

CET oiseau, considérable par sa grandeur, autant que remarquable par sa figure, est non seulement d'une espèce nouvelle, mais d'un genre isolé et singulier, au point d'éluder et même de confondre tout arrangement de méthodes et de nomenclature; en même temps que ses longs pieds désignent un oiseau de rivage, son bec crochu indiqueroit un oiseau de proie; il a, pour ainsi dire, une tête d'aigle sur un corps de cicogne ou de grue; à quelle classe peut donc appartenir un être dans lequel se réunissent des caractères aussi opposés? Autre preuve que la Nature, libre au milieu des limites que nous pensons lui prescrire, est plus riche que nos idées, et plus vaste que nos systêmes.

Le Secrétaire a la hauteur d'une grande grue et la grosseur du coq-d'Inde. Ses couleurs sur la tête, le cou, le dos et les couvertures des ailes sont d'un gris un peu plus brun que celui de la grue; elles deviennent plus claires sur le devant du corps; un paquet de longues plumes, ou plutôt de pennes roides et noires pend derrière son cou, la plupart de ces plumes ont jusqu'à six pouces de longueur; il y en a de plus courtes, quelques-unes sont grises. L'individu que nous décrivons, a trois pieds six pouces de hauteur; la jambe un peu au-dessus du genou est dégarnie de plumes; les doigts sont gros, courts et armés d'ongles crochus; la tête est grosse, le bec fort et fendu jusqu'au-delà des yeux, la partie supérieure du bec est arquée à peu près comme dans l'aigle, elle est pointue et tranchante; il y

a de plus un caractère unique, et qui ajoute beaucoup à tous ceux qui font de cet oiseau un composé de natures éloignées. C'est un vrai sourcil formé d'un seul rang de cils noirs, de six à dix lignes de longueur; trait singulier, et qui joint à la toufe de plumes au haut du cou, à sa tête d'oiseau de proie, à ses pieds d'oiseau de rivage, achève d'en faire un être mixte, extraordinaire, et dont le modèle n'étoit pas connu.

Il y a autant de mélange dans les habitudes, que de disparité dans la conformation; avec les armes des oiseaux carnassiers, celui-ci n'a rien de leur férocité; il ne se sert de son bec ni pour offenser, ni pour se défendre : il met sa sûreté dans la fuite, il évite l'approche, il élude l'attaque, et souvent, pour échapper à la poursuite d'un ennemi, même foible, on lui voit faire des sauts de huit ou neuf pieds de hauteur; doux et gai, il devient aisément familier; on a même commencé à le rendre domestique au cap de Bonne-Espérance : on le voit assez communément dans les habitations de cette colonie, et on le trouve dans l'intérieur des terres à quelques lieues de distance des rivages : on prend les jeunes dans le nid pour les élever en domesticité, tant pour l'agrément que pour l'utilité, car ils font la chasse aux rats, aux lézards, aux crapauds et aux serpens.

Un observateur nous a communiqué les remarques suivantes au sujet de cet oiseau. «Lorsque le Secrétaire rencontre ou découvre un serpent, il l'attaque d'abord à coups d'ailes pour le fatiguer; il le saisit ensuite par la queue, l'enlève à une grande hauteur en l'air et le laisse retomber, ce qu'il répète jusqu'à ce que le ser-

pent soit mort. Il accélère sa course en étendant les ailes, et on le voit souvent traverser ainsi les campagnes, courant et volant tout ensemble; il niche dans les buissons à quelques pieds de terre, et pond deux œufs blancs avec des taches rousses : lorsqu'on l'inquiète, il fait entendre un croassement sourd; il n'est ni dangereux, ni méchant : son naturel est doux; j'en ai vu deux vivre paisiblement dans une basse-cour au milieu de la volaille. On les nourrissoit de viande, et ils étoient avides d'intestins et de boyaux, qu'ils assujétissoient sous leurs pieds en les mangeant, comme ils eussent fait un serpent : tous les soirs, ils se couchoient l'un auprès de l'autre, chacun la tête tournée du côté de la queue de son camarade. »

Au reste, cet oiseau d'Afrique paroît s'accommoder assez bien du climat de l'Europe; on le voit dans quelques ménageries d'Angleterre et de Hollande. Vosmaër qui l'a nourri dans celle du prince d'Orange, a fait quelques remarques sur sa manière de vivre : « il déchire et avale goulument la viande qu'on lui jette et ne refuse pas le poisson. Pour se reposer et dormir, il se couche le ventre et la poitrine à terre : un cri qu'il fait entendre rarement, a du rapport avec celui de l'aigle; son exercice le plus ordinaire est de marcher à grands pas de côté et d'autre et longtemps sans se ralentir ni s'arrêter; ce qui apparemment lui a fait donner le nom de messager, » comme il doit sans doute celui de secrétaire à ce paquet de plumes qu'il porte au haut du cou, quoique Vosmaër veuille dériver ce dernier nom de celui de sagittaire qu'il lui applique, d'après un jeu auquel on le voit s'égayer souvent, qui est

de prendre du bec ou du pied une paille ou quelque autre brin, et de le lancer en l'air à plusieurs reprises; « car il semble, dit-il, être d'un naturel gai, paisible et même timide. Quand on l'approche lorsqu'il court çà et là avec un maintien vraiment superbe, il fait un craquement continuel, *crac, crac;* mais revenu de la frayeur qu'on lui causoit en le poursuivant, il se montre familier et même curieux. Tandis que le dessinateur étoit occupé à le peindre, l'oiseau vint tout près de lui regarder sur le papier dans l'attitude de l'attention, le cou tendu et redressant les plumes de sa tête comme s'il admiroit sa figure; souvent il vient les ailes élevées et la tête en avant, pour voir curieusement ce qu'on fait; c'est ainsi qu'il s'approcha deux ou trois fois de moi, lorsque j'étois assis à côté d'une table dans sa loge pour le décrire. Lorsqu'il est ému de curiosité ou de desir, il redresse fort haut les longues plumes du derrière de sa tête, qui d'ordinaire tombent mêlées au hasard sur le haut du cou. Quelque attention qu'on ait apportée à l'observer, on ne l'a jamais vu boire; néanmoins ses excrémens sont liquides et blancs comme ceux du héron. Pour manger à son aise il s'accroupit sur ses talons, et couché à moitié il avale ainsi sa nourriture. Sa plus grande force paroît être dans le pied : si on lui présente un poulet vivant, il le frappe d'un violent coup de patte et l'abat du second; c'est encore ainsi qu'il tue les rats; il les guette assidûment devant leurs trous; en tout il préfère les animaux vivans à ceux qui sont morts, et la chair au poisson. »

DU KAMICHI.

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme que l'on peut connoître les grands effets des variétés de la Nature, c'est en se transportant des sables brûlans de la Torride aux glacières des pôles, c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts, que nous la jugerons mieux et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et de ses majestueuses oppositions, elle paroît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie pétrée ; ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre sans verdure n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes, où tout paroît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée. Opposons ce tableau de sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent, nous y verrons par excès ce que l'autre n'offroit que par défaut ; des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement et faire

effort pour l'occuper toute entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leurs cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueroient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retomboient en pluies précipitées par les orages, ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées; et ces brossailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux élémens, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la Nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Des énormes serpens tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse, les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pattes en pétrissent la fange; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs, dont les cris confus, multipliés et mêlés aux croassemens des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviroient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les élémens n'étoient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisoient qu'une masse commune, et où les es-

pèces vivantes n'avoient pas encore trouvé leur place dans les différens districts de la Nature.

Au milieu de ces sons discordans d'oiseaux criards et de reptiles croassans, s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous, et dont les eaux retentissent au loin : c'est la voix du Kamichi, grand oiseau noir très-remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes; il porte sur chaque aile deux puissans éperons, et sur la tête une corne pointue de trois ou quatre pouces de longueur sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base; cette corne implantée sur le haut du front, s'élève droit et finit en une pointe aiguë un peu courbée en avant, et vers sa base elle est revêtue d'un fourreau semblable au tuyau d'une plume. De tous les oiseaux, le Kamichi est le mieux armé; car indépendamment de sa corne à la tête, il a sur chaque aileron deux éperons qui sont dirigés en avant lorsque l'aile est pliée.

Avec cet appareil d'armes très-offensives, et qui le rendroient formidable au combat, le Kamichi n'attaque point les oiseaux, et ne fait la guerre qu'aux reptiles; il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible, car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble; fidèles jusqu'à la mort, l'amour qui les unit, semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié; celui qui reste, erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime.

Ces affections touchantes forment dans cet oiseau, avec sa vie de proie, le même contraste en qualités morales, que celui qui se trouve dans sa structure

physique ; il vit de proie, et cependant son bec est celui d'un oiseau granivore ; il a des éperons et une corne, et néanmoins sa tête ressemble à celle d'un gallinacé ; il a les jambes courtes, mais les ailes et la queue fort longues : la partie supérieure du bec s'avance sur l'inférieure, et se recourbe un peu à sa pointe ; la tête est garnie de petites plumes duvetées, relevées et comme demi-bouclées, mêlées de noir et de blanc ; ce même plumage frisé couvre le haut du cou ; le bas est revêtu de plumes plus larges, plus fournies, noires au bord et grises en dedans ; tout le manteau est noir-brun avec des reflets verdâtres et quelquefois mêlé de tâches blanches ; les ailes atteignent presqu'au bout de la queue, qui a neuf pouces de longueur. Le pied joint à une petite partie nue de la jambe, est haut de sept pouces et demi ; il est couvert d'une peau rude et noire, dont les écailles sont fortement exprimées sur les doigts qui sont très-longs; les ongles sont demi-crochus et creusés par dessous en gouttière ; le postérieur est d'une forme particulière, étant effilé, presque droit, et très-long, comme celui de l'alouette ; la grandeur totale de l'oiseau est de trois pieds. Plusieurs de ces oiseaux que nous avons vus, nous ont paru être de la grosseur de la poule-d'Inde.

Willulghby remarque avec raison que l'espèce du Kamichi est seule dans son genre ; sa forme est en effet composée de parties disparates, et la Nature lui a donné des attributs extraordinaires ; la corne sur la tête suffit seule pour en faire une espèce isolée, et même un phénomène dans le genre entier des oiseaux.

DE LA SPATULE (1).

En voyant la confusion qu'à répandue sur la Nature, cette multitude de méprises scientifiques, cette fausse érudition, entassée sans connoissance des objets, et ce chaos des choses et des noms encore obscurcis par les nomenclateurs, je n'ai pu m'empêcher de sentir que la Nature, partout belle et simple, eût été plus facile à connoître en elle-même qu'embarrassée de nos erreurs, ou surchargée de nos méthodes, et que malheureusement on a perdu pour les établir et les discuter, le temps précieux qu'on eût employé à la contempler et à la peindre. Ainsi quoique la Spatule soit d'une figure très-caractérisée et même singulière, les nomenclateurs n'ont pas laissé de la confondre sous des dénominations impropres et étrangères, avec des oiseaux tous différens. Ils l'ont appelée *héron blanc* et *pélican*, quoiqu'elle soit d'une espèce différente de celle du héron, et même d'un genre fort éloigné de celui du véritable pélican.

La Spatule est toute blanche; elle est de la grosseur du héron, mais elle a les pieds moins hauts et le cou moins long, et garni de petites plumes courtes; celles du bas de la tête sont longues et étroites, elles forment un panache qui retombe en arrière; la gorge est couverte et les yeux sont entourés d'une peau nue; les pieds et le nu de la jambe sont couverts d'une peau noire, dure et écailleuse; une portion de membrane unit les doigts vers leur jonction, et par son prolongement les frang

(1) Lat. *Platea*; it. *Beccaroveglia*; all. *Loeffler*.

et les borde légèrement jusqu'à l'extrémité ; des ondes noires transversales se marquent sur le fond de couleur jaunâtre du bec, dont l'extrémité est d'un jaune quelquefois mêlé de rouge; un bord noir tracé par une rainure, forme comme un ourlet relevé tout autour de ce bec singulier; une petite pointe recourbée en-dessous, termine l'extrémité de cette espèce de palette qui a vingt-trois lignes dans sa plus grande largeur ; près de la tête, la mandibule supérieure est si large et si épaisse que le fond semble y être entièrement engagé; les deux mandibules, près de leur origine, sont garnies intérieurement vers les bords de petits tubercules ou mamelons sillonnés, lesquels ou servent à broyer les coquillages que le bec de la Spatule est tout propre à recueillir, ou à retenir et arrêter une proie glissante ; car il paroît que cet oiseau se nourrit également de poisson, de coquillages, d'insectes aquatiques et de vers.

La Spatule habite les bords de la mer, et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres, si ce n'est sur quelques lacs, et passagèrement aux bords des rivières ; elle préfère les côtes marécageuses : on la voit sur celles du Poitou, de la Bretagne, de la Picardie et de la Hollande. L'espèce, quoique peu nombreuse, est très-répandue, et semble avoir fait le tour de l'ancien continent : elle se trouve aussi dans le nouveau, et quoiqu'on ait divisé l'espèce en deux, on doit les réunir en une, et convenir que la ressemblance de la spatule d'Amérique avec celle d'Europe est si grande, qu'on doit attribuer leurs petites différences à l'impression du climat ; la spatule d'Amérique est seulement

un peu moins grande dans toutes ses dimensions que celle d'Europe; elle en diffère encore par la couleur de rose ou d'incarnat qui relève le fond blanc de son plumage sur le cou, le dos et les flancs. Fernandez lui donne les mêmes habitudes qu'à notre Spatule, de vivre au bord de la mer de petits poissons, qu'il faut lui donner vivans, quand on veut la nourrir en domesticité, « ayant, dit-il, expérimenté qu'elle ne touche point aux poissons morts. »

Cette spatule couleur de rose se trouve depuis les côtes de la Nouvelle-Espagne et de la Floride jusqu'à la Guiane et au Brésil; on la voit aussi à la Jamaïque. Ces oiseaux sont peu sauvages : ils passent en mer très-près des canots, et se laissent approcher assez à terre pour qu'on les tire, soit posés, soit au vol : leur beau plumage est souvent sali par la vase où elles entrent fort avant pour pêcher. M. de la Borde qui a fait des observations sur leurs mœurs, nous confirme celle de Barrère au sujet de la couleur, et nous assure que les spatules de la Guiane ne prennent qu'avec l'âge et vers la troisième année cette belle couleur rouge, et que les jeunes sont presque entièrement blanches.

Nos spatules d'Europe font leur nid à la sommité des grands arbres voisins des côtes de la mer, et le construisent de bûchettes : ils produisent trois ou quatre petits; ils font grand bruit sur ces arbres dans le temps des nichées, et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir.

DE LA BÉCASSE (1).

De tous ces êtres légers sur lesquels la Nature a répandu tant de vie et de grâces, et qu'elle paroît avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages, pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement, les oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons; leurs sens sont obtus, leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières, et leur naturel se borne à chercher à l'entour des marécages leur pâture sur la vase ou dans la terre fangeuse; comme si ces espèces attachées au premier limon n'avoient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la Nature, dont les développemens se sont étendus et embellis par les soins de l'homme, tandis que ces habitans des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

En effet, aucun d'eux n'a les grâces ni la gaieté de nos oiseaux des champs; ils ne savent point comme ceux-ci s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats entr'eux sur la terre ou dans l'air; leur vol n'est qu'une fuite, une traite rapide d'un froid marécage à un autre; retenus sur le sol humide, ils ne peuvent, comme les hôtes des bois, se jouer dans les rameaux, ni même s'y poser; ils gisent à terre et se tiennent à l'ombre pendant le jour; une vue foible, un naturel timide leur font préférer l'obscurité de la nuit ou la lueur des crépuscules à la clarté du jour, et c'est

(1) Lat. *Perdix rustica ;* it. *Beccassa ;* all. *Schepffe.*

moins

moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat qu'ils cherchent leur nourriture. C'est ainsi que vivent la plupart des oiseaux de marais, entre lesquels les Bécasses forment une famille.

La Bécasse et peut-être de tous les oiseaux de passage celui dont les chasseurs font plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair, que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau stupide qui arrive dans nos bois vers le milieu d'octobre, en même temps que les grives. La Bécasse vient donc, dans cette saison de chasse abondante, augmenter encore la quantité du bon gibier. Elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers frimats déterminent son départ et nous l'amènent : car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air, et non en longueur, comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrées en contrées : c'est des sommets des Pyrénées et des Alpes, où elle passe l'été, qu'elle descend aux premières neiges qui tombent sur ces hauteurs dès le commencement d'octobre, pour venir dans les bois des collines inférieures, et jusque dans nos plaines.

Les Bécasses arrivent la nuit et quelquefois le jour, par un temps sombre, toujours une à une ou deux ensemble, et jamais en troupes; elles s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour, et tellement cachées, qu'il faut des chiens pour les faire lever, et souvent elles partent sous les pieds du chasseur; elles quittent ces endroits fourrés et le fort

du bois à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières en suivant les sentiers ; elles cherchent les terres molles, les paquis humides à la rive du bois, et les petites mares, où elles vont pour se laver le bec et les pieds qu'elles se sont remplis de terre, en cherchant leur nourriture. Toutes ont les mêmes allures, et l'on peut dire, en général, que les Bécasses sont des oiseaux sans caractère, et dont les habitudes individuelles dépendent toutes de celles de l'espèce entière.

La Bécasse bat des ailes avec bruit en partant ; elle file assez droit dans une futaie ; mais dans les taillis, elle est obligée de faire souvent le crochet ; elle plonge en volant derrière les buissons, pour se dérober a l'œil du chasseur ; son vol, quoique rapide, n'est ni élevé ni longtemps soutenu ; elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur ; peu d'instans après sa chûte, elle court avec vîtesse ; mais bientôt elle s'arrête, élève sa tête, regarde de tous côtés pour se rassurer avant d'enfoncer son bec dans la terre. Pline compare avec raison la Bécasse à la perdrix pour la célérité de sa course, car elle se dérobe de même ; et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue, elle a déjà pietté et fui à une grande distance.

Il paroît que cet oiseau, avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'il est offensé d'une lumière plus forte : c'est ce que semblent prouver ses allures et ses mouvemens, qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour ; et ce desir de changer de lieu, avant le lever ou après le coucher du soleil, est si pressant et si profond, qu'on a vu des bé-

casses renfermées dans une chambre, prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs; tandis que pendant le jour ou la nuit, elles ne faisoient que pietter sans s'élancer ni s'élever; et apparemment les Bécasses dans les bois restent tranquilles quand la nuit est obscure; mais lorsqu'il y a clair de lune, elles se promènent en cherchant leur nourriture; aussi les chasseurs nomment la pleine lune de novembre la lune des Bécasses, parce que c'est alors qu'on en prend en grand nombre; les piéges se tendent ou la nuit ou le soir, elles se prennent à la pantenne, au rejet, au lacet; on les tue au fusil sur les mares, sur les ruisseaux et les gués à la chûte. La pantenne ou pentière est un filet tendu entre deux grands arbres, dans les clairières et à la rive des bois, où l'on a remarqué qu'elles arrivent ou passent dans le vol du soir: la chasse sur les mares se fait aussi le soir; le chasseur cabané sous une feuillée épaisse, à portée du ruisseau ou de la mare fréquentée par les Bécasses, et qu'il approprie encore pour les attirer, les attend à la chûte; et peu de temps après le coucher du soleil, sur-tout par les vents doux de sud et de sud-ouest, elles ne manquent pas d'arriver une à une ou deux ensemble, et s'abattent sur l'eau où le chasseur les tire presqu'à coup sûr: cependant cette chasse est moins fructueuse et plus incertaine que celle qui se fait aux piéges dormans tendus dans les sentiers, et qu'on appelle rejets; c'est une baguette de coudrier ou d'autre bois flexible et élastique, plantée en terre et courbée en ressort, assujétie près du terrein à un trébuchet que couronne un nœud coulant de crin ou de ficelle; on embarrasse de branchages le reste du

sentier où l'on a placé le rejet, ou bien si l'on tend sur les paquis, on y pique des genêts ou des genièvres en files, pliés de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piége, afin de déterminer la bécasse qui suit les sentiers, et n'aime pas s'élever ou sauter, à passer le pas du trébuchet, qui part dès qu'il est heurté, et l'oiseau saisi par le nœud coulant, est emporté en l'air par la branche qui se redresse; la bécasse, ainsi suspendue, se débat beaucoup, et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir, et plus d'une encore sur la fin de la nuit; sans quoi le renard, chasseur plus diligent, et averti de loin par les battemens d'ailes de ces oiseaux, arrive et les emporte les uns après les autres; et sans se donner le temps de les manger, il les cache en différens endroits pour les retrouver au besoin. Au reste, on reconnoît les lieux que hante la Bécasse, à ses fientes, qui sont de larges fécules blanches et sans odeur : pour l'attirer sur les paquis où il n'y a point de sentiers, on y trace des sillons; elle les suit, cherchant les vers dans la terre remuée, et donne en même temps dans les collets ou lacets de crin disposés le long du sillon.

Mais n'est-ce pas trop de piéges pour un oiseau qui n'en sait éviter aucun? La Bécasse est d'un instinct obtus et d'un naturel stupide; elle est *moult sotte bête*, dit Belon; elle l'est vraiment beaucoup si elle se laisse prendre de la manière qu'il raconte, et qu'il nomme folâtrerie; un homme couvert d'une cappe couleur de feuilles sèches, marchant courbé sur deux courtes béquilles, s'approche doucement, s'arrêtant lorsque la bécasse le fixe, continuant d'aller lorsqu'elle recom-

mence à errer jusqu'à ce qu'il la voie arrêtée la tête basse; alors frappant doucement de ses deux bâtons l'un contre l'autre, la bécasse s'y amusera et affolera tellement, dit notre vieux Naturaliste, que le chasseur l'approchera d'assez près pour lui passer un lacet au cou.

Est-ce en la voyant se laisser approcher ainsi que les anciens ont dit qu'elle avoit pour l'homme un merveilleux penchant? En ce cas, elle le placeroit bien mal, et dans son plus grand ennemi; il est vrai qu'elle vient en longeant les bois jusque dans les haies des fermes et des maisons champêtres. La Bécasse ne se nourrit que de vers; elle fouille dans la terre molle des petits marais et des environs des sources sur les paquis fangeux et dans les prés humides qui bordent les bois; elle ne gratte point la terre avec les pieds, elle détourne seulement les feuilles avec son bec, les jetant brusquement à droite et à gauche. Il paroît qu'elle cherche et discerne sa nourriture par l'odorat, plutôt que par les yeux qu'elle a mauvais; mais la Nature semble lui avoir donné dans l'extrémité du bec un organe de plus et un sens particulier approprié à son genre de vie. La pointe en est charnue plutôt que cornée, et paroît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse, et ce privilége d'organisation a de même été donné aux Bécassines et autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture.

C'est de la longueur de son bec que cet oiseau a pris son nom dans la plupart des langues, à remonter jusqu'à la grecque. Sa tête aussi remarquable que son

bec, est plus carrée que ronde, et les os du crâne font un angle presque droit sur les orbites des yeux. Son plumage est trop connu pour le décrire, et les beaux effets de clair obscur que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre, y produisent, quoique dans le genre sombre, seroient difficiles et trop longs à décrire dans le détail.

Gesner donne la grosseur de la Bécasse avec plus de justesse, en l'égalant à la perdrix, que ne fait Aristote, qui la compare à la poule, et cette comparaison semble nous indiquer que la race commune des poules chez les Grecs, étoit bien plus petite que la nôtre; le corps de la Bécasse est en tout temps fort charnu, et très-gras sur la fin de l'automne; c'est alors, et pendant la plus grande partie de l'hiver, qu'elle fait un mets recherché, quoique sa chair soit noire, et ne soit pas fort tendre; mais comme chair ferme, elle a la propriété de se conserver longtemps; on la cuit sans ôter les entrailles qui, broyées avec ce qu'elles contiennent, font le meilleur assaisonnement de ce gibier. On observe que les chiens n'en mangent pas; il faut que ce fumet ne leur convienne pas, et même qu'il leur répugne beaucoup, car il n'y a guère que les barbets qu'on puisse accoutumer à rapporter la Bécasse; la chair des jeunes a moins de fumet, mais elle est plus tendre et plus blanche que celle des bécasses adultes; toutes s'amaigrissent à mesure que le printemps s'avance, et celles qui restent en été sont dans cette saison dures, sèches et d'un fumet trop fort.

C'est à la fin de l'hiver, c'est-à-dire, au mois de mars, que presque toutes les bécasses quittent nos

plaines pour retourner sur leurs montagnes, rappelées par l'amour à la solitude, si douce avec ce sentiment. On voit ces oiseaux au printemps partir appariés; ils volent alors rapidement et sans s'arrêter pendant la nuit; mais le matin ils se cachent dans les bois pour y passer la journée, et en partent le soir pour continuer leur route; tout l'été, ils se tiennent dans les lieux les plus solitaires et les plus élevés des montagnes où ils nichent; il n'est pas même sans exemple que quelques couples de bécasses se soient arrêtés dans nos pays de plaines et y aient niché; rétardées apparemment par quelques accidens, et surprises dans la saison de l'amour, loin des lieux où les portent leurs habitudes naturelles. Edwards a pensé qu'elles alloient toutes, comme tant d'autres oiseaux, dans les contrées les plus reculées du nord; apparemment il n'étoit pas informé de leur retraite aux montagnes, et de l'ordre de leurs routes, qui, tracées sur un plan différent de celui des autres oiseaux, ne se portent et s'étendent que de la montagne à la plaine, et de la plaine à la montagne.

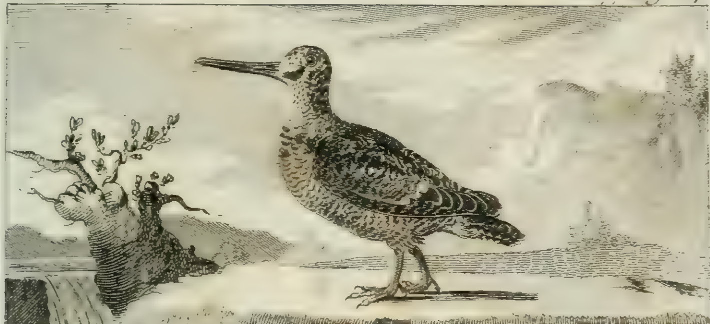
La Bécasse fait son nid par terre, comme tous les oiseaux qui ne se perchent pas; ce nid est composé de feuilles ou d'herbes sèches, entremêlées de petits brins de bois; le tout rassemblé sans art, et amoncelé contre un tronc d'arbre ou sous une grosse racine; on y trouve quatre ou cinq œufs oblongs un peu plus gros que ceux du pigeon commun; ils sont d'un gris roussâtre, marbré d'ondes plus foncées et noirâtres. Lorsque les petits sont éclos, ils quittent le nid et courent, quoiqu'encore couverts de poil follet; ils

commencent même à voler avant d'avoir d'autres plumes que celles des ailes ; ils fuient ainsi voletant et courant quand ils sont découverts : on a vu la mère et le père prendre sous leur gorge un des petits, le plus foible sans doute , et l'emporter ainsi à plus de mille pas ; le mâle ne quitte pas la femelle tant que les petits ont besoin de leurs secours : il ne fait entendre sa voix que dans le temps de leur éducation et de ses amours ; car il est muet , ainsi que la femelle, pendant le reste de l'année (1) ; quand elle couve, le mâle est presque toujours couché près d'elle , et ils semblent encore jouir en reposant mutuellement leur bec sur le dos l'un de l'autre : ces oiseaux d'un naturel solitaire et sauvage , sont donc aimans et tendres ; ils deviennent même jaloux , car l'on voit les mâles se battre jusqu'à se jeter par terre et se piquer à coups de bec , en se disputant la femelle ; ils ne deviennent stupides et craintifs qu'après avoir perdu le sentiment de l'amour , presque toujours accompagné de celui du courage.

L'espèce de la Bécasse est généralement répandue ; on la trouve dans les contrées du midi comme dans celles du nord , dans l'ancien et dans le nouveau monde.

---

(1) Ces petits cris ont des tons différens , passant du grave à l'aigu , *go , go , go* , *go* ; *pidi* , *pidi* , *pidi* ; *cri* , *cri* , *cri* , *cri* ; ces derniers semblent être de colère entre plusieurs mâles rassemblés ; ils ont aussi une espèce de croassement *couan* , *couan* , et un certain grondement *frou* , *frou* , *frou* , lorsqu'ils se poursuivent.







De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

DE LA BÉCASSINE (1).

La Bécassine est très-bien nommée, puisqu'en ne la considérant que par la figure, on pourroit la prendre pour une petite espèce de bécasse. « Ce seroit une petite bécasse, dit Belon, si elle n'étoit de mœurs différentes. » En effet la Bécassine a, comme la bécasse, le bec très-long et la tête carrée; le plumage madré de même, excepté que le roux s'y mêle moins, et que le gris-blanc et le noir y dominent; mais ces ressemblances bornées à l'extérieur, n'ont pas pénétré à l'intérieur : le résultat de l'organisation n'est pas le même, puisque les habitudes naturelles sont opposées. La Bécassine ne fréquente pas les bois; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies, dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières; elle s'élève si haut en volant qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue; elle a un petit cri chevrotant, *mée, mée, mée*, qui lui a fait donner, par quelques nomenclateurs, le surnom de *chèvre volante*; elle jette aussi, en prenant son essor un petit cri court et filé; elle n'habite les montagnes en aucune saison; elle diffère donc de la bécasse par le naturel et par les habitudes, autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France, les Bécassines paroissent en automne; on en voit quelquefois trois ou quatre ensemble, mais le plus souvent on les rencontre seules; elles partent de loin, d'un vol très-preste, et après trois crochets, elles filent deux ou trois cents pas, ou pointent en s'éle-

(1) It. *Pizzardella*; all. *Schnepfflin*.

vant à perte de vue ; le chasseur sait faire fléchir leur vol et les amener près de lui en imitant leur voix. Il en reste tout l'hiver dans nos contrées autour des fontaines chaudes et des petits marais voisins de ces fontaines ; au printemps, elles repassent en grand nombre, et il paroît que cette saison est celle de leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne, en Silésie, en Suisse ; mais en France, il n'en reste que quelques-unes pendant l'été, et elles nichent dans nos marais ; on trouve leur nid en juin ; il est placé à terre, sous quelque grosse racine d'aune ou de saule ; dans les endroits marécageux où le bétail ne peut parvenir, il est fait d'herbes sèches et de plumes, et contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, d'une couleur blanchâtre avec des taches rousses ; les petits quittent le nid en sortant de la coque ; ils paroissent laids et informes ; la mère ne les en aime pas moins ; elle en a soin jusqu'à ce que leur grand bec trop mou soit devenu plus ferme, et ne les quitte que quand ils peuvent aisément se pourvoir d'eux-mêmes.

La Bécassine pique continuellement la terre sans qu'on puisse bien dire ce qu'elle mange ; on ne trouve dans son estomac qu'un résidu terreux et des liqueurs qui sont apparemment la substance fondue des vers dont elle se nourrit ; car Aldrovande observe qu'elle a comme les pics la langue terminée par une pointe aiguë, propre à percer les vers qu'elle fouille dans la vase.

Dans cette espèce de Bécassine, la tête a un mouvement naturel de balancement horizontal, et la queue un mouvement de haut en bas ; elle marche pas à pas, la tête haute, sans sautiller ni voltiger ; mais on la sur-

prend rarement dans cette situation, car elle se tient soigneusement cachée dans les roseaux et les herbes des marais fangeux, où les chasseurs ne peuvent aller trouver ces oiseaux qu'avec des espèces de raquettes faites de planches légères, mais assez larges pour ne point enfoncer dans le limon : et comme la bécassine part de loin et rapidement, et qu'elle fait plusieurs crochets avant de filer, il n'y a pas de tiré plus difficile.

La Bécassine est ordinairement fort grasse, et sa graisse d'une saveur fine, n'a rien du dégoût des graisses ordinaires; on la cuit comme la bécasse, sans la vider, et partout on la recherche comme un gibier exquis.

Au reste, quoiqu'on ne manque guère de trouver en automne des bécassines dans nos marais, l'espèce n'en est pas aussi nombreuse aujourd'hui qu'elle l'étoit ci-devant; mais elle est répandue encore plus universellement que celle de la bécasse; on la rencontre dans toutes les parties du monde; Bougainville l'a vue aux îles Malouines, et il remarque qu'elle a des habitudes conformes à ces lieux solitaires, où rien ne l'inquiète; son nid est au milieu de la campagne; on la tire aisément; elle n'a nulle défiance et ne fait point le crochet en partant; nouvelle preuve que les habitudes timides des animaux fugitifs devant l'homme, leur sont imprimées par la crainte; et cette crainte dans la Bécassine paroît encore se réunir à la forte aversion qu'elle a pour l'homme; car elle est du nombre des oiseaux qu'on ne peut apprivoiser. Longolius assure qu'on peut élever et tenir la bécasse en volière, mais que la chose a été tentée inutilement et sans succès sur la Bécassine.

DU BÉCASSEAU.

Nos nomenclateurs ont compris sous le nom de bécasseau un genre entier de petits oiseaux de rivage, maubèches, guignettes, cincle, alouettes de mer ; tous ces oiseaux à la vérité ont dans leur petite taille une ressemblance de conformation avec la bécasse; mais ils en diffèrent par les habitudes naturelles autant que par la grandeur; comme d'ailleurs ces petites familles subsistent séparément les unes des autres, et sont très-distinctes, nous restreignons ici le nom de bécasseau à la seule espèce connue vulgairement sous le nom de cul-blanc des rivages ; cet oiseau est gros comme la bécassine commune, mais il a le corps moins alongé; son dos est d'un cendré-roussâtre, avec de petites gouttes blanchâtres au bord des plumes ; la tête et le cou sont d'un cendré plus doux , et cette couleur se mêle par pinceaux au blanc de la poitrine , qui s'étend de la gorge à l'estomac et au ventre; le croupion est de cette même couleur blanche ; les pennes de l'aile sont noirâtres et agréablement tachetées de blanc en dessous ; celles de la queue sont rayées transversalement de noirâtre et de blanc ; la tête est carrée comme celle de la bécasse , et le bec est de la même forme en petit.

Le bécasseau se trouve au bord des eaux , et particulièrement sur les ruisseaux d'eau vive ; on le voit courir sur les graviers ou raser au vol la surface de l'eau ; il jette un cri lorsqu'il part, et vole en frappant l'air par coups détachés ; il plonge quelquefois dans l'eau , quand il est poursuivi. Les sous-buzes lui donnent souvent la chasse ; elles le surprennent lors-

qu'il se repose au bord de l'eau ou lorsqu'il cherche sa nourriture; car le bécasseau n'a pas la sauve-garde des oiseaux qui vivent en troupes, et qui communément ont une sentinelle qui veille à la sûreté commune: il vit seul dans le petit canton qu'il s'est choisi le long de la rivière ou de la côte, et s'y tient constamment sans s'écarter bien loin. Ces mœurs solitaires et sauvages ne l'empêchent pas d'être sensible; du moins il a dans la voix une expression du sentiment assez marqué; c'est un petit sifflet fort doux et modulé sur des accens de langueur, qui repandus sur le calme des eaux, ou se mêlant à leur murmure, portent au recueillement et à la mélancolie.

On remarque que ces oiseaux solitaires, durant tout l'été lors du passage, se suivent par petites troupes de cinq ou six, et se font entendre en l'air dans les nuits tranquilles. En Lorraine ils arrivent dans le mois d'avril, et repartent dès le mois de juillet; ainsi le bécasseau, quoiqu'attaché au même lieu pour tout le temps de son séjour, voyage néanmoins de contrées en contrées, et même dans les saisons où la plupart des autres oiseaux sont encore fixés par le soin des nichées; sur nos côtes de basse Picardie, il se tient à l'embouchure des rivières, et suivant le flot, il ramasse le menu frai de poisson et les vermisseaux sur le sable, que tour à tour la lame d'eau couvre et découvre. Au reste, la chair du Bécasseau est très-délicate, et même l'emporte pour le goût sur celle de la bécassine, suivant Belon, quoiqu'elle ait une légère odeur de musc.

DES COMBATTANS OU PAONS DE MER.

Il est peut-être bizarre de donner à des animaux un nom qui ne paroît fait que pour l'homme en guerre ; mais ces oiseaux nous imitent; non-seulement ils se livrent entr'eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées et marchant l'une contre l'autre : ces phalanges ne sont composées que de mâles, qu'on prétend être dans cette espèce beaucoup plus nombreux que les femelles : celles-ci attendent à part la fin de la bataille, et restent le prix de la victoire. L'amour paroît donc être la cause de ces combats, les seuls que doive avouer la Nature, puisqu'elle les occasionne et les rend nécessaires par un de ses excès, c'est-à-dire, par la disproportion qu'elle a mise entre le nombre des mâles et des femelles de cette espèce. Les mâles sont au printemps si différens les uns des autres, qu'on les prendroit chacun pour un oiseau d'espèce particulière. Ils diffèrent ou par la taille, ou par les couleurs, ou par la forme et le volume de ce gros collier en forme d'une crinière épaisse de plumes enflées qu'ils portent autour du cou : ces plumes ne naissent qu'au commencement du printemps, et ne subsistent qu'autant que durent les amours ; mais indépendamment de cette production de surcroît dans ce temps, la surabondance des molécules organiques se manifeste encore par l'éruption d'une multitude de papilles charnues et sanguinolentes, qui s'élèvent sur le devant

de la tête et à l'entour des yeux : cette double production suppose dans ces oiseaux une si grande énergie des puissances productrices, qu'elle leur donne, pour ainsi dire, une autre forme plus avantageuse, plus forte, plus fière, qu'ils ne perdent qu'après avoir épuisé partie de leurs forces dans les combats, et répandu ce surcroît de vie dans leurs amours (1).

Sur les côtes d'Angleterre, on fait une petite chasse de ces oiseaux, et on est dans l'usage de les engraisser en les nourrissant avec du lait et de la mie de pain; mais on est obligé, pour les rendre tranquilles, de les tenir renfermés dans des endroits obscurs, car aussi-

---

(1) « Je ne connois pas d'oiseau, nous écrit un observateur, en qui le physique de l'amour paroisse plus puissant que dans celui-ci ; aucun n'a les testicules aussi forts par rapport à sa taille ; ceux du Combattant ont chacun près de six lignes de diamètre et un pouce ou plus de longueur ; le reste de l'appareil des parties génitales est également dilaté dans le temps des amours ; on peut de-là concevoir quelle doit être son ardeur guerrière, puisqu'elle est produite par son ardeur amoureuse et qu'elle s'exerce contre ses rivaux. Leur premier soin lorsqu'ils arrivent en avril, est de s'apparier, ou plutôt de se disputer les femelles ; celles-ci par des petits cris enflamment l'ardeur des combattans ; souvent la lutte est longue et quelquefois sanglante ; le vaincu prend la fuite, mais le cri de la première femelle qu'il entend lui fait oublier sa défaite, prêt à entrer en lice de nouveau, si quelque antagoniste se présente ; cette petite guerre se renouvelle tous les jours le matin et le soir, jusqu'au départ de ces oiseaux, qui a lieu dans le courant de mai ; car il ne nous reste que quelques traîneurs, et l'on n'a jamais trouvé de leurs nids dans nos marais. »

tôt qu'ils voient la lumière, ils se battent : ainsi l'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière. Dans les volières où on les renferme, ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux ; s'il est un coin de gazon vert, ils se battent à qui l'occupera ; et comme s'ils se piquoient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. La crinière des mâles est non seulement pour eux un parement de guerre, mais une sorte d'armure, un vrai plastron, qui peut parer les coups : les plumes en sont longues, fortes et serrées ; ils les hérissent d'une manière menaçante lorsqu'ils s'attaquent, et c'est surtout par les couleurs de cette livrée de combat qu'ils diffèrent entr'eux ; elle est rousse dans les uns, grise dans d'autres, blanche dans quelques-uns, et d'un beau noir-violet chatoyant, coupé de taches rousses, dans les autres ; la livrée blanche est la plus rare : ce panache d'amour ou de guerre, ne varie pas moins par la forme que par les couleurs, durant tout le temps de son accroissement.

Ce bel ornement tombe par une mue qui arrive à ces oiseaux vers la fin de juin, comme si la Nature ne les avoit parés et munis que pour la saison de l'amour et des combats. Les tubercules vermeils qui couvroient leur tête, pâlissent et s'oblitèrent, et ensuite elle se recouvre de plumes : dans cet état, on ne distingue plus guère les mâles des femelles, et tous ensemble partent alors des lieux où ils ont fait leurs nids et leur ponte ; ils nichent en troupes comme les hérons ; mais la taille et la conformation entière des Combattans sont très-différentes.

DU

DU VANNEAU (1).

Le Vanneau paroît avoir tiré son nom, dans notre langue, et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé. Les Grecs lui avoient donné le nom de paon sauvage, à cause de son aigrette et de ses jolies couleurs; cependant cette aigrette du Vanneau est bien différente de celle du paon; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très-déliés, et les couleurs de son corps, dont le dessous est blanc, n'offrent, sur un fond assez sombre, leurs reflets brillans et dorés, qu'à l'œil qui les recherche de près. Il donne en partant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit; il a les ailes très-fortes, et il s'en sert beaucoup, vole longtemps de suite et s'élève très-haut; posé à terre, il s'élance, bondit et parcourt le terrein par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai; il est sans cesse en mouvement, folâtre et se joue de mille façons en l'air; il s'y tient par instans dans toutes les situations, même le ventre en haut ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement, et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les Vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes au commencement de mars ou même dès la fin de février, après le dernier dégel, et par le vent de sud. On les voit alors se jeter dans les blés verts, et

(1) Lat. *Capella*; it. *Paonzello*; all. *Kywit*.

couvrir le matin les prairies marécageuses pour y chercher les vers qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse : le Vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets, que le ver a rejeté en se vidant, le débarrasse d'abord légèrement, et ayant mis le trou a découvert, il frappe à côté la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui dès qu'il se montre est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces oiseaux ont un autre manège, ils courent dans l'herbe et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur; ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces oiseaux se laissent difficilement approcher, et semblent distinguer de très-loin le chasseur; on peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent, car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont atroupés et prêts à s'élever ensemble, tous agitent leurs ailes par un mouvement égal, et comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres, le terrein couvert par leur multitude et que l'on voyoit noir, paroît blanc tout d'un coup; mais cette grande société que forment les Vanneaux à leur arrivée, tend à se rompre dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entr'eux; les femelles semblent fuir, et sortent les premières du milieu de la troupe, comme si ces querelles ne les intéressoient pas, mais en effet, pour attirer après elles

ces combattans, et leur faire contracter une société plus intime et plus douce, dans laquelle chaque couple sait se suffire durant les trois mois que durent les amours et le soin de la nichée.

La ponte se fait en avril; elle est de trois ou quatre œufs oblongs, d'un vert sombre, fort tachetés de noir; la femelle les dépose dans les marais sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrein; précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crûe des eaux, mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid et le laisse entièrement à découvert; pour en former l'emplacement, elle se contente de tondre à fleur de terre un petit rond dans l'herbe, qui bientôt se flétrit à l'entour par la chaleur de la couveuse : si on trouve l'herbe fraîche, on juge que les œufs n'ont point encore été couvés. On dit ces œufs bons à manger, et dans plusieurs provinces, on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés; mais n'est-ce point offenser, appauvrir la Nature, que de détruire ainsi ses tendres germes dans les espèces que nous ne pouvons d'ailleurs multiplier? Les œufs de poule et des autres oiseaux domestiques, sont à nous par les soins que nous prenons pour leur multiplication; mais ceux des oiseaux libres n'appartiennent qu'à la mère commune de tous les êtres.

Le temps de l'incubation du Vanneau, comme de la plupart des autres oiseaux, est de vingt jours; la femelle couve assidûment : si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid, elle piette un certain espace en se traînant dans l'herbe, et ne s'envole que

lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs, pour que son départ n'en indique pas la place ; les vieilles femelles, a qui on a enlevé leurs œufs, ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais ; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau, et y font plus tranquillement une seconde ponte ; les jeunes moins expérimentées, s'exposent, après une première perte, à une seconde, et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les mêmes lieux ; mais les dernières ne sont que de deux œufs, ou même d'un seul.

Les petits vanneaux, deux ou trois jours après leur naissance, courent dans l'herbe, et suivent leurs père et mère : ceux-ci, à force de sollicitude, trahissent souvent leur petite famille et la décèlent en passant et repassant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets, qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapis à terre au premier signe d'alarme : se sentant pressés, ils partent en courant, et il est difficile de les prendre sans chiens, car ils sont aussi alertes que les perdreaux. Ils sont alors tout couverts d'un duvet noirâtre, voilé sous de longs poils blancs ; mais dès le mois de juillet, ils entrent dans la mue qui donne à leur plumage ses belles couleurs.

Dès-lors la grande société commence à se renouer ; tous les vanneaux d'un marais, jeunes et vieux, se rassemblent ; ils se joignent aux bandes des marais voisins, et forment en peu de jours des troupes de cinq ou six cents. On les voit planer dans l'air ou errer dans les prairies, et se répandre après les pluies dans les terres labourées.

Ces oiseaux passent pour inconstans, et en effet ils

ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton; mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel; un canton épuisé de vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois d'octobre les Vanneaux sont très-gras; c'est le temps où ils trouvent la plus ample pâture, parce que dans cette saison humide les vers sortent de terre à milliers; mais les vents froids qui soufflent vers la fin de ce mois, en les faisant rentrer en terre, obligent les Vanneaux de s'éloigner; c'est même la cause de la disparition de tous les oiseaux vermivores ou mangeurs de vers, et de leur départ de nos contrées, ainsi que de toutes celles du nord aux approches du froid; ils vont chercher leur nourriture dans le midi, où commence alors la saison des pluies; mais par une semblable nécessité ils sont forcés de quitter au printemps ces terres du midi; l'excès de la chaleur et de la sécheresse y causant en été le même effet que l'excès du froid de nos hivers, par rapport à la disparition des vers qui ne se montrent à la surface de la terre que lorsqu'elle est en même temps humide et tempérée.

Belon dit que le Vanneau est *connu en toute terre*; effectivemen l'espèce en est très-répandue. A la fin de l'hiver ils paroissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne; on en fait des chasses abondantes; il s'en prend des volées au filet à miroir; on le tend pour cela dans une prairie; on place entre les nappes quelques vanneaux empaillés et un ou deux de ces oiseaux vivans pour servir d'appelans, ou bien l'oiseleur caché dans sa loge imite leur cri de réclame avec

un appeau de fine écorce; à ce cri perfide, la troupe entière s'abat et donne dans les filets.

Il n'y a pas de différence de grandeur entre le mâle et la femelle; mais les couleurs de la femelle sont plus foibles, et les parties noires sont mélangées de gris; sa huppe est aussi plus petite que celle du mâle dont la tête paroît être un peu plus grosse et plus arrondie; la plume de ces oiseaux est épaisse et son duvet bien fourni; le dessous et le bord des ailes vers l'épaule sont blancs ainsi que le ventre, les deux plumes extérieures de la queue et la première moitié des autres; tout le reste du plumage est d'un fond noir, mais enrichi de beaux reflets d'un luisant métallique, changeant en vert et en rouge doré, particulièrement sur la tête et les ailes; la huppe n'est point implantée sur le front, mais à l'occiput, ce qui lui donne plus de grâces; elle est composée de cinq ou six brins délicats, effilés, d'un beau noir; le bec est noir, assez petit, court et renflé vers le bout; la queue ne dépasse pas l'aile pliée. La longueur totale de l'oiseau est de onze à douze pouces, et sa grosseur approche de celle du pigeon commun.

On peut garder les Vanneaux en domesticité; quelquefois on en met dans les jardins où ils servent à détruire les insectes; ils y restent volontiers et ne cherchent point à s'enfuir; mais comme le remarque Klein, cette facilité qu'on trouve à captiver cet oiseau vient plutôt de stupidité que de sensibilité; et d'après le maintien et la physionomie de ces oiseaux, tant vanneaux que pluviers, cet observateur prétend qu'on peut prononcer qu'ils n'ont qu'un instinct fort obtus.

DU PLUVIER DORÉ.

L'INSTINCT social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux ; mais dans celles où il se manifeste, il est plus grand, plus décidé que dans les autres animaux. Non seulement leurs atroupemens sont plus nombreux et leurs réunions plus constantes que celles des quadrupèdes, mais il semble que ce n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union des volontés qui fait le lien de l'attachement mutuel, et le motif de la liaison générale. Cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux, suppose d'abord une nombreuse multiplication, et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilités de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble, ce qui les met à portée de s'entendre et de se communiquer assez d'intelligence pour connoître les premières lois de la société, qui dans toute espèce d'ètres ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit entre les individus l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes, soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme et atroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrons les comparer aux grandes sociétés des oiseaux, formées par pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices

de la pleine liberté. Nous avons vu les pigeons chérir leur commun domicile, et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux; nous voyons les cailles se rassembler, se reconnoître, donner et suivre l'avis général du départ; nous savons que les oiseaux gallinacés ont même dans l'état sauvage des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder sans contraindre leur nature; enfin nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois, ou dispersés dans les champs, s'atrouper à l'arrière saison, et après avoir égayé de leurs jeux les derniers beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers tempérés; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme, quoiqu'à l'entour de lui, et sans qu'il puisse y mettre obstacle, au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société, toute volonté commune dans les animaux quadrupèdes; en les désunissant il les a dispersés; la marmotte sociale par instinct, se trouve reléguée, solitaire à la cime des montagnes; le castor encore plus aimant, plus uni et presque policé, a été repoussé dans le fond des déserts; l'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux; il a éteint celle du cheval, en soumettant l'espèce entière au frein (1); il a gêné celle même de l'éléphant, malgré

---

(1) Les chevaux redevenus sauvages dans les plaines de Buénos-Ayres, vont par grandes troupes, courent ensemble, paissent ensemble et donnent toutes les marques de s'aimer, de s'entendre, de se plaire rassemblés. Il en est de même des chiens sauvages, en Canada et dans les autres contrées de

la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les oiseaux seuls ont échappé à la domination du tyran; il n'a rien pu sur leur société qui est aussi libre que l'empire de l'air; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus; il en diminue le nombre, mais l'espèce ne souffre que cet échec, et ne perd ni la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs. Il y a même des oiseaux que nous ne connoissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les momens de l'atroupement général et de leur réunion en grande compagnie : telle est en général la société de la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, et en particulier celle des Pluviers.

Ils paroissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France pendant les pluies d'automne, et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies, qu'on les a nommés Pluviers : ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses où ils cherchent des vers et des insectes; ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant, et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les cour-

---

l'Amérique septentrionale. On ne doit pas plus douter que les autres espèces domestiques, celle du chameau, depuis si longtemps soumise, celle du bœuf et du mouton, dont l'homme a dénaturé la société en mettant toute l'espèce en servitude, ne fussent aussi naturellement sociales, et ne se donnassent dans l'état sauvage ennobli par la liberté, ces marques touchantes de penchant et d'affection, dont nous les voyons entr'eux encore consoler leur esclavage.

lis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers ; ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sortir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils ne soient hors de leur retraite. Quoique les Pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides, qu'on a imaginé qu'ils pouvoient vivre d'air; mais apparemment la substance fondante du ver se tourne toute en nourriture et donne peu d'excrémens; d'ailleurs ils paroissent capables de supporter un long jeûne. Schwenckfeld dit avoir gardé un de ces oiseaux quatorze jours, qui pendant tout ce temps, n'avala que de l'eau et quelques grains de sable.

Rarement les Pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu; comme ils sont en très-grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils venoient y chercher; dès-lors ils sont obligés de passer à un autre terrein, et les premières neiges les forcent de quitter nos contrées et de gagner les climats plus tempérés. Suivant Belon, leurs plus petites bandes sont au moins de cinquante : lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent pas en repos, sans cesse occupés à chercher leur nourriture ; ils sont presque toujours en mouvement; plusieurs font sentinelle, pendant que le gros de la troupe se repaît, et au moindre danger, ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant ils suivent le vent, et l'ordre de leur marche est assez singulier; ils se rangent sur une ligne en largeur, et volent ainsi de front.

A terre, ces oiseaux courent beaucoup et très-vite; ils demeurent atroupés tout le jour, et ne se séparent que pour passer la nuit ; ils se dispersent le soir sur un

certain espace où chacun gîte à part; mais dès le point du jour, le premier éveillé ou le plus soucieux, celui que les oiseleurs nomment l'*appelant*, mais qui est peut-être la sentinelle, jette le cri de réclame, *hui, hieu, huit*, et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel; c'est le moment qu'on choisit pour en faire la chasse. On tend, avant le jour, un rideau de filet, en face de l'endroit où l'on a vu le soir ces oiseaux se coucher; les chasseurs en grand nombre font enceinte, et dès les premiers cris du Pluvier appelant, ils se couchent contre terre, pour laisser ces oiseaux passer et se réunir; lorsqu'ils sont rassemblés, les chasseurs se lèvent, jettent des cris et lancent des bâtons en l'air; les Pluviers effrayés partent d'un vol bas et vont donner dans le filet qui tombe en même temps; souvent toute la troupe y reste prise. Cette grande chasse est toujours suivie d'une capture abondante; mais un oiseleur seul s'y prenant plus simplement ne laisse pas de faire bonne chasse; il se cache derrière son filet; il imite avec un appeau d'écorce la voix du Pluvier appelant, et il attire ainsi les autres dans le piége; on en prend des quantités dans les plaines de Beauce et de Champagne. Quoique fort communs dans la saison, ils ne laissent pas d'être estimés comme un bon gibier: Belon dit que, de son temps, un Pluvier se vendoit souvent autant qu'un lièvre; il ajoute qu'on préféroit les jeunes, qu'il nomme guillemots.

La chasse que l'on fait des Pluviers et leur manière de vivre dans cette saison, est presque tout ce que nous savons de ce qui a rapport à leur histoire naturelle: hôtes passagers plutôt qu'habitans de nos campagnes,

ils disparoissent à la chûte des neiges, ne font que repasser au printemps, et nous quittent quand les autres oiseaux nous arrivent; il semble que la douce chaleur de cette saison charmante qui réveille l'instinct assoupi de tous nos animaux, fasse sur les Pluviers une impression contraire; ils vont dans les contrées plus septentrionales établir leur couvée et élever leurs petits, car pendant tout l'été nous ne les voyons plus. Ils habitent alors les terres de la Laponie et des autres provinces du nord de l'Europe, et apparemment aussi celles de l'Asie; leur marche est la même en Amérique, car les Pluviers sont du nombre des oiseaux communs aux deux continens. Arrivés en troupes dans ces contrées septentrionales pour y nicher, ils se séparent par couples : la société intime de l'amour rompt ou plutôt suspend pour un temps la société générale de l'amitié.

C'est au Pluvier doré, comme représentant la famille entière des Pluviers, qu'il faut rapporter ce que nous venons de dire de leurs habitudes naturelles. Ce Pluvier doré est de la grosseur d'une tourterelle. Il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes, entremêlés de gris-blanc sur un fond brun-noirâtre : ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure et font paroître le plumage doré : les mêmes couleurs, mais plus foibles, sont mélangées sur la gorge et la poitrine; le ventre est blanc, le bec noir, et il est, ainsi que dans tous les Pluviers, court, arrondi et renflé vers le bout; les pieds sont noirâtres et n'ont que trois doigts.

DU GRAND PLUVIER,

VULGAIREMENT APPELÉ COURLIS DE TERRE.

CET oiseau est beaucoup plus grand que le Pluvier doré; il est même plus gros que la bécasse ; ses jambes épaisses ont un renflement marqué au-dessous du genou qui paroît gonflé. Il n'a comme le Pluvier que trois doigts fort courts; ses jambes et ses pieds sont jaunes, son bec est jaunâtre depuis son origine jusques vers le milieu de sa longueur, et noirâtre jusqu'à son extrémité; il est de la même forme, mais plus gros que celui du Pluvier. Il est de couleur roussâtre sur le dos et sur le cou, et blanc sous le ventre. Il a l'aile grande; il part de loin, sur-tout pendant le jour, et vole alors assez bas près de terre. Il court aussi vîte qu'un chien, et s'arrête tout court après avoir couru, tenant son corps et sa tête immobiles, et au moindre bruit, il se tapit contre terre. Les mouches, les scarabées, les petits limaçons et autres coquillages terrestres sont le fond de sa nourriture, avec quelques autres insectes qui se trouvent dans les terres en friche, comme grillons, sauterelles et courtilières ; car il ne se tient guère que sur le plateau des collines, et il habite de préférence les terres pierreuses, sabloneuses et sèches. Ces oiseaux solitaires et tranquilles pendant la journée, se mettent en mouvement à la chûte du jour; ils se répandent alors de tous côtés en volant rapidement, et criant de toutes leurs forces sur les hauteurs; leur voix qui s'entend de très-loin, est un son plaintif semblable à celui d'une flûte tierce et prolongé sur trois ou quatre tons,

en montant du grave à l'aigu; ils ne cessent de crier pendant la plus grande partie de la nuit, et c'est alors qu'ils se rapprochent de nos habitations.

Ces habitudes nocturnes sembleroient indiquer que cet oiseau voit mieux la nuit que le jour; cependant il est certain que sa vue est très-perçante pendant le jour; d'ailleurs la position de ses gros yeux le met en état de voir par-derrière comme par-devant; il découvre le chasseur d'assez loin, pour se lever et partir bien avant que l'on ne soit à portée de le tirer; c'est un oiseau aussi sauvage que timide; la peur seule le tient immobile durant le jour, et ne lui permet de se mettre en mouvement et de se faire entendre qu'à l'entrée de la nuit; ce sentiment de crainte est même si dominant, que quand on entre dans une chambre où on le tient renfermé, il ne cherche qu'à se cacher, à fuir, et va dans son effroi, donner tête baissée, et se heurter contre tout ce qui se rencontre. On prétend que cet oiseau sait pressentir les changemens de temps et qu'il annonce la pluie; Gesner a remarqué que même en captivité, il s'agite beaucoup avant l'arrivée d'un orage.

Au reste, ce grand Pluvier ou courlis de terre, fait une exception dans les nombreuses espèces, qui ayant une portion de la jambe nue, sont censées habiter les rivages et les terres fangeuses, puisqu'il se tient toujours loin des eaux et des terres humides, et n'habite que les terres sèches et les lieux élevés.

Ces habitudes ne sont pas les seules par lesquelles il diffère des pluviers. Il part à la fin de l'automne; mais avant d'entreprendre le voyage, ces oiseaux se réunissent en troupes de trois ou quatre cents, à la voix

d'un seul qui les appelle, et leur départ se fait pendant la nuit; on les revoit de bonne heure au printemps. La femelle ne pond que deux ou quelquefois trois œufs sur la terre nue, entre des pierres, ou dans un petit creux qu'elle forme sur le sable des landes et des dunes; le mâle la poursuit vivement dans le temps des amours; il est aussi constant que vif et ne la quitte pas; il l'aide à conduire ses petits, à les promener et à leur apprendre à distinguer leur nourriture : cette éducation est même longue; car quoique les petits marchent et suivent leurs père et mère peu de temps après qu'ils sont nés, ils ne prennent que tard assez de force dans l'aile pour pouvoir voler. Belon en a trouvé qui ne pouvoient encore voler à la fin d'octobre, ce qui lui a fait croire que la ponte des œufs ou la naissance des petits ne se faisoit que bien tard. Mais un observateur qui a vu ces oiseaux à Malte, nous a appris qu'ils y font régulièrement deux pontes, l'une au printemps, et l'autre au mois d'août. Le même observateur assure que l'incubation est de trente jours. Les jeunes sont un fort bon gibier et on ne laisse pas de manger aussi les vieux qui ont la chair plus noire et plus sèche. La chasse à Malte en étoit réservée au grand maître de l'ordre, avant que l'espèce de nos perdrix n'eût été portée dans cette île, vers le milieu du dernier siècle. Il est peu de chasseurs dans nos provinces de Picardie, d'Orléanois et de Beauce, qui n'aient entendu les cris répétés *türrlui, türrlui*, de ces oiseaux; c'est leur voix de rappel qu'ils font souvent retentir d'une colline à l'autre; et c'est probablement de ce son articulé et semblable au cri des vrais courlis, qu'on a

donué à ce grand Pluvier le nom de courlis de terre.

J'ai eu pendant un mois ou cinq semaines un de ces oiseaux à ma campagne; on le nourrissoit de soupe, de pain et de viande cuite; il aimoit ce dernier mets de préférence aux autres; il mangeoit non seulement pendant le jour, mais aussi pendant la nuit; car après lui avoir donné le soir sa provision de nourriture, on a remarqué que le lendemain matin elle étoit fort diminuée.

Cet oiseau m'a paru d'un naturel paisible, mais craintif et sauvage, et je crois que c'est en effet par cette raison qu'on le voit rarement courir pendant le jour dans l'état de liberté, et qu'il préfère l'obscurité de la nuit pour se réunir avec ses semblables. J'ai remarqué que dès qu'il apercevoit quelqu'un, même de loin, il cherchoit à s'enfuir, et que sa peur étoit si grande qu'il se heurtoit contre tout ce qu'il rencontroit en voulant se sauver. Il est donc du nombre des animaux qui sont faits pour vivre éloignés de nous, et à qui la Nature a donné pour sauve-garde l'instinct de nous fuir.

Celui dont il s'agit ici n'a point fait connoître son cri; il faisoit seulement quelquefois entendre pendant les deux ou trois dernières nuits qui ont précédé sa mort, une sorte de sifflement très-foible qui n'étoit peut-être qu'une expression de souffrance; car il avoit alors sur la racine du bec et dans les pieds de fort grandes blessures qu'il s'étoit faites en frappant contre les fils de fer de sa cage, dans laquelle il se remuoit brusquement dès qu'il apercevoit quelque objet nouveau.

DE





De Seve, Del. l'Epine, Direx.

DE L'ÉCHASSE (1).

L'ÉCHASSE est dans les Oiseaux ce que la gerboise est dans les quadrupèdes; ses jambes trois fois longues comme le corps, nous présentent une disproportion monstrueuse; et en considérant ces excès ou plutôt ces défauts énormes, il semble que quand la Nature essayoit toutes les puissances de sa première vigueur, et qu'elle ébauchoit le plan de la forme des êtres, ceux en qui les proportions d'organes s'unirent avec la faculté de se reproduire, ont été les seuls qui se soient maintenus; elle ne put donc adopter à perpétuité toutes les formes qu'elle avoit tentées; elle choisit d'abord les plus belles pour en composer le tout harmonieux des êtres qui nous environnent; mais au milieu de ce magnifique spectacle, quelques productions négligées et quelques formes moins heureuses, jetées comme des ombres au tableau, paroissent être les restes de ces dessins mal assortis et de ces composés disparates qu'elle n'a laissé subsister que pour nous donner une idée plus étendue de ses projets; et l'on ne peut mieux saisir une de ces disproportions qui contrastent avec le bel accord et la grâce répandue sur toutes ses œuvres, que dans cet oiseau, dont les jambes excessivement longues lui permettent à peine de porter son bec à terre pour prendre sa nourriture; et de plus, ses jambes si disproportionnées sont comme des échasses, grêles, foibles et fléchissantes, supportant mal le petit corps de l'oi-

(1) Lat. *Heinantopus;* it. *Merlo aquaiolo grande;* all. *Froemboer vogel.*

seau, et retardant sa course plus qu'elles ne l'accélèrent; enfin trois doigts beaucoup trop courts pour les jambes, asseyent mal sur ses pieds ce corps chancelant, trop loin du point d'appui. Aussi les noms que les anciens et les modernes ont donnés dans toutes les langues à cet oiseau, marquent la foiblesse de ses jambes molles et ployantes, ou leur excessive longueur.

L'Échasse paroît néanmoins se dédommager par le vol de la lenteur de sa marche pénible; ses ailes sont longues et dépassent la queue qui est assez courte; leur couleur, ainsi que celle du dos, est d'un noir lustré de bleu-verdâtre; les pieds sont rouges, et ils ont huit pouces de hauteur, y compris la partie nue de la jambe qui en a plus de trois. Le nœud du genou se marque fortement au milieu du jet lisse et grêle de ses pieds démesurés; le bec est noir, cylindrique et un peu aplati par les côtés vers la pointe.

Nous sommes peu instruits des habitudes naturelles de cet oiseau, dont l'espèce est foible et en même temps rare: il est vraisemblable qu'il vit d'insectes et de vermisseaux au bord des eaux et des marais. Pline dit qu'il naît en Egypte, qu'il se nourrit principalement de mouches, et qu'on n'a pu le conserver que quelques jours en Italie. Cependant Belon en parle comme d'un oiseau naturel à cette contrée, et le comte Marsigli l'a vu sur le Danube. Il paroît aussi qu'il fréquente les terres du nord, et on le retrouve dans le nouveau continent. Ainsi, l'espèce de l'Échasse, quoique très-peu nombreuse, se trouve répandue ou plutôt dispersée dans des régions très-éloignées.

DE L'HUÎTRIER.

VULGAIREMENT PIE DE MER.

Les oiseaux qui sont dispersés dans nos champs ou retirés sous l'ombrage de nos forêts, habitent les lieux les plus rians et les retraites les plus paisibles de la Nature; mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée, elle en a confiné quelques-uns sur les rivages solitaires, sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre, sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser, et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et formidables pour tous les autres êtres, quelques oiseaux, tels que l'Huîtrier, savent trouver la subsistance, la sécurité, les plaisirs même et l'amour; celui-ci vit de vers marins, d'huîtres, de patelles et autres coquillages qu'il ramasse dans les sables du rivage; il se tient constamment sur les bancs, les récifs découverts à basse mer, sur les grèves où il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises, sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a aussi donné à cet Huîtrier ou mangeur d'huîtres, le nom de pie de mer, non seulement à cause de son plumage noir et blanc, mais encore, parce qu'il fait, comme la pie, un bruit ou cri continuel, sur-tout lorsqu'il est en troupe; ce cri aigre et court, est répété sans cesse en repos et en volant.

Cet oiseau ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes; cependant on le connoît en Saintonge et en Picardie; il pond même quelquefois sur les côtes de

cette dernière province, où il arrive en troupes très-considérables par les vents d'est et de nord-ouest; ces oiseaux s'y reposent sur les sables du rivage, en attendant qu'un vent favorable leur permette de retourner à leur séjour ordinaire.

L'espèce de l'Huîtrier peuple tous les rivages de l'ancien continent et se retrouve dans le nouveau, et cette espèce si répandue l'est sans variété; elle est partout la même, et paroît isolée et distinctement séparée de toutes les autres espèces : il n'en est point en effet, parmi les oiseaux de rivage, qui ait avec la taille de l'Huîtrier et ses jambes courtes, un bec de la forme du sien, non plus que ses habitudes et ses mœurs.

Cet oiseau est de la grandeur de la corneille; son bec long de quatre pouces est rétréci et comme comprimé verticalement au-dessus des narines, et aplati par les côtés, en manière de coin, jusqu'au bout, dont la coupe carrée forme un tranchant; structure particulière qui rend ce bec tout-à-fait propre à détacher, soulever, arracher du rocher et des sables, les huîtres et les autres coquillages dont l'Huîtrier se nourrit.

Il est du petit nombre des oiseaux qui n'ont que trois doigts. Ce seul rapport a suffi aux méthodistes pour le placer, dans l'une de leurs nomenclatures, à côté de l'outarde. On voit combien il en est éloigné dans l'ordre de la Nature, puisque non seulement il habite sur les rivages de la mer, mais qu'il nage encore quelquefois sur cet élément, quoique ses pieds soient absolument dénués de membranes; il est vrai qu'on a observé que la manière dont il nage semble n'être que passive, comme s'il se laissoit aller à tous les mouvemens de l'eau

sans s'en donner aucun ; mais il n'en est pas moins certain qu'il ne craint point d'affronter les vagues, et qu'il peut se reposer sur l'eau et quitter la mer lorsqu'il lui plaît d'habiter la terre. Son plumage blanc et noir, et son long bec lui ont fait donner les noms également impropres de pie de mer et de bécasse de mer ; celui d'Huîtrier lui convient puisqu'il exprime sa manière de vivre : Catesby n'a trouvé dans son estomac que des huîtres, et Willulghby des patelles encore entières ; ce viscère est ample et musculeux, suivant Belon, qui dit aussi que la chair de l'Huîtrier est noire et dure, avec un goût de sauvagine ; cependant cet oiseau est toujours gras en hiver, et la chair des jeunes est assez bonne à manger, selon un observateur qui a nourri un de ces Huîtriers pendant plus de deux mois ; il le tenoit dans son jardin où il vivoit principalement de vers de terre comme les courlis, mais il mangeoit aussi de la chair crue et du pain, dont il sembloit s'accommoder fort bien ; il buvoit indifféremment de l'eau douce ou de l'eau de mer, sans témoigner plus de goût pour l'une que pour l'autre ; cependant, dans l'état de nature, ces oiseaux ne fréquentent point les marais ni l'embouchure des rivières, et ils restent constamment dans le voisinage et sur les eaux de la mer ; mais c'est peut-être parce qu'ils ne trouveroient pas dans les eaux douces, une nourriture aussi analogue à leur appétit, que celle qu'ils se procurent dans les eaux salées.

L'Huîtrier ne fait point de nid ; il dépose ses œufs qui sont grisâtres et tachés de noir, sur le sable nu, hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire : seulement il semble choisir pour cela le

haut des dunes et les endroits parsemés de débris de coquillages. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq, et le temps de l'incubation est de vingt ou vingt-un jours; la femelle ne les couve point assidûment; elle fait à cet égard ce que font presque tous les oiseaux des rivages de la mer, qui laissant au soleil pendant une partie du jour le soin d'échauffer leurs œufs, les quittent pour l'ordinaire à neuf ou dix heures du matin et ne s'en rapprochent que vers les trois heures du soir, à moins qu'il ne survienne de la pluie. Les petits, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet noirâtre; ils se traînent sur le sable dès le premier jour; ils commencent à courir peu de temps après et se cachent alors si bien dans les toufes d'herbages qu'il est difficile de les trouver.

L'Huîtrier a le bec et les pieds d'un beau rouge de corail. Ses pieds et ses trois doigts sont revêtus d'une écaille raboteuse, ferme et dure; il a les paupières rouges comme le bec, et l'iris est d'un jaune doré; la tête, le cou, les épaules sont noirs, ainsi que le manteau des ailes, mais ce noir est plus foncé dans le mâle que dans la femelle. Il y a un collier blanc sous la gorge; tout le dessous du corps depuis la poitrine est blanc ainsi que le bas du dos, et une partie des ailes et de la queue dont la pointe est noire. Ce sont, comme nous avons dit, ces couleurs qui lui ont fait donner le nom de la pie, quoiqu'il en diffère à tous autres égards et sur-tout par le peu de longueur de sa queue. La longueur de l'oiseau est d'environ seize pouces.

DU MERLE ET DE LA GRIVE D'EAU.

Le Merle d'eau n'est point un merle quoiqu'il en porte le nom ; c'est un oiseau aquatique qui fréquente les lacs et les ruisseaux des hautes montagnes; comme le merle en fréquente les bois et les vallons; il lui ressemble aussi par la taille qui est seulement un peu plus courte, et par la couleur presque noire de son plumage; enfin il porte un plastron blanc comme certaines espèces de merles; mais il est aussi silencieux que le vrai merle est jaseur; il n'en a pas les mouvemens vifs et brusques; il ne prend aucune de ses attitudes et ne va ni par bonds ni par sauts; il marche légèrement d'un pas compté, et court au bord des fontaines et des ruisseaux qu'il ne quitte jamais, fréquentant de préférence les eaux vives et courantes, dont la chûte est rapide et le lit entrecoupé de pierres et de morceaux de roches. On le rencontre au voisinage des torrens et des cascades, et particulièrement sur les eaux limpides qui coulent sur le gravier.

Ses habitudes naturelles sont très-singulières ; les oiseaux d'eau qui ont les pieds palmés nagent sur l'eau ou se plongent ; ceux de rivage, montés sur de hautes jambes nues, y entrent assez avant sans que leur corps y trempe ; le Merle d'eau y entre tout entier en marchant et en suivant la pente du terrein; on le voit se submerger peu à peu, d'abord jusqu'au cou, et ensuite par-dessus la tête qu'il ne tient pas plus élevée que s'il étoit dans l'air ; il continue de marcher sous l'eau, descend jusqu'au fond et s'y promène comme sur le rivage sec.

Il y a peu de faits plus curieux dans l'histoire des oiseaux que celui-ci. On conçoit que pour cet exercice il faut au Merle d'eau des fonds de gravier et des eaux claires, et qu'il ne pourroit s'accommoder d'une eau trouble ni d'un fond de vase ; aussi ne le trouve-t-on que dans les pays de montagnes, aux sources des rivières et des ruisseaux qui tombent des rochers, comme en France, dans les montagnes du Bugey et des Vosges, et en Suisse. Il se pose volontiers sur les pierres entre lesquelles serpentent les ruisseaux ; il vole fort vîte, en droite ligne, en rasant de près la surface de l'eau comme le martin-pêcheur ; en volant il jette un petit cri, sur-tout dans la saison de l'amour au printemps ; on le voit alors avec sa femelle ; mais dans tout autre temps on le rencontre seul. La femelle pond quatre ou cinq œufs, cache son nid avec beaucoup de soin et le place souvent près des roues des usines construites sur les ruisseaux.

Cet oiseau n'est point un oiseau de passage ; il reste tout l'hiver dans nos montagnes où il cherche les chûtes d'eau et les fontaines rapides qui ne sont point prises de glaces ; il a les ongles forts et courbés, avec lesquels il se prend au gravier en marchant au fond de l'eau : du reste, il a le pied conformé comme le merle de terre et les autres oiseaux de ce genre ; le bec est court et grêle, l'une et l'autre mandibule allant également en s'effilant et se ceintrant légèrement vers la pointe.

Avec le bec et les pieds courts, et un cou raccourci, on peut imaginer qu'il étoit nécessaire que le Merle d'eau apprît à marcher sous l'eau, pour satisfaire son

appétit naturel et prendre les petits poissons et les insectes aquatiques dont il se nourrit : son plumage épais et fourni de duvet, paroît impénétrable à l'eau, ce qui lui donne encore la facilité d'y séjourner; ses yeux sont grands, d'un beau brun, avec les paupières blanches, et il doit les tenir ouverts dans l'eau pour distinguer sa proie. Un beau plastron blanc lui couvre la gorge et la poitrine ; la tête et le dessus du cou jusque sur les épaules et le bord du plastron blanc, sont d'un cendré-roussâtre ou marron ; le dos, le ventre, et les ailes qui ne dépassent pas la queue, sont d'un cendré-noirâtre et ardoisé.

De même que le Merle d'eau n'est point un merle, on peut dire que la grive d'eau n'est point une grive, ni même une espèce voisine de leur genre, puisqu'elle n'en tient qu'une ressemblance de plumage, et que le reste des traits de sa conformation l'apparente aux familles des oiseaux d'eau : au reste, cette espèce paroît étrangère et n'a que peu de rapport avec nos oiseaux d'Europe ; elle se trouve en Pensilvanie. Edwards présume qu'elle est commune aux deux continens, ayant reçu, dit-il, un de ces oiseaux de la province d'Essex, où à la vérité il paroissoit égaré et le seul qu'on y ait vu.

La Grive d'eau a le plumage grivelé et la taille de la petite grive, et elle a les pieds faits comme le merle d'eau, c'est-à-dire les ongles aussi grands et crochus. Le dessus du corps sur un fond brun-olivâtre, est grivelé de taches noirâtres, comme le dessous l'est aussi sur un fond plus clair et blanchâtre. Le bec est de couleur de chair à sa base, et brun vers la pointe.

LES RÂLES.

Ces oiseaux forment une assez grande famille, et leurs habitudes sont différentes de celles des autres oiseaux de rivage, qui se tiennent sur les sables et les grèves; les Râles n'habitent, au contraire, que les bords fangeux des étangs et des rivières, et sur-tout les terreins couverts de glayeuls et autres grandes herbes de marais. Cette manière de vivre est habituelle et commune à toutes les espèces de Râles d'eau, le seul Râle de terre, habite dans les prairies, et c'est du cri désagréable ou plutôt du râlement de ce dernier oiseau, que s'est formé dans notre langue, le nom de Râle pour l'espèce entière; mais tous se ressemblent en ce qu'ils ont le corps grêle et comme aplati par les flancs, la queue très-courte et presque nulle; la tête petite, le bec assez semblable pour la forme à celui des gallinacés, mais seulement bien plus alongé quoique moins épais; tous ont aussi une portion de la jambe au-dessus du genou dénuée de plumes, avec les trois doigts antérieurs lisses, sans membranes et très-longs; ils ne retirent pas leurs pieds sous le ventre en volant, comme font les autres oiseaux, il les laissent pendans; leurs ailes sont petites et fort concaves, et leur vol est court: ces derniers caractères sont communs aux Râles et aux poules d'eau, avec lesquelles ils ont en général beaucoup de ressemblances.

DU RÂLE DE TERRE OU DE GENÊT,

VULGAIREMENT ROI DES CAILLES (1).

DANS les prairies humides, dès que l'herbe est haute et jusqu'au temps de la récolte, il sort des endroits les plus toufus de l'herbage, une voix rauque ou plutôt un cri bref, aigre et sec, *crëk*, *crëk*, *crëk*, assez semblable au bruit que l'on exciteroit en passant et appuyant fortement le doigt sur les dents d'un gros peigne; lorsqu'on s'avance vers cette voix, elle s'éloigne et on l'entend venir de cinquante pas plus loin; c'est le Râle de terre qui jette ce cri, qu'on prendroit pour le croassement d'un reptile; cet oiseau fuit rarement au vol, mais presque toujours en marchant avec vîtesse et passant à travers le plus toufu des herbes, il y laisse une trace remarquable. On commence à l'entendre vers le 10 ou le 12 de mai, dans le même temps que les cailles, qu'il semble accompagner en tout temps, car il arrive et repart avec elles; cette circonstance jointe à ce que le Râle et les cailles habitent également les prairies, qu'il y vit seul, et qu'il est beaucoup moins commun et un peu plus gros que la caille, a fait imaginer qu'il se mettoit à la tête de leurs bandes, comme chef ou conducteur de leur voyage; et c'est ce qui lui a fait donner le nom de roi des cailles; mais il diffère de ces oiseaux par les caractères de conformation, qui tous lui sont communs avec les autres râles, et en général avec les oiseaux de marais, comme Aristote l'a fort

(1) Lat. *Rallus*; it. *Re de quaglie*; all. *Schryck*.

bien remarqué. La plus grande ressemblance que ce Râle ait avec la caille, est dans le plumage, qui néanmoins est plus brun et plus doré; le fauve domine sur les ailes, le noirâtre et le roussâtre forment les couleurs du corps; elles sont tracées sur les flancs par lignes transversales, et toutes sont plus pâles dans la femelle qui est aussi un peu moins grosse que le mâle.

C'est encore par l'extension gratuite d'une analogie mal fondée que l'on a supposé au Râle de terre une fécondité aussi grande que celle de la caille; des observations multipliées nous ont appris qu'il ne pond guère que huit à dix œufs, et non pas dix-huit et vingt: en effet, avec une multiplication aussi grande que celle qu'on lui suppose, son espèce seroit nécessairement plus nombreuse qu'elle ne l'est en individus, d'autant que son nid fourré dans l'épaisseur des herbes est difficile à trouver : ce nid fait négligemment avec un peu de mousse ou d'herbe sèche, est ordinairement placé dans une petite fosse du gazon; les œufs, plus gros que ceux de la caille, sont tachetés de marques rougeâtres plus larges; les petits courent dès qu'ils sont éclos, en suivant leur mère, et ils ne quittent la prairie que quand ils sont forcés de fuir devant la faux qui rase leur domicile. Les couvées tardives sont enlevées par la main du faucheur; tous les autres se jettent alors dans les champs de blé noir, dans les avoines et dans les friches couverts de genêts, où on les trouve en été, ce qui les a fait nommer Râles de genêt; quelques-uns retournent dans les prés en regain à la fin de cette même saison.

Lorque le chien rencontre un Râle, on peut le re-

connoître à la vivacité de sa quête, au nombre de faux arrêts, à l'opiniâtreté avec laquelle l'oiseau tient et se laisse quelquefois serrer de si près, qu'il se fait prendre; souvent il s'arrête dans sa fuite, et se blotit de sorte que le chien emporté par son ardeur, passe par-dessus et perd sa trace; le Râle, dit-on, profite de cet instant d'erreur de l'ennemi pour revenir sur sa voie et donner le change; il ne part qu'à la dernière extrémité, et s'élève assez haut avant de filer; il vole pesamment et ne va jamais loin; on en voit ordinairement la remise, mais c'est inutilement qu'on va la chercher, car l'oiseau a déjà pietté plus de cent pas lorsque le chasseur y arrive; il sait donc suppléer par la rapidité de sa marche à la lenteur de son vol; aussi se sert-il beaucoup plus de ses pieds que de ses ailes, et toujours couvert sous les herbes, il exécute à la course tous ses petits voyages, et ses croisières multipliées dans les prés et les champs. Mais quand arrive le temps du grand voyage, il trouve comme la caille des forces inconnues pour fournir au mouvement de sa longue traversée; il prend son essor la nuit, et secondé d'un vent propice, il se porte dans nos provinces méridionales d'où il tente le passage de la Méditerranée. Plusieurs périssent sans doute dans cette première traite ainsi que dans la seconde pour le retour, où l'on a remarqué que ces oiseaux sont moins nombreux qu'à leur départ.

On ne voit le Râle de terre dans nos provinces méridionales que dans ce temps du passage. Il ne niche pas en Provence. Du reste, les voyages du Râle s'étendent plus loin vers le nord que vers le midi; et malgré

la pesanteur de son vol il parvient en Pologne, en Suède, en Danemarck et jusqu'en Norwège; il est rare en Angleterre, où l'on prétend qu'il ne se trouve que dans quelques cantons, quoiqu'il soit assez commun en Irlande. Ses migrations semblent suivre en Asie le même ordre qu'en Europe. Au Kamtschatka comme en Europe, le mois de mai est également celui de l'arrivée de ces oiseaux.

Les circonstances qui pressent le Râle d'aller nicher dans les terres du nord, sont autant la nécessité des subsistances, que l'agrément des lieux frais qu'il cherche de préférence; car quoiqu'il mange des graines, sur-tout celles de genêt, de trefle, de grémil, et qu'il s'engraisse en cage de millet et de grains, cependant les insectes, les limaçons, les vermisseaux sont non seulement ses alimens de choix, mais une nourriture de nécessité pour ses petits, et il ne peut la trouver en abondance que dans les lieux ombragés et les terres humides; cependant, lorsqu'il est adulte, tout aliment paroît lui profiter également, car il a beaucoup de graisse, et sa chair est exquise; on lui tend comme à la caille un filet, où on l'attire par l'imitation de son cri, *crëk crëk crëk*, en frottant rudement une lame de couteau sur un os dentelé. La plupart des noms qui ont été donnés au Râle dans les diverses langues, ont été formés des sons imitatifs de ce cri singulier.

DU RÂLE D'EAU (1).

Le Râle d'eau court le long des eaux stagnantes aussi vîte que le râle de terre dans les champs ; il se tient de même toujours caché dans les grandes herbes et les joncs ; il n'en sort que pour traverser les eaux à la nage et même à la course, car on le voit souvent courir légèrement sur les larges feuilles du nénuphar qui couvrent les eaux dormantes : il se fait de petites routes à travers les grandes herbes : on y tend des lacets, et on le prend d'autant plus aisément, qu'il revient constamment à son gîte et par le même chemin. Autrefois on en faisoit le vol à l'épervier ou au faucon, et dans cette petite chasse, le plus difficile étoit de faire partir l'oiseau de son fort ; il s'y tient avec autant d'opiniâtreté que le râle de terre dans le sien ; il donne la même peine au chasseur, la même impatience au chien, devant lequel il fuit avec ruse, et ne prend son vol que le plus tard qu'il peut : il est de la grosseur à peu près du râle de terre ; mais il a le bec plus long, rougeâtre près de la tête ; il a les pieds d'un rouge obscur. Ray dit que quelques individus les ont jaunes, et que cette différence vient peut-être de celle du sexe. Le ventre et les flancs sont rayés transversalement de bandelettes blanchâtres sur un fond noirâtre ; disposition de couleurs commune à tous les Râles : la gorge, la poitrine, l'estomac sont dans celui-ci d'un beau gris ardoisé ; le manteau est d'un roux-brun-olivâtre.

On voit des râles d'eau autour des sources chaudes pen-

---

(1) All. *Schwartz*.

dant la plus grande partie de l'hiver ; cependant ils ont, comme les râles de terre, un temps de migration marqué. Il en passe à Malte au printemps et en automne.

La chair du Râle d'eau est moins délicate que celle du râle de terre ; elle a même un goût de marécage à peu près pareil à celui de la poule d'eau.

Il y a un autre râle d'eau qui n'est pas plus gros qu'une alouette, et que l'on appelle marouette. Tout le fond de son plumage est d'un brun-olivâtre tacheté et nué de blanchâtre. La marouette paroît dans la même saison que le grand Râle d'eau ; elle se tient sur les étangs marécageux ; elle se cache et niche dans les roseaux : son nid en forme de gondole, est composé de joncs qu'elle sait entrelacer, et, pour ainsi dire, amarrer par un des bouts à une tige de roseau, de manière que le petit bateau ou berceau flottant peut s'élever et s'abaisser avec l'eau sans en être emporté. La ponte est de sept ou huit œufs ; les petits en naissant sont tout noirs ; leur éducation est courte, car dès qu'ils sont éclos, ils courent, nagent, plongent et bientôt se séparent : chacun va vivre seul ; aucun ne se recherche, et cet instinct solitaire et sauvage prévaut même dans le temps des amours ; car à l'exception des instans de l'approche nécessaire, le mâle se tient écarté de sa femelle, sans prendre auprès d'elle aucun des tendres soins des oiseaux amoureux, sans l'amuser ni l'égayer par le chant, sans ressentir ni goûter ces doux plaisirs qui retracent et rappellent ceux de la jouissance ; tristes êtres qui ne savent pas respirer près de l'objet aimé ; amours encore plus tristes, puisqu'elles n'ont pour but qu'une insipide fécondité.

Avec

Avec ces mœurs sauvages et ce naturel stupide, la marouette ne paroît guère susceptible d'éducation, ni même faite pour s'apprivoiser; nous en avons cependant élevé une, elle a vécu durant tout un été avec de la mie de pain et du chenevis; lorsqu'elle étoit seule, elle se tenoit constamment dans une grande jatte pleine d'eau; mais dès qu'on entroit dans le cabinet où elle étoit renfermée, elle couroit se cacher dans un petit coin obscur sans qu'on l'ait jamais entendue crier ni murmurer; cependant lorsqu'elle est en liberté, elle fait retentir une voix aigre et perçante, assez semblable au cri d'un petit oiseau de proie; et quoique ces oiseaux n'aient aucun attrait pour la société, on observe néanmoins que l'un n'a pas plutôt crié qu'un autre lui répond, et que bientôt ce cri est répété par tous les autres du canton.

La marouette, comme tous les râles, tient si fort devant les chiens, que souvent le chasseur peut la saisir avec la main ou l'abattre avec un bâton; s'il se trouve un buisson dans sa fuite, elle y monte, et du haut de son asyle regarde passer les chiens en défaut. Cette habitude lui est commune avec le Râle d'eau; elle plonge, nage et même nage entre deux eaux lorsqu'il s'agit de se dérober à l'ennemi.

Ces oiseaux disparoissent dans le fort de l'hiver; mais ils reviennent de très-bonne heure au printemps, et dès le mois de février, ils sont communs dans quelques provinces de France et d'Italie. On le connoit en Picardie sous le nom de girardine. C'est un gibier délicat et recherché, ceux sur-tout qu'on prend en Piémont dans les rizières, sont gras et d'un goût exquis.

DE LA POULE D'EAU.

La Nature passe par nuances de la forme du râle à celle de la Poule d'eau qui a de même le corps comprimé par les côtés, le bec d'une figure semblable, mais plus accourci et plus approchant par-là du bec des gallinacés. La Poule d'eau a aussi le front dénué de plumes et recouvert d'une membrane épaisse : caractères dont certaines espèces de râles présentent les vestiges; elle vole aussi les pieds pendans; enfin elle a les doigts alongés comme le râle, mais garnis dans toute leur longueur d'un bord membraneux : nuance par laquelle se marque le passage des oiseaux fissipèdes dont les doigts sont nus et séparés aux oiseaux palmipèdes qui les ont garnis et joints par une membrane tendue de l'un à l'autre doigt.

Les habitudes de la Poule d'eau répondent à sa conformation; elle va à l'eau plus que le râle, sans cependant y nager beaucoup, si ce n'est pour traverser d'un bord à l'autre; cachée durant la plus grande partie du jour dans les roseaux, ou sous les racines des aunes, des saules et des osiers, ce n'est que sur le soir qu'on la voit se promener sur l'eau; elle fréquente moins les marécages et les marais, que les rivières et les étangs; son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de joncs entrelacés; la mère quitte son nid tous les soirs, et couvre ses œufs auparavant avec des brins de joncs et d'herbes : dès que les petits sont éclos, ils courent comme ceux du râle, et suivent de même leur mère qui les mène à l'eau; c'est à cette faculté naturelle que se rapporte sans doute le soin de prévoyance que le

père et la mère montrent, en plaçant leur nid toujours très-près des eaux. La mère conduit et cache si bien sa petite famille, qu'il est très-difficile de la lui enlever, pendant le très-petit temps qu'elle la soigne; car bientôt ces jeunes oiseaux devenus assez forts pour se pourvoir d'eux-mêmes, laissent à leur mère féconde le temps de produire et d'élever une famille cadette, et même l'on assure qu'il y a souvent trois pontes dans un an.

Les Poules d'eau quittent en octobre les pays froids et les montagnes, et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas; ainsi la Poule d'eau n'est pas précisément un oiseau de passage, puisqu'on la voit toute l'année dans différentes contrées, et que tous ses voyages paroissent se borner des montagnes à la plaine et de la plaine aux montagnes. Quoique peu voyageuse et par-tout assez peu nombreuse, la Poule d'eau paroît avoir été placée par la Nature dans la plupart des régions connues, et même dans les plus éloignées. Les trois races ou espèces reconnues dans nos contrées, peuvent se distinguer par la grandeur. L'espèce moyenne est la plns commune : celle de la grande et celle de la petite poule d'eau sont un peu plus rares. La Poule d'eau moyenne approche de la grosseur d'un poulet de six mois. Son bec est jaune à la pointe et rouge à la base; les pieds sont verdâtres; tout le plumage est d'une couleur sombre, gris-de-fer, nué de blanc sous le corps, et gris-blanc verdâtre en dessus, et il est épais, serré et garni de duvet. Dans la femelle qui est un peu plus petite que le mâle les couleurs sont plus claires.

DE LA POULE SULTANE OU DU PORPHYRION (1).

Les modernes ont appelé Poule Sultane, un oiseau fameux chez les anciens sous le nom de *Porphyrion*. Nous avons déjà plusieurs fois remarqué combien les dénominations données par les Grecs, et la plupart fondées sur des caractères distinctifs, étoient supérieures aux noms formés comme au hazard dans nos langues récentes, sur des rapports ou fictifs ou bizarres, et souvent démentis par l'inspection de la Nature. Le nom de Poule Sultane nous en fournit un nouvel exemple; c'est apparemment en trouvant quelque ressemblance avec la poule et cet oiseau de rivage, bien éloigné pourtant du genre gallinacé, et en imaginant un degré de supériorité sur la poule vulgaire, par sa beauté ou par son port, qu'on l'a nommée Poule Sultane; mais le nom de Porphyrion, en rappelant à l'esprit le rouge ou le pourpre du bec et des pieds, étoit plus caractéristique et bien plus juste: que ne pouvons-nous rétablir toutes les belles ruines de l'antiquité savante, et rendre à la Nature ces images brillantes et ces portraits fidèles dont les Grecs l'avoient peinte et toujours animée, hommes spirituels et sensibles qu'avoient touchés les beautés qu'elle présente, et la vie que partout elle respire!

Faisons donc l'histoire du Porphyrion, avant de parler de la Poule Sultane. Aristote dans Athénée dé-

(1) Lat. *Porphyrio*.

crit le Porphyrion comme un oiseau fissipède à longs pieds, dont le bec couleur de pourpre est très-fortement implanté dans le front, et dont la grandeur est celle du coq domestique; suivant la leçon d'Athénée, Aristote auroit ajouté qu'il y a cinq doigts aux pieds de cet oiseau; ce qui seroit une erreur, dans laquelle néanmoins quelques autres anciens auteurs sont tombés; une autre erreur plus grande des écrivains modernes est celle d'Isidore*, copié dans Albert, qui dit que le Porphyrion a l'un des pieds faits pour nager et garni de membranes, et l'autre propre à courir comme les oiseaux de terre, ce qui est non seulement un fait faux, mais contraire à toute idée de nature, et ne peut signifier autre chose, sinon que le Porphyrion est un oiseau de rivage, qui vit aux confins de la terre et de l'eau. Il paroît en effet que l'un et l'autre élément fournit à sa subsistance, car il mange en domesticité des fruits, de la viande et du poisson; son ventricule est conformé comme celui des oiseaux qui vivent également de graines et de chair.

On l'élève donc aisément : il plaît par son port noble, par sa belle forme, par son plumage brillant et riche en couleurs mêlées de bleu pourpré et de vert d'aigue-marine; son naturel est paisible; il s'habitue avec ses compagnons de domesticité, quoique d'espèce différente de la sienne, et se choisit entr'eux quelque ami de prédilection.

Il est de plus oiseau pulvérateur comme le coq; néanmoins il se sert de ses pieds comme d'une main, pour porter les alimens à son bec; cette habitude paroît résulter des proportions du cou qui est court, et

des jambes qui sont très-longues, ce qui rend pénible l'action de ramasser avec le bec sa nourriture à terre. Les anciens avoient fait la plupart de ces remarques sur le Porphyrion, et c'est un des oiseaux qu'ils ont le mieux décrit.

Les Grecs et les Romains, malgré leur luxe déprédateur, s'abstinrent également de manger du Porphyrion. Ils le faisoient venir de Lybie (1), de Comagène et des îles Baléares, pour le nourrir et le placer dans les palais et dans les temples où on le laissoit en liberté, comme un hôte digne de ces lieux, par la noblesse de son port, par la douceur de son naturel, et par la beauté de son plumage.

Si nous comparons maintenant à ce Porphyrion des anciens notre Poule Sultane, il paroît que cet oiseau est exactement le même. La Poule Sultane a environ deux pieds du bec aux ongles; les doigts sont extraordinairement longs et entièrement séparés, sans vestiges de membranes; les pieds sont aussi très-longs et la queue est très-courte; le bec en forme de cône, aplati par les côtés, est assez court; et le dernier trait qui caractérise cet oiseau, c'est d'avoir comme les foulques, le front chauve et chargé d'une plaque qui s'étendant jusqu'au sommet de la tête, s'élargit en ovale, et paroît être formée par un prolongement de la substance cornée du bec.

Nous avons été à portée de vérifier en grande partie

---

(1) « Les anciens Romains, hommes haultains et amateurs de choses singulières, se faisoient apporter des bestes de toutes parts, pour avoir le plaisir de les voir. Entr'autres, il leur étoit apporté un oiseau de Lybie, lequel ils nommoient de nom grec *porphyrio*. »

sur la Poule Sultane, ce que les anciens ont dit de leur Porphyrion. Cet oiseau est effectivement très-doux, très-innocent, et en même temps timide, fugitif, aimant, cherchant la solitude et les lieux écartés, se cachant tant qu'il peut pour manger. Lorsqu'on l'approche, il a un cri d'effroi, d'une voix d'abord assez foible, ensuite plus aiguë, et qui se termine par deux ou trois coups d'un son sourd et intérieur; il a pour le plaisir d'autres petits accens moins bruyans et plus doux; il paroît préférer les fruits et les racines, particulièrement celles des chicorées à tout autre aliment, quoiqu'il puisse vivre aussi de graines; mais lui ayant fait présenter du poisson, le goût naturel s'est marqué, il l'a mangé avec avidité; souvent il trempe ses alimens à plusieurs fois dans l'eau; pour peu que le morceau soit gros, il ne manque pas de le prendre à sa patte et de l'assujétir entre ses longs doigts en ramenant contre les autres celui de derrière, et tenant le pied à demi élevé; il mange en morcelant.

Il n'y a guère d'oiseaux plus beaux par les couleurs: le bleu de son plumage moëleux et lustré est embelli de reflets brillans; ses longs pieds et la plaque du sommet de la tête avec la racine du bec, sont d'un beau rouge, et une toufe de plumes blanches sous la queue, relève l'éclat de sa belle robe bleue. La femelle ne diffère du mâle qu'en ce qu'elle est un peu plus petite: celui-ci est plus gros qu'une perdrix, mais un peu moins qu'une poule. Ce couple a été rapporté de Sicile, où ces Poules Sultanes sont connues sous le nom de *gallo-fagiani*: on les trouve sur le lac de Lentini, au-dessus de Catane; on les vend à un prix médiocre

V 4

dans cette ville, ainsi qu'à Syracuse et dans les villes voisines; on en voit de vivantes dans les places publiques, où elles se tiennent à côté des vendeuses d'herbes et de fruits pour en recueillir les débris. Ce bel oiseau logé chez les Romains dans les temples, se ressent un peu, comme l'on voit, de la décadence de l'Italie; mais une conséquence intéressante que présente ce dernier fait, c'est qu'il faut que la race de la Poule Sultane se soit naturalisée en Sicile par quelques couples de ces porphyrions apportés d'Afrique; et il y a toute apparence que cette belle espèce s'est propagée de même dans quelques autres contrées, car nous voyons par un passage de Gesner, que ce Naturaliste étoit persuadé qu'il se trouve de ces oiseaux en Espagne, et même dans nos provinces méridionales de France. Au reste, c'est un de ceux qui se montrent le plus naturellement disposés à la domesticité, et qu'il seroit agréable et utile de multiplier. Le couple venu de Sicile, a niché au dernier printemps (1778); on a vu le mâle et la femelle travailler de concert à construire le nid : ils le posèrent à quelque hauteur de terre, sur une avance du mur avec des bûchettes et de la paille en quantité; la ponte fut de six œufs blancs, d'une coque rude, exactement ronds, et de la grosseur d'une demi-bille de billard; la femelle n'étant pas assidue à couver ses œufs, on les donna à une poule, mais ce fut sans succès. On pourroit sans doute espérer de voir une autre ponte réussir, si elle étoit couvée et soignée par la mère elle-même : il faudroit pour cela ménager à ces oiseaux le calme et la retraite qu'ils semblent chercher, sur-tout dans le temps de leurs amours.

DE L'AVOCETTE (1) ET DU COUREUR.

TOUS les oiseaux qui nagent et dont les doigts sont unis par des membranes, ont le pied court, la jambe reculée et souvent en partie cachée dans le ventre; leurs pieds construits et disposés comme des rames à large palme, à manche raccourci, à position oblique, semblent être faits exprès pour aider le mouvement du petit navire animé. L'oiseau est lui-même le vaisseau, le gouvernail et le pilote; mais au milieu de cette grande troupe de navigateurs ailés, trois espèces d'oiseaux forment comme un groupe isolé; ils ont à la vérité les pieds garnis d'une membrane comme les autres oiseaux nageurs; mais ils sont en même temps montés sur de grandes jambes ou plutôt sur de hautes échasses, et par ce caractère ils se rapprochent des oiseaux de rivage; et tenant à deux grands genres très-différens, ces trois espèces forment un de ces degrés intermédiaires, une de ces nuances qu'en tout a tracées la Nature : ces trois oiseaux à pieds palmés et à hautes jambes, sont l'Avocette, le Coureur, ainsi nommé, dit Aldrovande, de la célérité avec laquelle on le voit courir sur les rivages, et le Flammant ou le phénicoptère des anciens.

Le caractère qui distingue ces oiseaux des autres palmipèdes, est accompagné dans l'Avocette d'un autre caractère encore plus frappant par sa singularité; c'est le renversement du bec; sa courbure tournée en haut présente un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête; ce bec est d'une substance tendre et

(1) It. *Avocetta*, *becco torto*.

presque membraneuse à sa pointe; il est mince, foible, grêle, comprimé horizontalement, incapable d'aucune défense et d'aucun effort. C'est encore une de ces erreurs, ou si l'on veut de ces essais de la Nature, au-delà desquels elle n'a pu passer sans détruire elle-même son ouvrage ; car en supposant à ce bec un degré de courbure de plus, l'oiseau ne pourroit atteindre ni saisir aucune sorte de nourriture, et l'organe donné pour la subsistance et la vie, ne seroit qu'un obstacle qui produiroit le dépérissement et la mort. L'on doit donc regarder le bec de l'Avocette comme l'extrême des modèles qu'a pu tracer ou du moins conserver la Nature; et c'est en même temps et par la même raison le trait le plus éloigné du dessin des formes sous lesquelles se présente le bec dans tous les autres oiseaux.

Il est même difficile d'imaginer comment cet oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni becqueter ni saisir, mais tout au plus sonder le limon le plus mou; aussi se borne-t-il à chercher dans l'écume des flots le frai des poissons qui paroît être le principal fonds de sa nourriture; il se peut aussi qu'il mange des vers; car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune-orangé, dans laquelle on reconnoît encore le frai du poisson et des débris d'insectes aquatiques ; cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et cristallines, et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un vert terreux, qui paroît être ce sédiment limoneux que les eaux douces entraînées par les pluies, déposent sur le

fond de leur lit. L'Avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves, de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur, le cou long et la tête arrondie; son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps et coupé de noir sur le dos, la queue est blanche, le bec noir et les pieds sont bleus.

On voit l'Avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces d'eau; mais pour parcourir les eaux plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvemens elle paroît vive, alerte, inconstante; elle séjourne peu dans les mêmes lieux, et dans ses passages sur nos côtes de Picardie, en avril et en novembre, elle part souvent dès le lendemain de son arrivée, en sorte que les chasseurs ont grand'peine à en tuer ou saisir quelques-unes; elles sont encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur les côtes. Cependant Salerne dit qu'on en a vu s'avancer assez loin sur la Loire, et il assure que ces oiseaux sont en grand nombre sur les côtes du bas-Poitou, et qu'ils y font leurs nichées. Il paroît, à la route que tiennent les Avocettes dans leur passage, qu'aux approches de l'hiver elles voyagent vers le midi, et retournent au printemps dans le nord, car il s'en trouve en Danemarck, en Suède, sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparoissent à l'approche du grand froid; ces oiseaux ne font que passer

en Prusse ; on les voit très-rarement en Suisse, et suivant Aldrovande, ils ne paroissent guère plus souvent en Italie ; cependant ils y sont bien connus et bien nommés. Il y a peu de différences extérieures entre le mâle et la femelle ; seulement il semble que la taille de celle-ci est généralement un peu plus petite.

On trouve à la plupart des Avocettes de la boue sur le croupion, et les plumes en paroissent usées par les frottemens; apparemment ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes, ou l'y logent pour dormir, sa forme ne paroissant pas moins embarrassante pour le placer durant le repos, que pour s'en servir dans l'action, à moins que l'oiseau ne dorme, comme les pigeons, la tête sur la poitrine. Soit timidité, soit finesse, l'Avocette évite les piéges, et elle est fort difficile à prendre: son espèce, comme on l'a vu, n'est bien commune nulle part, et paroît peu nombreuse en individus.

Nous ne connoissons point le Coureur en France ; selon toute apparence il ne se trouve pas dans les autres contrées de l'Europe, ou du moins il y est extrêmement rare. Selon Aldrovande, les cuisses de cet oiseau coureur sont courtes à proportion de la hauteur des jambes. Le bec, jaune dans son étendue, est noir à la pointe ; il est court et ne s'ouvre pas beaucoup ; le manteau est couleur de gris-de-fer, le ventre blanc ; deux plumes blanches à pointe noire, couvrent la queue. C'est tout ce que rapporte ce Naturaliste, sans rien ajouter sur les dimensions ni la grandeur du corps qui, dans sa figure, sont à peu près les mêmes que celles du pluvier.

DU FLAMMANT OU PHÉNICOPTÈRE (1).

Dans la langue de ce peuple spirituel et sensible, les Grecs, presque tous les mots peignoient l'objet ou caractérisoient la chose, et présentoient l'image ou la description abrégée de tout être idéal ou réel. Le nom de *Phénicoptère*, oiseau à l'aile de flamme, est un exemple de ces rapports sentis qui font la grâce ou l'énergie du langage de ces Grecs ingénieux; rapports que nous trouvons si rarement dans nos langues modernes, lesquelles ont souvent même défiguré leur mère en la traduisant. Le nom de phénicoptère traduit par nous ne peignit plus l'oiseau, et bientôt ne représentant plus rien perdit ensuite sa vérité dans l'équivoque. Nos plus anciens Naturalistes françois prononçoient *flambant* ou *flammant*; peu à peu l'étymologie oubliée permit d'écrire *flamant* ou *flamand*, et d'un oiseau couleur de feu ou de flamme, on fit un oiseau de Flandre; on lui supposa même des rapports avec les habitans de cette contrée où il n'a jamais paru. Nous avons donc cru devoir rappeler ici son ancien nom qu'on auroit dû lui conserver comme plus riche, et si bien approprié, que les Latins crurent devoir l'adopter.

Cette aile couleur de feu n'est pas le seul caractère frappant que porte cet oiseau; son bec d'une forme extraordinaire, aplati et fortement fléchi en dessus vers son milieu, épais et carré en dessous comme une large cuiller; le sommet de sa tête dénué de plumes; ses jambes d'une excessive hauteur; son cou long et grêle;

(1) Lat. *Phaenicopterus*.

son corps plus haut monté, quoique plus petit que celui de la cicogne, offrent une figure d'un beau bizarre et d'une forme distinguée parmi les plus grands oiseaux de rivage.

C'est avec raison que Willulghby, parlant de ces grands oiseaux à pieds demi-palmés qui hantent le bord des eaux, sans néanmoins nager ni se plonger, les appelle des espèces isolées formant un genre à part et peu nombreux; car le Flammant en particulier paroît faire la nuance entre la grande tribu des oiseaux de rivage et celle toute aussi grande des oiseaux navigateurs, desquels il se rapproche par les pieds à demi palmés, et dont la membrane étendue entre les doigts et de l'une à l'autre pointe, se retire dans son milieu par une double échancrure. Son plumage est en général doux, soyeux et lavé de teintes rouges plus ou moins vives et plus ou moins étendues; les grandes pennes de l'aile sont constamment noires, et ce sont, les couvertures grandes et petites, tant intérieures qu'extérieures, qui portent ce beau rouge de feu dont les Grecs frappés tirèrent le nom de phénicoptère.

Pline semble mettre le phénicoptère au nombre des cicognes, et Seba se persuade mal à propos qu'il étoit rangé, chez les anciens, parmi les ibis. Il n'appartient ni à l'un ni à l'autre de ces genres; non seulement son espèce est isolée, mais seul il fait un genre à part; et du reste quand les anciens placent ensemble les espèces analogues, ce n'est point dans les idées étroites ni suivant les méthodes scholastiques de nos nomenclateurs, c'est en observant dans la Nature par quelles ressemblances des mêmes facultés, des mêmes habi-

tudes, elle rapproche certaines espèces, les rassemble et en forme pour ainsi dire un groupe réuni par des manières communes de vivre et d'être.

Il ne paroît pas que ces oiseaux demeurent constamment dans les climats les plus chauds, car on en voit quelques-uns en Italie, et en beaucoup plus grand nombre en Espagne, et il est peu d'années où il n'en arrive pas sur nos côtes de Languedoc et de Provence, particulièrement vers Montpellier et Martigues, et dans les marais près d'Arles. Ils sont en quantité dans les provinces occidentales de l'Afrique, où par un respect superstitieux les nègres ne souffrent pas qu'on en tue un seul; et les laissent paisiblement s'établir jusqu'au milieu de leurs habitations; ils sont bien connus aussi à Cayenne, où les naturels du pays leur donnent le nom de *tococo*. Ces flammans d'Amérique sont par tout les mêmes que ceux de l'Europe et d'Afrique; l'espèce semble être unique et plus isolée qu'aucune autre, puisqu'elle s'est refusée à toute variété.

Leurs nids sont de petits tas de terre glaise et de fange amassée du marais, relevés d'environ vingt pouces en pyramide au milieu de l'eau, où leur base baigne toujours, et dont le sommet tronqué, creux et lissé, sans aucun lit de plumes ni d'herbes, reçoit immédiatement les œufs que l'oiseau couve en reposant sur ce petit monticule (1), les jambes pendantes, dit

---

(1) « On me montra quantité de leurs nids; ils ressemblent à des cônes tronqués, composés de terres grasses, d'environ dix-huit à vingt pouces de hauteur, sur autant de diamètre par le bas; ils les font toujours dans l'eau, c'est-à-dire

Catesby, comme un homme assis sur un tabouret, et de manière qu'il ne couve ses œufs que du croupion et du bas-ventre. Cette singulière situation est nécessitée par la longueur de ses jambes, qu'il ne pourroit jamais ranger sous lui s'il étoit accroupi. Il ne fait que deux œufs ou trois au plus; ces œufs sont blancs, gros comme ceux de l'oie et un peu plus alongés ; les petits ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grandeur ; mais ils courent avec une vîtesse singulière, peu de jours après leur naissance. Suivant Catesby, il se passe deux ans avant qu'ils acquièrent toute leur belle couleur rouge.

Leur nourriture, dans tous pays, est à peu près la même ; ils mangent des coquillages, des œufs de poisson et des insectes aquatiques ; ils les cherchent dans la vase en y plongeant le bec et partie de la tête ; ils remuent en même temps et continuellement les pieds de haut en bas, pour porter la proie avec le limon dans leur bec, dont la dentelure sert à la retenir.

Ils paroissent comme attachés aux rivages de la mer ; si l'on en voit sur des fleuves, comme sur le Rhône, ce n'est jamais bien loin de leur embouchure ; ils se tien-

---

dans des mares ou des marécages : ces cônes sont solides jusqu'à la hauteur de l'eau, et ensuite vides comme un pot avec un trou en haut ; c'est-là dedans qu'ils pondent deux œufs, qu'ils couvent en s'appuyant contre et couvrant le trou avec leur queue ; j'en ai rompu quelques-uns sans y trouver ni plumes, ni herbes, ni aucune chose pour reposer les œufs ; le fond est un peu concave et les parois fort unies. » *Labat*.

nent

nent plus constamment dans les lagunes, les marais salés et sur les côtes basses; et l'on a remarqué, quand on a voulu les nourrir, qu'il falloit leur donner à boire de l'eau salée.

Ces oiseaux sont toujours en troupes, et pour pêcher ils se forment naturellement en file, ce qui de loin présente une vue singulière, comme de soldats rangés en ligne : ce goût de s'aligner leur reste, même lorsque placés l'un contre l'autre, ils se reposent sur la plage; ils établissent des sentinelles et font alors une espèce de garde, suivant l'instinct commun à tous les oiseaux qui vivent en troupes; et quand ils pêchent, la tête plongée dans l'eau, un d'eux est en vedette, la tête haute; et si quelque chose l'alarme, il jette un cri bruyant qui s'entend de très-loin, et qui est assez semblable au son d'une trompette; dès-lors toute la troupe se lève et observe dans son mouvement de vol un ordre semblable à celui des grues : cependant lorsqu'on surprend ces oiseaux, l'épouvante les rend immobiles et stupides, et laisse aux chasseurs tout le temps de les abattre presque jusqu'au dernier.

Leur chair est un mets recherché : Catesby la compare pour sa délicatesse à celle de la perdrix; les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis; Philostrate le compte entre les délices des festins. Juvénal reprochant aux Romains leur luxe déprédateur, dit qu'on les voit couvrir leurs tables et des oiseaux rares de Scythie, et du superbe Phénicoptère. Apicius donne la manière savante de l'assaisonner, et ce fut cet homme dont la voracité, dit Pline, engloutissoit les races futures, qui découvrit à la langue du Phénicop-

tère cette saveur qui la fit rechercher comme le morceau le plus rare. Quelques-uns de nos voyageurs, soit dans le préjugé des anciens, ou d'après leur propre expérience, parlent aussi de l'excellence de ce morceau.

La peau de ces oiseaux garnie d'un bon duvet sert aux mêmes usages que celle du cygne. On peut les apprivoiser assez aisément, soit en les prenant jeunes dans le nid, soit même en les attrapant déjà grands dans les piéges ou de toute autre manière; car quoiqu'il soit très-sauvage dans l'état de liberté, une fois captif, le flammant paroît soumis, et semble même affectionné; et en effet il est plus farouche que fier, et la même crainte qui le fait fuir le subjugue quand il est pris. Les Indiens en ont d'entièrement privés. On a observé qu'ils mangent plus de nuit que de jour, et qu'ils trempent dans l'eau le pain qu'on leur donne; ils sont sensibles au froid, et s'approchent du feu jusqu'à se brûler les pieds, et lorsqu'une de leurs jambes est impotente, ils marchent avec l'autre en s'aidant du bec et l'appuyant à terre comme un pied ou une béquille; ils dorment peu et ne reposent que sur une jambe, l'autre retirée sous le ventre; néanmoins ils sont délicats et assez difficiles à élever dans nos climats; même il paroît qu'avec assez de docilité pour se plier aux habitudes de la captivité, cet état est très-contraire à leur nature, puisqu'ils ne peuvent le supporter longtemps, et qu'ils y languissent plutôt qu'ils ne vivent, car ils ne cherchent pas à se multiplier et jamais ils n'ont produit en domesticité.

LES OISEAUX NAGEURS.

DE L'EIDER.

C'est cet oiseau qui donne ce duvet si doux, si chaud et si léger, connu sous le nom d'eider-don ou duvet d'Eider, dont on a fait ensuite édre-don, ou par corruption, aigle-don; sur quoi l'on a faussement imaginé que c'étoit d'une espèce d'aigle que se tiroit cette plume délicate et précieuse. L'Eider n'est point un aigle, mais une espèce d'oie des mers du nord, qui ne paroît point dans nos contrées, et qui ne descend guère plus bas que vers les côtes de l'Écosse.

L'Eider est à peu près gros comme l'oie; dans le mâle, les couleurs principales du plumage sont le blanc et le noir; et par une disposition contraire à celle qui s'observe dans la plupart des oiseaux, dont généralement les couleurs sont plus foncées en-dessus qu'en-dessous du corps, l'Eider a le dos blanc et le ventre noir, ou d'un brun-noirâtre; le haut de la tête, ainsi que les pennes de la queue et des ailes sont de cette même couleur, à l'exception des plumes les plus voisines du corps qui sont blanches; on voit au bas de la nuque du cou une large plaque verdâtre, et le blanc de la poitrine est lavé d'une teinte briquetée ou vineuse; la femelle est moins grande que le mâle, et tout son plumage est uniformément teint de roussâtre et de

noirâtre, par lignes transversales et ondulantes, sur un fond gris-brun.

Le duvet de l'Eider est très-estimé, et sur les lieux même, en Norwège et en Islande, il se vend très-cher: cette plume est si élastique et si légère, que deux ou trois livres, en la pressant et la réduisant en une pelotte à tenir dans la main, vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet, que l'on nomme duvet vif, est celui que l'Eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même; car outre que l'on se fait scrupule de tuer un oiseau aussi utile, le duvet pris sur son corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids, soit que dans la saison de la nichée, ce duvet se trouve dans toute sa perfection, soit qu'en effet l'oiseau ne s'arrache que le duvet plus fin et le plus délicat, qui couvre l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le chercher et ramasser dans les nids, qu'après quelques jours de temps sec et sans pluie; il ne faut point aussi chasser brusquement ces oiseaux de leur nid, parce que la frayeur leur fait lâcher la fiente, dont souvent le duvet est souillé; et pour le purger de cette ordure, on l'étend sur un crible à cordes tendues, qui, frappées d'une baguette, laissent tomber tout ce qui est pesant, et font rejaillir cette plume légère.

Les œufs sont au nombre de cinq ou six, d'un vert foncé et fort bons à manger, et lorsqu'on les ravit, la femelle se plume de nouveau pour garnir son nid, et fait une seconde ponte, mais moins nombreuse que la première; si l'on dépouille une seconde fois son nid,

comme elle n'a plus de duvet à fournir; le mâle vient à son secours, et se déplume l'estomac, et c'est par cette raison que le duvet qu'on trouve dans ce troisième nid est plus blanc que celui qu'on recueille dans le premier ; mais pour faire cette troisième récolte, on doit attendre que la mère Eider ait fait éclore ses petits, car si on lui enlevoit cette dernière ponte, qui n'est plus que de deux ou trois œufs, ou même d'un seul, elle quitteroit pour jamais la place ; au lieu que, si on la laisse enfin élever sa famille, elle reviendra l'année suivante, en ramenant ses petits, qui formeront de nouveaux couples.

En Norwège et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage, que celle d'un canton où les Eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs centaines de ces nids; on juge par le grand prix du duvet, du profit que cette espèce de possession peut rapporter à son maître; aussi les Islandois font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attirer les Eiders chacun dans leur terrein, et quand ils voient que ces oiseaux commencent à s'habituer dans quelques-unes des petites îles où ils ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et chiens dans le continent, pour laisser le champ libre aux Eiders, et les engager à s'y fixer. Ces insulaires ont même formé, par art et à force de travail, plusieurs petites îles, en coupant et séparant de la grande, divers promontoires ou langues de terre avancées dans la mer. C'est dans ces retraites de solitude et de tranquillité que les Eiders aiment à s'établir, quoiqu'ils ne refusent pas de nicher près des

habitations, pourvu qu'on ne leur donne pas d'inquiétude et qu'on en éloigne les chiens et le bétail.

Tout ce qui se recueille de duvet est vendu annuellement aux marchands danois et hollandois; il n'en reste que très-peu ou même point du tout dans le pays. Sous ce rude climat, le chasseur robuste, retiré sous une hutte, enveloppé de sa peau d'ours, dort d'un sommeil tranquille et peut-être profond, tandis que le mol édredon, transporté chez nous sous des lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux.

Nous ajouterons ici quelques faits sur l'Eider, que nous fournit un petit ouvrage traduit du danois en allemand, et que nous avons fait nous-mêmes traduire de cette langue en françois.

On voit dans le temps des nichées des eiders mâles qui volent seuls et n'ont point de compagnes; ce sont ceux qui n'ont pas trouvé à s'apparier, et qui ont été les plus foibles dans les combats qu'ils se livrent entre eux pour la possession des femelles, dont le nombre dans cette espèce est plus petit que celui des mâles; néanmoins elles sont adultes avant eux, d'où il arrive que c'est avec de vieux mâles que les jeunes femelles font leur première ponte, laquelle est moins nombreuse que les suivantes.

Au temps de la pariade, on entend continuellement le mâle crier *ha ho*, d'une voix rauque et comme gémissante; la voix de la femelle est semblable à celle de la cane commune. Le mâle n'aide point la femelle à couver, et il fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelqu'ennemi paroît; la femelle cache

alors sa tête, et lorsque le danger est pressant, elle prend son vol, et va joindre le mâle qui, dit-on, la maltraite s'il arrive quelque malheur à la couvée. Les corbeaux cherchent les œufs et tuent les petits : aussi la mère se hâte-t-elle de faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos, les prenant sur son dos, et d'un vol doux les transportant à la mer.

Dès-lors le mâle la quitte, et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre; mais plusieurs couvées se réunissent en mer, et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères, qui les conduisent et s'occupent incessamment à battre l'eau pour faire remonter, avec la vase et le sable du fond, les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits trop foibles encore pour plonger.

Ce n'est qu'à la troisième année que le mâle a pris des couleurs démêlées et bien distinctes; celles de la femelle sont beaucoup plutôt décidées, et tout son développement est plus prompt que celui du mâle : tous, dans le premier âge, sont également couverts ou vêtus d'un duvet noirâtre.

L'Eider plonge très-profondément à la poursuite des poissons : il se repaît aussi de moules et d'autres coquillages, et se montre très-avide des boyaux de poissons que les pêcheurs jettent de leurs barques. Ces oiseaux tiennent la mer tout l'hiver, même vers le Groenland, cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces, et ne revenant à terre que le soir, ou lorsqu'il doit y avoir une tempête, que leur fuite à la côte durant le jour présage, dit-on, infailliblement.

DE LA BERNACHE.

Entre les fausses merveilles que l'ignorance toujours crédule a si longtemps mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la Nature, l'une des plus absurdes peut-être et cependant des plus célébrées, est la prétendue production des Bernaches et des macreuses dans certains coquillages appelés conques anatifères, ou sur certains arbres des côtes d'Ecosse et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que des fruits dont la conformation offre d'avance des linéamens d'un volatil, tombés dans la mer s'y convertissent en oiseaux. Cette ridicule opinion n'est pas encore assez merveilleusement imaginée pour d'autres auteurs; car selon eux, c'est dans les vieux mâts et autres débris des navires tombés et pourris dans l'eau, que se forment d'abord comme de petits champignons ou de gros vers, qui peu à peu se couvrant de duvet et de plumes, achèvent leur métamorphose en se changeant en oiseau. Chez d'autres enfin ce ne sont ni des fruits ni des vers, mais des coquilles qui enfantent cet oiseau; et ce qui est encore plus étrange que la merveille, c'est que Maier a ouvert cent de ces coquilles prétendues anatifères, et n'a pas manqué de trouver dans toutes l'embryon de l'oiseau tout formé. Voilà sans doute bien des erreurs et même des chimères sur l'origine des Bernaches; mais comme ces fables ont eu de la célébrité, nous avons cru devoir les rapporter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse, et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits.

Ce n'est pas que parmi nos anciens Naturalistes, il ne s'en trouve plusieurs qui aient rejeté ces contes. Belon toujours judicieux et sensé, s'en moque, et Æneas Silvius raconte que se trouvant en Écosse et demandant avec empressement d'être conduit aux lieux où se faisoit la merveilleuse génération des Bernaches, il lui fut répondu que ce n'étoit que plus loin, aux Ébrides et aux Orcades, qu'il pourroit en être témoin; d'où il ajoute agréablement, qu'il vit bien que le miracle reculoit à mesure qu'on cherchoit à en approcher.

Comme les Bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du nord, personne pendant longtemps ne pouvoit dire avoir observé leur génération, ni même vu leurs nids; et les Hollandois, dans une navigation au 80me. degré, furent les premiers qui les trouvèrent. Cependant les Bernaches doivent nicher en Norwège, s'il est vrai, comme le dit Pontoppidan, qu'on les y voie pendant tout l'été; elles ne paroissent qu'en automne et durant l'hiver sur les côtes des provinces d'Yorck et de Lancastre en Angleterre, où elles se laissent prendre aisément aux filets, sans rien montrer de la défiance ni de l'astuce naturelle aux autres oiseaux de leur genre (1). Il est rare qu'elles descendent jusqu'en France.

---

(1) « Du côté d'occident (en Groenland), étoit un grand détour en plage qui ressembloit quasi une île ; nous y trouvâmes plusieurs œufs de *Barnicles ;* nous les trouvâmes qui couvoient, et les ayant fait fuir, elles crioient *rot, rot, rot,* et d'une pierre qui fut jetée nous en tuâmes une, laquelle

La Bernache est certainement de la famille de l'oie, et c'est avec raison qu'Aldrovande reprend Gesner de l'avoir rangée parmi les canards; à la vérité elle a la taille plus petite et plus légère, le cou plus grêle, le bec plus court et les jambes proportionnellement plus hautes que l'oie; mais elle en a la figure, le port et toutes les proportions de la forme; son plumage est agréablement coupé par grandes pièces de blanc et de noir, et c'est pour cela que Belon lui donne le nom de nonette ou religieuse. Elle a la face blanche et deux petits traits noirs de l'aile aux narines; un domino noir couvre le cou et vient tomber en se coupant en rond, sur le haut du dos et de la poitrine; tout le manteau est richement orné de gris et de noir, avec un frangé blanc, et tout le dessous du corps est d'un beau blanc moiré.

---

nous fîmes cuire, et nous la mangeâmes avec soixante œufs que nous avions portés en la navire. »

« Ces oies ou Barnicles étoient vraies oies, et on n'a su jusqu'à présent où elles faisoient leurs œufs et nourrissoient leurs petits; de-là est advenu qu'aucuns auteurs n'ont eu crainte d'écrire qu'elles naissent ez arbres en Ecosse; et ne se faut émerveiller que jusqu'à présent on ait ignoré où ces oiseaux font leurs œufs, vu que personne, que l'on sache, n'est jamais parvenu au 80me. degré, et que ce pays n'a jamais été connu, et moins encore ces oies couvant leurs œufs. » *Trois navigations faites par les Hollandois au septentrion. Paris 1599.*

DE LA MACREUSE.

On a prétendu que les Macreuses naissoient comme les bernaches dans des coquilles ou dans du bois pourri. Nous avons suffisamment réfuté ces fables dont ici, comme ailleurs, l'Histoire Naturelle ne se trouve que trop souvent infectée. Les Macreuses pondent, nichent et naissent comme les autres oiseaux; elles habitent de préférence les terres et les îles les plus septentrionales, d'où elles arrivent sur nos côtes en hiver, pour y fournir un assez triste gibier.

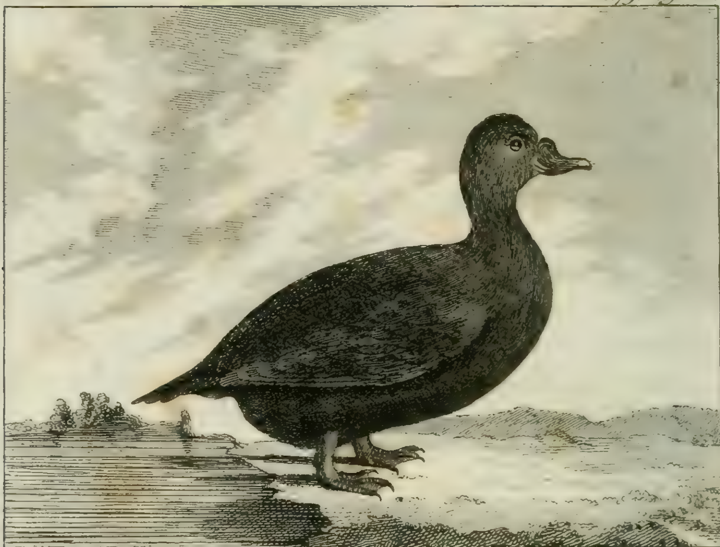
Le plumage de la Macreuse est noir, sa taille est à peu près celle du canard commun, mais elle est plus ramassée et plus courte.

Le même correspondant que j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de citer au sujet des oiseaux d'eau, m'a envoyé sur la Macreuse les observations suivantes : « Les vents du nord et du nord-ouest amènent le long de nos côtes de Picardie, depuis le mois de novembre jusqu'en mars, des troupes prodigieuses de macreuses; la mer en est, pour ainsi dire, couverte : on les voit voleter sans cesse de place en place et par milliers, paroître sur l'eau et disparoître à chaque instant; dès qu'une macreuse plonge, toute la bande l'imite et reparoît quelques instans après. Lorsque les vents sont sud et sud-est, elles s'éloignent de nos côtes, et ces premiers vents au mois de mai les font disparoître entièrement. »

« J'ai eu, cette année 1781, pendant plusieurs mois dans ma cour, une macreuse noire; je la nourrissois de pain mouillé et de coquillages : elle étoit devenue très-familière. »

« J'avois cru jusqu'alors que les Macreuses ne pouvoient pas marcher, que leur conformation les privoit de cette faculté; j'en étois d'autant plus persuadé, que j'avois ramassé plusieurs fois sur le bord de la mer, pendant la tempête, des macreuses, des pingouins et des macareux tous vivans, qui ne pouvoient se traîner qu'à l'aide de leurs ailes; mais ces oiseaux avoient sans doute été beaucoup battus par les vagues; cette circonstance, à laquelle je n'avois pas fait attention, m'avoit confirmé dans mon erreur; je l'ai reconnue en remarquant que la Macreuse marche bien et même moins lentement que le millouin; elle se balance de même à chaque pas, en tenant le corps presque droit, et frappant la terre de chaque pied alternativement et avec force : sa marche est lente; si on la pousse, elle tombe, parce que les efforts qu'elle se donne lui font perdre l'équilibre; elle est infatigable dans l'eau; elle court sur les vagues comme le pétrel, et aussi légèrement; mais elle ne peut profiter à terre de la célérité de ses mouvemens; la mienne m'a paru y être hors de la place que la Nature a assignée à chaque être. »

« En effet, elle y avoit l'air fort gauche; chaque mouvement lui donnoit dans tout le corps des secousses fatigantes; elle ne marchoit que par nécessité; elle se tenoit couchée ou debout, droite comme un pieu, le bec posé sur l'estomac; elle m'a toujours paru mélancolique, je ne l'ai pas vue une seule fois se baigner avec gaieté, comme les autres oiseaux d'eau, dont ma cour est remplie; elle n'entroit dans le bac qui y est à fleur de terre, que pour y manger le pain que je lui jetois; lorsqu'elle y avoit bu et mangé, elle restoit immobile :





De Seve, Del. L'Epine. Sculp.

quelquefois elle plongeoit au fond pour ramasser les miettes qui s'y précipitoient; si quelque oiseau se mettoit dans l'eau et l'approchoit, elle tentoit de le chasser à coups de bec; s'il résistoit ou s'il se défendoit en l'attaquant, elle plongeoit, et après avoir fait deux ou trois fois le tour du fond du bac pour fuir, elle s'élançoit hors de l'eau en faisant une espèce de sifflement fort doux et clair, semblable au premier ton d'une flûte traversière; c'est le seul cri que je lui ai connu, elle le répétoit toutes les fois qu'on l'approchoit. »

« Curieux de savoir si cet oiseau peut demeurer longtemps sous l'eau, je l'y ai retenu de force, elle se donnoit des efforts considérables après deux ou trois minutes, et paroissoit souffrir beaucoup; elle revenoit au-dessus de l'eau aussi vîte que du liége; je crois qu'elle peut y demeurer plus longtemps, parce qu'elle descend souvent à plus de trente pieds de profondeur dans la mer, pour ramasser les coquillages bivalves et oblongs, dont elle se nourrit. »

« Je n'ai jamais vu aucune macreuse voler ailleurs qu'au-dessus de la mer, et j'ai toujours remarqué que leur vol est bas, mou et de peu d'étendue; elles ne s'élèvent presque pas, et souvent leurs pieds trempent dans l'eau en volant. Il est probable que les Macreuses sont aussi fécondes que les canards, car le nombre qui en arrive tous les ans, est prodigieux; et malgré la quantité que l'on en prend, il ne paroît pas diminuer. »

DU CANARD SIFFLEUR ET DU GINGEON.

Une voix claire et sifflante que l'on peut comparer au son aigu d'un fifre, distingue ce Canard de tous les autres, dont la voix est enrouée et presque croassante. Comme il siffle en volant et très-fréquemment, il se fait entendre souvent et reconnoître de loin; il prend ordinairement son vol le soir et même la nuit; il a l'air plus gai que les autres canards; il est très-agile et toujours en mouvement; sa taille est au-dessous de celle du canard commun; son bec fort court est bleu et la pointe en est noire; le plumage sur le haut de la tête et du cou est d'un beau roux; le dos est liséré et vermiculé finement de petites lignes noirâtres en zigzags sur un fond blanc; les premières couvertures forment sur l'aile une grande tache blanche, et les suivantes un petit miroir d'un vert bronzé. Le dessous du corps est blanc, mais les deux côtés de la poitrine et les épaules sont d'un beau roux pourpré.

Les Canards siffleurs naissent gris, et dans ce premier temps l'on ne distingue pas les mâles des femelles; mais au commencement de mars leurs plumes se colorent, et la Nature leur donne les puissances et les agrémens qui conviennent à la saison des amours; elle les depouille ensuite de cette parure vers la fin de juillet; les mâles ne conservent rien ou presque rien de leurs belles couleurs; des plumes grises et sombres succèdent à celles qui les embellissoient; leur voix même se perd ainsi que celle des femelles,

et tous semblent être condamnés au silence comme à l'indifférence pendant six mois de l'année.

C'est dans ce triste état que ces oiseaux partent au mois de novembre pour leur long voyage, et on en prend beaucoup à ce premier passage ; il n'est guère possible de distinguer alors les vieux des jeunes. Lorsqu'ils retournent dans le nord vers la fin de février ou le commencement de mars, ils sont parés de leurs belles couleurs, et font sans cesse entendre leur voix, leur sifflet ou leurs cris ; les vieux sont déjà appariés.

Les Canards siffleurs volent et nagent toujours par bandes; il en passe chaque hiver quelques troupes dans la plupart de nos provinces, même dans celles qui sont éloignées de la mer, comme en Lorraine, en Brie ; mais ils passent en plus grand nombre sur les côtes, et notamment sur celles de Picardie.

L'espèce du Canard siffleur se trouve en Amérique comme en Europe. Il semble qu'on doive le reconnoître sous le nom de Vingeon ou Gingeon que lui donnent les habitans de Saint-Domingue et de Cayenne. Ces oiseaux ont les mêmes habitudes naturelles, avec les seules différences que celle des climats doit y mettre.

« Le Gingeon que l'on connoît à la Martinique sous le nom de Vingeon, dit un témoin oculaire, est une espèce particulière de canard, qui n'a pas le goût des voyages de long cours comme le canard sauvage, et qui borne ordinairement ses courses à passer d'un étang ou d'un marécage à un autre, ou bien à aller dévaster quelque pièce de riz, quand il en a découvert à portée de sa résidence. Ce canard a pour instinct particulier de se percher quelquefois sur les arbres; mais autant que

j'ai pu l'observer, cela n'arrive que durant les grandes pluies, et quand le lieu où il avoit coutume de se retirer pendant le jour, est tellement couvert d'eau, qu'il ne paroît aucune plante aquatique pour le cacher et le mettre à l'abri, ou bien lorsque l'extrême chaleur le force à chercher la fraîcheur dans l'épaisseur des feuillages. »

« On seroit tenté de prendre le Vingeon pour un oiseau de nuit, car il est rare de le voir le jour; mais aussitôt que le soleil est couché, il sort des glayeuls et des roseaux pour gagner les bords découverts des étangs, où il barbote et pâture comme le reste des canards. On auroit de la peine à dire à quoi il s'occupe pendant le jour : il est trop difficile de l'observer sans être vu de lui; mais il est à présumer que, quoique caché parmi les roseaux, il ne passe pas son temps à dormir : on en peut juger par les gingeons privés, qui ne paroissent chercher à dormir pendant le jour que comme les autres volailles, lorsqu'ils sont entièrement repus. »

« Les Gingeons volent par bandes comme les canards, même pendant la saison des amours : cet instinct qui les tient atroupés, paroît inspiré par la crainte; et l'on dit qu'en effet ils ont toujours, comme les oies, quelqu'un d'eux en vedette, tandis que le reste de la troupe est occupé à chercher sa nourriture. Si cette sentinelle aperçoit quelque chose, elle en donne aussitôt avis à la bande par un cri particulier, qui tient de la cadence ou plutôt du chevrotement : à l'instant tous les gingeons mettent fin à leur babil, se rapprochent, dressent la tête, prêtent l'œil et l'oreille : si le bruit cesse, chacun se remet à la pâture; mais si le signal redouble et annonce un véritable danger, l'alarme est donnée par un cri aigu

aigu et perçant, et tous partent en suivant le donneur d'avis, qui prend le premier sa volée. »

« Le Gingeon est babillard : lorsqu'une bande de ces oiseaux paît ou barbote, on entend un petit gazouillement continuel qui imite assez le rire suivi, mais contraint, qu'une personne feroit entendre à basse voix. Ce babil les décèle et guide le chasseur : de même quand ces oiseaux volent, il y a toujours quelqu'un de la bande qui siffle, et dès qu'ils se sont abattus sur l'eau, le babil recommence. »

« La ponte des Gingeons a lieu en janvier, et en mars on trouve des petits Gingeonneaux. Leurs nids n'ont rien de remarquable sinon qu'ils contiennent un grand nombre d'œufs. Les nègres sont fort adroits à découvrir ces nids, et les œufs donnés à des poules couveuses éclosent très-bien ; par ce moyen l'on se procure des gingeons privés ; mais on auroit toutes les peines du monde à apprivoiser des gingeonnaux pris quelques jours après leur naissance ; ils ont déjà gagné l'humeur sauvage et farouche de leurs père et mère, au lieu qu'il semble que les poules qui couvent des œufs de Gingeons, transmettent à leurs petits une partie de leur humeur sociale et familière. Les petits gingeonneaux ont plus d'agilité et de vivacité que les canetons ; ils naissent couverts d'un duvet blanc, et leur accroissement est assez prompt ; six semaines suffisent pour leur faire acquérir toute leur grosseur, et les plumes de leurs ailes commencent à croître. »

« Il seroit extrêmement précieux d'obtenir une race domestique de ces oiseaux, parce que leur chair est excellente et sur-tout celle de ceux qu'on a privés ; elle

n'a point le goût de marécage que l'on peut reprocher aux sauvages; et une raison de plus de desirer de réduire en domesticité cette espèce, est l'intérêt qu'il y auroit à la détruire ou l'affoiblir du moins dans l'état sauvage, car souvent les gingeons viennent dévaster nos cultures, et les pièces de riz semées près des étangs échappent rarement à leurs ravages; aussi est-ce là que les chasseurs vont les attendre le soir au clair de la lune; on leur tend aussi des lacets et des hameçons amorcés de vers de terre. »

« Les Gingeons se nourrissent non seulement de riz, mais de tous les autres grains qu'on donne à la volaille, tels que le maïs et les différentes espèces de mil du pays; ils paissent aussi l'herbe, ils pêchent les petits poissons, les écrevisses, les petits crabes. »

« Leur cri est un véritable sifflet, qu'on peut imiter avec la bouche au point d'attirer leurs bandes quand elles passent. Les chasseurs ne manquent pas de s'exercer à contrefaire ce sifflet, qui parcourt rapidement tous les tons de l'octave du grave à l'aigu, en appuyant sur la dernière note et en la prolongeant. »

« Loin que les gingeons dans nos basse-cours aient cherché à s'accoupler avec le canard d'Inde ou avec le canard commun comme ceux-ci ont fait entr'eux, ils se montrent au contraire les ennemis déclarés de toute la volaille, et font ligue ensemble lorsqu'il s'agit d'attaquer les canards et les oies. Ils parviennent toujours à les chasser et à se rendre maîtres de l'objet de la querelle, c'est-à-dire du grain qu'on leur jette, ou de la marre où ils veulent barboter. »

DU TADORNE.

L'HABITUDE qu'a cet oiseau de se gîter, comme le renard, dans un terrier, et de nicher dans des trous qu'il dispute et enlève ordinairement aux lapins, lui a fait donner la dénomination de renard-oie. Il est un peu plus grand que le canard commun, et il a les jambes un peu plus hautes; mais du reste sa figure, son port et sa conformation sont semblables, et il ne diffère du canard que par son bec qui est plus relevé, et par les couleurs de son plumage, qui sont plus vives, plus belles, et qui, vues de loin, ont le plus grand éclat; ce beau plumage est coupé par grandes masses de trois couleurs, le blanc, le noir et le jaune-canelle; la tête et le cou jusqu'à la moitié de sa longueur, sont d'un noir lustré de vert; le bas du cou est entouré d'un collier blanc; au-dessous est une large zône de jaune-canelle qui couvre la poitrine et forme une bandelette sur le dos; cette même couleur teint le bas-ventre; au-dessous de l'aile, de chaque côté du dos, règne une bande noire dans un fond blanc; les grandes et les moyennes pennes de l'aile sont noires; les petites ont le même fond de couleur, mais elles sont luisantes et lustrées de vert; les trois pennes voisines du corps ont leur bord extérieur d'un jaune-canelle et l'intérieur blanc; les grandes couvertures sont noires et les petites sont blanches. La femelle est sensiblement plus petite que le mâle, auquel du reste elle ressemble même par les couleurs; on remarque seulement que les reflets verdâtres de la tête et des ailes, sont moins apparens que dans le mâle.

Le duvet de ces oiseaux est très-fin et très-doux ; les pieds sont couleur de chair ; le bec est rouge, mais l'onglet de ce bec et les narines sont noirs.

Pline fait l'éloge de la chair du Tadorne, et dit que les anciens Bretons ne connoissoient pas de meilleur gibier. Athénée donne à ses œufs le second rang pour la bonté après ceux du paon ; il y a toute apparence que les Grecs élevoient des Tadornes, puisqu'Aristote observe que dans le nombre de leurs œufs il s'en trouve de clairs.

Quoiqu'on ait donné aux Tadornes le nom de canard de mer, et qu'en effet ils habitent de préférence sur les bords de la mer, on ne laisse pas d'en rencontrer quelques-uns sur des rivières ou des lacs, même assez éloignés dans les terres ; mais le gros de l'espèce ne quitte pas les côtes. Chaque printemps il en abonde quelques troupes sur celles de Picardie. Il paroît, au reste, qu'ils se trouvent dans les climats froids comme dans les pays tempérés.

Un de nos meilleurs correspondans a suivi les habitudes naturelles de ces oiseaux, sur lesquels il a fait les observations suivantes. « Le printemps nous amène les Tadornes, mais toujours en petit nombre : dès qu'ils sont arrivés ils se répandent dans les plaines de sable dont les terres voisines de la mer sont ici couvertes ; on voit chaque couple errer dans les garennes qui y sont répandues, et y chercher un logement parmi ceux des lapins ; il y a vraisemblablement beaucoup de choix dans cette espèce de demeure, car ils entrent dans une centaine avant d'en trouver une qui leur convienne. Les lapins cèdent la place à ces nouveaux hôtes et n'y entrent plus. »

« Les Tadornes ne font aucun nid dans ces trous ; la femelle pond ses premiers œufs sur le sable nu, et lorsqu'elle est à la fin de sa ponte, qui est de dix à douze pour les jeunes, et pour les vieilles de douze à quatorze, elle les enveloppe d'un duvet blanc fort épais dont elle se dépouille. »

« Pendant tout le temps de l'incubation, qui est de trente jours, le mâle reste assidûment sur la dune; il ne s'en éloigne que pour aller deux à trois fois le jour chercher sa nourriture à la mer; le matin et le soir la femelle quitte ses œufs pour le même besoin; alors le mâle entre dans le terrier, sur-tout le matin, et lorsque la femelle revient, il retourne sur sa dune. »

« Dès qu'on aperçoit au printemps un tadorne ainsi en vedette, on est assuré d'en trouver le nid; il suffit pour cela d'attendre l'heure où il va au terrier ; si cependant il s'en aperçoit, il s'envole du côté opposé et va attendre sa femelle à la mer ; en revenant ils volent longtemps au-dessus de la garenne, jusqu'à ce que ceux qui les inquiètent se soient retirés. »

« Dès le lendemain du jour que la couvée est éclose, le père et la mère conduisent les petits à la mer, et s'arrangent de manière qu'ils y arrivent ordinairement lorsqu'elle est dans son plein. Cette attention procure aux petits l'avantage d'être plutôt à l'eau, et dès ce moment, ils ne paroissent plus à terre. Il est difficile de concevoir comment ces oiseaux peuvent dès les premiers jours de leur naissance, se tenir dans un élément dont les vagues en tuent souvent des vieux de toutes les espèces.

« Si quelque chasseur rencontre la couvée dans le

voyage, le père et la mère s'envolent. Celle-ci affecte de culbuter et de tomber à cent pas; elle se traîne sur le ventre en frappant la terre de ses ailes, et par cette ruse attire vers elle le chasseur. Les petits demeurent immobiles jusqu'au retour de leurs conducteurs, et on peut, si l'on tombe dessus, les prendre tous sans qu'aucun fasse un pas pour fuir. »

« J'ai été témoin oculaire de tous ces faits. J'ai déniché plusieurs fois et vu dénicher des œufs de Tadorne; pour cet effet, on creuse dans le sable, en suivant le conduit du terrier jusqu'au bout; on y trouve la mère sur ses œufs; on les emporte dans une grosse étoffe de laine, couverts du duvet qui les enveloppe, et on les met sous une cane; elle élève ces petits étrangers avec beaucoup de soin, pourvu qu'on ait eu l'attention de ne lui laisser aucun de ses œufs. Les petits Tadornes ont en naissant le dos blanc et noir, avec le ventre très-blanc, et ces deux couleurs bien nettes les rendent très-jolis; mais bientôt ils perdent cette première livrée et deviennent gris; alors le bec et les pieds sont bleus; vers le mois de septembre, ils commencent à prendre leurs belles plumes, mais ce n'est qu'à la seconde année que leurs couleurs ont tout leur éclat; le mâle est parfaitement adulte et propre à la génération dans cette seconde année. »

« Les jeunes tadornes élevés par une cane s'accoutument aisément à la domesticité et vivent dans les basse-cours comme les canards; on les nourrit avec de la mie de pain et du grain. On ne voit jamais les tadornes sauvages rassemblés en troupes comme les canards, les sarcelles, les siffleurs. Le mâle et la fe-

melle seulement ne se quittent point; on les aperçoit toujours ensemble soit dans la mer, soit sur les sables; ils savent se suffire à eux-mêmes, et semblent en s'appariant contracter un noeud indissoluble; le mâle se montre fort jaloux; mais malgré l'ardeur de ces oiseaux en amour, je n'ai jamais pu obtenir une couvée d'aucune femelle : une seule a pondu quelques œufs au hasard; ils étoient inféconds. »

« Le Tadorne est sujet à une maladie singulière. L'éclat de ses plumes se ternit; elles deviennent sales et huileuses, et l'oiseau meurt après avoir langui pendant près d'un mois. Curieux de connoître la cause du mal, j'en ai ouvert plusieurs, je leur ai trouvé le sang dissout et les principaux viscères embarrassés d'une eau rousse, visqueuse et fétide. J'attribue cette maladie au défaut du sel marin que je crois nécessaire à ces oiseaux, pour dissoudre les humeurs que les graines dont ils vivent dans les cours, amassent dans leurs intestins. »

« Le Tadorne sauvage vit de vers de mer, de grenades ou sauterelles qui s'y trouvent à millions, et sans doute aussi du frai des poissons et des petits coquillages qui se détachent et s'élèvent du fond avec les écumes qui surnagent. La forme relevée de son bec lui donne beaucoup d'avantage pour recueillir ces diverses substances en écumant, pour ainsi dire, la surface de l'eau, beaucoup plus légèrement que ne peut faire le canard. »

Ces observations détaillées nous laissent fort peu de chose à ajouter à l'histoire de ces oiseaux dont nous avons fait nourrir un couple sous nos yeux. Ils ne nous ont pas paru d'un naturel sauvage; ils se laissoient prendre aisément. On les tenoit dans un jardin

où on leur donnoit la liberté pendant le jour, et lorsqu'on les prenoit et qu'on les tenoit à la main, ils ne faisoient presque pas d'efforts pour s'échapper. Leur cri ordinaire est assez semblable à celui du canard; mais il est moins étendu et beaucoup moins fréquent, car on ne les entendoit crier que fort rarement; ils ont encore un second cri plus foible, quoique aigu, *uute, uute*, qu'ils font entendre lorsqu'on les saisit brusquement, et qui ne paroît être que l'expression de la crainte. Ils se baignent fort souvent, et sur-tout dans les temps doux et à l'approche de la pluie; ils nagent en se berçant sur l'eau, et lorsqu'ils abordent à terre, ils se dressent sur leurs pieds, battent des ailes et se secouent comme les canards; ils arrangent aussi très-souvent leur plumage avec le bec; ainsi les Tadornes qui ressemblent beaucoup aux canards par la forme du corps, leur ressemblent aussi par les habitudes naturelles; seulement ils ont plus de légéreté dans les mouvemens, et montrent plus de gaieté et de vivacité; ils ont encore sur tous les canards, même les plus beaux, un privilége de nature, qui n'appartient qu'à cette espèce, c'est de conserver constamment et en toute saison leurs belles couleurs : comme ils ne sont pas difficiles à priver, que leur plumage fait un très-bel effet sur les pièces d'eau, il seroit à desirer que l'on pût obtenir une race domestique de ces oiseaux; mais leur naturel et leur tempérament semblent les fixer sur la mer et les éloigner des eaux douces; ce ne pourroit donc être que dans les terreins très-voisins des eaux salées qu'on pourroit tenter avec espérance de succès leur multiplication en domesticité.

DES SARCELLES.

La forme que la Nature a le plus nuancée, variée et multipliée dans les oiseaux d'eau est celle du Canard. Après le grand nombre des espèces de ce genre, il se présente un genre subalterne presqu'aussi nombreux que celui des canards, et qui ne semble fait que pour les représenter et les reproduire à nos yeux sous un plus petit module. Ce genre secondaire est celui des Sarcelles qu'on ne peut mieux désigner en général qu'en disant que ce sont des canards bien plus petits que les autres, mais qui du reste leur ressemblent non seulement par les habitudes naturelles, par la conformation et par toutes les proportions relatives de la forme, mais encore par l'ordonnance du plumage, et même par la grande différence des couleurs qui se trouvent entre les mâles et les femelles.

On servoit souvent des Sarcelles à la table des Romains; elles étoient assez estimées pour qu'on prît la peine de les multiplier en les élevant en domesticité comme les canards; nous réussirions sans doute à les élever de même; mais les anciens donnoient apparemment plus de soins à leur basse-cour, et en général beaucoup plus d'attention que nous à l'économie rurale et à l'agriculture.

La figure de la Sarcelle commune est celle d'un petit canard, et sa grosseur celle d'une perdrix. Le plumage du mâle, avec des couleurs moins brillantes que celui du canard, n'en est pas moins riche en reflets agréables, qu'il ne seroit guère possible de rendre par une description. Le devant du corps présente un beau

plastron tissu de noir sur gris, et comme maillé par petits carrés tronqués, renfermés dans de plus grands, tous disposés avec tant de netteté et d'élégance, qu'il en résulte l'effet le plus piquant. Le dessus de la tête est noir, ainsi que la gorge; mais un long trait blanc prenant sur l'œil va tomber au-dessous de la nuque. Des plumes longues et taillées en pointes couvrent les épaules et retombent sur l'aile en rubans blancs et noirs; les couvertures des ailes sont ornées d'un petit miroir vert; les flancs et le croupion présentent des hachures de gris-noirâtre sur gris-blanc.

La parure de la femelle est bien plus simple; vêtue partout de gris et de gris-brun, à peine remarque-t-on quelques ombres d'ondes ou de festons sur sa robe; il n'y a point de noir sur la gorge, comme dans le mâle, et en général il y a tant de différence entre les deux sexes dans les Sarcelles comme dans les canards, que les chasseurs peu expérimentés les méconnoissent, et leur ont donné les noms impropres de *tiers, racanettes, mercanettes*; en sorte que les Naturalistes doivent ici, comme ailleurs, prendre garde aux fausses dénominations, pour ne pas multiplier les espèces sur la seule différence des couleurs qui se trouvent dans ces oiseaux.

Le mâle, au temps de la pariade, fait entendre un cri semblable à celui du râle; néanmoins la femelle ne fait guère son nid dans nos provinces, et presque tous ces oiseaux nous quittent avant le 15 ou 20 d'avril : ils volent par bandes dans le temps de leurs voyages, mais sans garder, comme les canards, d'ordre régulier; ils prennent leur essor de dessus l'eau et s'envolent

avec beaucoup de légéreté ; ils ne se plongent pas souvent, et trouvent à la surface de l'eau et vers ses bords, la nourriture qui leur convient : les mouches et les graines des plantes aquatiques sont les alimens qu'ils choisissent de préférence. Frisch, qui a nourri quelques couples de ces oiseaux pris jeunes, nous donne les détails suivans sur leur manière de vivre dans cette espèce de domesticité commencée. « Je présentai d'abord à ces sarcelles, dit-il, différentes graines sans qu'elles touchassent à aucune; mais à peine eus-je fait poser à côté de leur vase d'eau un bassin rempli de millet, qu'elles y accoururent toutes : chacune à chaque becquée alloit à l'eau, et dans peu elles en apportèrent assez dans leur bec pour que le millet fût tout mouillé ; néanmoins cette petite graine n'étoit pas encore assez trempée à leur gré, et je vis mes sarcelles se mettre à porter le millet aussi bien que l'eau sur le sol de l'enclos qui étoit d'argile ; et lorsque la terre fut amollie et trempée, elles commencèrent à barboter, et il se fit par là un creux assez profond, dans lequel elles mangeoient leur millet mêlé de terre. Je les mis dans une chambre, et elles portoient de même, quoique plus inutilement, le millet et l'eau sur le plancher. Lorsque je tardois de leur donner la nourriture accoutumée, elles la demandoient par un petit cri enroué *quoak*, répété chaque demi-minute : le soir elles se gîtoient dans les coins; et même le jour, lorsqu'on les approchoit, elles se fourroient dans les trous les plus étroits. Elles vécurent ainsi jusqu'à l'approche de l'hiver; mais le froid rigoureux étant venu, elles moururent toutes à la fois. »

DE LA FOULQUE (1).

L'ESPÈCE de la Foulque qui dans notre langue se nomme aussi morelle, doit être regardée comme une famille de la grande et nombreuse tribu des véritables oiseaux d'eau. La Foulque, sans avoir les pieds entièrement palmés, ne le cède à aucun des autres oiseaux nageurs, et reste même plus constamment sur l'eau qu'aucun d'eux, si l'on en excepte les plongeons. Il est très-rare de voir la Foulque à terre; elle y paroît si dépaysée, que souvent elle se laisse prendre à la main; elle se tient tout le jour sur les étangs qu'elle préfère aux rivières; et ce n'est guère que pour passer d'un étang à un autre, qu'elle prend pied à terre, encore faut-il que la traversée ne soit pas longue, car pour peu qu'il y ait de distance, elle prend son vol en le portant fort haut; mais ordinairement ses voyages ne se font que de nuit.

Les Foulques, comme plusieurs autres oiseaux d'eau, voient très-bien dans l'obscurité, et même les plus vieilles ne cherchent leur nourriture que pendant la nuit; elles restent retirées dans les joncs pendant la plus grande partie du jour, et lorsqu'on les inquiète dans leur retraite, elles s'y cachent et s'enfoncent même dans la vase plutôt que de s'envoler; il semble qu'il leur en coûte pour se déterminer au mouvement du vol si naturel aux autres oiseaux, car elles ne partent de la terre ou de l'eau, qu'avec peine; les plus

(1) *Fulica, Fulix*; it. *Follega*; all. *Wasser-houn*.

jeunes foulques, moins solitaires et moins circonspectes sur le danger, paroissent à toutes les heures du jour, et jouent entr'elles en s'élevant droit vis-à-vis l'une de l'autre, s'élançant hors de l'eau et retombant par petits bonds; elles se laissent aisément approcher, cependant elles regardent et fixent le chasseur, et plongent si prestement à l'instant qu'elles aperçoivent le feu, que souvent elles échappent au plomb meurtrier; mais dans l'arrière-saison, quand ces oiseaux, après avoir quitté les petits étangs, se sont réunis sur les grands, l'on en fait des chasses dans lesquelles on en tue plusieurs centaines : on s'embarque pour cela sur nombre de nacelles qui se rangent en ligne et croisent la largeur de l'étang; cette petite flotte alignée, pousse ainsi devant elle la troupe des foulques, de manière à la conduire et à la renfermer dans quelque anse; pressés alors par la crainte et la nécessité, tous ces oiseaux s'envolent ensemble pour retourner en pleine eau, en passant par-dessus la tête des chasseurs qui font un feu général, et en abattent un grand nombre; on fait ensuite la même manœuvre vers l'autre extrémité de l'étang, où les foulques se sont portées; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ni le bruit et le feu des armes et des chasseurs, ni l'appareil de la petite flotte, ni la mort de leurs compagnons ne puissent engager ces oiseaux à prendre la fuite; ce n'est que la nuit suivante qu'ils quittent des lieux aussi funestes, et encore y trouve-t-on quelques traîneurs le lendemain.

Ces oiseaux paresseux ont à juste titre plusieurs ennemis; le busard mange leurs œufs et enlève leurs

petits, et c'est à cette destruction qu'on doit attribuer le peu de population dans cette espèce, qui par elle-même est très-féconde; car la Foulque pond dix-huit à vingt œufs, d'un blanc sale et presqu'aussi gros que ceux de la poule; et quand la première couvée est perdue, souvent la mère en fait une seconde de dix à douze œufs. Elle établit son nid dans des endroits noyés et couverts de roseaux secs; elle en choisit une toufe, sur laquelle elle en entasse d'autres, et ce tas élevé au-dessus de l'eau, est garni, dans son creux, de petites herbes sèches et de sommités de roseaux, ce qui forme un gros nid assez informe et qui se voit de loin; elle couve pendant vingt-deux ou vingt-trois jours, et dès que les petits sont éclos, ils sautent hors du nid et n'y reviennent plus; la mère ne les réchauffe pas sous ses ailes; ils couchent sous les joncs à l'entour d'elle; elle les conduit à l'eau, où dès leur naissance ils nagent et plongent très-bien; ils sont couverts, dans ce premier âge, d'un duvet noir enfumé, et paroissent très-laids; on ne leur voit que l'indice de la plaque blanche qui doit orner leur front. C'est alors que l'oiseau de proie leur fait une guerre cruelle, et il enlève souvent la mère et les petits. Les vieilles foulques qui ont perdu plusieurs fois leurs couvées, instruites par le malheur, viennent établir leur nid le long du rivage, dans les glaïeuls, où il est mieux caché; elles tiennent leurs petits dans ces endroits fourrés et couverts de grandes herbes: ce sont ces couvées qui perpétuent l'espèce, car la dépopulation des autres est si grande, qu'un bon observateur qui a particulièrement étudié les mœurs de ces oiseaux, estime qu'il en échappe au plus un

dixième à la serre des oiseaux de proie, particulièrement des busards.

Les Foulques nichent de bonne heure au printemps, et on leur trouve de petits œufs dans le corps dès la fin de l'hiver; elles restent sur nos étangs pendant la plus grande partie de l'année, et dans quelques endroits, elles ne les quittent pas même en hiver; cependant en automne elles se réunissent en grandes troupes, et toutes partent des petits étangs pour se rassembler sur les grands; et lorsque les frimats, les neiges, et sur-tout la gelée, les chassent des cantons élevés et froids, elles viennent alors dans la plaine où la température est plus douce, et c'est le manque d'eau plus que le froid, qui les oblige à changer de lieu.

On trouve la Foulque dans toute l'Europe, depuis l'Italie jusqu'en Suède. On en distingue deux espèces, ou plutôt deux variétés, deux races qui subsistent sur les mêmes eaux sans se mêler, et qui ne diffèrent qu'en ce que l'une est un peu plus grande que l'autre.

Le plumage de la Foulque est d'un noir plombé, plein et profond sur la tête et le cou, avec un trait blanc au pli de l'aile. Aucune différence n'indique le sexe. La grandeur de la Foulque égale celle de la poule domestique, et sa tête et le corps ont à peu près la même forme. Ces oiseaux vivent principalement ainsi que les poules d'eau, d'insectes aquatiques, de petits poissons, de sang-sues; néanmoins ils recueillent aussi les graines et avalent de petits cailloux; leur chair est noire, se mange en maigre et sent un peu le marais.

DU GRÈBE.

Le Grèbe est bien connu par ces beaux manchons d'un blanc argenté, qui ont avec la moëleuse épaisseur du duvet, le ressort de la plume et le lustre de la soie : son plumage sans apprêt, et en particulier celui de la poitrine, est en effet un beau duvet très-serré, très-ferme, bien peigné, et dont les brins lustrés se couchent et se joignent de manière à ne former qu'une surface glacée, luisante, et aussi impénétrable au froid de l'air qu'à l'humidité de l'eau. Ce vêtement à toute épreuve étoit nécessaire au Grèbe qui, dans les plus rigoureux hivers, se tient constamment sur les eaux comme nos plongeons, avec lesquels on l'a souvent confondu ; mais cette espèce diffère essentiellement de celle des plongeons, en ce que ceux-ci ont les pieds pleinement palmés, au lieu que les Grèbes ont la membrane du pied divisée et coupée par lobes à l'entour de chaque doigt.

Par sa conformation, le Grèbe ne peut être qu'un habitant des eaux : ses jambes placées tout-à-fait en arrière, et presqu'enfoncées dans le ventre, ne laissent paroître que des pieds en forme de rames, dont la position et le mouvement naturel sont de se jeter en dehors, et ne peuvent soutenir à terre le corps de l'oiseau que quand il se tient droit à-plomb. Dans cette position, on conçoit que le battement des ailes ne peut, au lieu de l'élever en l'air, que le renverser en avant, les jambes ne pouvant seconder l'impulsion que le corps reçoit des ailes : ce n'est que par un grand effort qu'il prend son vol à terre ; et comme s'il sentoit

combien

combien il y est étranger, on a remarqué qu'il cherche à l'éviter, et que pour n'y être point poussé, il nage toujours contre le vent; et lorsque par malheur la vague le porte sur le rivage, il y reste en se débattant, et faisant des pieds et des ailes des efforts presque toujours inutiles pour s'élever dans l'air ou retourner à l'eau; on le prend donc souvent à la main, malgré les violens coups de bec dont il se défend; mais son agilité dans l'eau est aussi grande que son impuissance sur terre; il nage, plonge, fend l'onde et court à sa surface en effleurant les vagues avec une surprenante rapidité : on prétend même que ses mouvemens ne sont jamais plus vifs, plus prompts et plus rapides que lorsqu'il est sous l'eau; il y poursuit les poissons jusqu'à une très-grande profondeur; les pêcheurs le prennent souvent dans leurs filets : il descend plus bas que les macreuses qui ne se prennent que sur les bancs de coquillages découverts au reflux, tandis que le Grèbe se prend en mer pleine, souvent à plus de vingt pieds de profondeur.

Les Grèbes fréquentent également la mer et les eaux douces, quoique les Naturalistes n'aient guère parlé que de ceux que l'on voit sur les lacs, les étangs, et les anses des rivières. Il y en a plusieurs espèces sur nos mers de Bretagne, de Picardie et dans la Manche. Le Grèbe du lac de Genève est l'espèce la plus connue. Il est un peu plus gros que la foulque. Sa longueur du bec aux ongles est d'un pied neuf à dix pouces. Il a tout le dessus du corps d'un brun foncé, mais lustré, et tout le devant d'un très-beau blanc argenté; comme tous les autres grèbes, il a la tête

petite, le bec droit et pointu; les ailes sont courtes et peu proportionnées à la grosseur du corps; aussi l'oiseau s'élève-t-il difficilement; mais ayant pris le vent, il ne laisse pas de fournir un long vol; sa voix est haute et rude; la queue manque absolument à tous les Grèbes; ils ont cependant au croupion les tubercules d'où sortent ordinairement les plumes de la queue, mais ces tubercules sont moindres que dans les autres oiseaux, et il n'en sort qu'un bouquet de petites plumes et non de veritables pennes.

Ces oiseaux sont communément fort gras; non seulement, ils se nourrissent de petits poissons, mais ils mangent de l'algue et d'autres herbes, et avalent du limon. On trouve aussi assez souvent des plumes blanches dans leur estomac, non qu'ils dévorent des oiseaux, mais apparemment parce qu'ils prennent la plume qui se joue sur l'eau, pour un petit poisson. Au reste, il est à croire que les Grèbes vomissent comme le cormoran les restes de la digestion; du moins trouve-t-on au fond de leur sac des arêtes pelotonées et sans altération.

Les pêcheurs de Picardie vont sur la côte d'Angleterre dénicher les Grèbes qui en effet ne nichent point sur celle de France; ils trouvent ces oiseaux dans des creux de rochers, où apparemment ils volent faute d'y pouvoir grimper, et d'où il faut que leurs petits se précipitent dans la mer. On voit dès le mois de juin, les petits grèbes nouveau-nés nager avec leur mère.

DU GRAND PLONGEON (1).

QUOIQUE beaucoup d'oiseaux aquatiques aient l'habitude de plonger même jusqu'au fond de l'eau, en poursuivant leur proie, on a donné de préférence le nom de plongeons à une petite famille particulière de ces oiseaux plongeurs, qui diffèrent des autres en ce qu'ils ont le bec droit et pointu, et les trois doigts antérieurs joints ensemble par une membrane entière. Les plongeons ont de plus les ongles petits et pointus, la queue très-courte et presque nulle, les pieds très-plats et placés tout-à-fait à l'arrière du corps; enfin la jambe cachée dans l'abdomen, disposition très-propre à l'action de nager, mais très-contraire à celle de marcher; en effet les plongeons comme les grèbes sont obligés sur terre de se tenir debout, dans une situation droite et presque perpendiculaire, sans pouvoir maintenir l'équilibre dans leurs mouvemens; au lieu qu'ils se meuvent dans l'eau d'une manière si preste et si prompte qu'ils évitent la balle en plongeant à l'éclair du feu, au même instant que le coup part; aussi les bons chasseurs, pour tirer ces oiseaux, adaptent à leur fusil un morceau de carton, qui en laissant la mire libre, dérobe l'éclair de l'amorce à l'œil de l'oiseau.

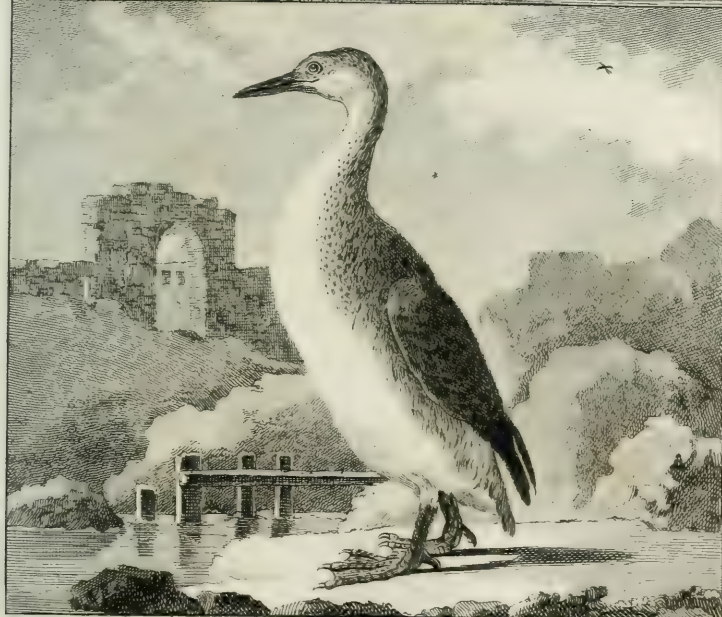
Le grand Plongeon est presque de la taille de l'oie; il ne prend son essor que sur l'eau; mais dans cet élément ses mouvemens sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides; il plonge à de très-grandes profon-

(1) Lat. *Mergus*; it. *Mergo*, *Mergone*; all. *Ducher*.

deurs et nage entre deux eaux à cent pas de distance sans reparoître pour respirer; une portion d'air renfermée dans la trachée-artère dilatée, fournit pendant ce temps à la respiration de cet amphibie ailé, qui semble moins appartenir à l'élément de l'air qu'à celui des eaux; il en est de même des autres plongeons et des grèbes; ils parcourent librement et en tout sens les espaces dans l'eau; ils y trouvent leur subsistance, leur abri, leur asyle; car si l'oiseau de proie paroît en l'air ou qu'un chasseur se montre sur le rivage, ce n'est point au vol que le Plongeon confie sa fuite et son salut; il plonge, et caché sous l'eau, se dérobe à l'œil de tous ses ennemis; mais l'homme plus puissant encore par l'adresse que par la force, sait lui faire rencontrer des embûches jusqu'au fond de son asyle; un filet, une ligne dormante amorcée d'un petit poisson, sont les piéges auxquels l'oiseau se prend en avalant sa proie; il meurt ainsi en voulant se nourrir et dans l'élément même sur lequel il est né; car on trouve son nid posé sur l'eau, au milieu des grands joncs, dont le pied est baigné.

Quelques observateurs ont écrit que ce grand Plongeon étoit fort silencieux; cependant Gesner lui attribue un cri particulier et fort éclatant; mais apparemment on ne l'entend que rarement. Il a le manteau ondé de gris-blanc sur gris-brun, et la poitrine et le dessous du corps d'un beau blanc.





De Seve, Del. L'Epine, Direx.

DU PÉLICAN (1).

Le Pélican est plus remarquable, plus intéressant pour un Naturaliste par la hauteur de sa taille et par le grand sac qu'il porte sous le bec, que par la célébrité fabuleuse de son nom consacré dans les emblêmes religieux des peuples ignorans. On a représenté sous sa figure la tendresse paternelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante; mais cette fable que les Égyptiens racontoient déjà du vautour, ne devoit pas s'appliquer au Pélican qui vit dans l'abondance, et auquel la Nature a donné de plus qu'aux autres oiseaux pècheurs une grande poche dans laquelle il porte et met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche.

Le Pélican égale ou même surpasse en grandeur le cygne, et ce seroit le plus grand des oiseaux d'eau, si l'albatros n'étoit pas plus épais, et si le flammant n'avoit pas les jambes beaucoup plus hautes : le Pélican les a au contraire très-basses, tandis que ses ailes sont si largement étendues, que l'envergure en est de onze ou douze pieds. Il se soutient donc très-aisément et très-longtemps dans l'air ; il s'y balance avec légéreté et ne change de place que pour tomber à plomb sur sa proie qui ne peut échapper, car la violence du choc et la grande étendue des ailes qui frappent et couvrent la surface de l'eau, la font bouillonner, tournoyer, et étourdissent en même temps le poisson, qui dès-lors ne peut fuir ; c'est de cette manière que les Pélicans pê-

(1) Lat. *Onocrotalus* ; it. *Agrotto* ; all. *Meer-gans*.

chent lorsqu'ils sont seuls ; mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert; on les voit se disposer en ligne et nager de compagnie en formant un grand cercle qu'ils resserrent peu à peu pour y renfermer le poisson, et se partager la capture à leur aise.

Ces oiseaux prennent, pour pêcher, les heures du matin et du soir où le poisson est le plus en mouvement, et choisissent les lieux où il est le plus abondant : c'est un spectacle de les voir raser l'eau, s'élever de quelques piques au-dessus, et tomber le cou roide et leur sac à demi plein, puis se relevant avec effort retomber de nouveau, et continuer ce manége jusqu'à ce que cette large besace soit entièrement remplie ; ils vont alors manger et digérer à l'aise sur quelques pointes de rochers, où ils restent en repos et comme assoupis jusqu'au soir.

Il me paroît qu'il seroit possible de tirer parti de cet instinct du Pélican, qui n'avale pas sa proie d'abord, mais l'accumule en provision, et qu'on pourroit en faire, comme du cormoran, un pêcheur domestique ; et l'on assure que les Chinois y ont réussi. Labat raconte aussi que des sauvages avoient dressé un pélican qu'ils envoyoient le matin après l'avoir rougi de rocou, et qui le soir revenoit au carbet le sac plein de poissons qu'ils lui faisoient dégorger.

Cet oiseau doit être un excellent nageur ; il est parfaitement palmipède, ayant les quatre doigts réunis par une seule pièce de membrane. Cette peau et les pieds sont rouges ou jaunes, suivant l'âge : il paroît aussi que c'est avec l'âge qu'il prend cette belle teinte de couleur de rose tendre et comme transparente, qui

semble donner à son plumage blanc le lustre d'un vernis.

Les plumes du cou ne sont qu'un duvet court; celles de la nuque sont plus alongées et forment une espèce de crête ou de petite huppe : la tète est aplatie par les côtés; les yeux sont petits et placés dans deux larges joues nues ; la mandibule inférieure du bec qui est aplati en dessus, ne consiste qu'en deux branches flexibles, qui se prêtent à l'extension de la poche membraneuse qui leur est attachée, et qui pend au-dessous comme un sac en forme de nasse. Cette poche peut contenir plus de vingt pintes de liquide ; elle est si large et si longue qu'on peut y placer le pied ou y faire entrer le bras jusqu'au coude. Ellis dit avoir vu un homme y cacher sa tête ; ce qui ne nous fera pourtant pas croire ce que dit Sanctius, qu'un de ces oiseaux laissa tomber du haut des airs un enfant nègre qu'il avoit emporté dans son sac.

Ce gros oiseau paroît susceptible de quelqu'éducation, et même d'une certaine gaieté malgré sa pesanteur : il n'a rien de farouche, et s'habitue volontiers avec l'homme. Belon en vit un dans l'île de Rhodes, qui se promenoit familièrement par la ville, et Culmann, dans Gesner, raconte l'histoire fameuse de ce pélican qui suivoit l'empereur Maximilien, volant sur l'armée quand elle étoit en marche, et s'élevant quelquefois si haut qu'il ne paroissoit plus que comme une hirondelle, quoiqu'il eût quinze pieds (du Rhin), d'un bout des ailes à l'autre.

Cette grande puissance de vol seroit néanmoins étonnante dans un oiseau qui pèse vingt-quatre ou vingt-cinq livres, si elle n'étoit merveilleusement se-

condée par la grande quantité d'air dont son corps se gonfle, et aussi par la légéreté de sa charpente; tout son squelette ne pèse pas une livre et demie; les os en sont si minces qu'ils ont de la transparence, et Aldrovande prétend qu'ils sont sans moële. C'est sans doute à la nature de ces parties solides, qui ne s'ossifient que tard, que le Pélican doit sa très-longue vie; l'on a même observé qu'en captivité il vivoit plus longtemps que la plupart des autres oiseaux. Au reste, le Pélican, sans être tout-à-fait étranger à nos contrées, y est pourtant assez rare, sur-tout dans l'intérieur des terres; il y en a un grand nombre dans les provinces méridionales qu'arrose le Danube. Il paroît être étranger en Suède et dans les climats plus septentrionaux, du moins si l'on en juge par le silence des Naturalistes du nord. Il ne paroît pas même fréquenter l'Angleterre; il s'en trouve assez fréquemment sur les lacs de la Russie rouge et de la Lithuanie, mais non pas jusques dans les parties les plus septentrionales de la Russie. En général, ces oiseaux paroissent appartenir spécialement aux climats plus chauds que froids. On voit, par un passage de Martial, que les Pélicans étoient communs dans le territoire de Ravenne. On les trouve aussi dans l'Asie mineure et dans la Grèce. Enfin les voyageurs nous disent que les lacs de la Judée et de l'Égypte, les rives du Nil en hiver, et celles du Strimon en été, vues du haut des collines, paroissent blanches par le grand nombre de Pélicans qui les couvrent.

En rassemblant les témoignages des différens navigateurs, nous voyons que les Pélicans se trouvent dans toutes les contrées méridionales de notre continent, et

qu'ils se retrouvent avec peu de différences et en plus grand nombre dans celles du nouveau monde. Ils sont très-communs en Afrique, sur les bords du Sénégal et de la Gambra; on en trouve de même à Madagascar, à Siam, à la Chine, aux îles de la Sonde et aux Philippines; on en a vu enfin à la Nouvelle-Hollande, où Cook dit qu'ils sont d'une grosseur extraordinaire. En Amérique, on a reconnu ces oiseaux depuis les Antilles et la terre ferme, l'isthme de Panama jusqu'à la Louisiane, et aux terres voisines de la baie d'Hudson.

Le Pélican pêche en eau douce comme en mer, et dès-lors on ne doit pas être surpris de le trouver sur les grandes rivières; mais il est singulier qu'il ne s'en tienne pas aux terres basses et humides arrosées par les grandes rivières, et qu'il fréquente aussi les pays les plus secs, comme l'Arabie et la Perse où il est connu sous le nom de porteur d'eau. On a observé que comme il est obligé d'éloigner son nid des eaux trop fréquentées par les caravannes, il porte de très-loin l'eau douce dans son sac à ses petits. Les bons Musulmans disent très-religieusement que Dieu a ordonné à cet oiseau de fréquenter le désert, pour abreuver au besoin les pélerins qui vont à la Mecque, comme autrefois il envoya le corbeau qui nourrit Élie dans la solitude; aussi les Egyptiens en faisant allusion à la manière dont ce grand oiseau garde de l'eau dans sa poche, l'ont surnommé le chameau de la rivière.

Du reste, cet oiseau aussi vorace que grand déprédateur, engloutit dans une seule pêche autant de poissons qu'il en faudroit pour le repas de six hommes. Il avale aisément un poisson de sept ou huit livres; on

assure qu'il mange aussi des rats, et d'autres petits animaux. Pison dit avoir vu avaler un petit chat vivant par un pélican si familier, qu'il venoit au marché où les pêcheurs se hâtoient de lui lier son sac, sans quoi il leur enlevoit subtilement quelques pièces de poisson.

Il mange de côté, et quand on lui jette un morceau, il le happe. Cette poche où il emmagasine toutes ses captures, est composée de deux peaux; l'interne est continue à la membrane de l'œsophage, l'extérieure n'est qu'un prolongement de la peau du cou; les rides qui la plissent servent à retirer le sac, lorsqu'étant vide il devient flasque. On se sert de ces poches de Pélican comme de vessies pour enfermer le tabac à fumer. On prétend que ces peaux préparées sont plus belles et plus douces que des peaux d'agneaux : quelques marins s'en font des bonnets; les Siamois en filent des cordes d'instrumens, et les pêcheurs du Nil se servent du sac encore attaché à la mâchoire, pour en faire des vases propres à rejeter l'eau de leurs bateaux, ou pour en contenir et garder; car cette peau ne se pénètre ni se corrompt par son séjour dans l'eau.

La chair du Pélican n'avoit pas besoin d'être défendue chez les Juifs comme immonde (1); car elle se défend elle-même par son mauvais goût, son odeur de marécage et sa graisse huileuse : néanmoins quelques navigateurs s'en sont accommodés.

Nous avons observé dans plusieurs articles de cette

(1) « Moyses, auteur hébreu, a dit dans l'onzième chapitre du Lévitique, que le cygne et *l'onocrotalus* étoient oiseaux immondes. » *Belon.*



De Seve, Del. I. Fpine. Sculp.

Histoire Naturelle, qu'en général les espèces des grands oiseaux, comme celles des grands quadrupèdes existent seules, isolées et presque sans variétés; que de plus elles paroissent être partout les mêmes, tandis que sous chaque genre ou dans chaque famille de petits animaux, et surtout dans celles des petits oiseaux, il y a une multitude de races, plus ou moins proches parentes, auxquelles on donne improprement le nom d'espèces. Ce nom espèce et la notion métaphysique qu'il renferme, nous éloignent souvent de la vraie connoissance des nuances de la Nature dans ses productions, beaucoup plus que les noms de variétés, de races et de familles. Mais cette filiation perdue dans la confusion des branches et des rameaux parmi les petites espèces, se maintient entre les grandes; car elles admettent tout au plus quelques variétés qu'il est toujours aisé de rapporter à l'espèce première comme une branche immédiate à sa souche. L'autruche, le casoar, le condor, le cygne, tous les oiseaux majeurs n'ont que peu ou point de variétés dans leurs espèces. Ceux qu'on peut regarder comme les seconds en ordre de grandeur ou de force, tels que la grue, la cycogne, le Pélican, l'albatros, ne présentent qu'un petit nombre de ces mêmes variétés.

Celles du Pélican se réduisent à deux : le Pélican brun, et le Pélican à bec dentelé du Mexique.

DU CORMORAN (1).

Le nom Cormoran se prononçoit ci-devant *Cormaran, Cormarin*, et vient de corbeau marin ou corbeau de mer. Les Grecs appeloient ce même oiseau corbeau chauve; cependant il n'a rien de commun avec le corbeau que son plumage noir, qui même diffère de celui du corbeau en ce qu'il est moin s duveté et d'un noir moins profond.

Le Cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés, aussi bon plongeur que nageur, et grand destructeur de poissons; il est à peu près de la grandeur de l'oie, mais d'une taille moins fournie, plutôt mince qu'épaisse, et alongée par une grande queue plus étalée que ne l'est communément celle des oiseaux d'eau; cette queue est composée de quatorze plumes roides, comme celles de la queue du pic; elles sont, ainsi que presque tout le plumage, d'un noir lustré de vert; le manteau est ondé de festons noirs, sur un fond brun; mais ces nuances varient dans différens individus; tous ont deux taches blanches au côté extérieur des jambes avec une gorgerette blanche, qui ceint le haut du cou en mentonnière, et il y a des brins blancs, pareils à des soies, hérissés sur le haut du cou et au-dessus de la tête, dont le devant et les côtés sont chauves; une peau également nue, garnit le dessous du bec qui est droit jusqu'à la pointe, où il se recourbe fortement en un croc très-aigu.

---

(1) Lat. *Corvus aquaticus*; it. *Corvo marino*; all. *Scarb.*

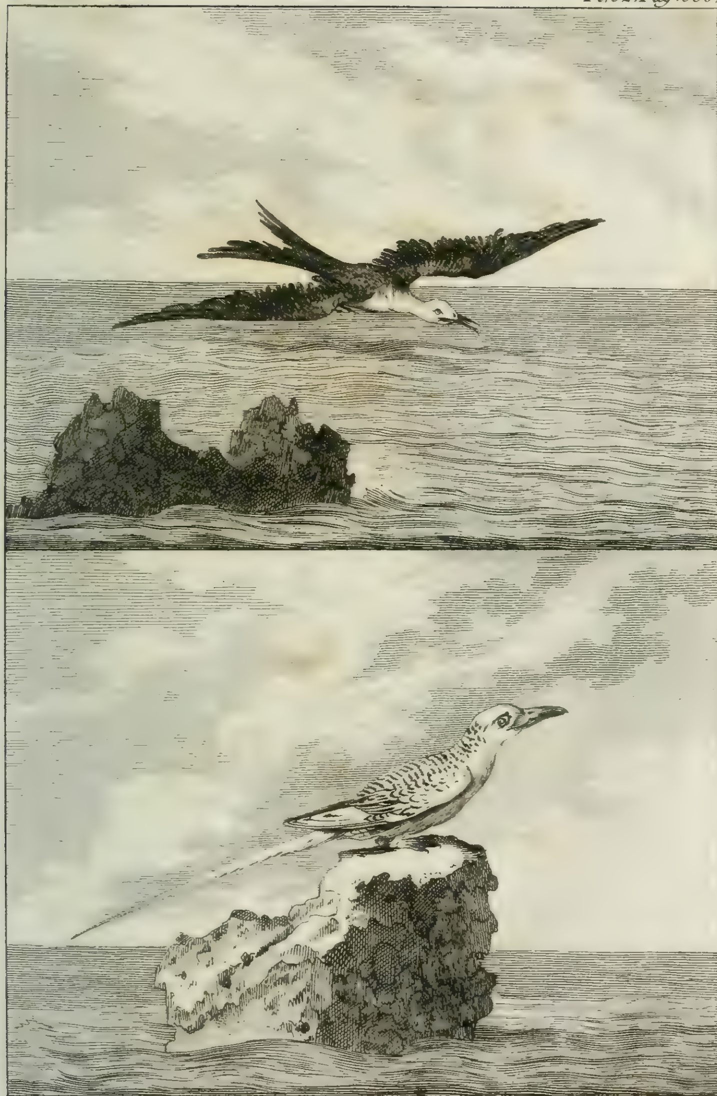
Cet oiseau est du petit nombre de ceux qui ont les quatre doigts assujétis et liés ensemble par une membrane d'une seule pièce, et dont le pied muni de cette large rame, sembleroit indiquer qu'il est très-grand nageur ; cependant il reste moins dans l'eau que plusieurs autres oiseaux aquatiques, dont la palme n'est ni aussi continue, ni aussi élargie que la sienne, il prend fréquemment son essor, et se perche sur les arbres. Aristote lui attribue cette habitude, exclusivement à tous les autres oiseaux palmipèdes ; néanmoins il l'a commune avec le pélican, le fou, la frégate, l'anhinga et l'oiseau du tropique ; et ce qu'il y a de singulier ; c'est que ces oiseaux forment avec lui le petit nombre des espèces aquatiques qui ont les quatre doigts entièrement engagés par des membranes continues, c'est cette conformité qui a donné lieu aux Ornithologistes modernes de rassembler ces cinq ou six oiseaux en une seule famille, et de les désigner en commun sous le nom générique de pélican ; mais ce n'est que dans une généralité scholastique et en forçant l'analogie que l'on peut, sur le rapport unique de la similitude d'une seule partie, appliquer le même nom à des espèces qui diffèrent autant entr'elles que celles de l'oiseau du tropique, par exemple, et celle du véritable pélican.

Le Cormoran est d'une telle adresse à pêcher et d'une si grande voracité, que quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs ; heureusement il se tient presque toujours au bord de la mer, et il est rare de le trouver dans les contrées qui en sont éloignées. Comme il peut rester longtemps plongé, et qu'il nage sous l'eau

avec la rapidité d'un trait, sa proie ne lui échappe guère, et il revient presque toujours sur l'eau avec un poisson en travers de son bec; pour l'avaler il fait un singulier manège; il jette en l'air son poisson, et il a l'adresse de le recevoir la tête la première, de manière que les nageoires se couchent au passage du gosier, tandis que la peau membraneuse qui garnit le dessous du bec prête et s'étend autant qu'il est nécessaire pour admettre et laisser passer le corps entier du poisson, qui souvent est fort gros en comparaison du cou de l'oiseau.

Dans quelques pays, comme à la Chine et autrefois en Angleterre, on a su mettre à profit le talent du Cormoran pour la pêche, et en faire pour ainsi dire un pêcheur domestique, en lui bouclant d'un anneau le bas du cou pour l'empêcher d'avaler sa proie, et l'accoutumant à revenir à son maître en rapportant le poisson qu'il porte dans le bec. On voit sur les rivières de la Chine des cormorans ainsi bouclés, perchés sur l'avant des bateaux, s'élancer et plonger au signal qu'on donne en frappant sur l'eau un coup de rame, et revenir bientôt en rapportant leur proie qu'on leur ôte du bec; cet exercice se continue jusqu'à ce que le maître content de la pêche de son oiseau, lui délie le cou et lui permette d'aller pêcher pour son propre compte.

La faim seule donne de l'activité au Cormoran; il devient paresseux et lourd dès qu'il est rassasié; aussi prend-t-il beaucoup de graisse, et quoiqu'il ait une odeur très-forte et que sa chair soit de mauvais goût, elle n'est pas toujours dédaignée par les matelots, pour qui le rafraîchissement le plus simple ou le plus gros-



De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

sier est souvent plus délicieux que les mets les plus fins ne le sont pour notre délicatesse.

Du moins les navigateurs peuvent trouver ce mauvais gibier sur toutes les mers, car on a rencontré les Cormorans dans les parages les plus éloignés, aux Philippines, à la Nouvelle-Hollande et jusqu'à la Nouvelle-Zélande. Ils sont aussi en très-grand nombre au Sénégal, et ce qu'il y a d'assez singulier dans leur nature, c'est qu'ils supportent également les chaleurs de ce climat et les frimats de la Sibérie et du Kamtschatka. Ils passent la nuit rassemblés par troupes sur les saillies des rochers escarpés, d'où ils tombent souvent à terre pendant leur sommeil, et deviennent alors la proie des renards qui sont toujours à l'affût. Les Kamtschadales vont pendant le jour dénicher leurs œufs, au risque de tomber dans les précipices ou dans la mer, et pour prendre les oiseaux même, ils ne font qu'attacher un nœud coulant au bout d'une perche, le Cormoran lourd et indolent une fois gîté ne bouge pas, et ne fait que tourner la tête à droite et à gauche, pour éviter le lacet qu'on lui présente et qu'on finit par lui passer au cou. Le Cormoran a la tête sensiblement aplatie comme presque tous les oiseaux plongeurs ; les yeux sont placés très-en avant auprès des angles du bec, dont la substance est dure, luisante comme de la corne ; les pieds sont noirs, courts et très-forts ; les bras des ailes sont assez longs, mais garnis de pennes courtes, ce qui fait qu'il vole pesamment.

DU PETIT CORMORAN OU NIGAUD.

La pesanteur ou plutôt la paresse naturelle à tous les Cormorans, est encore plus grande et plus lourde dans ce petit Cormoran, puisqu'elle lui a fait donner par tous les voyageurs le surnom de niais ou Nigaud. Cette petite espèce de Cormoran n'est pas moins répandue que la première : on la trouve en assez grand nombre sur la côte de Cornouailles en Angleterre et dans la mer d'Irlande, sur les côtes de la Prusse et en Hollande. On la trouve sur-tout dans les îles et les extrémités des continens austraux. Cook et Forster l'ont trouvée établie à l'île de Géorgie ; cette dernière terre inhabitée, presqu'inaccessible à l'homme, est peuplée de ces petits Cormorans qui en partagent le domaine avec les pinguins, et se cantonnent dans les toufes de ce gramen grossier qui est presque le seul produit de la végétation dans cette froide terre, ainsi que dans celle des États où l'on trouve de même de ces oiseaux en grande quantité. Une île qui, dans le détroit de Magellan, en parut toute peuplée, reçut de Cook, le nom d'*île des Nigauds ;* c'est là, c'est à ces extrémités du globe, que la Nature engourdie par le froid laisse encore subsister cinq ou six espèces d'animaux volatiles ou amphibies, derniers habitans de ces terres envahies par le refroidissement ; ils y vivent dans un calme apathique, qu'on peut regarder comme le prélude du silence éternel qui bientôt doit régner dans ces lieux. « On est étonné, dit Cook, de la paix qui est établie dans cette terre ; les animaux qui l'habitent paroissent avoir formé une ligue pour ne pas troubler leur

tranquillité

tranquillité mutuelle ; les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte ; les ours marins habitent l'intérieur de l'île, et les Nigauds les rochers les plus élevés ; les pingouins s'établissent où il leur est plus aisé de communiquer avec la mer ; et les autres oiseaux choisissent des lieux plus retirés. Nous avons vu tous ces animaux se mêler et marcher ensemble comme un troupeau domestique ou comme des volailles dans une basse-cour, sans jamais essayer de se faire du mal. »

Dans ces terres à demi glacées, entièrement dénuées d'arbres, les Nigauds nichent sur les flancs escarpés ou les saillies des rochers avancés sur la mer. Dans quelques cantons on trouve leurs nids sur les petits mondrains où croissent des glayeuls, ou sur les toufes élevées de ce grand gramen dont nous venons de parler. Ils y sont cantonnés et rassemblés par milliers ; le bruit d'un coup de fusil ne les disperse pas ; ils ne font que s'élever à quelques pieds de hauteur et ils retombent ensuite sur leurs nids. Cette chasse n'exige pas même l'arme à feu ; car on peut les tuer à coups de perches et de bâtons, sans que l'aspect de leurs compagnons gisans et morts auprès d'eux, les émeuve assez pour les faire fuir et se soustraire au même sort. Au reste, leur chair, celle des jeunes surtout, est assez bonne à manger.

Ces oiseaux ne vont pas loin en mer et rarement perdent de vue la terre, et sont, comme les pingouins, revêtus d'une plume très-fournie et très-propre à les défendre du froid rigoureux et continu des régions glaciales qu'ils habitent. Willulghby dit qu'ils nagent

le corps plongé et la tête seule hors de l'eau, et qu'aussi agiles, aussi prestes dans cet élément, qu'ils sont lourds sur la terre, ils évitent le coup de fusil en y enfonçant la tête à l'instant qu'ils voient le feu. Du reste, ce petit Cormoran a les mêmes habitudes naturelles que le grand, auquel il ressemble en général par la figure et les couleurs; les différences consistent en ce qu'il a le corps et les membres plus petits et plus minces; que son plumage est brun sous le corps; que sa gorge n'est pas nue, et qu'il n'y a que douze pennes à la queue. La cornée de l'œil dans cet oiseau est d'un rouge vif, et le cristallin approche de la forme sphérique comme dans les poissons; la base du bec est garnie d'une peau rouge qui entoure aussi l'œil; l'ouverture des narines n'est qu'une fente si petite, qu'elle a échappé aux observateurs qui ont dit que les Cormorans grands et petits n'avoient point de narines. Les pieds sont d'un noir luisant et armés d'ongles pointus (1); sous les plumes est un duvet très-fin et aussi épais que celui du cygne; de petites plumes soyeuses et serrées comme du velours, couvrent la tête; quelques Ornithologistes ont donné à ce petit Cormoran le nom de geai à pieds palmés; mais c'est avec aussi peu de raison que le vulgaire en a eu d'appeler le grand Cormoran corbeau d'eau.

---

(1) Perrault réfute sérieusement la fable de Gesner qui dit qu'il y a une espèce de Cormoran qui a un pied membraneux avec lequel il nage, et l'autre dont les doigts sont nus et avec lequel il saisit sa proie.

DES HIRONDELLES DE MER.

Dans le grand nombre de noms transportés pour la plupart sans raison, des animaux de la terre à ceux de la mer, il s'en trouve quelques-uns d'assez heureusement appliqués, comme celui d'Hirondelle qu'on a donné à une petite famille d'oiseaux pêcheurs, qui ressemblent à nos hirondelles par leurs longues ailes et leur queue fourchue, et qui par leur vol constant à la surface des eaux, représentent assez bien sur la plaine liquide les allures des hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations : non moins agiles et aussi vagabondes, les Hirondelles de mer rasent les eaux d'une aile rapide et enlèvent en volant les petits poissons qui sont à la surface de l'eau, comme nos hirondelles y saisissent les insectes; ces rapports de forme et d'habitudes naturelles leur ont fait donner, avec quelque fondement, le nom d'Hirondelles, malgré les différences essentielles de la forme du bec et de la conformation des pieds, qui, dans les Hirondelles de mer, ne leur servent pas pour nager; car il semble que la Nature n'ait confié ces oiseaux qu'à la puissance de leurs ailes qui sont extrêmement longues et échancrées comme celles de nos hirondelles; ils en font le même usage pour planer, cingler, plonger dans l'air en élevant, rabaissant, coupant, croisant leurs vols de mille et mille manières, suivant que le caprice, la gaieté ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvemens; ils ne la saisissent qu'au vol ou en se posant un instant sur l'eau sans la poursuivre à la nage, car ils n'aiment point à nager, quoique leurs pieds à

demi membraneux puissent leur donner cette facilité; ils résident ordinairement sur les rivages de la mer, et fréquentent aussi les lacs et les grandes rivières. Ces Hirondelles de mer jettent en volant de grands cris aigus et perçans, comme les martinets, surtout lorsque par un temps calme elles s'élèvent en l'air à une grande hauteur, ou quand elles s'atroupent en été pour faire de grandes courses, mais en particulier dans le temps des nichées, car elles sont alors plus inquiètes et plus clameuses que jamais; elles répètent et redoublent incessamment leurs mouvemens et leurs cris, et comme elles sont toujours en très-grand nombre, l'on ne peut, sans en être assourdi, approcher de la plage où elles ont déposé leurs œufs ou rassemblé leurs petits; elles arrivent par troupes sur nos côtes de l'Océan au commencement de mai : la plupart y demeurent et n'en quittent pas les bords; d'autres voyagent plus loin et vont chercher les lacs, les grands étangs, en suivant les rivières; partout elles vivent de petite pêche, et même quelques-unes gobent en l'air les insectes volans; le bruit des armes à feu ne les effraie pas; ce signal de danger loin de les écarter, semble les attirer, car à l'instant où le chasseur en abat une dans la troupe, les autres se précipitent en foule à l'entour de leur compagne blessée, et tombent avec elle jusqu'à fleur-d'eau. On remarque de même que nos hirondelles de terre arrivent quelquefois au coup de fusil, ou du moins qu'elles n'en sont pas assez émues pour s'éloigner beaucoup ; cette habitude ne viendroit-elle pas d'une confiance aveugle? Ces oiseaux emportés sans cesse par un vol rapide, sont moins instruits que

ceux qui sont tapis dans les sillons ou perchés sur les arbres ; ils n'ont pas appris comme eux à nous observer, nous reconnoître et fuir leurs plus dangereux ennemis.

Au reste, les pieds de l'Hirondelle de mer ne diffèrent de ceux de l'hirondelle de terre, qu'en ce qu'ils sont à demi palmés; car ils sont de même très-courts; très-petits et presque inutiles pour la marche ; les ongles pointus qui arment les doigts ne paroissent pas plus nécessaires à l'Hirondelle de mer qu'à celle de terre, puisque toutes deux saisissent également leur proie avec le bec; celui des Hirondelles de mer est droit, effilé en pointe, et aplati par les côtés ; les ailes sont si longues, que l'oiseau en repos paroît en être embarrassé, et que dans l'air il semble être tout aile; mais si cette grande puissance de vol fait de l'Hirondelle de mer un oiseau aérien, elle se présente comme un oiseau d'eau par ses autres attributs ; car indépendamment de la membrane échancrée entre les doigts, elle a comme presque tous les oiseaux aquatiques, une petite portion de la jambe dénuée de plumes, et le corps revêtu d'un duvet fourni et très-serré.

Cette famille des Hirondelles de mer, est composée de plusieurs espèces, dont la plupart ont franchi les océans et peuplé leurs rivages; on les trouve depuis les mers, les lacs et les rivières du nord, jusques dans les vastes plages de l'Océan austral, et on les rencontre dans presque toutes les régions intermédiaires.

La plus grande des Hirondelles de mer a près de seize pouces jusqu'au bout de la queue, et presque deux pieds d'envergure. Sa taille fine et mince, le joli gris

de son manteau, le beau blanc de tout le devant du corps, avec une calotte noire sur la tête, et le bec et les pieds rouges en font un bel oiseau.

Au retour du printemps, ces Hirondelles qui arrivent en grandes troupes sur nos côtes maritimes, se séparent en bandes, dont quelques-unes pénètrent dans l'intérieur de nos provinces, en suivant les rivières, et s'arrêtant sur les lacs et sur les grands étangs.

Ces oiseaux aussi vifs que légers, sont des pêcheurs hardis et adroits. Ils se précipitent dans la mer sur le poisson qu'ils guettent, et après avoir plongé, se relèvent, et souvent remontent en un instant à la même hauteur où ils étoient en l'air. Ils digèrent le poisson presqu'aussi promptement qu'ils le prennent, car il se fond en peu de temps dans leur estomac. La partie qui touche le fond du sac, se dissout la première, et l'on a observé le même effet dans les hérons et dans les mouettes; mais en tous la force digestive est si grande dans ces Hirondelles de mer, qu'elles peuvent aisément prendre un second repas une heure ou deux après le premier; elles se battent fréquemment en se disputant leur proie, et avalent des poissons plus gros que le pouce et dont la queue leur sort par le bec. Celles que l'on prend et qu'on nourrit quelquefois dans les jardins, ne refusent pas de manger de la chair, mais il ne paroît pas qu'elles y touchent dans l'état de liberté.

Ces oiseaux s'apparient dès leur arrivée, dans les premiers jours de mai : chaque femelle dépose dans un petit creux, sur le sable nu, deux ou trois œufs fort gros, eu égard à sa taille; le canton de sable qu'elles choisissent pour cela est toujours à l'abri du vent de

nord et au-dessous de quelque petite dune; si l'on approche de leurs nichées, les pères et mères se précipitent du haut de l'air, et arrivent à l'homme en jetant de grands cris redoublés d'inquiétude et de colère.

Leurs œufs ne sont pas tous de la même couleur, les uns sont fort bruns, d'autres sont gris, et d'autres presque verdâtres; apparemment ces derniers sont ceux des jeunes couples, car ils sont un peu plus petits, et l'on sait que, dans tous les oiseaux dont les œufs sont teints, ceux des vieux ont les couleurs plus foncées et sont un peu plus gros et moins pointus que ceux des jeunes, sur-tout dans les premières pontes : la femelle dans cette espèce ne couve que la nuit, et pendant le jour quand il pleut; elle abandonne ses œufs à la chaleur du soleil dans tous les autres temps. « Lorsque le printemps est beau, m'écrit un de nos correspondans, et sur-tout quand les nichées ont commencé par un temps chaud, les trois œufs qui composent ordinairement la ponte de ces oiseaux, éclosent en trois jours consécutivement; le premier pondu devance d'un jour le second qui de même devance le troisième, parce que le développement du germe, qui ne date dans celui-ci que de l'instant de l'incubation commencée, a été hâté dans les deux autres par la chaleur du soleil qu'ils ont éprouvée sur le sable; si le temps a été pluvieux ou seulement nébuleux lors de la ponte, cet effet n'arrive pas, et les œufs éclosent ensemble; la même remarque a été faite sur les œufs des alouettes et des pies de mer, et l'on peut croire qu'il en est encore de même pour tous les oiseaux qui pondent sur le sable nu des rivages. »

« Les petits éclosent couverts d'un duvet épais, gris-blanc et semé de quelques taches noires sur la tête et le dos; ils se traînent et quittent le nid dès qu'ils sont nés; le père et la mère leur apportent de petits lambeaux de poissons, particulièrement du foie et des ouies; la mère venant le soir couver l'œuf non éclos, les nouveau-nés se mettent sous ses ailes; ces soins maternels ne durent que peu de jours; les petits se réunissent pendant la nuit et se serrent les uns contre les autres, les père et mère ne sont pas longtemps non plus à leur donner à manger dans le bec; mais sans descendre chaque fois jusqu'à terre, ils laissent tomber, et font, pour ainsi dire, pleuvoir sur eux la nourriture; les jeunes déjà voraces, s'entrebattent et se la disputent entr'eux en jetant des cris; cependant leurs parens ne laissent pas de veiller sur eux du haut de l'air; un cri qu'ils jettent en planant donne l'alarme, et à l'instant les petits demeurent immobiles, tapis sur le sable; ils seroient alors difficiles à découvrir, si les cris même de la mère n'aidoient à les faire trouver; ils ne fuient pas, et on les ramasse à la main comme des pierres. »

« Ils ne volent que plus de six semaines après qu'ils sont éclos, parce qu'il faut tout ce temps à leurs longues ailes pour croître, semblables en cela aux Hirondelles de mer qui restent plus longtemps dans le nid que tous les autres oiseaux de même grandeur, et en sortent mieux emplumés. La saison du départ, de nos côtes de Picardie, est vers la mi-août. »

DE L'OISEAU DU TROPIQUE OU PAILLE-EN-QUEUE.

Nous avons vu des oiseaux se porter du nord au midi, et parcourir d'un vol libre tous les climats de la terre et des mers; nous en verrons d'autres confinés aux régions polaires comme les derniers enfans de la nature mourante sous cette sphère de glace; celui-ci semble au contraire attaché au char du soleil sous la zône brûlante que bornent les tropiques : volant sans cesse sous ce ciel enflammé, sans s'écarter des deux limites extrêmes de la route du grand astre, il annonce aux navigateurs leur prochain passage sous ces lignes célestes; aussi tous lui ont donné le nom d'Oiseau du tropique, parce que son apparition indique l'entrée de la zône torride, soit qu'on arrive par le côté du nord ou par celui du sud, dans toutes les mers du monde que cet oiseau fréquente également.

Indépendamment d'un vol puissant et très-rapide, ces oiseaux ont pour fournir ces longues traites la faculté de se reposer sur l'eau, et d'y trouver un point d'appui au moyen de leurs larges pieds entièrement palmés comme ceux des cormorans, des fous, des frégates, auxquels le Paille-en-queue ressemble par ce caractère et aussi par l'habitude de se percher sur les arbres; cependant il a beaucoup plus de rapports avec les hirondelles de mer qu'avec aucun de ces oiseaux ; il leur ressemble par la longueur des ailes qui se croisent sur la queue lorsqu'il est en repos, et par la forme du bec qui néanmoins est plus fort.

Sa grosseur est à peu près celle d'un pigeon com-

mun; le beau blanc de son plumage suffiroit pour le faire remarquer, mais son caractère le plus frappant est un double long brin qui ne paroît que comme une paille implantée à la queue, ce qui lui a fait donner le nom de Paille-en-queue. Ce double long brin est composé de deux filets d'environ vingt-quatre pouces de longueur; souvent l'un des deux est plus long que l'autre, et quelquefois il n'y en a qu'un seul, ce qui tient à quelque accident ou à la saison de la mue, car ces oiseaux les perdent dans ce temps, et c'est alors que les habitans d'Otaïti et des autres îles voisines ramassent ces longues plumes dans leurs bois, où ces oiseaux viennent se reposer pendant la nuit. Ces insulaires en forment des toufes et des panaches pour leurs guerriers; les Caraïbes des îles de l'Amérique se passent ces longs brins dans la cloison du nez pour se rendre plus beaux ou plus terribles.

On conçoit aisément qu'un oiseau d'un vol aussi haut, aussi libre, aussi vaste, ne peut s'accommoder de la captivité : d'ailleurs ses jambes courtes et placées en arrière, le rendent aussi pesant, aussi peu agile à terre qu'il est leste et léger dans les airs. On a vu quelquefois ces oiseaux fatigués ou déroutés par les tempêtes venir se poser sur le mât des vaisseaux et se laisser prendre à la main; le voyageur Leguat parle d'une plaisante guerre entr'eux et les matelots de son équipage dont ils enlevoient les bonnets.

DES FOUS.

DANS tous les êtres bien organisés, l'instinct se marque par des habitudes suivies, qui toutes tendent à leur conservation ; ce sentiment les avertit et leur apprend à fuir ce qui peut nuire, comme à chercher ce qui peut servir au maintien de leur existence, et même aux aisances de la vie. Les oiseaux dont nous allons parler, semblent n'avoir reçu de la Nature que la moitié de cet instinct : grands et forts, armés d'un bec robuste, pourvus de longues ailes et de pieds entièrement et largement palmés, ils ont tous les attributs nécessaires à l'exercice de leurs facultés, soit dans l'air ou dans l'eau ; ils ont donc tout ce qu'il faut pour agir et pour vivre, et cependant ils semblent ignorer ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour éviter de mourir ; répandus d'un bout du monde à l'autre, et des mers du nord à celles du midi, nulle part ils n'ont appris à connoître leur plus dangereux ennemi ; l'aspect de l'homme ne les effraie ni ne les intimide ; ils se laissent prendre non seulement sur les vergues des navires en mer, mais à terre, sur les îlets et les côtes, où on les tue à coups de bâton et en grand nombre, sans que la troupe stupide sache fuir ou prendre son essor, ni même se détourner des chasseurs qui les assomment l'un après l'autre et jusqu'au dernier. Cette indifférence au péril ne vient ni de fermeté, ni de courage, puisqu'ils ne savent ni résister, ni se défendre, et encore moins attaquer, quoiqu'ils en aient tous les moyens tant par la force de leur corps que par celle de leurs armes. Ce n'est donc que par imbécillité qu'ils ne se défendent pas, et de

quelque cause qu'elle provienne, ces oiseaux sont plutôt stupides que fous, car l'on ne peut donner à la plus étrange privation d'instinct un nom qui ne convient tout au plus qu'à l'abus qu'on en fait.

Mais comme toutes les facultés intérieures et les qualités morales des animaux résultent de leur constitution, on doit attribuer à quelque cause physique cette incroyable inertie qui produit l'abandon de soi-même, et il paroît que cette cause consiste dans la difficulté que ces oiseaux ont à mettre en mouvement leurs trop longues ailes; impuissance peut-être assez grande, pour qu'il en résulte cette pesanteur qui les retient sans mouvement dans le temps même du plus pressant danger et jusque sous les coups dont on les a frappés.

Cependant, lorsqu'ils échappent à la main de l'homme, il semble que leur manque de courage les livre à un autre ennemi qui ne cesse de les tourmenter; cet ennemi est l'oiseau appelé la frégate; elle fond sur les Fous dès qu'elle les aperçoit; les poursuit sans relâche, et les force à coups d'ailes et de bec à lui livrer leur proie, qu'elle saisit et avale à l'instant, car ces Fous imbécilles et lâches ne manquent pas de rendre gorge à la première attaque, et vont ensuite chercher une autre proie qu'ils perdent souvent de nouveau par la même piraterie de cet oiseau frégate.

Au reste le Fou pêche en planant les ailes presque immobiles et tombant sur le poisson à l'instant qu'il paroît près de la surface de l'eau. Son vol quoique rapide et soutenu l'est infiniment moins que celui de la frégate. Aussi les Fous s'éloignent-ils beaucoup moins qu'elle au large, et leur rencontre annonce assez sûre-

ment aux navigateurs le voisinage de quelque terre ; néanmoins quelques-uns de ces oiseaux qui fréquentent les côtes de notre nord, se sont trouvés dans les îles les plus lointaines et les plus isolées au milieu des océans. Ils y habitent par peuplades avec les mouettes et les oiseaux du tropique, et la frégate qui les poursuit de préférence n'a pas manqué de les y suivre (1).

C'est avec les cormorans que les oiseaux Fous ont le plus de rapport par la figure et l'organisation, excepté qu'ils n'ont pas le bec terminé en croc, mais en pointe légèrement courbée ; ils en diffèrent encore en ce que leur queue ne dépasse point les ailes ; ils ont les quatre doigts unis par une seule pièce de membrane ; l'ongle de celui du milieu est dentelé intérieurement en scie ; le tour des yeux est en peau nue ; leur bec droit, conique, est un peu crochu à son extrémité et les bords

---

(1) Dampier fait un récit curieux des hostilités de l'oiseau frégate, qu'il appelle le guerrier, contre les fous qu'il nomme boubies, sur la côte d'Yucatan. « Je vis un jour, dit-il, plus de vingt de ces guerriers qui faisoient de temps en temps des sorties en plate campagne pour enlever du butin, mais ils se retiroient presque aussitôt. Celui qui surprenoit une jeune boubie sans garde, lui donnoit d'abord un grand coup de bec sur le dos pour lui faire rendre gorge, ce qu'elle faisoit à l'instant ; elle rendoit un poisson ou deux de la grosseur du poignet, et le vieux guerrier l'avaloit encore plus vîte. Les guerriers vigoureux jouent le même tour aux vieilles boubies qu'ils trouvent en mer ; j'en vis un moi-même qui vola droit contre une boubie, et qui d'un coup de bec lui fit rendre un poisson qu'elle venoit d'avaler ; le guerrier fondit si rapidement dessus, qu'il s'en saisit en l'air avant qu'il fût tombé dans l'eau. »

sont finement dentelés; les narines ne sont point apparentes; on ne voit à leur place que deux rainures en creux; mais ce que ce bec a de plus remarquable, c'est que sa moitié supérieure est comme articulée et faite de trois pièces, jointes par deux sutures, dont la première se trace vers la pointe qu'elle fait paroître comme un onglet détaché; l'autre se marque vers la base du bec près de la tête, et donne à cette moitié supérieure la faculté de se briser et de s'ouvrir en haut, en relevant sa pointe à plus de deux pouces de celle de la mandibule inférieure.

Ces oiseaux jettent un cri fort qui participe de ceux du corbeau et de l'oie, et c'est sur-tout quand la frégate les poursuit qu'ils font entendre ce cri, ou lorsqu'étant rassemblés ils sont saisis de quelque frayeur subite. Au reste, ils portent en volant le cou tendu et la queue étalée; ils ne peuvent bien prendre leur vol que de quelque point élevé, aussi se perchent-ils comme les cormorans. Dampier remarque même qu'à l'île d'Aves ils nichent sur les arbres, quoiqu'ailleurs on les voie nicher à terre, et toujours en grand nombre dans un même quartier; car une communauté non d'instinct mais d'imbécillité, semble les rassembler; ils ne pondent qu'un œuf ou deux; les petits restent longtemps couverts d'un duvet très-doux et très-blanc dans la plupart.

Le Fou commun dont l'espèce paroît la plus commune aux Antilles et sur les côtes du Brésil, est d'une taille moyenne entre celle du canard et de l'oie. Son plumage est d'un cendré - brun, à l'exception du ventre qui est blanc.

DE LA FRÉGATE.

Le meilleur voilier, le plus vîte de nos vaisseaux, la frégate a donné son nom à l'oiseau qui vole le plus rapidement et le plus constamment sur les mers. La Frégate est en effet de tous ces navigateurs ailés, celui dont le vol est le plus fier, le plus puissant et le plus étendu; balancé sur des ailes d'une prodigieuse longueur, se soutenant sans mouvement sensible, cet oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille pour attendre l'instant de fondre sur sa proie avec la rapidité d'un trait; et lorsque les airs sont agités par la tempête, légère comme le vent, la Frégate s'élève jusqu'aux nues, et va chercher le calme en s'élançant au-dessus des orages; elle voyage en tout sens, en hauteur comme en étendue; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues, et fournit tout d'un vol ces traites immenses auxquelles la durée du jour ne suffisant pas, elle continue sa route dans les ténèbres de la nuit, et ne s'arrête sur la mer que dans les lieux qui lui offrent une pâture abondante.

Les poissons qui voyagent en troupes dans les hautes mers, comme les poissons volans, fuient par colonnes et s'élancent en l'air pour échapper aux bonites, aux dorades qui les poursuivent, n'échappent point à nos Frégates; ce sont ces mêmes poissons qui les attirent au large; elles discernent de très-loin les endroits où passent leurs troupes en colonnes, qui sont quelquefois si serrées qu'elles font bruire les eaux et blanchir la surface de la mer; les Frégates fondent alors du haut des airs, et fléchissant leur vol de manière à raser

l'eau sans la toucher, elles enlèvent en passant le poisson qu'elles saisissent avec le bec, les griffes et souvent avec les deux à la fois, selon qu'il se présente, soit en nageant sur la surface de l'eau ou bondissant dans l'air.

Ce n'est qu'entre les tropiques, ou un peu au-delà, que l'on rencontre la Frégate dans les mers des deux mondes. Elle exerce sur les oiseaux de la zône torride une espèce d'empire ; elle en force plusieurs, particulièrement les fous, à lui servir comme de pourvoyeurs; les frappant d'un coup d'aile ou les pinçant de son bec crochu, elle leur fait dégorger le poisson qu'ils avoient avalé, et s'en saisit avant qu'il ne soit tombé. Ces hostilités lui ont fait donner par les navigateurs le surnom de guerrier qu'elle mérite à plus d'un titre, car son audace la porte à braver l'homme même. « En débarquant à l'île de l'Ascension, dit un voyageur, nous fûmes entourés d'une nuée de frégates; d'un coup de canne j'en terrassai une qui vouloit me prendre un poisson que je tenois à la main; en même temps plusieurs voloient à quelques pieds au-dessus de la chaudière qui bouilloit à terre, pour en enlever la viande, quoiqu'une partie de l'équipage fût à l'entour. »

Cette témérité de la Frégate tient autant à la force de ses armes et à la fierté de son vol qu'à sa voracité; elle est en effet armée en guerre; des serres perçantes, un bec terminé par un croc très-aigu, les pieds courts et robustes, recouverts de plumes comme ceux des oiseaux de proie ; le vol rapide, la vue perçante, tous ces attributs semblent lui donner quelque rapport avec l'aigle, et en faire de même le tyran de l'air au-dessus

des

des mers ; mais du reste, la Frégate par sa conformation tient beaucoup plus à l'élément de l'eau ; et quoiqu'on ne la voie presque jamais nager, elle a cependant les quatre doigts engagés par une membrane échancrée, et par cette union de tous les doigts elle se rapproche du genre du cormoran, du fou, du pélican, que l'on doit regarder comme de parfaits palmipèdes ; d'ailleurs le bec de la Frégate très-propre à la proie, puisqu'il est terminé par une pointe perçante et recourbée, diffère néanmoins essentiellement du bec des oiseaux de proie terrestres, parce qu'il est très-long, un peu concave dans sa partie supérieure, et que le croc placé tout à la pointe semble faire une pièce détachée, comme dans le bec des fous, auquel celui de la Frégate ressemble par ses sutures, et par le défaut de narines apparentes.

La Frégate n'a pas le corps plus gros qu'une poule, mais ses ailes étendues ont huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure ; c'est au moyen de ces ailes prodigieuses qu'elle exécute ces longues courses, et qu'elle se porte jusqu'au milieu des mers où elle est souvent l'unique objet qui s'offre entre le ciel et l'océan aux regards ennuyés des navigateurs ; mais cette longueur excessive des ailes embarrasse l'oiseau guerrier comme l'oiseau poltron, et empêche la Frégate comme le fou de reprendre leur vol lorsqu'ils sont posés, en sorte que souvent ils se laissent assommer au lieu de prendre leur essor. Il leur faut la pointe d'un rocher ou la cime d'un arbre, et encore n'est-ce que par effort qu'ils s'élèvent en partant. On peut même croire que tous ces oiseaux à pieds palmés qui se perchent, ne

le font que pour reprendre plus aisément leur vol, car cette habitude est contraire à la structure de leurs pieds, et c'est la longueur de leurs ailes qui les force à ne se poser que sur des points élevés, d'où ils puissent en partant mettre leurs ailes en plein exercice.

Selon Dampier les Frégates placent leurs nids sur les arbres dans les lieux solitaires et voisins de la mer; la ponte n'est que d'un œuf ou deux; ces œufs sont d'un blanc teint de couleur de chair, avec de petits points d'un rouge cramoisi. Le mâle adulte a sous la gorge une grande membrane charnue d'un rouge vif, plus ou moins enflée ou pendante : si ces parties n'appartiennent qu'au mâle, elles pourroient avoir quelque rapport à la fraise du dindon qui s'enfle et rougit dans certains momens d'amour ou de colère.

Ces oiseaux ont la queue très-fourchue; tout le plumage est ordinairement noir avec reflet bleuâtre, du moins celui du mâle. Celles qui sont brunes paroissent être les jeunes, et celles qui ont le ventre blanc sont les femelles. Les plumes de leur cou sont assez longues pour que les insulaires de la mer du Sud s'en fassent des bonnets; ils estiment aussi beaucoup la graisse ou plutôt l'huile qu'ils tirent de ces oiseaux, par la grande vertu qu'ils supposent à cette graisse contre les douleurs de rhumatisme et les engourdissemens. Du reste, la Frégate a comme le fou, le tour des yeux dégarni de plumes; et l'ongle du doigt du milieu dentelé intérieurement. Ainsi les Frégates, quoique persécuteurs nés des fous, sont voisins et parens; triste exemple dans la Nature d'un genre d'êtres qui; comme nous, trouvent souvent leurs ennemis dans leurs proches!

DES GOÉLANDS ET DES MOUETTES.

Tous ces oiseaux Goélands et Mouettes sont également voraces et criards; on peut dire que ce sont les vautours de la mer ; ils la nétoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface, ou qui sont rejetés sur les rivages. Aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux foibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels; aussi les voit-on se battre avec acharnement entr'eux pour la curée, et même lorsqu'ils sont renfermés et que la captivité aigrit encore leur humeur féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres, car alors leur fureur s'accroît, et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avoient blessé sans raison. Cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie : tout convient à leur voracité; le poisson frais ou gâté, la chair sanglante, récente ou corrompue, les écailles, les os même, tout se digère ou se consume dans leur estomac; ils avalent l'amorce et l'hameçon; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferrent eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le hareng ou la pélamide qu'il leur offre en appât; et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurrer. Oppien a écrit qu'il suffit d'une plante peinte

de quelques figures de poisson, pour que ces oiseaux viennent se briser contre; mais ces portraits de poissons devoient donc être aussi parfaits que ceux des raisins de Parrhasius!

Les Goélands et les Mouettes ont également le bec tranchant, alongé, aplati par les côtés avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure. Ils seroient de tous les oiseaux à pieds palmés les plus hauts de jambes, si le flammant, l'avocette et l'échasse ne les avoient encore plus longues, et si démesurées qu'ils sont à cet égard des espèces de monstres.

Tous les Goélands et Mouettes ont les trois doigts engagés par une palme pleine, et le doigt de derrière dégagé, mais très-petit; leur tête est grosse; ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos. Ils courent assez vîte sur le rivage et volent encore mieux au-dessus des flots; leurs longues ailes qui, lorsqu'elles sont pliées, dépassent la queue, et la quantité de plumes dont leur corps est garni, les rendent très-légers; ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais qui est d'une couleur bleuâtre, sur-tout à l'estomac. Ils naissent avec ce duvet; mais les autres plumes ne croissent que tard, et ils n'acquièrent complétement leurs couleurs, c'est-à-dire le beau blanc sur le corps, et du noir ou gris-bleuâtre sur le manteau, qu'après avoir passé par plusieurs mues, et dans leur troisième année. Oppien paroît avoir eu connoissance de ce progrès de couleurs, lorsqu'il dit qu'en vieillissant ces oiseaux deviennent bleus.

Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer;

souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises qu'ils font retentir de leurs cris importuns, et sur lesquelles ils semblent fourmiller, les uns prenant leur vol, les autres s'abattant pour se reposer, et toujours en très-grand nombre : en général, il n'est pas d'oiseau plus commun sur les côtes, et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance ; ils fréquentent les îles et les contrées voisines de la mer dans tous les climats ; les navigateurs les ont trouvés partout ; les plus grandes espèces paroissent attachées aux côtes des mers du nord. On raconte que les Goélands des îles de Féroé, sont si forts et si voraces, qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids. Dans les mers glaciales on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines ; ils se tiennent sur ces masses de corruption sans en craindre l'infection ; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leurs petits. Ces oiseaux déposent à milliers leurs œufs et leurs nids, jusque sur les terres glacées des deux zônes polaires ; ils ne les quittent pas en hiver, et semblent être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température. Aristote, sous un ciel à la vérité infiniment plus doux, avoit déjà remarqué que les Goélands et les mouettes ne disparoissent point, et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France, où l'on voit plusieurs espèces de ces oiseaux en hiver comme en été ; partout ils sont connus, notés par leur vo-

racité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés, tantôt ils suivent les plages basses de la mer, et tantôt ils se retirent dans le creux des rochers pour attendre le poisson que les vagues y jettent; souvent ils accompagnent les pêcheurs, afin de profiter des débris de la pêche : cette habitude est sans doute la seule cause de l'amitié pour l'homme que les anciens attribuoient à ces oiseaux. Comme leur chair n'est pas bonne à manger, et que leur plumage n'a que peu de valeur, on dédaigne de les chasser et on les laisse approcher sans les tirer.

Curieux d'observer par nous-mêmes les habitudes de ces oiseaux, nous avons cherché à nous en procurer quelques-uns de vivans; nous avons eu le grand Goéland à manteau noir et le Goéland à manteau gris; nous les avons gardés près de quinze mois dans un jardin où nous pouvions les observer à toute heure; ils donnèrent d'abord des signes évidens de leur mauvais naturel, se poursuivant sans cesse, et le plus grand ne souffrant jamais que le petit mangeât ni se tînt à côté de lui; on les nourrissoit de pain trempé et d'intestins de gibier, de volaille et autres débris de cuisine dont ils ne rebutoient rien, et en même temps ils ne laissoient pas de recueillir et de chercher dans le jardin les vers et les limaçons qu'ils savent bien tirer de leurs coquilles; ils alloient souvent se baigner dans un petit bassin, et au sortir de l'eau, ils se secouoient, battoient des ailes en s'élevant sur leurs pieds et lustroient ensuite leur plumage, comme font les oies et les canards; ils rodoient pendant la nuit, et souvent on les a vus se promener à dix et onze heures du soir :

ils ne cachent pas, comme la plupart des autres oiseaux, leur tête sous l'aile pour dormir, ils la tournent seulement en arrière en plaçant leur bec entre le dessus de l'aile et le dos.

Lorsqu'on vouloit prendre ces oiseaux, ils cherchoient à mordre et pinçoient très-serré; il falloit, pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître, leur jeter un mouchoir sur la tête; lorsqu'on les poursuivoit, ils accéléroient leur course en étendant leurs ailes : d'ordinaire ils marchoient lentement et d'assez mauvaise grâce; leur paresse se marquoit jusque dans leur colère; car quand le plus grand poursuivoit l'autre, il se contentoit de le suivre au pas, comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre; ce dernier à son tour ne sembloit doubler le pas qu'autant qu'il le falloit pour éviter le combat, et dès qu'il se sentoit suffisamment éloigné, il s'arrêtoit, et répétoit la même manœuvre autant de fois qu'il étoit nécessaire pour être toujours hors de la portée de son ennemi, après quoi tous deux restoient tranquilles, comme si la distance suffisoit pour détruire l'antipathie. Le plus foible ne devroit-il pas toujours trouver ainsi sa sûreté en s'éloignant du plus fort? Mais malheureusement la tyrannie est dans les mains de l'homme, un instrument qu'il déploie et qu'il étend aussi loin que sa pensée.

Ces oiseaux nous parurent avoir oublié pendant tout l'hiver l'usage de leurs ailes; ils ne marquèrent aucune envie de s'envoler; ils étoient à la vérité très-abondamment nourris, et leur appétit tout véhément qu'il est ne pouvoit guère les tourmenter; mais au printemps ils sentirent de nouveaux besoins et mon-

trèrent d'autres desirs : on les vit s'efforcer de s'élever en l'air, et ils auroient pris leur essor si leurs ailes n'eussent pas été rognées de plusieurs pouces ; ils ne pouvoient donc que s'élancer comme par bonds ou pirouetter sur leurs pieds les ailes étendues : le sentiment d'amour qui renaît avec la saison, parut surmonter celui d'antipathie, et fit cesser l'inimitié entre ces deux oiseaux; chacun céda au doux instinct de chercher son semblable, et quoiqu'ils ne se convinssent pas, étant d'espèce trop différente, ils semblèrent se rechercher, ils mangèrent, dormirent et se reposèrent ensemble ; mais des cris plaintifs et des mouvemens inquiets exprimoient assez que le plus doux sentiment de la Nature n'étoit qu'irrité sans être satisfait.

Le plus grand de ces deux Goélands a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur; un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son large dos; tout le reste du plumage est blanc; son bec fort et robuste, long de trois pouces et demi est jaunâtre, avec une tache rouge à l'angle saillant de la mandibule inférieure ; les pieds avec leurs membranes sont d'une couleur de chair blanchâtre et comme farineux.

Le cri de ce grand Goéland que nous avons gardé toute une année est un son enroué *qua, qua, qua, qua,* prononcé d'un ton rauque et répété fort vîte; mais l'oiseau ne le fait pas entendre fréquemment, et lorsqu'on le prenoit, il jetoit un autre cri douloureux et très-aigre.

Le gris-cendré étendu sur le dos et les épaules, distingue le second de nos Goélands : il est un peu moins grand que le précédent, fuit devant lui et n'ose lui disputer la proie, mais il s'en venge sur les Mouettes

qui lui sont inférieures en force; il les pille, les poursuit, leur fait une guerre continuelle; il fréquente beaucoup, au commencement de l'hiver, nos côtes de Normandie et de Picardie, où on l'appelle bleu-manteau, comme on appelle noir-manteau celui de la précédente espèce. Celui-ci a plusieurs cris très-distincts qu'il nous a fait entendre dans le jardin où il a vécu avec le précédent; le premier et le plus fréquent de ces cris, semble rendre ces deux syllabes *quiou*, qui partent comme d'un coup de sifflet, d'abord bref et aigu, et qui finit en traînant sur un ton plus bas et plus doux; ce cri unique ne se répète que par intervalles, et pour le produire l'oiseau alonge le cou, incline la tête et semble faire effort; son second cri qu'il ne jetoit que quand on le poursuivoit ou qu'on le serroit de près, et qui par conséquent étoit une expression de crainte ou de colère, peut se rendre par la syllabe *tia*, *tia*, prononcée en sifflant et répétée fort vîte. On peut observer en passant que dans tous les animaux les cris de colère ou de crainte sont toujours plus aigus et plus brefs que les cris ordinaires. Enfin vers le printemps cet oiseau prit un nouvel accent de voix très-aigu et très-perçant, qu'on peut exprimer par le mot *quieute* ou *pieute*, tantôt bref et répété précipitamment, et tantôt traîné sur la finale *eute*, avec des intervalles marqués, comme ceux qui séparent les soupirs d'une personne affligée. Dans l'un et l'autre cas, ce cri paroît être l'expression plaintive du besoin inspiré par l'amour non satisfait.

DU LABBE OU STERCORAIRE.

Voici un oiseau qu'on rangeroit parmi les mouettes, en ne considérant que sa taille et ses traits; mais s'il est de la famille, c'est un parent dénaturé, car il est le persécuteur éternel et déclaré de plusieurs de ses proches, et particulièrement de la petite mouette cendrée, tachetée, de l'espèce nommé *Kutgeghel* par les pêcheurs du nord. Il s'attache à elle, la poursuit sans relâche, et dès qu'il l'aperçoit, quitte tout pour se mettre à sa suite; selon eux, c'est pour en avaler la fiente, et dans cette idée, ils lui ont imposé le nom de Stercoraire. Nous lui conserverons ici le nom de Labbe, car il y a toute apparence que cet oiseau ne mange pas la fiente, mais le poisson que la mouette poursuivie rejette de son bec ou vomit (1), d'autant plus qu'il pêche souvent

(1) « Etant allé nombre de fois au bord de la mer, à l'effet d'y faire des observations, j'ai reconnu ce qui a donné lieu à cette fable, le voici : les mouettes se font une guerre continuelle pour la curée; lorsqu'une sort de l'eau avec un poisson au bec, la première qui l'aperçoit fond dessus pour le lui prendre; celle-ci ne peut éviter son ennemi qu'en fuyant ou en l'écartant : soit donc que le poisson la gêne dans son vol, soit que la peur lui donne quelque émotion, soit enfin qu'elle sache que le poisson qu'elle porte est le seul objet de sa poursuite, elle se hâte de le vomir; l'autre qui le voit tomber le reçoit avec adresse et avant qu'il ne soit dans l'eau; le poisson paroit toujours blanc en l'air, parce qu'il réfléchit la lumière, et il semble à cause de la roideur du vol, tomber derrière la mouette qui le vomit. Ces deux circonstances ont trompé les observateurs; j'ai vérifié moi-même le fait dans mon jardin; j'ai poursuivi en criant de grosses mouettes;

lui-même, qu'il mange aussi de la graisse de baleine, et que dans la grande quantité de subsistances qu'offre la mer aux oiseaux qui l'habitent, il seroit bien étrange que celui-ci se fût réduit à un mets que tous les autres rejettent. Ainsi le nom de Stercoraire paroît donné mal-à-propos, et l'on doit préférer celui de Labbe, par lequel les pêcheurs désignent cet oiseau, afin d'éviter que son nom puisse induire en erreur sur son naturel et ses habitudes.

Personne ne les a mieux décrites que Ghister, dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm. « Le vol du Labbe, dit-il, est très-vif et balancé, comme celui de l'autour; le vent le plus fort ne l'empêche pas de se diriger assez juste pour saisir en l'air les petits poissons que les pêcheurs lui jettent; lorsqu'ils l'appellent *lab, lab*, il vient aussitôt et prend le poisson cuit ou crud, et les autres alimens qu'on lui jette; il prend même des harengs dans la barque des pêcheurs, et s'ils sont salés, il les lave avant de les avaler : on ne peut guère l'approcher ni le tirer que lorsqu'on lui jette un appât ; mais les pêcheurs ménagent ces oiseaux, parce qu'ils sont pour eux l'annonce et le signe presque certain de la présence du hareng ; et en effet, lorsque le Labbe ne paroît pas, la pêche est peu abondante. Cet oiseau est presque toujours sur la mer ; on n'en voit ordinairement que deux ou trois ensemble, et très-rarement cinq ou six. Lorsqu'il ne trouve pas de pâture à la mer, il vient

---

elles ont vomi en volant le poisson qu'elles venoient d'avaler; je le leur ai rejeté, elles l'ont très-bien reçu en l'air, avec autant d'adresse que des chiens. » *Note communiquée.*

sur le rivage attaquer les mouettes, qui crient dès qu'il paroît; mais il fond sur elles, les atteint, se pose sur leur dos, et leur donnant deux ou trois coups, les force à rendre par le bec le poisson qu'elles ont dans l'estomac qu'il avale à l'instant. Cet oiseau, ainsi que les mouettes, pond ses œufs sur les rochers; le mâle est plus noir et un peu plus gros que la femelle. »

La grosseur du Labbe est à peu près celle d'un gros pigeon, et sa couleur est d'un cendré brun, ondé de grisâtre; les ailes sont fort grandes, et les pieds sont conformés comme ceux des mouettes, et seulement un peu moins forts; mais le bec diffère davantage de celui de ces oiseaux, car le bout de la mandibule supérieure est armé d'un onglet ou crochet qui paroît sur-ajouté; caractère par lequel le bec du Labbe se rapproche de celui des pétrels, sans cependant avoir comme eux les narines en tuyaux.

Le Labbe a dans le port et l'air de tête quelque chose de l'oiseau de proie, et son genre de vie hostile et guerrier ne dément pas sa physionomie; il marche le corps droit, et crie fort haut; il semble, dit Martens, prononcer *i-ja*, ou *johan* quand c'est de loin qu'on l'entend, et que sa voix retentit. Le genre de vie de ces oiseaux les isole nécessairement et les disperse; aussi le même navigateur observe-t-il qu'il est rare qu'on les trouve rassemblés; il ajoute que l'espèce ne lui a pas paru nombreuse, et qu'il n'en a vu que fort peu dans les parages de Spitzberg. Les vents orageux du mois de novembre 1779, poussèrent deux de ces oiseaux sur les côtes de Picardie, et c'est sur ces individus que nous avons fait la description précédente.

DE L'ANHINGA.

Si la régularité des formes, l'accord des proportions et les rapports de l'ensemble de toutes les parties donnent aux animaux ce qui fait à nos yeux la grâce et la beauté ; si leur rang près de nous n'est marqué que par ces caractères ; si nous ne les distinguons qu'autant qu'ils nous plaisent, la Nature ignore ces distinctions, et il suffit, pour qu'ils lui soient chers, qu'elle leur ait donné l'existence et la faculté de se multiplier ; elle nourrit également au désert l'élégante gazelle et le difforme chameau, le joli chevrotain et la gigantesque giraffe ; elle lance à la fois dans les airs l'aigle superbe et le hideux vautour ; elle cache sous terre et dans l'eau mille générations d'insectes de formes bizarres et disproportionnées ; enfin elle admet les composés les plus disparates, pourvu que par les rapports résultans de leur organisation, ils puissent subsister et se reproduire. C'est ainsi que sous la forme d'une feuille, elle fait vivre les mantes ; que sous une coque sphérique, pareille à celle d'un fruit, elle emprisonne les oursins ; qu'elle filtre la vie et la ramifie, pour ainsi dire, dans les branches de l'étoile de mer ; qu'elle aplatit en marteau la tête de la zigène, et arrondit en globe épineux le corps entier du poisson-lune. Mille autres productions de figures non moins étranges ne nous prouvent-elles pas que cette mère universelle a tout tenté pour enfanter, pour répandre la vie et l'étendre à toutes les formes possibles : non contente de varier le trait primitif de son dessin dans chaque genre, en le fléchissant sous les contours auxquels il pouvoit se prê-

ter, ne semble-t-elle pas avoir voulu tracer d'un genre à un autre, et même de chacun à tous les autres, des lignes de communication, des fils de rapprochement et de jonction, au moyen desquels rien n'est coupé et tout s'enchaîne, depuis le plus riche et le plus hardi de ses chefs-d'œuvre, jusqu'au plus simple de ses essais ? Ainsi dans l'histoire des Oiseaux, nous avons vu l'autruche, le casoar, le dronte, par le raccourcissement des ailes et la pesanteur du corps, par la grosseur des ossemens de leurs jambes, faire la nuance entre les animaux de l'air et ceux de la terre; nous verrons de même le pingouin, le manchot, oiseaux demi-poissons, se plonger dans les eaux et se mêler avec leurs habitans, et l'Anhinga dont nous allons parler nous offre l'image d'un reptile enté sur le corps d'un oiseau; son cou long et grêle à l'excès, sa petite tête cylindrique roulée en fuseau, de même venue avec le cou et effilée en un long bec aigu, ressemblent à la figure et même au mouvement d'une couleuvre, soit par la manière dont cet oiseau étend brusquement son cou en partant de dessus les arbres, soit par la façon dont il le replie et le lance dans l'eau pour darder les poissons.

Ces singuliers rapports ont également frappé tous ceux qui ont observé l'Anhinga dans son pays natal, le Brésil et la Guiane; ils nous frappent de même jusque dans sa dépouille desséchée et conservée dans nos cabinets. Le plumage du cou et de la tête n'en dérobe point la forme grêle; c'est un duvet serré et ras comme le velours; les yeux d'un noir brillant avec l'iris doré, sont entourés d'une peau nue; le bec a sa pointe barbelée de petites dentelures rebroussées en arrière; le

corps n'a guère que sept pouces de longueur, et le cou seul en a le double.

L'excessive longueur du cou n'est pas la seule disproportion qui frappe dans la figure de l'Anhinga; sa grande et large queue formée de douze plumes étalées, ne s'écarte pas moins de la coupe courte et arrondie de celle de la plupart des oiseaux nageurs; néanmoins l'Anhinga nage et même se plonge tenant seulement la tête hors de l'eau, dans laquelle il se submerge en entier au moindre soupçon de danger, car il est très-farouche, et jamais on ne le surprend à terre; il se tient toujours sur l'eau ou perché sur les plus hauts arbres, le long des rivières et des savanes noyées; il pose son nid sur ces arbres et y vient passer la nuit; cependant il est du nombre des oiseaux parfaitement palmipèdes, ayant les quatre doigts engagés par une membrane d'une seule pièce, avec l'ongle de celui du milieu dentelé intérieurement en scie. Ces rapports de conformation et d'habitudes naturelles, semblent rapprocher l'Anhinga des cormorans et des fous; mais sa petite tête cylindrique et son bec effilé en pointe sans crochet, le distinguent et le séparent de ces deux genres d'oiseaux. Au reste, on a remarqué que la peau de l'Anhinga est fort épaisse, et que sa chair est ordinairement très-grasse, mais d'un goût huileux désagréable, et Marcgrave ne la trouve guère meilleure que celle du goéland, qui est assurément fort mauvaise.

DU BEC-EN-CISEAUX.

Le genre de vie, les habitudes et les mœurs dans les animaux, ne sont pas aussi libres qu'on pourroit l'imaginer; leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté ni même un résultat de choix, mais un effet nécessaire qui dérive de la conformation, de l'organisation et de l'exercice de leurs facultés physiques: déterminés et fixés chacun à la manière de vivre que cette nécessité leur impose, nul ne cherche à l'enfreindre, nul ne peut s'en écarter; c'est par cette nécessité tout aussi variée que leurs formes, que se sont trouvés peuplés tous les districts de la Nature; l'aigle ne quitte point ses rochers, ni le héron ses rivages: l'un fond du haut des airs sur l'agneau qu'il enlève ou déchire par le seul droit que lui donne la force de ses armes, et par l'usage qu'il fait de ses serres cruelles; l'autre le pied dans la fange attend à l'ordre du besoin, le passage de la proie fugitive; le pic n'abandonne jamais la tige des arbres, à l'entour de laquelle il lui est ordonné de ramper; la barge doit rester dans ses marais, l'alouette dans ses sillons, la fauvette dans ses bocages; et ne voyons-nous pas tous les oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures, tandis que ceux qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies, constans à nous fuir, ne quittent pas les bois et les lieux escarpés des montagnes, où ils vivent loin de nous et seuls avec la Nature qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter? Elle retient la gélinotte sous l'ombre épaisse des sapins, le merle solitaire sur son rocher,

rocher, le loriot dans les forêts dont il fait retentir les échos, tandis que l'outarde va chercher les friches arides, et le râle les humides prairies : ces lois de la Nature sont des décrets éternels, immuables, aussi constans que la forme des êtres : ce sont ses grandes et vraies propriétés qu'elle n'abandonne ni ne cède jamais, même dans les choses que nous croyons nous être appropriées ; car de quelque manière que nous les ayons acquises, elles n'en restent pas moins sous son empire : et n'est-ce pas pour le démontrer qu'elle nous a chargés de loger des hôtes importuns et nuisibles, les rats dans nos maisons, l'hirondelle sous nos fenêtres, le moineau sur nos toits ; et lorsqu'elle amène la cicogne au haut de nos vieilles tours en ruine, où s'est déjà cachée la triste famille des oiseaux de nuit, ne semble-t-elle pas se hâter de reprendre sur nous des possessions usurpées pour un temps, mais qu'elle a chargé la main sûre des siècles de lui rendre ?

Ainsi les espèces nombreuses et diverses des oiseaux, portées par leur instinct et fixées par leurs besoins dans les différens districts de la Nature, se partagent pour ainsi dire, les airs, la terre et les eaux ; chacune y tient sa place et y jouit de son petit domaine et des moyens de subsistance que l'étendue ou le défaut de ses facultés restreint ou multiplie ; et comme tous les degrés de l'échelle des êtres, tous les points de l'existence possible doivent être remplis, quelques espèces, bornées à une seule manière de vivre, réduites à un seul moyen de subsister, ne peuvent varier l'usage des instrumens imparfaits qu'ils tiennent de la Nature ; c'est ainsi que les cuillers arrondies du bec de

la spatule, paroissent uniquement propres à ramasser les coquillages; que la petite lanière flexible et l'arc rebroussé du bec de l'avocette la réduisent à vivre d'un aliment aussi mou que le frai des poissons; que l'huîtrier n'a son bec en hache que pour ouvrir les écailles, d'entre lesquelles il tire sa pâture; que le bec-croisé pourroit à peine se servir de sa pince brisée, s'il ne savoit l'appliquer pour soulever l'enveloppe en écailles qui recèle la graine des sapins; enfin, que l'oiseau nommé Bec-en-ciseaux, ne peut ni mordre de côté, ni ramasser devant soi, ni becqueter en avant, son bec étant composé de deux pièces excessivement inégales, dont la mandibule inférieure, alongée et avancée hors de toute proportion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche. Pour atteindre et saisir avec cet instrument disproportionné, et pour se servir d'un organe aussi défectueux, l'oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau, afin d'attraper en dessous le poisson et l'enlever en passant. Quoique ses ailes soient très-longues, on a remarqué que son vol est lent; s'il étoit rapide, il ne lui permettroit pas de discerner sa proie. Il est à peu près de la taille du labbe; il a tout le dessous du corps, le devant du cou et le front blancs; le reste du plumage est noir ou d'un brun noirâtre. On a trouvé ces oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celles de la Guiane.

DU NODDI.

L'HOMME si fier de son domaine, et qui en effet commande en maître sur la terre qu'il habite, est à peine connu dans une autre grande partie du vaste empire de la Nature; il trouve sur les mers des ennemis au-dessus de ses forces, des obstacles plus puissans que son art, et des périls plus grands que son courage : ces barrières du monde qu'il a osé franchir sont les écueils où se brise son audace, où tous les élémens conjurés contre lui, conspirent à sa perte, où la Nature en un mot veut régner seule sur un domaine qu'il s'efforce vainement d'usurper; aussi n'y paroît-il qu'en fugitif plutôt qu'en maître. S'il en trouble les habitans, si même quelques-uns d'entr'eux tombés dans ses filets ou sous les harpons deviennent les victimes d'une main qu'ils ne connoissent pas, le plus grand nombre à couvert au fond de ses abîmes, voit bientôt les frimats, les vents et les orages balayer de la surface des mers ces hôtes importuns et destructeurs, qui ne peuvent que par instans troubler leur repos et leur liberté.

Et en effet, les animaux que la Nature, avec des moyens et des facultés bien plus foibles en apparence, a rendus bien plus forts que nous contre les flots et les tempêtes, tels que la plupart des oiseaux Pélagiens, ne nous connoissent pas; ils se laissent approcher, saisir même avec une sécurité que nous appelons stupide, mais qui montre bien clairement combien l'homme est pour eux un être nouveau, étranger, inconnu, et qui témoigne de la pleine et entière liberté dont

jouit l'espèce, loin du maître qui fait sentir son pouvoir à tout ce qui respire près de lui.

Le Noddi dont il est ici question, a été nommé moineau fou, *passer stultus;* dénomination très-impropre, puisque le Noddi n'est rien moins qu'un moineau, et qu'il forme une espèce moyenne entre ces deux genres d'oiseaux, car il a les pieds de la mouette et le bec conformé comme celui de l'hirondelle de mer; tout son plumage est d'un brun noir, à l'exception d'une plaque blanche en forme de calotte au sommet de la tête; sa taille est à peu près celle de la grande hirondelle de mer.

Nous avons adopté le nom de Noddi qui se lit fréquemment dans les relations des voyageurs anglois, parce qu'il exprime l'étourderie ou l'assurance folle avec laquelle cet oiseau vient se poser sur les mâts et sur les vergues des navires, et même sur la main que les matelots lui tendent.

L'espèce ne paroît pas s'être étendue fort au-delà des tropiques. Catesby les a vus pêcher en grand nombre, volant ensemble et s'abaissant continuellement à la surface de la mer, pour enlever les petits poissons dont les troupes en colonnes sont chassées et pressées par les grands vents. Cette pèche semble se faire de la part de ces oiseaux avec beaucoup de plaisir et de gaieté, si l'on en juge par la variété de leur cri, par le grand bruit qu'ils font et qu'on entend de quelques milles. Tout ceci, ajoute Catesby, n'a lieu que dans le temps des nichées et de la ponte qui se fait sur le rocher tout nu; après quoi chaque Noddi se porte au large et erre seul sur le vaste océan.

DES PÉTRELS.

De tous les oiseaux qui fréquentent les hautes mers, les Pétrels sont les plus marins, du moins ils paroissent être les plus étrangers à la terre, les plus hardis à se porter au loin, à s'écarter et même s'égarer sur le vaste océan; car ils se livrent avec autant de confiance que d'audace au mouvement des flots, à l'agitation des vents, et paroissent braver les orages. Quelque loin que les navigateurs se soient portés, quelqu'avant qu'ils aient pénétré, soit du côté des pôles, soit dans les autres zônes, ils ont trouvé ces oiseaux qui sembloient les attendre et même les devancer sur les parages les plus lointains et les plus orageux; partout ils les ont vus se jouer avec sécurité, et même avec gaieté sur cet élément terrible dans sa fureur, et devant lequel l'homme le plus intrépide est forcé de pâlir; comme si la Nature l'attendoit là pour lui faire avouer combien l'instinct et les forces qu'elle a départis aux êtres qui nous sont inférieurs, ne laissent pas d'être au-dessus des puissances combinées de notre raison et de notre art.

Pourvus de longues ailes, munis de pieds palmés, les Pétrels ajoutent à l'aisance et à la légéreté du vol, à la facilité de nager, la singulière faculté de courir et de marcher sur l'eau, en effleurant les ondes par le mouvement d'un transport rapide, dans lequel le corps est horizontalement soutenu et balancé par les ailes, et où les pieds frappent alternativement et précipitamment la surface de l'eau : c'est de cette marche sur l'eau que vient le nom pétrel; il est formé de *peter*, pierre, ou de *petrill*, pierrot ou petit-pierre, que les matelots

anglois ont imposé à ces oiseaux, en les voyant courir sur l'eau comme l'apôtre Saint-Pierre y marchoit.

Les espèces de Pétrels sont nombreuses; ils ont tous les ailes grandes et fortes; cependant ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et communément ils rasent l'eau dans leur vol; ils ont trois doigts unis par une membrane. Par sa conformation totale, le bec sembleroit être celui d'un oiseau de proie ; car il est épais, tranchant et crochu à son extrémité.

Tous ces oiseaux paroissent avoir un même instinct et des habitudes communes pour faire leurs nichées: ils n'habitent la terre que dans un temps assez court, et comme s'ils sentoient combien ce séjour leur est étranger, ils se cachent ou plutôt ils s'enfouissent dans des trous sous les rochers au bord de la mer; ils font entendre du fond de ces trous leur voix désagréable, que l'on prendroit le plus souvent pour le croassement d'un reptile; leur ponte n'est pas nombreuse; ils nourrissent et engraissent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance à demi digérée et déjà réduite en huile, des poissons dont ils font leur principale et peut-être leur unique nourriture; mais une particularité dont il est très-bon que les dénicheurs de ces oiseaux soient avertis, c'est que quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli; ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur, et comme leurs nids sont le plus souvent situés sur des côtes escarpées, dans des fentes de rochers à une grande hauteur, l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs.

La première espèce des Pétrels est le Pétrel cen-

dré; Clusius le compare pour la grandeur à une poule moyenne, et il lui trouve dans le port et dans la figure quelque chose du faucon; son bec fortement articulé et très-crochu est en effet un bec de proie. Le plumage du corps est d'un blanc cendré; le manteau d'un cendré bleu, et les pennes de l'aile sont d'un bleu plus foncé et presque noires; les plumes sont très-serrées, très-fournies et garnies en dessous d'un duvet épais et fin, dont la peau du corps est partout revêtue.

Les observateurs s'accordent à donner le nom de *Haff-heert* ou *Hav-hest*, cheval de mer, à cet oiseau; et c'est, selon Pontoppidan, parce qu'il rend un son semblable au hennissement du cheval, et que le bruit qu'il fait en nageant approche du trot de ce quadrupède; mais il n'est pas aisé de concevoir comment un oiseau qui nage fait le bruit d'un cheval qui trotte; et n'est-ce pas plutôt à cause de la course du Pétrel sur l'eau, qu'on lui aura donné cette dénomination? le même auteur ajoute que ces oiseaux ne manquent pas de suivre les bateaux qui vont à la pêche des chiens de mer, pour attendre que les pêcheurs jettent les entrailles de ces animaux, qu'ils s'acharnent sur les baleines mortes ou blessées dès qu'elles surnagent, et que les pêcheurs tuent ces Pétrels un à un à coups de bâtons, sans que le reste de la troupe désempare.

On trouve ces Pétrels cendrés depuis le soixante-deuxième degré de latitude nord, jusque vers le quatre-vingtième; ils volent entre les glaces de ces parages, et lorsqu'on les voit fuir de la pleine mer pour chercher un abri, c'est un indice pour les navigateurs que l'orage est prochain.

DE L'ALBATROS.

VOICI le plus gros des oiseaux d'eau, sans même en excepter le cygne ; et quoique moins grand que le pélican ou le flammant, il a le corps bien plus épais, le cou et les jambes moins alongés et mieux proportionnés. Indépendamment de sa très-forte taille, l'Albatros est encore remarquable par plusieurs autres attributs qui le distinguent de toutes les autres espèces d'oiseaux : il n'habite que les mers australes.

La très-forte corpulence de l'Albatros lui a fait donner le nom de mouton du Cap, parce qu'en effet il est presque de la grosseur d'un mouton. Le fond de son plumage est d'un blanc gris-brun sur le manteau, avec de petites hachures noires au dos et sur les ailes ; la tête est grosse et de forme arrondie ; le bec est d'une structure semblable à celle du bec de la frégate, du fou et du cormoran ; il est de même composé de plusieurs pièces qui semblent articulées et jointes par des sutures, avec un croc surajouté, et le bout de la partie inférieure ouvert en gouttière et comme tronqué : ce que ce bec très-grand et très-fort a encore de remarquable, et en quoi il se rapproche de celui des pétrels, c'est que les narines en sont ouvertes en forme de petits rouleaux ou étuis couchés vers la racine du bec, dans une rainure qui de chaque côté le sillonne dans toute sa longueur ; les pieds qui sont épais et robustes, ne portent que trois doigts engagés par une large membrane ; la longueur du corps est de près de trois pieds ; l'envergure au moins de dix.

Avec cette force de corps et ces armes, l'Albatros

sembleroit devoir être un oiseau guerrier ; cependant on ne nous dit pas qu'il attaque les autres oiseaux qui croisent avec lui sur ces vastes mers. Il paroît même n'être que sur la défensive avec les mouettes, qui toujours hargneuses et voraces, l'inquiètent et le harcèlent : il n'attaque pas même les grands poissons, et selon Forster, il ne vit guère que de petits animaux marins, et sur-tout de poissons mous et de zoophytes mucilagineux, qui flottent en quantité sur ces mers australes : il se repaît aussi d'œufs et de frai de poissons que les courans charient, et dont il y a quelquefois des amas d'une grande étendue.

Les gens de l'équipage du capitaine Cook prenoient les albatros qui souvent environnoient le vaisseau, en leur jetant un hameçon amorcé grossièrement d'un morceau de peau de mouton : c'étoit pour ces navigateurs une capture d'autant plus agréable, qu'elle venoit s'offrir à eux au milieu des plus hautes mers, et lorsqu'ils avoient laissé toutes terres bien loin derrière eux.

Ces oiseaux, comme la plupart de ceux des mers australes, dit un voyageur, effleurent en volant la surface de la mer, et ne prennent un vol plus élevé que dans le gros temps et par la force du vent. Il faut bien même que lorsqu'ils se trouvent portés à de grandes distances des terres ils se reposent sur l'eau ; en effet l'Albatros non seulement se repose sur l'eau, mais y dort; et les voyageurs Lemaire et Schouten sont les seuls qui disent avoir vu ces oiseaux venir se poser sur les navires.

DU GUILLEMOT.

Le Guillemot nous présente les traits par lesquels la Nature se prépare à terminer la suite nombreuse des formes variées du genre entier des oiseaux. Ses ailes sont si étroites et si courtes qu'à peine peut-il fournir un vol foible au-dessus de la surface de la mer, et que pour atteindre à son nid posé sur les rochers, il ne peut que voleter ou plutôt sauter de pointe en pointe sur la roche, en prenant à chaque fois un instant de repos; et cette habitude ou plutôt cette nécessité lui est commune avec le macareux, le pingouin et autres oiseaux à courtes ailes, dont les espèces, presque bannies des contrées tempérées de l'Europe, se sont réfugiées à la pointe de l'Écosse et sur les côtes de la Norwège, de l'Islande et des îles de Féroé, dernières terres des habitans de notre nord, où ces oiseaux semblent lutter contre le progrès et l'envahissement des glaces. Il est même impossible qu'ils occupent ces parages en hiver; ils sont à la vérité assez accoutumés aux plus grandes rigueurs du froid, et se tiennent volontiers sur les glaçons flottans; mais ils ne peuvent trouver leur subsistance que dans une mer ouverte, et ils sont forcés de la quitter dès qu'elle se glace en entier; c'est dans cette migration ou plutôt dans cette dispersion pendant l'hiver, et après avoir quitté leur séjour dans la région de notre nord qu'ils descendent le long des côtes d'Angleterre, et que même quelques familles y restent et s'établissent sur des écueils et des ilets déserts, et notamment dans une petite île inhabitée, faute d'eau, qui est en face de l'île d'Anglesey.

Ils y nichent sur les bords saillans des rochers, au sommet desquels ils se portent tout le plus haut qu'ils peuvent. Leurs œufs sont de couleur bleuâtre, et plus ou moins brouillés de maculatures noires; ils sont fort pointus par un bout, et très-gros pour la grandeur de l'oiseau; il a le corps court, rond et ramassé; le bec droit, pointu et noir; ce bec est en grande partie couvert d'un duvet raz, du même cendré brun ou noir enfumé qui couvre toute la tête, le cou, le dos et les ailes; tout le devant du corps est d'un blanc de neige; les pieds n'ont que trois doigts et sont placés tout à l'arrière du corps, situation qui rend cet oiseau aussi bon nageur et plongeur qu'il est mauvais marcheur et foible pour le vol; aussi sa seule retraite, lorsqu'il est poursuivi ou qu'il se sent blessé, est-elle sous l'eau, et même sous la glace; mais il faut pour cela que le danger soit pressant, car cet oiseau est très-peu défiant; il se laisse approcher et prendre avec une grande facilité, et c'est de cette apparente stupidité que vient l'étymologie angloise de son nom Guillemot (1).

(1) Le nom de Guillemot, en anglois, signifie un oiseau niais, et qui se laisse leurrer aisément.

DU PETIT GUILLEMOT,

IMPROPREMENT NOMMÉ COLOMBE DU GROENLAND.

DANS ces contrées glacées où l'aquilon seul règne, où l'haleine du zéphir ne se fait jamais sentir, les doux gémissemens de la tendre colombe ne se font plus entendre; elle fuit toute terre trop froide pour l'amour, et cette prétendue colombe de Groenland n'est qu'un triste oiseau d'eau qui ne sait que nager et plonger en criant sans cesse d'un ton sec et redoublé *rottetet, tet, tet, tet*; il n'a de rapport avec notre colombe que par sa grosseur qui est à peu près la même; c'est un véritable Guillemot, plus petit que le précédent, et dont les ailes sont aussi plus courtes à proportion; il a les jambes placées de même dans l'abdomen, la démarche également foible et chancelante; seulement le bec est un peu plus court, plus renflé et moins pointu: ses plumes toutes effilées ne semblent être qu'un chevelu soyeux; ses couleurs ne sont que du noir enfumé avec une tache blanche sur chaque aile, et plus ou moins de blanc sur le devant du cou et du corps.

Ces oiseaux volent ordinairement par couples et en rasant de près la surface de la mer, comme fait le grand guillemot, avec un battement vif de leurs petites ailes. Ils posent leurs nids dans des crevasses de rochers peu élevés, d'où les petits peuvent se jeter à l'eau et éviter de devenir la proie des renards qui ne cessent de les guetter. Ils ne pondent que deux œufs.

DU MACAREUX.

Le bec, cet organe principal des oiseaux, et duquel dépend l'exercice de leur force, de leur industrie et de la plupart de leurs facultés, le bec qui est à la fois pour eux la bouche et la main, l'arme pour attaquer, l'instrument pour saisir, doit par conséquent être la partie de leur corps dont la conformation influe le plus sur leur instinct, et décide la nécessité de la plupart de leurs habitudes : et si ces habitudes sont infiniment variées dans les innombrables peuplades du genre volatile; si leurs différentes inclinations les dispersent dans l'air, sur la terre et les eaux, c'est que la Nature a de même varié à l'infini et dessiné sous tous les contours possibles, le trait du bec. Un croc aigu et déchirant arme la tête des fiers oiseaux de proie; l'appétit de la chair et la soif du sang, joints aux moyens d'y satisfaire, font qu'ils se précipitent du haut des airs sur tous les autres oiseaux, et même sur tous les animaux foibles ou craintifs dont ils font également des victimes. Un bec en forme de cuiller large et plate, détermine l'instinct d'un autre genre d'oiseaux et les oblige à chercher et ramasser leur subsistance au fond des eaux; tandis qu'un bec en cône, court et tronqué, en donnant à nos oiseaux gallinacés la facilité de ramasser les graines sur la terre, les disposoit de loin à se rassembler autour de nous, et sembloit les inviter à recevoir cette nourriture de notre main. Le bec en forme de sonde grèle et ployante, qui alonge la face du courlis, de la bécasse, de la barge et de la plupart des autres oiseaux de rivage et de marais, les oblige à se porter sur les terres marécageuses pour

y fouiller la vase molle et le limon humide ; le bec tranchant et acéré des pics, fait qu'ils s'attachent au tronc des arbres pour en percer le bois ; et enfin le petit bec en alène de la plupart des oiseaux des champs, ne leur permet que de saisir les moucherons ou d'autres menus insectes, et leur interdit toute autre nourriture : ainsi la différente forme du bec modifie l'instinct et nécessite la plupart des habitudes de l'oiseau ; et cette forme du bec se trouve être infiniment variée non seulement par nuances, comme tous les autres ouvrages de la Nature, mais encore par degrés et par sauts assez brusques. L'énorme grandeur du bec du toucan, la monstrueuse enflure de celui du calao, la difformité de celui du flammant, la figure bizarre du bec de la spatule, la courbure à contre-sens de celui de l'avocette, nous démontrent assez que toutes les figures possibles ont été tracées et toutes les formes remplies ; et pour que dans cette suite il ne reste rien à desirer ni même à imaginer, l'extrême de toutes ces formes s'offre dans le bec en lame verticale de l'oiseau dont il est ici question. Qu'on se figure deux lames de couteau très-courtes, appliquées l'une contre l'autre par le tranchant, c'est le bec du Macareux ; la pointe de ce bec est rouge et cannelée transversalement par trois ou quatre petits sillons ; les deux mandibules étant réunies sont presque aussi hautes que longues, et forment un triangle à peu-près isocèle.

Le Macareux n'a pas plus d'ailes que le petit guillemot, et dans ses petits vols courts et rasans, il s'aide du mouvement rapide de ses pieds avec lesquels il ne fait qu'effleurer la surface de l'eau ; c'est ce qui a fait

dire que pour se soutenir il la frappoit sans cesse de ses ailes ; les pennes en sont très-courtes ainsi que celles de la queue, et le plumage de tout le corps est plutôt un duvet qu'une véritable plume ; quant à ses couleurs, qu'on se figure, dit Gesner, un oiseau habillé d'une robe blanche avec un froc ou manteau noir et un capuchon de cette même couleur, comme le sont certains moines, et on aura le portrait du Macareux que, par cette raison, ajoute-t-il, j'ai surnommé le petit moine, *fratercula*.

Ce petit moine marin vit de langoustes, de chevrettes, d'étoiles et d'araignées de mer, et de divers petits poissons et coquillages qu'il saisit en plongeant dans l'eau sous laquelle il se retire volontiers, et qui lui sert d'abri dans le danger ; on prétend même qu'il entraîne le corbeau son ennemi sous l'eau ; et cet acte de force ou d'adresse paroît être au-dessus des forces de son corps, dont la grosseur n'est tout au plus qu'égale à celle d'un pigeon : on ne peut donc attribuer cet effort qu'à la puissance de ses armes, et en effet son bec est très-offensif par le tranchant de ses lames et par le croc qui le termine.

Le Macareux, non plus que le guillemot, n'a point de doigt postérieur ; ses ongles sont forts et crochus ; ses jambes courtes, cachées dans l'abdomen, l'obligent à se tenir absolument debout, et font que dans sa marche chancelante, il semble se bercer ; aussi ne le trouve-t-on sur terre que retiré dans les cavernes ou dans les trous creusés sous les rivages, et toujours à portée de se jeter à l'eau lorsque le calme des flots l'invite à y retourner ; car on a remarqué que ces oiseaux ne peu-

vent tenir la mer ni pêcher que quand elle est tranquille, et que si la tempête les surprend au large, soit dans leur départ en automne, soit dans leur retour au printemps, ils périssent en grand nombre; les vents amènent ces Macareux morts au rivage, quelquefois même jusque sur nos côtes où ces oiseaux ne paroissent que rarement.

Ils ne font point de nid; la femelle pond sur la terre nue et dans des trous qu'ils savent creuser et agrandir; la ponte n'est jamais, dit-on, que d'un seul œuf, très-gros, fort pointu par un bout et de couleur grise ou roussâtre. Les petits qui ne sont point assez forts pour suivre la troupe au départ d'automne sont abandonnés.

Le Macareux occupe habituellement les îles et les pointes plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et vraisemblablement aussi celles de l'Amérique, puisqu'on les trouve en Groenland ainsi qu'au Kamtschatka. Leur départ des Orcades et autres îles voisines de l'Écosse, se fait régulièrement au mois d'août, et l'on prétend que dès les premiers jours d'avril on en voit reparoître quelques-uns qui semblent venir reconnoître les lieux, et qui disparoissent après deux ou trois jours pour aller chercher la grande troupe qu'ils ramènent au commencement de mai.

DES

DES PINGOUINS ET DES MANCHOTS, OU DES OISEAUX SANS AILES.

L'OISEAU sans ailes est sans doute le moins oiseau qu'il soit possible ; l'imagination ne sépare pas volontiers l'idée du vol du nom d'oiseau; néanmoins le vol n'est qu'un attribut et non pas une propriété essentielle, puisqu'il existe des quadrupèdes avec des ailes, et des oiseaux qui n'en ont point; il semble donc qu'en ôtant les ailes à l'oiseau, c'est en faire une espèce de monstre produit par une erreur ou un oubli de la Nature ; mais ce qui nous paroît être un dérangement dans ses plans ou une interruption dans sa marche, en est pour elle l'ordre et la suite, et sert à remplir ses vues dans toute leur étendue : comme elle prive le quadrupède de pieds, elle prive l'oiseau d'ailes, et ce qu'il y a de remarquable, elle paroit avoir commencé dans les oiseaux de terre, comme elle finit dans les oiseaux d'eau, par cette même défectuosité; l'autruche est pour ainsi dire sans ailes; le casoar en est absolument privé; il est couvert de poils et non de plumes, et ces deux grands oiseaux semblent à plusieurs égards s'approcher des animaux terrestres, tandis que les Pingouins et les Manchots paroissent faire la nuance entre les oiseaux et les poissons; en effet ils ont au lieu d'ailes, de petits ailerons, que l'on diroit couverts d'écailles plutôt que de plumes, et qui leur servent de nageoires, avec un gros corps uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames, plutôt que deux pieds ; l'impossibilité d'avancer loin sur terre,

la fatigue même de s'y tenir autrement que couché, le besoin, l'habitude d'être presque toujours en mer, tout semble rappeler au genre de vie des animaux aquatiques ces oiseaux informes, étrangers aux régions de l'air qu'ils ne peuvent fréquenter, presqu'également bannis de celles de la terre, et qui paroissent uniquement appartenir à l'élément des eaux.

Ainsi entre chacune de ces grandes familles, entre les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, la Nature a ménagé des points d'union, des lignes de prolongement, par lesquelles tout s'approche, tout se lie, tout se tient; elle envoie la chauve-souris voleter parmi les oiseaux, tandis qu'elle emprisonne le tatou sous le têt d'un crustacée. Elle a construit le moule du cétacée sur le modèle du quadrupède, dont elle a seulement tronqué la forme dans le morse, le phoque, qui de la terre où ils naissent, se plongeant dans l'onde, vont se rejoindre à ces mêmes cétacées, comme pour démontrer la parenté universelle de toutes les générations sorties du sein de la mère commune; enfin elle a produit des oiseaux, qui moins oiseaux par le vol que le poisson volant, sont aussi poissons que lui par l'instinct et par la manière de vivre. Telles sont les deux familles des Pingouins et des Manchots qu'on doit néanmoins séparer l'une de l'autre, comme elles le sont en effet dans la Nature, non seulement par la conformation, mais par la différence des climats.

C'est au Manchot ou Pingouin du sud qu'on peut spécialement donner le nom d'oiseau sans ailes, et même on pourroit aussi l'appeler l'oiseau sans plumes; en effet, non seulement ses ailerons pendans semblent

couverts d'écailles, mais tout son corps n'est revêtu que d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et raz, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisans, et qui forment comme une cotte de maille impénétrable à l'eau; et son bec est cylindrique, effilé et pointu. Au contraire le Pingouin du nord a le corps revêtu de véritables plumes, courtes à la vérité, et sur-tout aux ailes, mais qui offrent sans équivoque l'apparence de la plume, et non celle de poil, de duvet, ni d'écailles; et il a le bec aplati, sillonné de cannelures par les côtés et relevé en lame verticale.

Voilà donc une distinction bien établie, et fondée sur des différences essentielles dans la conformation extérieure du bec et du plumage entre les Manchots ou prétendus Pingouins du sud et les vrais Pingouins du nord; et de même que ceux-ci occupent les plages des mers les plus septentrionales, sans s'avancer que fort peu dans la zône tempérée, les Manchots remplissent de même les vastes mers australes, se trouvent sur la plupart des portions de terre semées dans cette mer immense, et s'établissent, comme pour dernier asyle, le long de ces formidables glaces, qui après avoir envahi toute la région du pôle du sud, s'avancent déjà jusque sous le 60me. et le 50me. degré.

« Le corps des Manchots, dit Forster, est entièrement couvert de plumules oblongues, épaisses, dures et luisantes, placées aussi près l'une de l'autre que les écailles des poissons; cette cuirasse leur est nécessaire, aussi-bien que l'épaisseur de graisse dont ils sont enveloppés, pour les mettre en état de résister au froid. »

Et en suivant cet observateur, et l'illustre Cook, au

milieu des glaces australes où ils ont pénétré avec plus d'audace et plus loin qu'aucun navigateur avant eux, nous trouvons partout les Manchots, et en d'autant plus grand nombre, que la latitude est plus élevée et le climat plus glacial, jusque sous le pôle antarctique, aux bords de la glace fixe, au milieu des glaces flottantes, à la terre des États et à celle de Sandwich; terres désolées et désertes, sans verdure, ensevelies sous une neige éternelle. Nous les voyons avec quelques pétrels habiter ces plages devenues inaccessibles à toutes les autres espèces d'animaux, et où ces seuls oiseaux semblent réclamer contre la destruction et l'anéantissement, dans les lieux où toute la nature vivante a déjà trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata à rerum naturâ, aeternâ mersa caligine.* Plin.

Lorsque les glaces sur lesquelles les Manchots sont jetés viennent à flotter, ils voyagent avec elles, et sont transportés à d'immenses distances de toute terre. Il paroît aussi qu'ils peuvent aller très-loin à la nage, et passer la nuit ainsi que les jours en mer; car l'élément de l'eau convient mieux que celui de la terre à leur naturel et à leur structure : à terre leur marche est lourde et lente; pour avancer et se soutenir sur leurs pieds courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent debout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête; dans cette attitude, dit Narborough, on les prendroit de loin pour de petits enfans avec des tabliers blancs.

Mais autant ils sont pesans et gauches à terre, autant ils sont vifs et prestes dans l'eau : « ils plongent et restent longtemps plongés, dit Forster, et quand

ils se remontrent, ils s'élancent en ligne droite à la surface de l'eau, avec une vîtesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les tirer; » outre que l'espèce de cuirasse ou de cotte de maille dure, luisante et comme écailleuse dont ils sont revêtus, et leur peau très-forte, les font souvent résister aux coups de feu.

Quoique la ponte des Manchots ne soit que de deux ou trois œufs au plus, ou même d'un seul, cependant comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces de ces demi-oiseaux, ne laissent pas d'être fort nombreuses. Aucun navigateur ne manque l'occasion de s'approvisionner de ces œufs qu'on dit fort bons, et de la chair de ces oiseaux qui ne doit pas être excellente, mais qui s'offre comme une ressource sur ces côtes dénuées de tout rafraîchissement; leur chair, dit-on, ne sent pas le poisson, quoique suivant toute apparence ils ne vivent que de pêche, et si on les voit fréquenter dans les toufes du gramen, l'unique et dernier reste de végétation qui subsiste sur leurs terres glacées, c'est moins comme on l'a cru pour en faire leur nourriture, que pour y trouver un abri.

Forster nous décrit leur établissement dans cette espèce d'asyle qu'ils partagent avec les phoques. Pour nicher, dit-il, ils se creusent des trous ou des terriers, et choisissent à cet effet une dune ou plage de sable. Le terrein en est partout si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux, et si le Manchot est dans son trou, il se venge du passant, en le saisissant aux jambes qu'il pince bien serré.

Les vrais Pingouins, nos Pingouins du nord, sont comme les Manchots entièrement privés de la faculté de voler, n'ayant que de petits bouts d'ailes, garnies à la vérité de pennes, mais si courtes qu'elles ne peuvent servir qu'à voleter; comme les Manchots, ils se tiennent presque continuellement à la mer, et ne viennent guère à terre que pour nicher ou se reposer en se couchant à plat, la marche et même la position debout leur étant également pénibles, quoique leurs pieds soient un peu plus élevés, et placés un peu moins à l'arrière du corps que dans les Manchots. Enfin les rapports dans le naturel, le genre de vie et la conformation mutilée et tronquée, sont tels entre ces deux familles, malgré les différences caractéristiques qui les séparent, qu'on voit suffisamment que la Nature en les produisant, paroît avoir voulu rejeter aux deux extrémités du globe, les deux extrêmes des formes du genre volatile, de même qu'elle y reléguoit ces grands amphibies extrêmes du genre des quadrupèdes, les phoques et les morses; formes imparfaites et tronquées, incapables de figurer avec des modèles plus parfaits au milieu du tableau, et rejetées dans le lointain sur les confins du monde.

NOTICES.

I.

LES OISEAUX DE PROIE.

Oiseaux qui ont rapport aux Aigles et aux Balbuzards.

1. L'AIGLE *des grandes Indes* ou *l'Aigle Malabare*, décrit par Brisson et Salerne. On auroit dû l'exclure du nombre des Aigles par sa seule petitesse, car il est de moitié moins grand que le plus petit des Aigles : c'est vraisemblablement l'oiseau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puisque les Malabares en ont fait une idole, et lui rendent un culte; mais c'est plutôt par la beauté de son plumage que par sa grandeur ou sa force, qu'il a mérité cet honneur.

2. L'Oiseau des Antilles, appelé *le Pêcheur* par le P. Dutertre, le même vraisemblablement qui est indiqué par Catesby sous le nom d'*épervier-pêcheur de la Caroline.* « Le Pècheur (dit le P. Dutertre), est un vrai voleur de mer, qui n'en veut non plus aux animaux de la terre qu'aux oiseaux de l'air, mais seulement aux poissons qu'il épie de dessus une branche ou une pointe de roc; et les voyant à fleur d'eau, il fond promptement dessus, les enlevant avec ses griffes, et les va manger sur un rocher. Quoiqu'il ne fasse pas la guerre aux oiseaux, ils ne laissent pas de le poursuivre et de s'atrouper, et de le becqueter jusqu'à ce qu'il change

de quartier. Les enfans des sauvages les élèvent étant petits, et s'en servent à la pêche par plaisir seulement, car ils ne rapportent jamais leur pêche. » Cet oiseau d'Amérique paroît être une variété de notre balbuzard. Il a tout le dessus du corps d'un brun foncé ; tout le dessous est blanc ; il est de la grosseur du Balbuzard.

3. L'Oiseau de l'Amérique méridionale, décrit par Marcgrave sous le nom d'*ouroutaran* que lui donnent les Indiens du Brésil : c'est le même que nos voyageurs françois ont appelé Aigle d'Orénoque. On a remarqué qu'il attaque les Aras et les Perroquets, et qu'il ne se jette pas sur son gibier tandis qu'il est à terre, ou qu'il est posé sur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'essor pour le combattre en l'air. Salerne et Fernandez en ont parlé ; l'aigle huppé d'Edwards me paroît être d'une espèce très-voisine de celle-ci.

4. *L'Aigle du Brésil*, indiqué par Marcgrave sous le nom d'*urubitinga*. Brisson en a parlé.

* 5. *Le petit Aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste, et qui se trouve à Cayenne et dans les autres parties de l'Amérique méridionale.

6. L'Oiseau des îles Antilles, appelé *Mansfeni* par nos voyageurs. Selon le P. Dutertre, il n'est guère plus gros qu'un faucon ; mais il a les griffes deux fois plus grandes et plus fortes ; quoiqu'il soit si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux qui n'ont point de défense, comme aux grives, alouettes de mer, et tout au plus aux ramiers et tourterelles ; il vit aussi de serpens et de petits lézards ; il se perche ordinairement sur les arbres élevés ; ses plumes sont fortes et serrées, et sa chair quoiqu'un peu noire est très-bonne.

II.

Oiseaux qui ont rapport à l'Épervier et à l'Autour.

* 1. *L'Épervier à gros bec de Cayenne.*

* 2. *Le petit Autour de Cayenne.* Cet oiseau et le précédent nous ont été envoyés sans aucun nom.

3. L'Oiseau de la Caroline, donné par Catesby sous le nom d'*Épervier des pigeons.*

III.

Oiseaux qui ont rapport au Gerfaut et au Faucon.

1. *Le Lanier* de Belon. Cet oiseau que Belon dit être naturel en France, est devenu si rare que nous n'avons pu nous le procurer. Il n'est dans aucun de nos cabinets; il paroît même que le Lanier qui est aujourd'hui si rare en France, l'a également toujours été en Allemagne, en Angleterre, en Suisse et en Italie, car aucun des auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon. Cependant il se retrouve en Suède, puisque Linnæus le met dans la liste des oiseaux de ce pays; mais il n'en donne qu'une légère description et point du tout l'histoire : ne le connoissant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de le citer. « Le Lanier ou Faucon-Lanier, dit-il, fait ordinairement son nid en France sur les plus hauts arbres des forêts ou dans les rochers les plus élevés; comme il est d'un naturel plus doux et de mœurs plus faciles que les faucons ordinaires, on s'en sert communément à tous propos; il est plus court em-

piété que nul des autres faucons; il supporte mieux la nourriture de grosses viandes, qu'aucun autre faucon : on le reconnoît sans pouvoir s'y méprendre, car il a le bec et les pieds bleus; les plumes de devant mêlées de noir sur le blanc, avec des taches droites le long des plumes, et non pas traversées comme au Faucon. Quand il étend ses ailes et qu'on les regarde par-dessous, les taches paroissent différentes de celles des autres oiseaux de proie; car elles sont semées et rondes comme petits deniers. Son cou est court et assez gros, aussi bien que son bec. On appelle la femelle Lanier; elle est plus grosse que le mâle qu'on nomme Lanneret : tous deux sont assez semblables par les couleurs du plumage. »

2. *Le Sacre* de Belon. Il paroît que le Sacre et le lanier sont deux espèces distinctes et voisines; ils ont l'un et l'autre le bec et les pieds bleus, tandis que les Faucons ont les pieds jaunes; mais le Sacre diffère du lanier par les couleurs et constamment par la grandeur. Ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau. Ayant aussi décrit le Sacre comme l'ayant vu, il est juste de s'en rapporter à lui et de citer ce qu'il en dit, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le Sacre est de plus laid pennage que nul des oiseaux de fauconnerie; car il est de couleur comme entre roux et enfumé, semblable à un milan. Il est oiseau de moult hardi courage; aussi est oiseau de passage, et est rare de trouver homme qui se puisse vanter d'avoir oncq veu l'endroit où il fait ses petits; et combien qu'on fasse de hauts vols avec le Sacre pour le milan, toutefois on

le peut aussi dresser pour le gibier et pour la campagne, à prendre oies sauvages, ostardes, olives, faisends, perdrix, lièvres et à toute autre manière de gibier. Le Sacret est le mâle et le Sacre la femelle, entre lesquels il n'y a d'autre différence sinon du grand au petit. »

* 3. *Le Faucon noir* qui se prend au passage de Malte, en France, en Allemagne, et que Frisch et Edwards ont indiqué et décrit.

4. *Le Faucon rouge des Indes orientales*, très bien décrit par Aldrovande.

5. L'oiseau indiqué par Willulghby, sous la dénomination de *Falco indicus cirratus.*

* 6. L'oiseau appelé *Tanas* par les nègres du Sénégal, et qui a été donné par Adanson, sous le nom de *Faucon-pêcheur.*

* 7. *Le Rochier* ou *Faucon de roche* de Brisson. Cet oiseau n'est pas si gros que la cresserelle et me paroît fort semblable à l'émerillon; Frisch est le seul qui en ait donné une bonne indication : Gesner et Aldrovande en ont parlé.

* 8. *L'Émerillon de Cayenne.* C'est le même que les habitans des Antilles appellent *grigri*, à cause de son cri : Il ne nous paroît former, ainsi que l'émerillon de Saint-Domingue de nos planches enluminées, qu'une variété dans l'espèce de la cresserelle.

IV.

Oiseaux qui ont rapport à la Pie-grièche.

1. *Le Fingah* dont Edwards a donné la description sous le nom de *Pie-grièche des Indes.*

2. *La Pie-grièche de Bengale* de Brisson, indiquée par Albin sous la dénomination de *Rouge-queue*.

3. *Le Langraien* et le *Tcha-chert*, envoyés de Manille et de Madagascar, que Brisson a rapportés au genre des Pie-grièches, quoiqu'ils en diffèrent par un caractère essentiel, ayant les ailes, lorsqu'elles sont pliées, aussi longues que la queue.

* 4. Les oiseaux envoyés de Cayenne sous les noms de *Pie-grièche grise* et de *Pie-grièche tachetée*, et que nous avons cru devoir appeler *Bécardes*, à cause de la grosseur et de la longueur de leur bec qu'ils ont de couleur rouge.

* 5. *La Bécarde à ventre jaune de Cayenne*, qui nous a été envoyée sous le nom de *Pie-grièche jaune*.

* 6. *Le Vanga* ou *la Bécarde à ventre blanc*. C'est l'écorcheur de Madagascar de nos planches enluminées.

* 7. *Le Schet-bé* que nous avons appelé pie-grièche rousse de Madagascar.

* 8. *Le Tcha chert-bé*, ou *la grande Pie-grièche verdâtre* de nos planches enluminées.

* 9. *La Pie-grièche rouge du Sénégal*, indiquée par Adanson, et que les nègres appellent *Gonolek*, c'est-à-dire mangeur d'insectes : elle est remarquable par les couleurs vives dont elle est peinte.

* 10. L'oiseau envoyé de Madagascar, tant le mâle que la femelle, le premier sous le nom de *Cali-calic*, et le second sous celui de *Bruia*, que l'on peut rapporter au genre de notre écorcheur à cause de sa petitesse.

* 11. *La Pie-grièche huppée du Canada*, qui porte

en effet sur le sommet de la tête une huppe molle et de plumes longuettes qui retombent en arrière.

V.

Oiseaux qui ont rapport aux Vautours.

1. *Le Sacre d'Égypte* de Belon. Cet oiseau se voit par troupes dans les terres stériles et sabloneuses qui avoisinent les pyramides d'Égypte; il se tient presque toujours à terre, et se repaît comme les vautours de toute viande et de chair corrompue. « Il est (dit Belon) oiseau sordide et non gentil, et quiconque feindra voir un oiseau, ayant la corpulence d'un milan, le bec entre le corbeau et l'oiseau de proie, crochu par le fin bout, et les jambes et pieds, et marcher comme le corbeau, aura l'idée de cet oiseau. » Les Mahométans, selon le docteur Shaw, le regardent comme sacré; et le bacha donne tous les jours deux bœufs pour les nourrir, ce qui paroît être un reste de l'ancienne superstition des Égyptiens. » C'est ce même oiseau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Egypte, dit-il, de ces éperviers à qui on rendoit, ainsi qu'à l'ibis, un autre culte religieux; c'est un oiseau de proie de la grosseur d'un corbeau, dont la tête ressemble à celle d'un vautour et les plumes à celles d'un faucon; les prêtres de ce pays représentoient de grands mystères sous le symbole de cet oiseau; ils le faisoient graver sur leurs obélisques et sur les murailles de leurs temples pour représenter le soleil; la vivacité de ses yeux qu'il tourne incessamment vers cet astre, la rapidité de son vol, sa longue vie, tout leur parut propre à marquer la nature du soleil. » Au reste cet oiseau pourroit bien être

le même que le gallinache ou marchand dont nous avons parlé.

* 2. *Le Roi des Vautours* de Brisson, indiqué et décrit par Albin et Edwards. Ce bel oiseau de l'Amérique méridionale, n'est ni propre, ni noble, ni généreux ; il n'attaque que les animaux les plus foibles, et ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens et même des excrémens des animaux et des hommes : aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, et les sauvages même ne peuvent manger de sa chair. Il est de la grosseur du dindon femelle, et n'a pas les ailes si grandes à proportion que les autres vautours ; le bec qui est assez fort et épais est d'abord droit et direct et ne devient crochu qu'au bout ; les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate, et l'iris a la couleur et l'éclat des perles ; il a au-dessous de la partie nue du cou une espèce de collier ou de fraise d'un cendré foncé ; ce collier qui entoure le cou entier et descend sur la poitrine, est assez ample pour que l'oiseau puisse en se resserrant cacher son cou et partie de sa tète, comme dans un capuchon, et c'est ce qui lui a fait donner le nom de moine par quelques Naturalistes. Il a la tête et le cou dénués de plumes, ce qui est le caractère le plus distinctif du genre des Vautours, et l'un et l'autre sont couverts d'une peau de couleur de chair sur le haut de la tête, et d'un rouge plus vif sur le derrière et plus terne sur le devant.

3. *Le grand Oiseau du Port-Desiré aux terres Magellaniques*, dont la notice telle que la donne le commodore Biron, paroît indiquer un Vautour. « Sa tête, dit-il, seroit parfaitement ressemblante à celle de l'ai-

gle, si l'espèce de huppe dont elle est ornée étoit un peu moins toufue. Un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de son cou un collier naturel de la plus grande beauté; sur le dos son plumage est d'un noir de jai et non moins brillant que ce minéral que l'art a su polir; ses jambes sont remarquables par leur grosseur et leur force; mais les serres en sont moins acérées que celles de l'aigle. Cet oiseau a près de douze pieds d'envergure. »

* 4. *Le petit Vautour* ou *le Vautour à tête blanche* de Brisson, le même vraisemblablement que le petit Vautour blanc des anciens, qui se trouve communément en Arabie, en Egypte, en Grèce, en Allemagne et jusqu'en Norwège, d'où il nous a été envoyé. C'est la piette mâle de nos planches enluminées.

* 5. L'oiseau envoyé d'Afrique et de l'île de Malte, sous le nom de *Vautour brun.*

V I.

Oiseaux qui ont rapport au Milan et à la Buse.

* 1. *Le Busard*, indiqué par Belon, Aldrovande, Albin, Frisch et Brisson. Cet oiseau est plus vorace et moins paresseux que la Buse, et c'est peut-être par cette seule raison qu'il paroît moins stupide et plus méchant: il fait une cruelle guerre aux lapins, et il est aussi avide de poisson que de gibier; au lieu d'habiter comme la Buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les joncs, et à portée des étangs, des marais et des rivières poissonneuses: il niche dans les terres basses, et fait son

nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons, ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses : il pond trois œufs, quelquefois quatre, et quoiqu'il paroisse produire en plus grand nombre que la Buse, qu'il soit comme elle oiseau sédentaire et naturel en France, et qu'il y demeure toute l'année, il est néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

Le Busard a comme la Buse et la bondrée le cou gros et court, mais on le distingue aisément de la Buse, 1°. par les lieux qu'il habite; 2°. par le vol qu'il a plus rapide et plus ferme; 3°. parce qu'il ne se perche pas sur de grands arbres, et que communément il se tient à terre ou dans les buissons; 4°. on le reconnoît à la longueur de ses jambes qui sont à proportion plus hautes et plus menues que celles des autres oiseaux de rapine.

Le Busard chasse de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards et les autres oiseaux d'eau; il prend les poissons vivans et les enlève dans ses serres : au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles et d'insectes aquatiques; quoiqu'il soit plus petit que la Buse, il lui faut une plus ample pâture, et c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif, et qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avoit élevés à chasser et prendre des lapins, des perdrix et des cailles. C'est le Busard de marais de nos planches enluminées.

* 2. *L'Oiseau Saint-Martin.* Les Naturalistes modernes ont donné à cet oiseau le nom de *Faucon-Lanier* ou

ou *Lanier cendré ;* mais il nous paroît être non-seulement d'une espèce, mais d'un genre différent de ceux du Faucon et du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, et il a proportionnellement le corps plus mince et plus dégagé ; il a les jambes longues et menues, en quoi il diffère des Faucons et du lanier ; mais par ce caractère des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc et à la soubuse ; il n'a d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit et qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie. Cet oiseau se trouve en Allemagne, en France et en Angleterre. Edwards qui en a aussi donné la figure, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres, et il ajoute que quand on l'aperçut, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres dont il paroissoit quelquefois frapper le tronc avec le bec et les serres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué et ouvert; car on lui trouva dans l'estomac une vingtaine de petits lézards déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux. Ces habitudes naturelles de voler bas, et de chercher avec avidité et constance les petits reptiles, appartiennent aux oiseaux du genre de la Buse, dont les mœurs sont plus ignobles, et approchent de celles des Milans.

* 3. *La Soubuse.* Elle ressemble à l'oiseau saint-martin par le naturel et les mœurs : tous deux volent bas pour saisir des mulots et des reptiles ; tous deux entrent dans les basse-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets; tous

deux sont oiseaux ignobles qui n'attaquent que les foibles. Le mâle dans la Soubuse est comme dans les autres oiseaux de proie considérablement plus petit que la femelle, mais l'on peut remarquer en les comparant qu'il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire de petites plumes hérissées autour du cou. La Soubuse se trouve en France aussi bien qu'en Angleterre; elle a les jambes longues et menues comme l'oiseau saint-martin; elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais; enfin ces deux oiseaux avec celui dont nous allons parler dans la notice suivante, semblent former un petit genre à part plus voisin de celui des Milans et des Buses, que de celui des Faucons.

* 4. *La Harpaye.* Cet oiseau qui se trouve en France et en Allemagne comme le précédent, a aussi les mêmes habitudes naturelles; il prend le poisson comme le jean-le-blanc, et le tire vivant hors de l'eau; il fréquente de préférence les lieux bas et les bords des fleuves et des étangs. C'est le busard roux de Brisson.

5. *L'Épervier à queue d'hirondelle* de Catesby. C'est le Milan de la Caroline de Brisson.

6. L'oiseau appelé *Caracara* par les Indiens du Brésil, et dont Marcgrave a parlé. Il remarque qu'il est le grand ennemi des poules.

7. *La Buse cendrée des terres de la baie d'Hudson*, décrite par Edwards.

VII.

Oiseaux qui ont rapport au Corbeau.

1. *L'Oiseau de la Nouvelle-Calcédoine*, indiqué dans

la relation du second voyage de Cook comme une espèce de corbeau, quoiqu'il soit dit en même temps qu'il est de moitié plus petit que le corbeau, et que ses plumes sont nuancées de bleu.

2. *Le Corbeau des Indes* de Bontius.

VIII.

Oiseaux qui ont rapport aux Hiboux et aux Chouettes.

1. *Le Cabure* ou *Caboure.* C'est le nom qu'ont donné à ce hibou les Indiens du Brésil. Marcgrave est le seul qui l'ait décrit; il dit qu'il n'est pas plus gros qu'une grive, et il ajoute que cet oiseau s'apprivoise aisément, qu'il peut tourner la tête et alonger le cou, de manière que l'extrémité de son bec touche au milieu de son dos; qu'il joue avec les hommes comme un singe, et fait à leur aspect diverses bouffonneries et craquemens de bec; qu'il peut outre cela remuer les plumes qui sont des deux côtés de la tête, de manière qu'elles se dressent et représentent des petites cornes ou des oreilles; enfin qu'il vit de chair crue.

2. *Le Caparacoch de la baie d'Hudson,* très-bien décrit, dessiné, gravé et colorié par Edwards.

* 3. *Le Harfang,* ainsi appelé du nom qu'il porte en Suède. Edwards en a aussi donné une bonne description, et Klein et Linnæus en ont parlé.

* 4. *Le Chat-huant de Cayenne.* Il n'a été indiqué par aucun Naturaliste.

5. *La Chouette* ou *grande Chevêche de Canada,* indiquée par Brisson sous le nom de *Chat-huant de Canada.*

6. *La Chouette* ou *grande Chevêche de Saint-Domingue*, qui nous paroît être une espèce nouvelle et différente de toutes celles qui ont été indiquées par tous les Naturalistes.

I X.

LES OISEAUX AQUATIQUES.

Oiseaux qui ont rapport à la Cicogne et à la Grue.

* 1. *La Cicogne noire* indiquée par Belon, Gesner, Aldrovande, Schwenckfeld, Klein, Ray, Willulghby, Frisch, Linnæus et Brisson. Quoique dans toutes les langues cet oiseau soit désigné par la dénomination de *Cicogne noire*, c'est plutôt par opposition au blanc éclatant de la cicogne blanche, que par la vraie teinte de son plumage, qui est généralement d'un brun mêlé de belles couleurs changeantes, mais qui de loin paroît noir. Sauvage et solitaire, la Cicogne noire fuit les habitations, et ne fréquente que les marais écartés; elle niche dans l'épaisseur des bois, sur de vieux arbres, particulièrement sur les plus hauts sapins. Elle est commune dans les Alpes de Suisse; on la voit au bord des lacs guétant sa proie, volant sur les eaux, et quelquefois s'y plongeant rapidement pour saisir un poisson. Cependant elle ne se borne pas à pêcher pour vivre; elle va recueillant les insectes dans les herbages et les prés des montagnes; on lui trouve dans les intestins des débris de scarabées et de sauterelles. On la rencontre en Pologne, en Prusse et dans plusieurs endroits de l'Allemagne; elle s'avance jusqu'en Suède. Quelque

sauvage qu'elle paroisse, on la captive, et même on la prive jusqu'à un certain point. Klein assure en avoir nourri une pendant quelques années dans un jardin. Nous ne sommes pas assurés par témoins qu'elle voyage comme la cicogne blanche, et nous ignorons si les temps de ses migrations sont les mêmes; cependant il y a tout lieu de le croire, car elle ne pourroit pas trouver sa nourriture pendant l'hiver, même dans nos contrées. L'espèce en est moins nombreuse et moins répandue que celle de la cicogne blanche; elle ne s'établit guère dans les mêmes lieux, mais semble la remplacer dans les pays qu'elle a négligé d'habiter. Il paroît que la Cicogne noire est moins rare en Italie que la blanche, et on la voit souvent, au rapport de Willulghby, avec d'autres oiseaux de rivage dans les marchés de Rome, quoique sa chair soit de mauvais suc, d'un fort goût de poisson et d'un fumet sauvage.

2. *Le Maguari* ou *la Cicogne d'Amérique* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Klein, Ray et Willulghby. Nous ignorons si cet oiseau voyage comme la Cicogne, dont il paroît être le représentant dans le nouveau monde : la loi du climat paroît l'en dispenser, et même tous les autres oiseaux de ces contrées, où des saisons toujours égales, et la terre sans cesse féconde, les retiennent sans besoin et sans aucun desir de changer de climat; nous ignorons de même les autres habitudes naturelles de cet oiseau, et presque tous les faits qui ont rapport à l'Histoire Naturelle des vastes régions du nouveau monde; mais doit-on s'en plaindre ou même s'en étonner, quand on sait que l'Europe n'envoya pendant si longtemps dans ces nouveaux climats, que

des yeux fermés aux beautés de la Nature, et des cœurs encore moins ouverts aux sentimens qu'elle inspire ?

* 3. *Le Couricaca du Brésil* de Marcgrave, indiqué par Willulghby, Catesby, Klein, Barrère, Linnæus et Brisson.

* 4. *Le Jabiru* ou *la Cicogne de la Guiane* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Ray et Willulghby.

5. *Le Nandapoa* ou *la Cicogne du Brésil* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Willulghby, Ray et Linnæus.

* 6. *La Grue blanche* ou *la Grue américaine* de Brisson, indiquée par Catesby, Edwards et Linnæus. La Grue blanche qui, dans notre continent n'est qu'une variété accidentelle, paroît avoir formé dans l'autre une race constante, établie sur des caractères assez marqués et assez distincts, pour la regarder comme très-anciennement séparée de l'espèce commune, et modifiée depuis longtemps par l'influence du climat; elle est de la hauteur de nos plus grandes grues, mais avec des proportions plus fortes et plus épaisses, le bec plus long, la tête plus grosse, le cou et les jambes moins grêles; tout son plumage est blanc, hors les grandes pennes des ailes qui sont noires et la tête qui est brune.

7. *La Grue brune* ou *la Grue de la baie d'Hudson* de Brisson, indiquée par Edwards et Linnæus : elle est d'un tiers moins grosse que la précédente.

X.

Oiseaux qui ont rapport au Héron.

* 1. *Le Héron blanc.* Il est aussi grand que le héron gris, et même il a les jambes encore plus hautes, mais il manque de panaches; tout son plumage est

blanc, le bec est jaune et les pieds sont noirs. Belon dit que les deux espèces se hantent et sont amies jusqu'à partager quelquefois la même aire pour y élever en commun leurs petits ; il paroît donc qu'Aristote n'étoit pas bien informé lorsqu'il a écrit que le Héron blanc mettoit plus d'art à construire son nid que le héron gris. L'espèce en est moins nombreuse que celle du héron gris, sans être moins répandue : tous les Naturalistes en ont parlé.

* 2. *L'Aigrette.* Belon est le premier qui ait donné le nom d'Aigrette à cette petite espèce de héron blanc, et vraisemblablement à cause des longues plumes soyeuses qu'il porte sur le dos, parce que ces belles plumes servent à faire des aigrettes pour embellir et relever la coiffure des femmes, le casque des guerriers et le turban des Sultans. Ces plumes sont du plus grand prix en Orient : elles étoient recherchées en France dès le temps de nos preux chevaliers qui en faisoient des panaches ; aujourd'hui, par un usage plus doux, elles servent à orner la tète et rehausser la taille de nos belles ; la flexibilité, la mollesse, la légéreté de ces plumes ondoyantes, ajoutent à la grâce des mouvemens, et la plus noble, comme la plus piquante des coiffures, ne demande qu'une simple aigrette placée dans de beaux cheveux. Belon, Gesner, Aldrovande, Willulghby, Ray et Brisson ont parlé de cet oiseau.

3. *Le Héron noir* de Brisson. Klein et Schwenckfeld en ont parlé.

* 4. *Le Héron pourpré huppé* de Brisson, indiqué par Klein.

5. *Le Héron violet de la côte de Coromandel.*

6. *La Garzette blanche* d'Aldrovande.

* 7. *La grande Aigrette d'Amérique.*

* 8. *L'Aigrette rousse de la Louisiane.*

* 9. *La demi-Aigrette* ou *le Héron bleuâtre à ventre blanc de Cayenne.*

10. *Le Soco*, indiqué par Marcgrave, Albin, Ray, Willulghby et Brisson.

* 11. *Le Héron blanc à calotte noire*, ou *le Héron blanc huppé de Cayenne*, et *le Héron blanc du Brésil*, indiqués par Marcgrave et Brisson.

* 12. *Le Héron brun.*

* 13. *Le Héron-Agami.*

14. *L'Hocti* ou *le Héron huppé du Mexique* de Brisson, indiqué par Fernandez, Ray et Willulghby.

15. *Le Hohou* ou *le Héron cendré du Mexique* de Brisson, indiqué par Ray et Fernandez.

16. *Le grand Héron d'Amérique* ou *le Héron huppé de la Virginie* de Brisson, indiqué par Catesby, Klein et Linnæus.

17. *Le Héron de la baie d'Hudson* de Brisson, indiqué par Edwards.

18. *L'Acacahoactli* ou *l'Oiseau du lac du Mexique à voix rauque* de Fernandez, qu'il dit être une espèce d'alcyon ou de martin-pêcheur, mais qui, suivant la remarque d'Adanson, est plutôt une espèce de héron ou de butor, puisqu'il a un long cou qu'il plie souvent en le ramenant entre ses épaules.

X I.

Les Crabiers.

Ces oiseaux sont des hérons encore plus petits que

l'aigrette d'Europe. On leur a donné le nom de Crabiers, parce qu'il y en a quelques espèces qui se nourrissent de crabes de mer, et prennent des écrevisses dans les rivières ; ils sont répandus dans les deux hémisphères.

1. *Le Crabier Caiot*, indiqué par Aldrovande, Willulghby, Ray et Brisson : c'est le nom de cet oiseau en Italie, dans le Boulonois.

2. *Le Crabier roux*, indiqué par Schwenckfeld et Brisson : ce Crabier est de la grosseur d'une corneille. Il est connu en Silésie, et s'y nomme héron rouge.

3. *Le Crabier marron*, indiqué par Aldrovande, Ray, Willulghby et Brisson.

4. *Le Guacco*, indiqué par Aldrovande, Willulghby, Ray et Brisson.

* 5. *Le Crabier de Mahon* ou *le Héron huppé de Mahon.*

* 6. *Le Crabier de Coromandel.*

* 7. *Le Crabier blanc et brun* ou *le Crabier de Malac.*

* 8. *Le Crabier noir de la Nouvelle-Guinée* de Sonnerat.

* 9. *Le petit Crabier* ou *le Crabier des Philippines* de Brisson.

10. *Le Blongios de Suisse*, indiqué par Brisson.

11. *Le Crabier bleu* de Brisson, indiqué par Catesby, Klein, Sloane, Ray et Linnæus. Ce Crabier que l'on trouve à la Jamaïque ainsi qu'à la Caroline, est très-singulier, en ce qu'il a le bec bleu comme tout le plumage; en sorte que sans ses pieds verts, il seroit entièrement bleu.

* 12. *Le Crabier bleu à cou brun*, ou *le Héron bleuâtre de Cayenne.*

13. *Le Crabier gris-de-fer* ou *le Crabier de Bahama* de Brisson, indiqué par Catesby, Sloane, Ray, Klein et Linnæus.

14. *Le Crabier blanc à bec rouge de la Caroline*, indiqué par Klein, Catesby et Brisson.

15. *Le Crabier cendré d'Amérique* de Brisson. Ce Crabier de la Nouvelle-Espagne n'est pas plus gros qu'un pigeon.

16. *Le Crabier pourpré du Mexique* de Brisson, indiqué par Seba.

17. *Le Cracra* ou *le Crabier d'Amérique* de Brisson.

18. *Le Crabier chalybé* ou *le Crabier du Brésil* de Brisson. Marcgrave, Ray et Willulghby en ont parlé.

19. *Le Crabier vert* de Brisson, indiqué par Catesby, Klein et Linnæus. Cet oiseau est très-riche en couleurs, et dans son genre l'un des plus beaux.

* 20. *Le Crabier vert tacheté* de Brisson, ou *le Crabier tacheté de la Martinique.*

21. *Le Zilatat* ou *le Héron blanc du Mexique* de Brisson. Ray et Fernandez en ont parlé.

* 22. *Le Crabier roux à tête et queue vertes*, ou *le Crabier de la Louisiane.*

* 23. *Le Crabier gris à tête et queue vertes.*

XII.

Le Bec-ouvert.

Après l'énumération de tous les grands hérons et des petits, sous le nom de crabiers, nous devons placer un oiseau qui sans être de leur famille, en est plus

voisin que d'aucune autre. Tous les efforts du nomenclateur tendent à contraindre et forcer les espèces d'entrer dans le plan qu'il leur trace, et de se renfermer dans les limites idéales qu'il veut placer au milieu de l'ensemble des productions de la Nature; toute l'attention du Naturaliste doit se porter, au contraire, à suivre les nuances de la dégradation des êtres et chercher leurs rapports sans préjugé méthodique. Ceux qui sont aux confins des genres, et qui échappent à ces règles fautives, qu'on peut appeler scholastiques, s'en trouvent rejetés sous le nom d'anomaux, tandis qu'aux yeux du philosophe, ce sont les plus intéressans et les plus dignes de son attention; ils font, en s'écartant des formes communes, les liaisons et les degrés par lesquels la Nature passe à des formes plus éloignées; telle est l'espèce à laquelle nous donnons le nom de *Bec-ouvert*; elle a des traits qui la rappellent au genre des hérons, et en même temps elle en a d'autres qui l'en éloignent; elle a de plus une de ces singularités ou défectuosités que nous avons déjà remarquées sur un petit nombre d'êtres, restes des essais imparfaits que dans les premiers temps dut produire et détruire la force organique de la Nature. Le nom de Bec-ouvert marque cette difformité : le bec de cet oiseau est en effet ouvert et béant sur les deux tiers de sa longueur; la partie du dessus et celle de dessous se déjetant également en dehors, laissent entr'elles un large vide, et ne se rejoignent qu'à la pointe. On trouve cet oiseau aux grandes Indes, et nous l'avons reçu de Pondichéri. Sa longueur totale est de treize à quatorze pouces. On ne nous a rien appris de ses habitudes naturelles.

XIII.

Oiseaux qui ont rapport au Butor.

1. *L'Étoilé* ou *le Butor tacheté d'Amérique* de Brisson : c'est le même que le Butor brun de la Caroline de Catesby ; il se trouve aussi à la Jamaïque, et nous lui donnons le nom d'Étoilé, parce que son plumage entièrement brun est semé sur l'aile de quelques taches blanches jetées comme au hasard dans cette teinte obscure : il est un peu moins grand que le butor d'Europe ; il fréquente les étangs et les rivières loin de la mer, et dans les endroits les plus élevés du pays.

2. *Le grand Butor* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Gesner, Ray, Barrère et Willulghby. Aldrovande nous apprend que les habitans du lac Majeur en Italie l'appellent *Ruffey*.

3. *Le petit Butor* de Brisson, indiqué par Klein.

4. *Le Butor brun rayé*, indiqué par Brisson.

5. *Le Butor roux* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Ray et Willulghby. Marsigly place cette espèce, ainsi que les deux précédentes, sur le Danube.

* 6. *Le petit Butor du Sénégal.*

* 7. *Le Pouacre* ou *Butor tacheté* de Brisson. Nous rapportons à cette espèce le Pouacre de Cayenne de nos planches enluminées.

8. *Le Butor jaune du Brésil*, indiqué par Marcgrave, Willulghby, Ray et Brisson.

* 9. *Le petit Butor de Cayenne.*

10. *Le Butor de la baie d'Hudson* de Brisson, indiqué par Edwards.

* 11. *L'Onoré de Cayenne.*

* 12. *L'Onoré rayé de Cayenne.*

13. *L'Onoré des bois* ou *le Héron du Brésil* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Willulghby, Ray et Barrère.

X I V.

Le Bihoreau et Oiseaux qui s'y rapportent.

* 1. *Le Bihoreau* ou *Corbeau de nuit* de Brisson. La plupart des Naturalistes ont désigné le Bihoreau sous le nom de Corbeau de nuit (*nicticorax*), et cela d'après l'espèce de croassement étrange, ou plutôt de râlement effrayant et lugubre qu'il fait entendre pendant la nuit. C'est le seul rapport qu'il ait avec le corbeau ; car il ressemble au héron par la forme et l'habitude du corps ; mais il en diffère en ce qu'il a le cou plus court et plus fourni, la tête plus grosse et le bec moins effilé et plus épais ; il est aussi plus petit, n'ayant qu'environ vingt pouces de longueur. Son plumage est noir à reflets verts sur la tête et la nuque, vert obscur sur le dos, gris de perle sur les ailes et la queue, et blanc sur le reste du corps. Le mâle porte sur la nuque du cou des brins ordinairement au nombre de trois, très-déliés, d'un blanc de neige, et qui ont jusqu'à cinq pouces de longueur ; de toutes les plumes d'aigrette, celles-ci sont les plus belles et les plus précieuses ; elles tombent au printemps et ne se renouvellent qu'une fois par an ; la femelle est privée de cet ornement, et elle est assez différente du mâle pour avoir été méconnue des Naturalistes.

Le Bihoreau paroît être un oiseau de passage. Sch-

wenckfeld assure qu'il part de Silésie au commencement de l'automne, et qu'il revient avec les cicognes au printemps; mais l'espèce en est partout plus rare et moins répandue que celle du héron.

Avec des jambes moins hautes et le cou plus court que le héron, le Bihoreau cherche sa pâture moitié dans l'eau, moitié sur terre, et vit autant de limaces et autres insectes terrestres, que de grenouilles et de poissons: il reste caché pendant le jour, et ne se met en mouvement qu'à l'approche de la nuit. C'est alors qu'il fait entendre son cri *ka, ka, ka*, que Willulghby compare aux sanglots du vomissement d'un homme. Tous les Ornithologistes en ont parlé.

* 2. *Le Savacou du Brésil.* Il a assez la taille et les proportions du Bihoreau; et par les traits de conformation comme par la manière de vivre, il paroîtroit avoisiner la famille des hérons, si son bec large et singulièrement épaté ne l'en éloignoit beaucoup et ne le distinguoit même de tous les autres oiseaux de rivage. Cette large forme de bec a fait donner au Savacou le surnom de cuiller; ce sont, en effet, deux cuillers appliquées l'une contre l'autre par le côté concave; l'une et l'autre mandibule sont tranchantes par les bords et d'une corne solide et très-dure; ce bec a quatre pouces des angles à la pointe, et vingt lignes dans la plus grande largeur.

Avec une arme si forte qui tranche et coupe, et qui pourroit rendre le Savacou redoutable aux autres oiseaux, il paroît s'en tenir aux douces habitudes d'une vie paisible et sobre; perché sur les arbres aquatiques, il attend le passage des poissons dont il fait sa proie,

et sur lesquels il tombe en plongeant et se relevant sans s'arrêter sur l'eau ; il marche le cou arqué et le dos voûté dans une attitude qui paroît gênée, et avec un air aussi triste que celui du héron ; il est sauvage et se tient loin des lieux habités ; ses yeux placés fort près de la racine du bec, lui donnent un air farouche ; lorsqu'il est pris, il fait craquer son bec, et dans la colère ou l'agitation, il relève les longues plumes du sommet de sa tête.

Barrère a fait trois espèces de Savacou que Brisson réduit à deux, et qui probablement se réduisent à une seule ; les formes et les proportions de ces Savacous sont entièrement les mêmes ; et nous sommes d'autant plus portés à n'admettre ici qu'une seule espèce, que la Nature qui semble les multiplier en se jouant sur les formes communes et les traits du plan général de ses ouvrages, laisse au contraire comme isolées et jetées aux confins de ce plan, les formes singulières qui s'eloignent de cette forme ordinaire, comme on peut le voir par les exemples de la spatule, de l'avocette et du phénicoptère, dont les espèces sont uniques et n'ont que peu ou point de variétés.

Le Savacou brun et huppé, et le Savacou gris de nos planches enluminées, nous paroissent être le mâle et la femelle de cette espèce dont Marcgrave, Willulghby, Ray, Barrère et Brisson ont parlé.

* 3. *Le Courliri* ou *Courlan.* C'est une espèce nouvelle qui nous a été envoyée de Cayenne.

* 4. *L'Ombrette,* indiquée par Brisson. C'est à Adanson que nous devons la connoissance de cet oiseau qui se trouve au Sénégal : il est un peu plus grand que le

Bihoreau ; la couleur de terre d'ombre ou de gris-brun foncé de son plumage, lui a fait donner le nom d'Ombrette.

* 5. *Le Bihoreau de Cayenne.*

X V.

Oiseaux qui ont rapport au Courlis.

* 1. *Le Corlieu* ou *petit Courlis*, indiqué par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray, Klein, Edwards, Linnæus et Brisson. Le Corlieu est de moitié moins grand que le Courlis auquel il ressemble par la forme, par le fond des couleurs, et même par leur distribution; il a aussi le même genre de vie et les mêmes habitudes. Cependant ces deux espèces sont très-distinctes ; elles subsistent dans les mêmes lieux sans se mêler ensemble, et restent à la distance que met entr'elles l'intervalle de grandeur trop considérable pour qu'elles puissent se réunir. L'espèce du Corlieu paroît être plus particulièrement attachée à l'Angleterre : il paroît au contraire qu'elle est fort rare en France.

* 2. *Le Courlis vert* ou *Courlis d'Italie*, indiqué par Aldrovande, Willulghby, Gesner, Klein, Salerne et Brisson.

3. *Le Courlis brun des Philippines* de Sonnerat.

4. *Le Courlis tacheté de l'île de Luçon* du même.

* 5. *Le Courlis à tête nue du cap de Bonne-Espérance.*

* 6. *Le Courlis huppé de Madagascar.*

* 7. *Le Courlis blanc* ou *le Courlis du Brésil* de Brisson, indiqué par Catesby, Klein et Linnæus.

* 8.

* 8. *Le Courlis des bois de Cayenne*, indiqué par Barrère.

9. *Le Gouarona du Brésil* de Marcgrave, indiqué par Barrère, Ray, Willulghby et Brisson.

10. *L'Acalot* ou *le Courlis varié du Mexique* de Brisson, indiqué par Fernandez et Willulghby.

11. *Le Matuiti des rivages*, ou *le petit Courlis d'Amérique* de Brisson, indiqué par Marcgrave et Willulghby.

* 12. *Le grand Courlis de Cayenne*, ou *le Courlis à cou blanc de Cayenne.*

13. *Le Courlis brun à front rouge du Brésil* de Brisson, indiqué par Catesby, Barrère, Klein et Linnæus.

XVI.

Oiseaux qui ont rapport à la Bécasse et à la Bécassine.

* 1. *La Bécasse des savanes.* Ces Bécasses de la Guiane sont d'un quart plus petites que celles de France; elles demeurent habituellement dans ces immenses prairies naturelles d'où l'homme et les chiens ne les ont point encore chassées, parce qu'ils ne s'y sont point établis; elle semble éviter les bois, et lorsqu'on la poursuit, elle n'y fait jamais remise, et s'en détourne pour regagner les savanes. Cette habitude est contraire à celles de la bécasse d'Europe; néanmoins elles partent comme cette dernière, toujours sous les pieds du chasseur; elles ont la même pesanteur en se levant, le même vol bruyant, et elles fientent de même en commençant à filer. On les entend à l'approche de la

nuit se rappeler par un cri de ralliement un peu rauque, assez semblable à cette voix basse *ka, ka, ka, ka,* que fait souvent entendre la poule domestique. Elles se promènent la nuit, et on les voit au clair de la lune venir se poser jusqu'aux portes des habitations. On assure que la chair en est au moins aussi bonne que celle de la bécasse de France.

* 2. *La petite Bécassine,* surnommée *la Sourde,* indiquée par Belon, Aldrovande, Albin, Willulghby, Ray, Klein, Barrère, Frisch, Salerne et Brisson. Elle n'a que moitié de la grandeur de l'autre; elle se cache dans les roseaux des étangs, sous les joncs secs et les glayeuls. Tombée au bord des eaux, elle s'y tient si obstinément cachée, qu'il faut presque marcher dessus pour la faire lever, et qu'elle part sous les pieds, comme si elle n'entendoit rien du bruit que l'on fait en venant à elle; c'est de-là que les chasseurs l'ont appelée *la sourde.* Ces petites bécassines restent toute l'année et nichent dans nos marais. La brunette dont parlent Willulghby, Ray et Brisson, peut être regardée comme une espèce très-voisine, ou peut-être comme une simple variété de la petite Bécassine.

* 3. *La Bécassine du cap de Bonne-Espérance,* indiquée par Brisson.

* 4. *La Bécassine de Madagascar.*

* 5. *La Bécassine de la Chine.*

XVII.

Les Barges.

Les Barges forment une petite famille immédiatement au-dessous de celle de la bécasse; elles ont la

même forme de corps, mais les jambes plus hautes et le bec encore plus long, quoique conformés de même; leur voix est assez extraordinaire; Belon la compare au bêlement étouffé d'une chèvre. Ces oiseaux sont inquiets et partent de loin; ils jettent un cri de frayeur en partant; ils sont rares dans les contrées éloignées de la mer, et ils se plaisent dans les marais salés; ils ont sur nos côtes, et en particulier sur celles de Picardie, un passage régulier dans le mois de septembre. On les voit en troupes et on les entend passer très-haut le soir au clair de la lune; la plupart s'abattent dans les marais; la fatigue les rend alors moins fuyards; ils ne reprennent leur vol qu'avec peine, mais ils courent comme des perdrix, et le chasseur en les tournant les rassemble assez pour en tuer plusieurs d'un seul coup; ils ne séjournent qu'un jour ou deux dans le même lieu, et souvent dès le lendemain on n'en trouve plus un seul dans ces marais où ils étoient la veille en si grand nombre. Ils ne nichent pas sur nos côtes. Leur chair est délicate et très-bonne à manger.

* 1. *La Barge commune*, indiquée par Belon, Aldrovande, Willulghby, Barrère, Klein, Ray, Linnæus et Brisson.

* 2. *La Barge aboyeuse* ou *la Barge grise*, indiquée par Gesner, Aldrovande, Albin, Klein et Brisson.

3. *La Barge variée*, indiquée par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray, Linnæus et Brisson.

* 4. *La Barge rousse*, indiquée par Barrère, Linnæus et Brisson.

* 5. *La grande Barge rousse*, indiquée par Albin, Willulghby, Ray, Klein, Linnæus et Brisson.

6. *La Barge rousse de la baie d'Hudson*, indiquée par Edwards, Linnæus et Brisson.

* 7. *La Barge brune*, indiquée par Brisson.

8. *La Barge blanche*, indiquée par Edwards et Brisson.

XVIII.

Les Chevaliers.

« Les François, dit Belon, voyant un oysillon haut encruché sur ses jambes, quasi comme à cheval, l'ont nommé Chevalier. » Il seroit difficile de trouver à ce nom d'autre étymologie : les oiseaux Chevaliers sont en effet fort haut montés ; ils sont plus petits de corps que les barges, et néanmoins ils ont les pieds tout aussi longs ; leur bec plus raccourci est au reste conformé de même : comme elles, ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux ; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux ; sur les rivages ils courent avec vîtesse ; « et telle petite corpulence, dit Belon, montée dessus si hautes échasses, chemine gaiement et coure moult légèrement. » Les vermisseaux sont leur pâture ordinaire : en temps de sécheresse, ils se rabattent sur les insectes de terre, et prennent des scarabées et des mouches. Leur chair est estimée; mais c'est un mets assez rare, car ils ne sont nulle part en grand nombre, et d'ailleurs ils ne se laissent approcher que difficilement.

* 1. *Le Chevalier commun*, indiqué par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Klein, Ray et Brisson. On trouve cet oiseau dans quelques-unes de nos pro-

vinces de France, et particulièrement en Lorraine.

* 2. *Le Chevalier aux pieds rouges*, indiqué par Belon, Albin, Aldrovande, Gesner, Willulghby, Klein, Ray, Linnæus et Brisson.

* 3. *Le Chevalier rayé*, indiqué par Brisson.

* 4. *Le Chevalier varié* ou *le Chevalier cendré* de Brisson, indiqué par Belon, Aldrovande, Albin, Barrère et Linnæus.

5. *Le Chevalier blanc* de Brisson, indiqué par Edwards. Ce Chevalier se trouve à la baie d'Hudson.

6. *Le Chevalier vert* ou *le Chevalier du Bengale* de Brisson. Albin, Klein et Linnæus en ont parlé.

XIX.

Les Maubèches.

DANS l'ordre des petits oiseaux de rivage, on pourroit placer les Maubèches après les chevaliers, et avant le becasseau. Elles sont un peu plus grosses que ce dernier, et moins grandes que les premiers; elles ont le bec plus court, les jambes moins hautes, la taille plus raccourcie et plus épaisse que les chevaliers. Nous manquons de details sur leurs mœurs et leurs habitudes.

1. *La Maubèche commune* ou *la Maubèche* de Brisson.

* 2. *La Maubèche tachetée* de Brisson.

* 3. *La Maubèche grise* de Brisson.

4. *La Sanderling* ou *la petite Maubèche grise* de Brisson. Sanderling est le nom qu'on lui donne sur les côtes d'Angleterre. C'est la plus petite espèce des Maubèches; elle n'a guère que sept pouces de long. Albin et Willulghby en ont parlé.

X X.

Les Perdrix de mer.

* 1. *La Perdrix de mer grise.* C'est très-improprement qu'on a donné le nom de Perdrix à cet oiseau de rivage, qui n'a d'autre rapport avec la perdrix qu'une foible ressemblance dans la forme du bec. Cette perdrix de mer va cherchant les vermisseaux et les insectes aquatiques dont elle fait sa nourriture; elle fréquente aussi les bords des ruisseaux et des rivières, comme sur le Rhin, vers Strasbourg; elle est à peu près de la grosseur d'un merle. Aldrovande, Schwenckfeld, Willulghby, Ray et Brisson en ont parlé.

2. *La Perdrix de mer brune* ou *la Perdrix de mer du Sénégal* de Brisson.

3. *La Giarole* indiquée par Aldrovande, Gesner, Ray, Klein, Willulghby et Brisson.

4. *La Perdrix de mer à collier* de Brisson, indiquée par Aldrovande, Gesner, Klein et Schwenckfeld.

X X I.

Les Alouettes de mer.

* 1. *L'Alouette de mer* de Brisson, indiquée par Belon, Aldrovande, Gesner, Ray, Sloane et Willulghby. Cet oiseau n'est point une Alouette quoiqu'il en ait le nom; il ne ressemble même à l'alouette que par la taille qui est à peu près égale, et par quelques rapports dans les couleurs du plumage, mais il en diffère pour tout le reste. Ces oiseaux vivent aux bords des eaux sans quitter les rivages; ils volent par troupes

souvent si serrées, qu'on ne manque pas d'en tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil. Si l'on tue une de ces alouettes dans la bande, les autres voltigent autour du chasseur, comme pour sauver leur compagne. Fidelles à se suivre, elles s'entr'appellent en partant, et volent en rasant la surface de l'eau. La nuit on les entend se réclamer et crier sur les grèves et dans les petites îles.

On les voit rassemblées en automne; les couples que le soin des nichées avoit séparés, se réunissent alors avec les nouvelles familles, qui sont ordinairement de quatre ou cinq petits; les œufs sont très-gros relativement à la taille de l'oiseau; il les dépose sur le sable nu : le bécasseau et la guignette ont la même habitude et ne font point de nid ; l'Alouette de mer fait sa petite pêche le long du rivage, en marchant et secouant incessamment la queue.

Ces oiseaux voyagent comme tant d'autres et changent de contrée; on les retrouve en Amérique; selon Belon, c'est un meilleur manger que n'est l'alouette elle-même ; mais ce petit gibier bon en effet lorsqu'il est frais, prend un goût d'huile dès qu'on le garde.

* 2. *La Guignette* de Brisson, ou *la petite Alouette de mer* indiquée par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray et Linnæus. La Guignette vit solitairement le long des eaux, et cherche, comme les bécasseaux les grives et les rives de sable; on en voit beaucoup vers les sources de la Moselle, dans les Vosges; elle part de loin en jetant quelques cris, et on l'entend pendant la nuit crier sur les rivages d'une voix gémissante.

On pourroit dire que la Guignette n'est qu'un petit

bécasseau, tant il y a de ressemblance entre ces deux oiseaux pour la forme et même pour le plumage ; seulement la queue est un peu plus longue et plus étalée que celle du bécasseau; la Guignette la secoue de même en marchant.

* 3. *Le Cincle.* Aristote a donné le nom de *Cinclos* à l'un des plus petits oiseaux de rivage, et nous croyons devoir adopter ce nom pour le plus petit de tous ceux qui composent cette nombreuse tribu. Notre Cincle même paroit n'être qu'une espèce secondaire et subalterne de l'Alouette de mer; il a d'ailleurs les mêmes habitudes; on le trouve fréquemment avec elle; il a dans la queue le même mouvement de secousse ou de tremblement, habitude qu'Aristote paroît attribuer à son cincle ; mais nous n'avons pas vérifié si ce qu'il en dit de plus peut convenir au nôtre, savoir qu'une fois pris, il devient très-aisément privé, quoiqu'il soit plein d'astuce pour éviter les piéges. C'est l'alouette de mer à collier de Brisson.

X X I I.

Oiseaux qui ont rapport au Vanneau.

* 1. *Le Vanneau Suisse* de Brisson.

* 2. *Le Vanneau armé du Sénégal* de Brisson.

* 3. *Le Vanneau armé des Indes*, ou *le Vanneau de Goa.*

* 4. *Le Vanneau armé de la Louisiane* de Brisson.

* 5. *Le Vanneau armé de Cayenne.*

6. *Le Vanneau - Pluvier* ou *le Vanneau gris* de Brisson, indiqué par Belon, Aldrovande, Gesner, Al-

bin, Willulghby, Ray, Schwenckfeld, Klein, Barrère et Linnæus.

XXIII.

Oiseaux qui ont rapport au Pluvier.

* 1. *Le Guignard* ou *le petit Pluvier* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Albin, Gesner, Willulghby, Ray, Klein et Linnæus. Le Guignard est très-connu par la bonté de sa chair encore plus délicate et plus succulente que celle du pluvier. L'espèce paroît plus répandue dans le nord que dans nos contrées : c'est d'après le caractère de pesanteur et de stupidité de ces oiseaux qu'ils ont été nommés *dotterel* par les Anglois. Le Guignard d'Angleterre de Brisson nous paroît être une simple variété du petit Pluvier.

* 2. *Le Pluvier à collier,* indiqué par Aldrovande, Albin, Marcgrave, Willulghby, Ray, Sloane, Klein, Linnæus et Brisson. Ces oiseaux sont très-communs en Angleterre ; on en voit aussi quelques-uns sur nos rivières : dans quelques contrées on les connoît sous le nom de criards, qu'ils méritent bien par les cris importuns et continuels qu'ils font entendre, pour peu qu'ils soient inquiétés et tant qu'ils nourrissent leurs petits.

3. *Le Pluvier doré à gorge noire de la baie d'Hudson,* indiqué par Gesner, Edwards, Linnæus et Brisson.

* 4. *Le Kildir* ou *le Pluvier à collier de la Virginie* de Brisson, indiqué par Klein, Catesby et Linnæus. Une espèce voisine, ou peut-être la même, est celle du pluvier à collier de Saint-Domingue de nos planches enluminées.

5. *Le Pluvier huppé de Perse* de Brisson, indiqué par Edwards, Klein et Linnæus.

* 6. *Le Pluvier à aigrette* ou *le Pluvier armé du Sénégal* de Brisson.

* 7. *Le Pluvier coiffé* ou *le Pluvier du Sénégal.*

* 8. *Le Pluvier couronné* ou *le Pluvier du cap de Bonne-Espérance.*

* 9. *Le Pluvier à lambeaux* ou *le Pluvier de la côte de Malabar.*

* 10. *Le Pluvier armé de Cayenne.*

* 11. *Le Pluvian.*

* 12. *Le Coure-vîte.*

XXIV.

Le Tourne-pierre Canut.

* 1. *Le Tourne-pierre* ou *le Coulon-chaud* de Brisson, indiqué par Catesby, Edwards, Klein, Ray et Linnæus. Nous adoptons le nom de Tourne-pierre donné par Catesby à cet oiseau qui a l'habitude singulière de retourner les pierres au bord de l'eau, pour trouver dessous les vers et les insectes dont il fait sa nourriture, tandis que tous les autres oiseaux de rivage se contentent de la chercher sur les sables et dans la vase. Selon Catesby, il se sert dans cette action de la partie supérieure de son bec, et tourne avec beaucoup d'adresse et fort vîte des pierres de trois livres de pesanteur : cela suppose une force et une dextérité particulières dans un oiseau qui est à peine aussi gros que la maubèche ; mais son bec est d'une substance plus dure et plus cornée que celle du bec grêle et mou de tous ces petits oiseaux de rivage qui l'ont conformé

comme celui de la bécasse. L'espèce du Tourne-pierre est commune aux deux continens : le tourne - pierre gris de Cayenne, nous paroît être une variété dans cette espèce, et à laquelle nous rapporterons les individus représentés dans nos planches enluminées, sous les dénominations de *Coulon-chaud de Cayenne* et de *Coulon-chaud gris de Cayenne.*

2. *Le Canut* de Brisson, indiqué par Edwards, Willulghby, Ray et Linnæus. Il y a apparemment dans les provinces du nord quelque anecdote sur cet oiseau, qui lui aura fait donner le nom d'oiseau du roi Canut, puisqu'Edwards le nomme ainsi. Il a trouvé celui qu'il a décrit au marché de Londres pendant le grand hiver de 1740, ce qui semble indiquer que ces oiseaux ne viennent du sud de la Grande-Bretagne que dans les hivers les plus rudes; mais il faut qu'ils soient plus communs dans le nord de cette île, puisque Willulghby parle de la manière de les engraisser, en les nourrissant de pain trempé de lait, et du goût exquis que cette nourriture leur donne; il ajoute que le bec de cet oiseau est d'une substance plus forte que ne l'est généralement celle du bec de tous les oiseaux qui l'ont conformé comme celui de la bécasse.

X X V.

Oiseaux qui ont rapport aux Râles.

* 1. *Le Kiolo* ou *le Râle de Cayenne.* C'est par ce nom *Kiolo* que les naturels de la Guiane expriment le cri ou piaulement de ce Râle; les Kiolos se réclament par ce cri pour se rallier avant la nuit; il nous paroît que le

Râle de Pensilvanie d'Edwards et de Brisson est le même que celui-ci.

* 2. *Le Tiklin* ou *Râle des Philippines* de Brisson.

* 3. *Le Tiklin brun des Philippines* de Brisson.

4. *Le Tiklin rayé* ou *Râle rayé des Philippines* de Brisson.

5. *Le Tiklin à collier* ou *Râle à collier des Philippines* de Brisson.

* 6. *Le Râle à long bec de la Guiane.*

* 7. *Le Râle tacheté de Cayenne.*

8. *Le Râle de Virginie* de Brisson, indiqué par Catesby, Edwards, Klein et Linnæus.

9. *Le Râle bidi-bidi* ou *Râle de la Jamaïque* de Brisson, indiqué par Edwards.

* 10. *Le petit Râle de Cayenne.* C'est le plus petit des oiseaux de ce genre; il n'est pas plus gros qu'une fauvette.

* 11. *Le Caurâle* ou *petit Paon des roses.* Cet oiseau se rapproche du râle par la forme du bec et des pieds; mais sa queue est beaucoup plus longue que celle d'aucun oiseau de cette famille. On le trouve, quoiqu'assez rarement dans l'intérieur des terres de la Guiane, en remontant les rivières dont il habite les bords; il vit solitaire et fait entendre un sifflement lent et plaintif qu'on imite pour le faire approcher.

XXVI.

Oiseaux qui ont rapport à la Poule-d'eau.

1. *La Poulette d'eau*, indiquée par Belon, Aldrovande, Gesner, Willulghby et Brisson. Ce nom di-

minutif donné par Belon, ne doit pas faire imaginer que cette Poule d'eau soit considérablement plus petite que notre Poule d'eau ; il y a peu de différence, mais on observe que dans les mêmes lieux les deux espèces se tiennent constamment séparées sans se mêler ; leurs couleurs sont à peu près les mêmes. Belon dit que sa chair est très-tendre, et que les os sont minces et fragiles. Nous avons vu une de ces Poulettes d'eau ; elle ne vécut que depuis le 22 novembre jusqu'au 10 décembre ; à la vérité sans autre aliment que de l'eau : on la tenoit enfermée dans un petit réduit qui ne tiroit de jour que par deux carreaux percés à la porte : tous les matins, aux premiers rayons du jour, elle s'élançoit contre ces vitres à plusieurs reprises différentes ; le reste du temps elle se cachoit le plus qu'elle pouvoit, tenant la tête basse ; si on la prenoit à main, elle donnoit des coups de bec, mais ils étoient sans force ; dans cette dure prison on ne lui entendit pas jeter un seul cri. Ces oiseaux sont en général très-silencieux, on a même dit qu'ils étoient muets ; cependant lorsqu'ils sont en liberté, ils font entendre un petit son réitéré *bri, bri, bri.*

2. *La Porzane* ou *la grande Poule d'eau* de Brisson, indiquée par Aldrovande, Klein et Willulghby. Cette Poule d'eau doit être commune en Italie, aux environs de Bologne.

3. *La Grinette*, indiquée par Aldrovande, Albin, Willulghby, Gesner, Ray et Brisson. On la trouve dans le Milanois, et suivant Gesner, en Allemagne.

4. *La Smirring*, indiquée par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray, Schwenckfeld, Klein et Brisson.

5. *La Glout*, indiquée par Aldrovande, Gesner et Brisson. Gesner observe qu'elle fait entendre une voix aiguë et haute, comme le son d'un fifre.

* 6. *La grande Poule d'eau de Cayenne.*

7. *Le Mittek du Groenland.*

8. *Le Kingalik.* C'est encore un oiseau du Groenland : il est plus grand que le canard.

XXVII.

Les Jacanas.

1. *Le Jacana du Brésil* ou *le Chirurgien brun* de Brisson, indiqué par Fernandez, Marcgrave, Edwards, Ray et Willulghby. Cet oiseau ressemble aux poules d'eau par le naturel, les habitudes, la forme du corps raccourci, la figure du bec et la petitesse de la tête; mais il en diffère par des caractères singuliers, et même uniques; tous les ongles sont droits, ronds, effilés comme des stilets ou des aiguilles. C'est apparemment de cette forme particulière de ses ongles incisifs et poignans, qu'on a donné au Jacana le nom de Chirurgien. Cette première espèce est assez commune à Saint-Domingue. Leur vol est peu élevé, mais assez rapide; ils jettent en partant un cri aigu et glapissant qui s'entend de loin, et qui paroît avoir quelque rapport avec celui de l'effraie; aussi les volailles dans les basse-cours s'y méprennent et s'épouvantent à ce cri comme à celui d'un oiseau de proie, quoique le Jacana soit fort éloigné de ce genre.

2. *Le Jacana noir* ou *le Chirurgien* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Ray et Willulghby.

3. *Le Jacana vert*, indiqué par Marcgrave, Willulghby, Ray et Brisson.

4. *Le Jacana-péca* ou *le Jacana armé* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Ray et Willulghby.

5. *Le Jacana varié* ou *le Chirurgien varié* de Brisson, indiqué par Edwards, Klein et Linnæus.

XXVIII.

Oiseaux qui ont rapport à la Poule Sultane.

1. *La Poule Sultane verte des Indes orientales*, indiquée par Brisson.

* 2. *La Poule Sultane brune* ou *la Poule Sultane de la Chine.*

3. *L'Angoli des Indes orientales*, indiqué par Ray et Brisson.

4. *La petite Poule Sultane de la Guiane*, indiquée par Brisson.

* 5. *La Favorite de Cayenne.*

6. *L'Acintli*, indiqué par Fernandez, Ray et Willulghby.

XXIX.

Oiseaux qui ont rapport à l'Oie.

* 1. *Le Cravant.* Le nom de cravant, selon Gesner, n'est pas autre chose que celui du *grau-ent*, en allemand canard brun. La couleur du Cravant est effectivement un gris brun ou noirâtre, assez uniforme sur tout le plumage; mais par le port et par la figure, cet oiseau semble se rapprocher plus de l'oie que du canard;

il a la tête haute et toutes les proportions de la taille de l'oie, sous un moindre module, et avec moins d'épaisseur de corps et plus de légéreté.

Le cri du Cravant est un son sourd et creux que nous avons souvent entendu et qu'on peut exprimer par *ouan, ouan*. C'est une sorte d'aboiement rauque que cet oiseau fait entendre fréquemment; il a aussi quand on le poursuit, ou seulement lorsqu'on s'en approche, un sifflement semblable à celui de l'oie.

Le Cravant peut vivre en domesticité. Nous en avons gardé un pendant plusieurs mois; sa nourriture étoit du grain, du son ou du pain détrempé; il s'est constamment montré d'un naturel timide et sauvage, et s'est refusé à toute familiarité. Renfermé dans un jardin avec des canards-tadornes, il s'en tenoit toujours éloigné; il est même si craintif, qu'une sarcelle avec laquelle il avoit vécu auparavant, le mettoit en fuite. On a observé qu'il mangeoit pendant la nuit autant et peut-être plus que pendant le jour; il aimoit à se baigner et il secouoit ses ailes en sortant de l'eau : cependant l'eau douce n'est pas son élément naturel, car tous ceux que l'on voit sur nos côtes y abordent par la mer; on en voit les hivers sur celles de Picardie lorsque les vents du nord soufflent constamment pendant douze à quinze jours. On a remarqué que ce même vent en 1740, en amena une quantité prodigieuse; la mer en étoit couverte; tous les marais étant glacés, ils se répandirent dans les terres, et firent un très-grand dégât en pâturant les blés qui n'étoient pas couverts de neige; ils en dévoroient jusqu'aux racines. Les habitans des campagnes que ce fléau désoloit, leur déclarèrent

rèrent une guerre générale; ils les approchoient de très-près pendant les premiers jours, et en tuoient beaucoup à coups de pierres et de bâtons, mais on les voyoit pour ainsi dire renaître; de nouvelles troupes sortoient à chaque instant de la mer et se jetoient dans les champs; ils détruisirent le reste des plantes que la gelée avoit épargnées. L'observateur de qui nous tenons ces faits ajoute que les Cravants n'étoient pas connus sur nos côtes de Picardie avant cet hiver de 1740. Belon, Aldrovande, Albin, Klein, Frisch, Ray, Willulghby et Linnæus en ont parlé.

2. *L'Oie rieuse*, indiquée par Edwards, Linnæus et Brisson. Edwards a donné le nom d'*Oie rieuse* à une espèce qui se trouve dans le nord de l'Amérique, sans nous dire la raison de cette dénomination, qui vient apparemment de ce que le cri de cette oie aura paru avoir du rapport avec un éclat de rire. Elle est de la grosseur de notre oie sauvage.

* 3. *L'Oie des terres Magellaniques*. Il paroît que ce sont ces belles oies que le commodore Biron désigne sous le nom d'oies peintes, et qu'il trouva sur la pointe Sandy au détroit de Magellan.

4. *L'Oie des îles Malouines*, ou *Falkland*, indiquée par Bougainville.

* 5. *L'Oie de Guinée* de Brisson, indiquée par Ray, Klein, Frisch, Albin et Willulghby.

* 6. *L'Oie armée* ou *l'Oie de Gambie* de Brisson, indiquée par Klein, Ray et Willulghby.

* 7. *L'Oie bronzée* ou *l'Oie de la côte de Coromandel*.

* 8. *L'Oie d'Egypte* de Brisson, indiquée par Ray et Albin.

9. *L'Oie des Esquimaux* ou *l'Oie sauvage de la baie d'Hudson* de Brisson.

* 10. *L'Oie à cravatte* ou *l'Oie sauvage du Canada* de Brisson, indiquée par Catesby, Edwards, Ray, Klein, Sloane, Willulghby, Salerne et Linnæus.

X X X.

Oiseaux qui ont rapport au Canard.

* 1. *Le Garrot* de Brisson, indiqué par Gesner, Aldrovande, Albin, Klein, Schwenckfeld, Willulghby et Linnæus. Le Garrot est un petit canard, dont le plumage est noir et blanc, et la tête remarquable par deux mouches blanches posées aux coins du bec, qui de loin semblent être deux yeux placés à côté des deux autres, dans la coiffe noire lustrée de vert, qui lui couvre la tête et le haut du cou, et c'est de-là que les Italiens lui ont donné le nom de *Quatr'occhi.* La femelle est un peu plus petite que le mâle, et en diffère entièrement par les couleurs, qui, comme on l'observe généralement dans toute la grande famille du Canard, sont plus ternes et plus pàles dans les femelles.

Le vol du Garrot, quoiqu'assez bas, est très-roide et fait siffler l'air; il ne crie pas en partant, et ne paroît pas être si défiant que les autres canards. On voit de petites troupes de Garrots sur nos étangs pendant tout l'hiver; mais ils disparoissent au printemps, et sans doute vont nicher dans le nord.

Un observateur instruit a fait les remarques suivantes sur quelques Garrots qu'il a essayé de tenir en

domesticité : « ces oiseaux ont maigri considérablement en peu de temps, et n'ont pas tardé à se blesser sous les pieds, lorsque je les ai laissé marcher en liberté ; ils restoient la plupart du temps couchés sur le ventre; mais quand les autres oiseaux venoient les attaquer, ils se défendoient vigoureusement. Je puis même dire que j'ai vu peu d'oiseaux aussi méchans. Deux mâles que j'ai eus l'hiver dernier me déchiroient la main à coups de bec toutes les fois que je les prenois; je les tenois dans une grande cage d'osier, afin de les accoutumer à la captivité, et à voir aller et venir dans la cour les autres volailles, mais ils ne marquoient dans leur prison que de l'impatience et de la colère, et s'élançoient contre leur grille vers les autres oiseaux qui les approchoient ; j'étois parvenu avec beaucoup de peine à leur apprendre à manger du pain, mais ils ont constamment refusé toute espèce de grains. »

« Les oiseaux de terre, ajoute cet attentif observateur, ressentent de temps en temps le besoin de se baigner, soit pour purger leur plumage de la poussière qui l'a pénétré, soit pour donner au corps une dilatation qui en facilite les mouvemens, et ils annoncent par leur gaieté en quittant l'eau, la sensation agréable qu'ils éprouvent ; dans les oiseaux aquatiques au contraire, dans ceux sur-tout qui restent un long temps dans l'eau, les plumes humectées et pénétrées à la longue donnent insensiblement passage à l'eau, dont quelques filets doivent gagner jusqu'à la peau ; alors ces oiseaux ont besoin d'un bain d'air qui dessèche et contracte leurs membres trop dilatés par l'humidité.

Ils viennent en effet au rivage prendre ce bain dont ils ont besoin, et la gaieté qui règne alors dans leurs yeux, et un balancement lent de la tête, font connoître la sensation agréable qu'ils éprouvent ; mais ce besoin satisfait, et en tout autre temps, les Garrots, et comme eux les millouins et les morillons ne viennent pas volontiers à terre, et sur-tout évitent d'y marcher, ce qui paroît leur causer une extrême fatigue. Accoutumés à se mouvoir dans l'eau par petits élans, dont l'impulsion dépend d'un mouvement vif et brusque des pieds, ils apportent cette habitude à terre, et n'y vont que par bonds, en frappant si fortement le sol de leurs larges pieds, que leur marche fait le même bruit qu'un claquement de mains. Ils s'aident de leurs ailes pour garder l'équilibre qu'ils perdent à tout moment ; et si on les presse, ils s'élancent en jetant leurs pieds en arrière, et tombent sur l'estomac : leurs pieds d'ailleurs se déchirent et se fendent en peu de temps par le frottement sur le gravier. Il paroît donc que ces espèces uniquement nées pour l'eau, ne pourront jamais augmenter le nombre des colonies que nous en avons tirées pour peupler nos basse-cours. »

* 2. *Le Chipeau* de Brisson, ou *le Ridenne*, indiqué par Gesner, Aldrovande, Schwenkfeld, Salerne, Klein, Ray, Willulghby et Linnæus. Le canard appelé Chipeau n'est pas si grand que notre canard sauvage. On a observé que de tous les Canards il est celui qui conserve le plus longtemps les belles couleurs de son plumage, mais qu'enfin il prend comme les autres une robe grise après la saison des amours. Il est aussi habile à plonger qu'à nager : il évite le coup de fusil

en s'enfonçant dans l'eau; il paroît craintif et vole peu durant le jour; il se tient tapi dans les joncs, et ne cherche sa nourriture que de grand matin ou le soir, et même fort avant dans la nuit : la voix de ce canard ressemble fort à celle du canard sauvage.

* 3. *Le Souchet* ou *le Rouge*, indiqué par Gesner, Aldrovande, Albin, Schwenkfeld, Klein, Ray, Frisch, Willulghby, Catesby et Linnæus. Le Souchet est remarquable par son grand et large bec épaté, arrondi et dilaté par le bout en manière de cuiller, ce qui lui a fait donner le nom de canard-cuiller ou spatule; il est un peu moins grand que le canard sauvage; son plumage est riche en couleurs, et il semble mériter l'épithète de très-beau que Ray lui donne. Le même observateur que nous avons cité, nous apprend que ces oiseaux dorment presque tout le jour, mais que le soir ils trottent beaucoup, et se baignent plusieurs fois pendant la nuit; ils sont sauvages et tristes, et on les accoutume difficilement à la domesticité; ils arrivent en Picardie vers le mois de février, et se répandent dans les marais; ils tiennent le milieu pour la taille entre les Canards et les sarcelles. On a comparé leur cri au craquement d'une crecelle à main, tournée par petites secousses. Le Souchet est le meilleur et le plus délicat des canards; il prend beaucoup de graisse en hiver; sa chair est tendre et succulente : on dit qu'elle est toujours rouge, quoique bien cuite.

4. *Le Canard à longue queue* de Brisson, connu en Picardie sous le nom de pilet : c'est encore un excellent gibier et un très-bel oiseau; sans avoir l'éclat des couleurs du souchet, son plumage est très-joli :

c'est un gris tendre, ondé de petits traits noirs qu'on diroit tracés à la plume; la taille et les proportions du corps sont plus alongées et plus sveltes que dans aucune autre espèce de canard; son cou est singulièrement long et très-menu; la tête est petite et de couleur de marron; la queue est noire et blanche, et se termine par deux filets étroits qu'on pourroit comparer à ceux de l'hirondelle; il ne la porte point horizontalement, mais à demi retroussée; sa chair est moins noire que celle du canard sauvage, et elle lui est en tout préférable : il paroît que l'espèce est commune aux deux continens.

* 5. *Le Millouin* de Brisson, indiqué par Belon, Gesner, Aldrovande, Albin, Willulghby, Ray, Klein, Barrère, Salerne, Schwenkfeld et Linnæus. Le Millouin est de la grandeur du tadorne, mais sa taille est plus lourde; sa forme trop ronde lui donne un air pesant; il marche avec peine et de mauvaise grâce, et il est obligé de battre de temps en temps des ailes pour conserver l'équilibre sur terre; son cri ressemble plus au sifflement grave d'un gros serpent, qu'à la voix d'un oiseau; son bec large et creux est très-propre à fouiller dans la vase comme font les souchets, pour y trouver des vers et pour pêcher des petits poissons et des crustacées : il arrive en Brie par troupes de vingt à quarante vers la fin d'octobre.

* 6. *Le Morillon* de Brisson, indiqué par Belon, Gesner, Aldrovande, Willulghby, Ray, Frisch, Barrère et Linnæus. Le Morillon est un joli petit canard, qui pour toute couleur n'offre, lorsqu'on le voit en repos, qu'un large bec bleu, un grand domino

noir, un manteau de même couleur, et du blanc sur l'estomac, le ventre et le haut des épaules; ce blanc, est net et pur, et tout le noir est luisant et relevé de beaux reflets pourprés et d'un rouge verdâtre; les plumes du derrière de la tête se relèvent en pennache.

Le Morillon fréquente les étangs et les rivières, et néanmoins se trouve aussi sur la mer; il plonge assez profondément et fait sa pâture de petits poissons, de crustacées et coquillages, ou de graines d'herbes aquatiques; il est moins défiant, moins prêt à partir que le canard sauvage, et on peut l'approcher à la portée du fusil : ceux qui l'ont vu en domesticité, assurent qu'il se prend facilement et même qu'il devient familier.

Nous sommes fort tentés de rapporter à des causes accidentelles, telles que celles que l'âge et les divers temps d'accroissement mettent nécessairement entre les individus d'une même espèce, les différences de grandeur qui existent entre le Morillon et le petit morillon, dont néanmoins la plupart des Ornithologistes ont fait une espèce différente de l'autre.

* 7. *Le beau Canard huppé.* Le riche plumage de ce beau Canard paroît être une parure recherchée, une robe de fête, que sa coiffure élégante assortit et rend plus brillante; le dessus de la tête est relevé d'une superbe aigrette de longues plumes blanches, vertes et violettes, pendantes par derrière, comme une chevelure, en pennaches séparés par de plus petits pennaches blancs; le front et les joues brillent d'un lustre de bronze: l'iris de l'œil est rouge, le bec de même avec une tache noire au-dessus. Ce beau Canard

est moins grand que le canard commun, et sa femelle est aussi simplement vêtue, qu'il est pompeusement paré ; il aime à se percher sur les plus hauts arbres; il y niche et place son nid dans des trous que les pics ont faits aux grands arbres voisins des eaux : les vieux portent les petits du nid dans l'eau sur leur dos, et ceux-ci au moindre danger s'y attachent avec le bec. C'est le beau canard huppé de la Louisiane de nos planches enluminées.

* 8. *Le Canard siffleur huppé* de Brisson, indiqué par Willulghby, Ray, Klein, Salerne et Schwenckfeld. Ce Canard siffleur porte une huppe, et il est de la taille de notre canard sauvage ; il a toute la tête coiffée de belles plumes rousses, déliées et soyeuses, relevées sur le front et le sommet de la tête, en une toufe chevelue, qui pourroit avoir servi de modèle à la coiffure en cheveux dont nos dames avoient un moment adopté la mode sous le nom de *hérisson*.

* 9. *Le siffleur à bec rouge et narines jaunes* ou *le Canard siffleur de Cayenne*, indiqué par Edwards, Klein, Linnæus et Brisson.

* 10. *Le Siffleur à bec noir* ou *le Canard siffleur* de Saint-Domingue, indiqué par Barrère, Ray, Sloane, Edwards et Linnæus. C'est le Canard siffleur de la Jamaïque de Brisson.

* 11. *Le Millouinan*. C'est une espèce nouvelle qui n'a encore été ni remarquée ni décrite; il se rapproche par la taille et les couleurs du millouin.

12. *Le petit Canard à grosse tête* ou *le Canard d'hiver* de Brisson, indiqué par Catesby, Klein et Linnæus. Ce Canard ne paroît à la Caroline que l'hiver ; ce n'est pas une raison pour le nommer, comme

a fait Brisson, canard d'hiver, parce que comme il existe nécessairement ailleurs pendant l'été, ceux qui pourroient l'observer dans ces contrées, auroient tout autant de raison de l'appeler canard d'été.

* 13. *Le Canard à collier de Terre-neuve* de Brisson. Ce Canard de taille petite, courte et arrondie et d'un plumage obscur, ne laisse pas d'être un des plus jolis oiseaux de son genre; son cou est couvert d'un domino noir, bordé et coupé au bas par un petit ruban blanc, qui apparemment a offert à l'imagination des pêcheurs de Terre-neuve, l'idée d'un cordon de noblesse, puisqu'ils appellent ce canard *The Lord*, ou le seigneur. C'est le Canard brun et tacheté d'Edwards. Linnæus en a parlé.

* 14. *Le Canard brun.*

* 15. *Le Canard à tête grise* ou *le Canard de la baie d'Hudson* de Brisson, indiqué par Edwards et Linnæus. La femelle du Canard à collier de Terre-neuve, de nos planches enluminées, a beaucoup de rapport avec ce Canard.

* 16. *Le Canard à face blanche* ou *le Canard du Maragnon.*

* 17. *La double Macreuse* de Brisson, indiquée par Aldrovande, Klein, Ray, Frisch, Salerne, Willulghby et Linnæus.

* 18. *La Macreuse à large bec* ou *le Canard du nord*, indiqué par Edwards, Ray et Linnæus. C'est la grande Macreuse de la baie d'Hudson de Brisson.

19. *Le Marec et le Mareca du Brésil*, indiqués par Marcgrave, Catesby, Ray, Klein, Willulghby, Linnæus et Brisson.

XXXI.

Oiseaux qui ont rapport à la Sarcelle.

* 1. *La petite Sarcelle* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Sloane, Ray, Frisch, Klein, Barrère, Schwenckfeld, Salerne et Linnæus. Cette petite Sarcelle niche sur nos étangs, et reste dans le pays toute l'année; elle cache son nid parmi les grands joncs, et le construit de leurs brins, de leur moële et de quantité de plumes; ce nid fait avec beaucoup de soin, est assez grand et posé sur l'eau, de manière qu'il hausse et baisse avec elle. La ponte qui se fait dans le mois d'avril, est de dix et jusqu'à douze œufs de la grosseur de ceux du pigeon. Ces Sarcelles ont le vol très-prompt, et leur cri est une espèce de sifflement, *vouire, vouire*, qui se fait entendre sur les eaux dès le mois de mars. On les voit sur les étangs par compagnies de dix à douze qui forment la famille, et dans l'hiver elles se rabattent sur les rivières et les fontaines chaudes; elles y vivent de cresson et de cerfeuil sauvage : sur les étangs, elles mangent des graines de jonc et attrapent de petits poissons.

2. *La Sarcelle d'été* de Brisson, indiquée par Gesner, Aldrovande, Klein, Ray, Willulghby et Linnæus. Voici quelques indications qui nous ont été données sur cette Sarcelle d'été qui pourroit bien être la même que la précédente. « Peu d'oiseaux d'eau sont d'une gaieté aussi vive; elle est presque toujours en mouvement, se baigne sans cesse et s'apprivoise avec beaucoup de facilité; huit jours suffisent pour l'habituer à la domesticité; ces jolies Sarcelles joignent

à toutes leurs qualités une douceur extrême ; on ne les voit point se battre ensemble ni avec d'autres oiseaux ; elles ne se défendent même pas lorsqu'elles sont attaquées ; aussi délicates que douces, le moindre accident les blesse ; l'agitation que leur donne la poursuite d'un chien, suffit pour les faire mourir ; lorsqu'elles ne peuvent fuir par le secours de leurs ailes, elles restent étendues sur la place comme épuisées et expirantes ; leur nourriture est du pain, de l'orge, du blé, du son ; elles prennent aussi des mouches, des vers de terre, des limaçons et d'autres insectes. »

« Elles arrivent dans nos marais voisins de la mer, vers les premiers jours de mars ; elles ne se tiennent pas atroupées comme les autres sarcelles ; on les voit errer de tout côté et s'apparier peu de temps après leur arrivée. La femelle pond dix à quatorze œufs d'un blanc un peu sale, presqu'aussi gros que les premiers œufs des jeunes poules. Les petits naissent couverts de duvet comme les petits canards ; ils sont alertes, et dès les premiers jours après leur naissance, le père et la mère les conduisent à l'eau ; ils cherchent les vermisseaux sous l'herbe et dans la vase ; si quelqu'oiseau de proie passe, la mère jette un petit cri, toute la famille se tapit et reste immobile, jusqu'à ce qu'un autre cri lui rende son activité. »

* 3. *La Sarcelle de la Chine* de Brisson, indiquée par Aldrovande, Klein, Edwards et Linnæus. Cette belle Sarcelle est très-remarquable par la richesse et la singularité de son plumage ; il est peint des plus vives couleurs, et relevé sur la tête par un magnifique pennache vert et pourpre, qui s'étend jusqu'au-delà

de la nuque. Le cou et les côtés de la face sont garnis de plumes étroites et pointues, d'un rouge-orangé : ajoutez à ces beautés une singularité remarquable ; ce sont deux plumes, une de chaque côté, entre celles de l'aile les plus près du corps, qui du côté extérieur de leurs tiges portent des barbes d'une longueur extraordinaire, d'un beau roux-orangé, liséré de blanc et de noir sur le bord, et qui forment comme deux éventails ou deux larges ailes de papillon relevées au-dessus du dos. Ces deux plumes singulières distinguent suffisamment cette Sarcelle de toutes les autres, indépendamment de la belle aigrette qu'elle porte ordinairement flottante sur sa tête, et qu'elle peut relever. Les belles couleurs de ces oiseaux ont frappé les yeux des Chinois ; ils les ont représentés sur leurs porcelaines et sur leurs plus beaux papiers. La femelle de cette espèce est brune, et elle a comme le mâle le bec et les pieds rouges.

* 4. *La Sarcelle d'Égypte.*

* 5. *La Sarcelle de Madagascar.*

* 6. *La Sarcelle de Coromandel.*

* 7. *La Sarcelle de Java.*

* 8. *La Sarcelle de Féroé* de Brisson.

* 9. *La Sarcelle de Cayenne*, dite *le Soucrourou*, ou *la Sarcelle américaine* de Brisson, indiquée par Klein, Catesby et Barrère.

* 10. *La Sarcelle soucrourette* ou *la Sarcelle de Virginie* de Brisson, et *la Sarcelle de Cayenne* de nos planches enluminées. Klein et Catesby en ont parlé.

* 11. *La Sarcelle à queue épineuse de Cayenne.*

* 12. *La Sarcelle rousse à longue queue* ou *la Sar-*

celle de Saint-Domingue de Brisson, et *la Sarcelle de la Guadeloupe* de nos planches enluminées. Ray et Fernandez en ont parlé.

* 13. *La Sarcelle blanche et noire* ou *la Religieuse*, indiquée par Edwards, Klein et Linnæus. C'est la sarcelle de la Louisiane de Brisson.

14. *La Sarcelle du Mexique* de Brisson, indiquée par Ray et Fernandez.

15. *La Sarcelle de la Caroline* de Brisson, indiquée par Klein, Catesby et Linnæus.

16. *La Sarcelle brune et blanche de la baie d'Hudson*, indiquée par Edwards, Linnæus et Brisson.

XXXII.

Les Phalaropes.

* 1. *Le Phalarope cendré* de Brisson, ou *le Phalarope de Sibérie*, indiqué par Edwards, Willulghby, Klein, Ray et Linnæus.

2. *Le Phalarope rouge*, indiqué par Edwards, Linnæus et Brisson.

3. *Le Phalarope à festons dentelés* ou *le Phalarope* de Brisson, indiqué par Edwards.

XXXIII.

Oiseaux qui ont rapport au Grèbe.

* 1. *Le Castagneux* de Brisson, indiqué par Belon, Aldrovande, Gesner et Barrère. Le Castagneux est un Grèbe beaucoup moins grand que tous les autres. On peut même ajouter, qu'à l'exception du petit pétrel, c'est le plus petit de tous les oiseaux navigateurs. Il

ressemble aussi au pétrel par le duvet dont il est couvert au lieu de plumes; du reste il a le bec, les pieds et tout le corps entièrement conformés comme les Grèbes, il porte à peu près les mêmes couleurs, mais comme il a du brun châtain ou couleur de marron sur le dos, on lui a donné le nom de Castagneux; il n'a pas plus que le Grèbe la faculté de se tenir et de marcher sur la terre; ses jambes traînantes et jetées en arrière ne peuvent s'y soutenir, et ne lui servent qu'à nager. Il a peine à prendre son vol, mais une fois élevé il ne laisse pas d'aller loin. On le voit sur les rivières tout l'hiver, temps auquel il est fort gras; mais quoiqu'on l'ait nommé Grèbe de rivière, on en voit aussi sur la mer où il mange des chevrettes, des éperlans, de même qu'il se nourrit de petites écrevisses, et de menus poissons dans les eaux douces.

* 2. *Le Castagneux des Philippines*. Quoique ce Castagneux soit un peu plus grand que celui d'Europe, et qu'il en diffère par d'autres caractères, ce n'est peut-être que le même oiseau modifié par le climat. Nous pourrions prononcer plus affirmativement, si les limites qui séparent les espèces, ou la chaîne qui les unit, nous étoient mieux connues; mais qui peut avoir suivi la grande filiation de toutes les généalogies dans la Nature? Il faudroit être né avec elles, et avoir pour ainsi dire des observations contemporaines. C'est beaucoup dans le court espace qu'il nous est permis de saisir, d'observer ses passages, d'indiquer ses nuances et de soupçonner les transformations infinies qu'elle a pu subir ou faire depuis les temps immenses qu'elle a travaillé ses ouvrages.

* 3. *Le Grèbe cornu* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray, Klein, Fernandez, Schwenckfeld et Linnæus. L'espèce de ce Grèbe cornu paroît être fort répandue; on la connoît en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Pologne, en Hollande, en Angleterre; il a une sorte de crinière ou de chevelure enflée, rousse à la racine, noire à la pointe, coupée en rond autour du cou, ce qui lui donne une physionomie toute étrange et l'a fait regarder comme une espèce de monstre. Il est un peu plus grand que le grèbe commun.

* 4. *Le Grèbe-Foulque.* La Nature trace des traits d'union partout où nous voudrions marquer des intervalles et faire des coupures; sans quitter brusquement une forme pour passer à une autre, elle emprunte de toutes deux, et compose un être mi-parti, qui réunit les deux extrêmes, et remplit jusqu'au moindre vide de l'ensemble d'un tout où rien n'est isolé. Tels sont les traits de ce Grèbe-Foulque, jusqu'à ce jour inconnu, et qui nous a été envoyé de l'Amérique méridionale.

* 5. *Le petit Grèbe*, indiqué par Edwards et Brisson.

* 6. *Le Grèbe huppé* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Barrère, Klein, Ray et Willulghby.

7. *Le petit Grèbe huppé* de Brisson.

* 8. *Le petit Grèbe cornu* de Brisson, ou *le Grèbe d'Esclavonie*, indiqué par Aldrovande, Gesner, Albin, Klein, Willulghby, Ray, Sloane, Schwenckfeld et Linnæus. Il est connu dans la plupart des contrées d'Europe soit maritimes, soit méditerranées. Linnæus dit que son nid est flottant sur l'eau dans les anses.

9. *Le Grèbe duc-laart* ou *le Grèbe de l'île Saint-Thomas* de Brisson.

* 10. *Le Grèbe de la Louisiane.*

* 11. *Le Grèbe à joues grises* ou *le Jougris.*

* 12. *Le grand Grèbe* ou *Le Grèbe de Cayenne.*

13. *Le Castagneux à bec cerclé de la Caroline*, indiqué par Castesby, Klein, Linnæus et Brisson.

14. *Le Castagneux de Saint-Domingue.*

X X X I V.

Oiseaux qui se rapportent au Plongeon.

* 1. *Le Lumme* ou *petit Plongeon de la mer du nord*, ou *le Plongeon à gorge noire* de Brisson, indiqué par Edwards, Willulghby, Ray, Klein et Linnæus. *Lumme* ou *Loom* en Lapon veut dire *boiteux*, et ce nom peint la démarche chancelante de cet oiseau lorsqu'il se trouve en terre; sa peau est revêtue d'un duvet épais comme celui du cygne, et les Lapons se font des bonnets d'hiver de ces bonnes fourrures. Leur principal domicile est sur les côtes de Norwège, d'Islande et de Groenland; ils les fréquentent pendant tout l'été, et y font leurs petits qu'ils élèvent avec des soins et une sollicitude singulière. Anderson nous fournit à ce sujet des détails qui seroient intéressans, s'ils étoient tous exacts; Il dit que la ponte n'est que de deux œufs, et qu'aussitôt qu'un petit lumme est assez fort pour quitter le nid, le père et la mère le conduisent à l'eau, l'un volant toujours au-dessus de lui pour le défendre de l'oiseau de proie, l'autre au-dessous pour le recevoir sur le dos en cas de chûte, et que si, malgré ce secours, le petit tombe à terre, ses

parens

parens s'y précipitent avec lui, et plutôt que de l'abandonner, se laissent prendre par les hommes ou manger par les renards qui dans ces régions glacées et dépourvues de gibier de terre, dirigent toute leur sagacité et toutes leurs ruses à la chasse des oiseaux. C'est le Plongeon à gorge rouge de Sibérie de nos planches enluminées.

2. *Le Plongeon Cat-marin.* Ce Plongeon nous a été envoyé des côtes de Picardie, qu'il fréquente surtout en hiver, et où les pêcheurs l'appellent Cat-marin (chat-de-mer), parce qu'il mange et détruit beaucoup de frai de poisson. Cet oiseau entre avec la marée dans les embouchures des rivières : les petits merlans, le frai de l'esturgeon et du congre sont ses mets de préférence : comme il nage presqu'aussi vîte que les autres oiseaux volent, et qu'il plonge aussi-bien qu'un poisson, il a tous les avantages possibles pour se saisir de cette proie fugitive.

* 3. *L'Imbrim* ou *grand Plongeon de la mer du nord*, indiqué par Ray, Klein, Willulghby et Brisson. C'est le nom que porte à l'île Féroé ce grand Plongeon qui est plus gros qu'une oie, qui a près de trois pieds de longueur et quatre pieds de vol : quelques écrivains du nord ont avancé que ces oiseaux faisoient leurs nids et leurs pontes sous l'eau, et on lit dans les Transactions philosophiques, que l'Imbrim tient ses œufs sous ses ailes et les couve ainsi, en les portant partout avec lui : tout ce qu'on peut inférer de ces contes, c'est que jusqu'à ce jour aucun observateur n'a vu son nid.

* 4. *Le petit Plongeon* de Brisson. Ce petit Plongeon

ressemble beaucoup au grand par les couleurs, mais ses dimensions sont bien moindres, les plus gros ont tout au plus deux pieds de longueur et deux pieds et demi d'envergure, tandis que le grand Plongeon en a plus de quatre et deux pieds et demi du bec aux ongles ; du reste leurs habitudes naturelles sont à peu près les mêmes.

X X X V.

Les Harles.

* 1. *Le Harle,* indiqué par Belon, Gesner, Aldrovande, Ray, Klein, Willulghby et Brisson. Le Harle est d'une grosseur intermédiaire entre le canard et l'oie; mais sa taille, son plumage et son vol raccourci lui donnent plus de rapport avec le canard; il nage tout le corps submergé et la tête seule hors de l'eau; il plonge profondément, reste longtemps sous l'eau, et parcourt un grand espace avant de reparoître; quoiqu'il ait les ailes courtes, son vol est rapide, et le plus souvent il file au-dessus de l'eau. C'est un fort bel oiseau, mais sa chair est sèche et mauvaise à manger : il ne paroît que de loin en loin en France et en Angleterre; il se porte en Norwège, en Islande, et peut-être plus avant dans le nord : il détruit beaucoup de poisson.

* 2. *Le Harle huppé* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Barrère, Klein, Schwenckfeld, Ray, Albin, Edwards, Willulghby et Linnæus. Le Harle qui précède n'a qu'un toupet et non pas une huppe; celui-ci porte une huppe bien formée, bien détachée de la tête et composée de brins fins et longs, dirigés de l'occiput en arrière. Il est de la grosseur du canard. Suivant

Willulghby, cette espèce est très-commune sur les lagunes de Venise, et comme Linnæus témoigne qu'on la trouve en Laponie, il est très-probable qu'elle fréquente les contrées intermédiaires.

* 3. *La Piette* ou *le petit Harle huppé*, indiqué par Belon, Aldrovande, Gesner, Albin, Ray, Klein, Willulghby, Linnæus et Brisson. La Piette est un joli petit Harle à plumage pie, et auquel on a donné quelquefois le nom de religieuse, sans doute à cause de la netteté de sa belle robe blanche, de son manteau noir et de sa tète coiffée en effilés blancs couchés en mentonnière, et relevés en forme de bandeau, que coupe par derrière un petit lambeau de voile d'un violet-vert obscur; un demi-collier noir sur le haut du cou achève la parure modeste et piquante de cette petite religieuse ailée. Elle est fort connue sous le nom de Piette sur les rivières d'Are et de Somme, en Picardie, où il n'est pas de paysan, dit Belon, qui ne la sache nommer.

4. *Le Harle étoilé* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Klein, Ray et Linnæus. La grande différence de livrée entre le mâle et la femelle, a causé plus d'un double emploi dans l'énumération de leurs espèces. Nous soupçonnons fortement qu'il y a encore ici une de ces méprises qui ne sont que trop communes en nomenclature; il nous paroît que l'espèce de ce Harle étoilé mieux décrite, et mieux connue, ne sera peut-être qu'une femelle des espèces précédentes.

5. *Le Harle à manteau noir* ou *le Harle noir* de Brisson, indiqué par Belon, Gesner, Aldrovande, Barrère et Schwenckfeld.

* 6. *Le Harle couronné* ou *le Harle huppé de la Virginie* de Brisson, indiqué par Fernandez, Catesby, Ray, Klein, Willulghby et Linnæus.

XXXVI.

Les Hirondelles de mer.

* 1. *La petite Hirondelle de mer* de Brisson, indiquée par Belon, Gesner, Aldrovande, Ray, Klein, Willulghby, Barrère et Linnæus. Elle est aussi criarde, aussi vagabonde que la grande; cependant elle ne refuse pas de vivre en captivité lorsqu'elle se trouve prise. Dès le temps de Belon, les pêcheurs lui dressoient une embûche, en faisant flotter une croix de bois, au milieu de laquelle ils attachoient un petit poisson pour amorce, avec des gluaux fichés aux quatre coins, entre lesquels l'oiseau tombant sur sa proie empêtre ses ailes.

* 2. *La Guifette noire* ou *l'Épouvantail* de Brisson, indiquée par Aldrovande, Klein, Ray et Willulghby. Le nom d'Épouvantail qu'on donne à cette hirondelle, vient apparemment de la teinte obscure de cendré très-foncé qui lui noircit la tête, le cou et le corps. Ces oiseaux d'ailleurs n'ont rien de lugubre que le plumage; car ils sont très-gais, volent sans cesse, et font comme les autres hirondelles de mer mille tours et retours dans les airs.

* 3. *La Guifette* ou *l'Hirondelle de mer tachetée* de Brisson, indiquée par Klein et Linnæus. C'est le nom que cette hirondelle de mer porte sur les côtes de Picardie.

4. *Le Gachet* ou *l'Hirondelle de mer à tête noire* de

Brisson. L'espèce n'en paroît pas fort connue sur nos côtes ; mais elle se retrouve sur celles d'Amérique.

5. *L'Hirondelle de mer des Philippines* de Sonnerat.

6. *L'Hirondelle de mer à grande envergure.* Cette espèce a été trouvée à l'île de l'Ascension.

* 7. *La grande Hirondelle de mer de Cayenne.*

XXXVII.

OISEAUX qui ont rapport à l'oiseau du tropique.

* 1. *Le petit Paille-en-queue de l'île de France*, ou *le Paille-en-cul blanc* de Brisson, indiqué par Edwards et Catesby.

2. *Le Paille-en-queue à brins rouges*, ou *le Paille-en-queue de l'île de France.*

XXXVIII.

Les Fous.

1. *Le grand Fou* de Brisson, indiqué par Klein et Catesby. Cet oiseau, le plus grand de son genre, est de la grosseur de l'oie; il a six pieds d'envergure. Ce grand oiseau se trouve sur les côtes de la Floride et sur les grandes rivières de cette contrée. Un individu de l'espèce fut pris en 1772 dans les environs de la ville d'Eu; surpris très-loin en mer par le gros temps, un coup de vent l'avoit sans doute amené et jeté sur nos côtes ; l'homme qui le trouva n'eut, pour s'en rendre maître, d'autre peine que celle de lui jeter son habit sur le corps. On le nourrit pendant quelque temps; les pre-

miers jours il ne vouloit pas se baisser pour prendre le poisson qu'on mettoit devant lui, et il falloit le présenter à la hauteur du bec pour qu'il s'en saisît; il étoit aussi toujours accroupi, et ne vouloit pas marcher; mais peu après s'accoutumant au séjour de la terre, il marcha, devint assez familier, et même se mit à suivre son maître avec importunité, en faisant entendre de temps en temps un cri aigre et rauque.

* 2. *Le Fou de Bassan* de Brisson, indiqué par Gesner, Aldrovande, Willulghby, Klein, Ray et Linnæus. L'île de Bassan dans le petit golfe d'Édimbourg, n'est qu'un très-grand rocher qui sert de rendez-vous à ces oiseaux qui sont d'une grande et belle espèce; leur pêche ordinaire est celle des harengs; leur chair retient le goût du poisson; cependant celle des jeunes est assez bonne. Au reste, ils sont tout aussi imbécilles que les autres fous; ils nichent dans les trous de rochers où ils ne pondent qu'un œuf : le peuple dit qu'ils le couvent simplement en posant dessus un de leurs pieds. Cette idée a pu venir de la largeur du pied de ce Fou.

3. *Le Fou blanc* de Brisson.

* 4. *Le petit Fou* ou *le Fou de Cayenne.*

* 5. *Le petit Fou brun* de Brisson, ou *le Fou brun de Cayenne*, indiqué par Sloane, Ray et Barrère.

* 6. *Le Fou tacheté de Cayenne.*

XXXIX.

Oiseaux qui ont rapport aux Goélands et aux Mouettes.

* 1. *Le Goéland varié* ou *le Grisard* de Brisson,

indiqué par Belon, Aldrovande, Albin; Klein, Ray et Willulghby. Ce Goéland est de la plus grande espèce; il a cinq pieds d'envergure, mesure prise sur un individu envoyé de Montreuil-sur-mer. Celui-ci avoit longtemps vécu dans une basse-cour où il avoit fait périr son camarade à force de le battre; il montroit cette familiarité basse de l'animal vorace que la faim seule attache à la main qui le nourrit: il avaloit des poissons plats presqu'aussi larges que son corps, et prenoit aussi avec la même voracité de la chair crue et même de petits animaux entiers, comme des taupes, des rats et des oiseaux. Un autre Goéland de même espèce, qu'Anderson avoit reçu de Groenland, attaquoit les petits animaux, et se défendoit à grands coups de bec contre les chiens et les chats, auxquels il se plaisoit à mordre la queue: en lui montrant un mouchoir blanc, on étoit sûr de le faire crier d'un ton perçant, comme si cet objet lui eût représenté quelqu'un des ennemis qu'il peut avoir à redouter en mer.

Ces oiseaux se tiennent en grand nombre sur nos côtes de l'océan; mais le véritable berceau de l'espèce paroît être dans le nord; ils sont les premiers que les vaisseaux rencontrent en approchant du Groenland, et ils suivent constamment ceux qui vont à la pêche de la baleine, jusqu'au milieu des glaces. Lorsqu'une baleine est morte et que son cadavre surnage, ils se jettent dessus par milliers et en enlèvent de tous côtés des lambeaux, quoique les pêcheurs s'efforcent de les écarter et les frapper à coups de gaules ou d'aviron; à peine leur font-ils lâcher prise à moins de les assommer: c'est cet acharnement stupide qui leur a mé-

rité le surnom de sottes-bêtes, *mallemucke* en hollandois.

Belon trouve quelque rapport entre la tête du Grisard et celle de l'aigle; mais il y en a bien plus entre ses mœurs basses et celles du vautour.

* 2. *La petite Mouette cendrée* de Brisson, indiquée par Belon, Gesner, Aldrovande, Barrère, Ray et Willulghby. Celle-ci et la mouette rieuse, sont les deux plus petites de toute la famille; elles ne sont que de la grandeur d'un gros pigeon, avec beaucoup moins d'épaisseur de corps; la Mouette cendrée est très-jolie, très-propre et fort remuante, moins méchante que la grande, et cependant plus vive; elle mange beaucoup d'insectes; on la voit durant l'été faire mille évolutions dans l'air après les scarabées et les mouches; elle en prend une telle quantité que souvent son œsophage en est rempli jusqu'au bec; elle suit, sur les rivières la marée montante, et se répand à quelques lieues dans les terres, prenant dans les marais les vermisseaux et les sang-sues, et le soir elle retourne à la mer. On ajoute que ces Mouettes s'habituent aisément dans les jardins et y vivent d'insectes, de petits lézards et d'autres reptiles; néanmoins on peut les nourrir de pain trempé, mais il faut toujours leur donner beaucoup d'eau, parce qu'elles se lavent à tout instant le bec et les pieds. Elles sont fort criardes, sur-tout les jeunes, et sur les côtes de Picardie on les appelle petites miaulles.

* 3. *La Mouette rieuse* de Brisson, indiquée par Aldrovande, Schwenckfeld, Willulghby, Klein, Albin, Salerne, Ray et Linnæus. Le cri de cette petite

Mouette a quelque ressemblance avec un éclat de rire, d'où vient son surnom de rieuse; elle paroît un peu plus grande qu'un pigeon, mais elle a comme toutes les Mouettes, bien moins de corps que de volume apparent; la quantité de plumes fines dont elle est revêtue la rend très-légère, aussi vole-t-elle presque continuellement sur les eaux, et pour le peu de temps qu'elle est à terre, on l'y voit très-remuante et très-vive; elle est aussi fort criarde, particulièrement durant les nichées, temps où ces petites Mouettes sont plus rassemblées.

* 4. *La Mouette cendrée tachetée* ou *le Kutgeghef*, indiquée par Belon, Aldrovande, Klein, Willulghby, Salerne, Albin, Linnæus et Brisson. Ce n'est pas seulement dans les mers du nord que se trouve cette Mouette tachetée, on la voit sur les côtes d'Angleterre et d'Ecosse. On assure qu'elle vole toujours avec rapidité contre le vent : c'est la même dont on a dit, par erreur, qu'elle a dans le labbe un persécuteur opiniâtre, et qui la tourmente pour l'obliger à rendre sa fiente qu'il avale avidement.

5. *Le Goéland brun* de Brisson, indiqué par Gesner, Aldrovande, Albin, Klein, Salerne, Ray, et Willulghby. Le Goéland brun se trouve sur les plus vastes mers, et l'espèce en paroît également établie sous les latitudes élevées du côté des deux pôles : elle est commune aux îles de Féroé, et vers les côtes de l'Ecosse.

6. *Le Goéland à manteau gris-brun*, ou *le Bourgmestre*, indiqué par Klein, Ray, Barrère, Salerne, Willulghby et Linnæus. Les Hollandois lui ont donné le nom de Bourgmestre, à cause de sa démarche grave

et de sa grande taille, qui le leur a fait regarder comme le magistrat qui semble présider avec autorité au milieu de ces peuplades turbulentes et voraces : ce Goéland Bourgmestre est en effet de la première grandeur. Il vit des cadavres des grands poissons.

7. *Le Goéland à manteau gris et blanc.* Klein et Brisson en ont parlé.

* 8. *La Mouette blanche* ou *le Goéland blanc du Spitzberg.* Cette Mouette n'a guère que quinze pouces de longueur.

* 9. *La grande Mouette cendrée de Brisson*, ou *Mouette à pieds bleus*, indiquée par Klein, Salerne, Ray et Willulghby. Elle paroît tenir le milieu, tant par le naturel que par la taille, entre les espèces précédentes et celles qui nous restent à indiquer.

10. *La Mouette d'hiver* de Brisson indiquée par Marcgrave, Salerne, Klein, Ray et Willulghby. Nous soupçonnons que l'oiseau désigné sous cette dénomination pourroit bien n'être pas autre que notre mouette tachetée, laquelle paroît en Angleterre pendant l'hiver dans l'intérieur des terres.

11. Après l'énumération des espèces des Goélands et des Mouettes bien connues, nous donnerons l'indication de quelques autres, qu'on pourroit rapporter aux précédentes, si les notices en étoient plus complètes, 1°. celle que Brisson donne sous le nom de *Petite Mouette grise*, tout en disant quelle est de la taille de la grande mouette cendrée; 2°. la *Grande Mouette de mer* dont parle Anderson, laquelle pêche un excellent poisson appelé, en Islande, *Runmagen*, l'apporte à terre et n'en mange que le foie; sur quoi les paysans

instruisent leurs enfans à courir sur la Mouette aussitôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever sa proie; 3°. l'oiseau du lac de Mexico nommé par les habitans *Acuicuitzcatl*, et dont Fernandez ne dit rien de plus.

X L.

Oiseaux qui ont rapport au Labbe et à l'Anhinga.

* 1. *Le Labbe à longue queue* ou *le Stercoraire à longue queue de Sibérie*, indiqué par Klein, Ray, Edwards, Linnæus et Brisson.

*2. *L'Anhinga roux* ou *l'Anhinga du Sénégal* donné par Adanson.

X L I.

Oiseaux qui ont rapport aux Pétrels et au Macareux.

* 1. *Le Pétrel blanc et noir* ou *le Damier*, indiqué par Salerne, Edwards, Klein, Linnæus et Brisson. Le Damier, ainsi que plusieurs autres pétrels, est habitant né des mers antarctiques, et le capitaine Cook assure qu'il fréquente, comme les pétrels bleus, chaque portion de l'océan austral dans les latitudes les plus élevées. Il paroît qu'il n'habite la terre que dans le temps des nichées, et qu'il passe sa vie en pleine mer, se reposant sur l'eau lorsqu'elle est calme, et y séjournant même quand les flots sont émus; car on le voit se poser dans l'intervalle qui sépare deux lames d'eau, y rester les ailes ouvertes et se relever avec le vent. D'après ces habitudes d'un mouvement presque continuel, le sommeil de ces oiseaux ne peut qu'être

fort interrompu; aussi on les entend voler autour des vaisseaux à toutes les heures de la nuit : souvent on les voit se rassembler le soir sous la poupe, nageant avec aisance, s'approchant du navire avec un air familier, et faisant entendre en même temps leur voix aigre et enrouée, dont la finale a quelque chose du cri du goéland. Dans leur vol, ils effleurent la surface de l'eau, et y mouillent de temps en temps leurs pieds qu'ils tiennent pendans. Il paroît qu'ils vivent du frai de poisson qui flotte sur la mer; on les voit néanmoins s'acharner avec la foule des autres oiseaux de mer, sur les cadavres des baleines. Quoiqu'ils paroissent ordinairement en troupes, au milieu des vastes mers qu'ils habitent, et qu'une sorte d'instinct social semble les tenir rassemblés, on assure qu'un attachement plus particulier et très-marqué tient unis le mâle et la femelle; qu'à peine l'un se pose sur l'eau, que l'autre vient l'y joindre; qu'ils s'invitent réciproquement à partager la nourriture que le hasard leur fait rencontrer; qu'enfin si l'un des deux est tué, la troupe entière donne à la vérité des signes de regret en s'abattant et demeurant quelques instans autour du mort, mais que celui qui survit donne des marques évidentes de tendresse et de douleur : il becquete le corps de son compagnon, comme pour essayer de le ranimer; il reste encore tristement et longtemps auprès du cadavre, après que la troupe entière s'est éloignée. Ce Pétrel est à peu près de la grosseur d'un pigeon commun, et comme dans son vol il en a l'air et le port, les navigateurs l'ont souvent appelé pigeon de mer.

* 2. *Le Pétrel-puffin*, indiqué par Gesner, Aldro-

vande, Klein, Ray, Willulghby, Edwards et Brisson. Ces oiseaux appartiennent à nos mers, et paroissent avoir leur rendez-vous aux Sorlingues, mais plus particulièrement encore à l'îlet ou écueil, à la pointe sud de l'île de *Man;* ils y arrivent en foule au printemps, et commencent par faire la guerre aux lapins qui en sont les seuls habitans : ils les chassent de leurs trous pour s'y nicher. Willulghby assure qu'ils ne pondent qu'un seul œuf; dès que le petit est éclos, la mère le quitte de grand matin pour ne revenir que le soir, et c'est pendant la nuit qu'elle le nourrit, en le gorgeant par intervalles de la substance du poisson qu'elle pèche tout le jour à la mer ; l'aliment a demi digéré dans son estomac, se convertit en une sorte d'huile qu'elle donne à son petit : cette nourriture le rend extrêmement gras, et dans ce temps, quelques chasseurs vont cabaner sur la petite île où ils font grande et facile capture de ces jeunes oiseaux en les prenant dans leurs terriers; mais ce gibier, pour devenir mangeable, a besoin d'être mis dans le sel, afin de tempérer en partie le mauvais goût de sa graisse excessive.

Klein prétend que le nom de puffin ou pupin est formé d'après le cri de l'oiseau; il remarque que cette espèce a ses temps d'apparition et de disparition; ce qui doit être, en effet, pour des oiseaux qui ne surgissent guère sur aucune terre, que pour le besoin d'y nicher, et qui du reste se portent en mer, tantôt vers une plage et tantôt vers une autre, toujours à la suite des colonnes des petits poissons voyageurs, ou des amas de leurs œufs, dont ils se nourrissent également.

Tout ce qu'Aldrovande dit tant sur la figure que sur

les habitudes naturelles de son *artenna* convient à notre Pétrel-puffin. Il assure que le cri de ces oiseaux ressemble à s'y tromper aux vagissemens d'un enfant nouveau-né ; enfin il croit les reconnoître pour ces oiseaux de Diomède, fameux dans l'antiquité par une fable touchante ; c'étoient des Grecs, qui avec leur vaillant chef, poursuivis par la colère des Dieux, s'étoient trouvés sur ces îles métamorphosés en oiseaux, et qui gardant encore quelque chose d'humain et un souvenir de leur ancienne patrie, accouroient au rivage lorsque les Grecs venoient y débarquer, et sembloient par des accens plaintifs vouloir exprimer leurs regrets : or cette intéressante mythologie, dont les fictions trop blâmées par les esprits froids, répandoient au gré des ames sensibles tant de grâce, de vie et de charmes dans la Nature, semble en effet tenir ici à un point d'Histoire Naturelle, et avoir été imaginée d'après la voix gémissante que ces oiseaux font entendre.

* 3. *Le Pétrel* de Brisson, ou *l'Oiseau de tempête*, indiqué par Albin, Salerne, Catesby, Edwards, Klein, Willulghby et Linnæus. Quoique ce nom puisse convenir plus ou moins à tous les Pétrels, c'est à celui-ci qu'il paroît avoir été donné de préférence et spécialement par tous les navigateurs. Ce Pétrel est le dernier du genre en ordre de grandeur ; il n'est pas plus gros qu'un pinson ; c'est le plus petit de tous les oiseaux palmipèdes, et on peut être surpris qu'un aussi petit oiseau s'expose dans les hautes mers à toute distance de terre ; il semble à la vérité conserver dans son audace le sentiment de sa foiblesse ; car il est des premiers à chercher un abri contre la tempête prochaine ; il sem-

ble la pressentir par des effets de nature sensibles pour l'instinct, quoique nuls pour nos sens; et ses mouvemens et son approche l'annoncent toujours aux navigateurs. Lorsqu'en effet on voit dans un temps calme arriver une troupe de ces petits pétrels à l'arrière du vaisseau, voler en même temps dans le sillage et paroître chercher un abri sous la poupe, les matelots se hâtent de serrer les manœuvres, et se préparent à l'orage qui ne manque pas de se former quelques heures après. Ainsi l'apparition de ces oiseaux en mer est à la fois un signe d'alarme et de salut, et il semble que ce soit pour porter cet avertissement salutaire que la Nature les a envoyés sur toutes les mers; car l'espèce de ces Oiseaux de tempète paroît être universellement répandue. Plusieurs marins nous ont assuré les avoir rencontrés dans toutes les routes de leur navigation ; ils n'en sont pas pour cela plus faciles à prendre et même ils ont échappé longtemps à la recherche des observateurs, parce que lorsqu'on parvient à les tuer, on les perd presque toujours dans le flot du sillage, au milieu duquel leur petit corps est englouti.

Cet oiseau de tempête vole avec une singulière vîtesse au moyen de ses longues ailes qui sont assez semblables à celles de l'hirondelle, et il sait trouver des points de repos au milieu des flots tumultueux et des vagues bondissantes ; on le voit se mettre à couvert dans le creux profond que forment entr'elles deux hautes lames de la mer agitée , et s'y tenir quelques instans, quoique la vague y roule avec une extrême rapidité ; dans ces sillons mobiles des flots , il court comme l'alouette dans les sillons des champs , et ce n'est pas par

le vol qu'il se soutient et se meut, mais par une course dans laquelle, balancé sur ses ailes, il effleure et frappe de ses pieds avec une extrême vîtesse la surface de l'eau. La couleur du plumage de cet oiseau est brun-noirâtre. On peut rapporter à son espèce, comme variété, le petit Pétrel des mers d'Italie de Salerne et le Rotje de Groenland et de Spitzberg, dont parlent les navigateurs hollandois.

4. *Le Pétrel antarctique* ou *le Damier brun*. La dénomination de Pétrel antarctique que lui donne le capitaine Cook, semble lui convenir parfaitement; néanmoins ces Pétrels si fréquens entre les îles de glaces flottantes, disparoissent, ainsi que tous les autres oiseaux, quand on approche de cette glace fixe, dont la formidable couche s'étend déjà bien loin dans les régions polaires du continent austral. C'est ce que nous apprend ce grand navigateur, le premier et le dernier peut-être des mortels qui ait osé affronter les confins de cette barrière de glaces, que pose lentement la Nature à mesure que notre globe se refroidit. « Depuis notre arrivée au milieu des glaces, dit-il, aucun pétrel antarctique ne frappa plus nos regards. »

5. *Le Pétrel de neige*. Ce Pétrel est bien désigné par la dénomination de Pétrel de neige, non seulement à cause de la blancheur de son plumage, mais parce qu'on le rencontre toujours dans le voisinage des glaces, et qu'il en est pour ainsi dire le triste avant-coureur dans les mers australes. Ces Pétrels blancs mêlés aux Pétrels antarctiques, paroissent avoir constamment accompagné Cook dans toutes ses traversées et jusqu'au voisinage de l'immense glacière de ce pôle : leur vol

vol sur les flots et le mouvement de quelques cétacées dans cette onde glaciale, sont les derniers et les seuls objets qui répandent un reste de vie sur la scène de la Nature expirante dans ces affreux parages.

6. *Le Pétrel bleu.* « Ces oiseaux navigateurs, dit Forster, ce savant et laborieux compagnon de l'illustre Cook, vivent peut-être un temps considérable sans alimens. Lorsque nous en blessions quelques-uns, ils jetoient à l'instant une grande quantité d'alimens visqueux, digérés depuis peu, que les autres avaloient sur-le-champ avec une avidité qui indiquoit un long jeûne. »

7. *Le très-grand Pétrel, Quebrantahuessos des Espagnols.* Quebrantahuessos veut dire briseur d'os, et cette dénomination est sans doute relative à la force du bec de ce grand oiseau, que l'on dit approcher en grosseur de l'albatros.

8. *Le Fulmar* ou *Pétrel puffin gris-blanc de l'île Saint-Kilda.*

9. *Le Pétrel puffin brun* ou *le Puffin du cap de Bonne-Espérance* de Brisson, indiqué par Edwards.

* 10. *Le Macareux de Kamtschatka. Mitchagatchi* est le nom que porte cet oiseau au Kamtschatka. Les femmes kamtschadales, dit Steller, se font avec la peau du goulu un ornement de tête taillé en croissant, alongé de deux oreilles ou barbes blanches, et disent qu'avec cette parure elles ressemblent au *Mitchagatchi*, c'est-à-dire, à un oiseau tout noir et coiffé de deux aigrettes tombantes, qui forment comme deux tresses de cheveux sur les côtés du cou.

XLII.

Les Pingouins et les Manchots.

* 1. *Le Pingouin* de Brisson, indiqué par Albin, Salerne, Ray, Klein, Edwards, Willulghby et Linnæus. Ce Pingouin, selon Edwards, se trouve également dans les parties septentrionales de l'Amérique et de l'Europe. On ignore dans quel asyle ces oiseaux passent l'hiver; comme ils ne peuvent tenir la mer dans le fort de cette saison, que néanmoins ils ne paroissent point alors à la côte, et que d'ailleurs il est constant qu'ils ne se retirent pas vers les terres du midi, Edwards imagine qu'ils passent l'hiver dans des cavernes de rochers dont l'ouverture est submergée, mais dont l'intérieur s'élève assez au-dessus des flots pour leur fournir une retraite où ils restent dans un état de torpeur, et substantés par la graisse dont ils sont abondamment chargés. On reconnoît distinctement le Pingouin dans la *petite aile* des Groenlandois, espèce de plongeon, dit le relateur, qui a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, si peu fournies de plumes, qu'il ne peut voler, et dont les pieds sont d'ailleurs si loin de l'avant-corps et si portés en arrière, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout et marcher; en effet, l'attitude droite est pénible pour le Pingouin; il a la marche lourde et lente, et sa position ordinaire est de nager et de flotter sur l'eau, ou d'être couché sur les rochers ou sur les glaces.

* 2. *Le grand Manchot* ou *le Manchot des îles Malouines.* Clusius semble rapporter la première con-

noissance des Manchots à la navigation des Hollandois dans la mer du Sud en 1598. « Ces navigateurs, dit-il, étant parvenus à certaines îles voisines du port Desiré, les trouvèrent remplies d'une sorte d'oiseaux inconnus qui y venoient faire leur ponte; ils nommèrent ces oiseaux Pingouins (*a pinguedine*) à raison de la quantité de leur graisse, et ils imposèrent à ces îles le nom d'îles des Pingouins. « Ces singuliers oiseaux, ajoute Clusius, sont sans ailes, et n'ont à la place que deux espèces de membranes qui leur tombent de chaque côté comme de petits bras; leur cou est gros et court, leur peau dure et épaisse comme le cuir du cochon; on les trouvoit trois ou quatre dans un trou; les jeunes étoient du poids de dix à douze livres; mais les vieux en pesoient jusqu'à seize, et en général ils étoient de la taille de l'oie. » C'est en effet l'espèce la plus grande du genre des Manchots, et Forster en a mesuré plusieurs à la Nouvelle-Géorgie, qui avoient huit à neuf pouces anglois de hauteur, qui pesoient jusqu'à trente livres. « Le ventre de ces Pingouins, dit-il, étoit d'une grosseur énorme et couvert d'une grande quantité de graisse. Ils étoient si stupides qu'ils ne fuyoient point, et nous les tuâmes à coups de bâton. » Willulghby, Klein, Edwards, Linnæus et Bougainville ont parlé de ces oiseaux.

* 3. *Le Manchot moyen* ou *le Manchot du cap de Bonne-Espérance*, indiqué par Edwards et Brisson. Forster observa ces Manchots sur la terre des Etats, où ils lui offrirent une petite scène. « Ils étoient endormis, dit-il, et leur sommeil est très-profond, car le docteur Sparman tomba sur un qu'il roula à plusieurs

verges sans l'éveiller; pour le tirer de son assoupissement, on fut obligé de le secouer à différentes reprises; enfin ils s'élevèrent en troupes, et quand ils virent que nous les entourions, ils prirent du courage, se précipitèrent avec violence sur nous et mordirent nos jambes et nos habits. Après en avoir laissé un grand nombre sur le champ de bataille, qui paroissoient morts, nous poursuivîmes les autres; mais les premiers se relevèrent tout d'un coup, et piétonnèrent gravement derrière nous. » Ce manchot est de la grosseur du canard.

* 4. *Le grand Pingouin* de Brisson, indiqué par Willulghby, Barrère, Ray, Edwards et Linnæus.

5. *Le petit Pingouin* de Brisson. C'est le petit plongeon de mer de Belon. Aldrovande, Salerne, Ray et Willulghby en ont aussi parlé.

* 6. *Le Manchot sauteur* ou *le Manchot de Sibérie.*

7. *Le Manchot à bec tronqué* ou *le Gorfou* de Brisson, indiqué par Linnæus.

FIN DU DERNIER VOLUME DES OISEAUX.

